

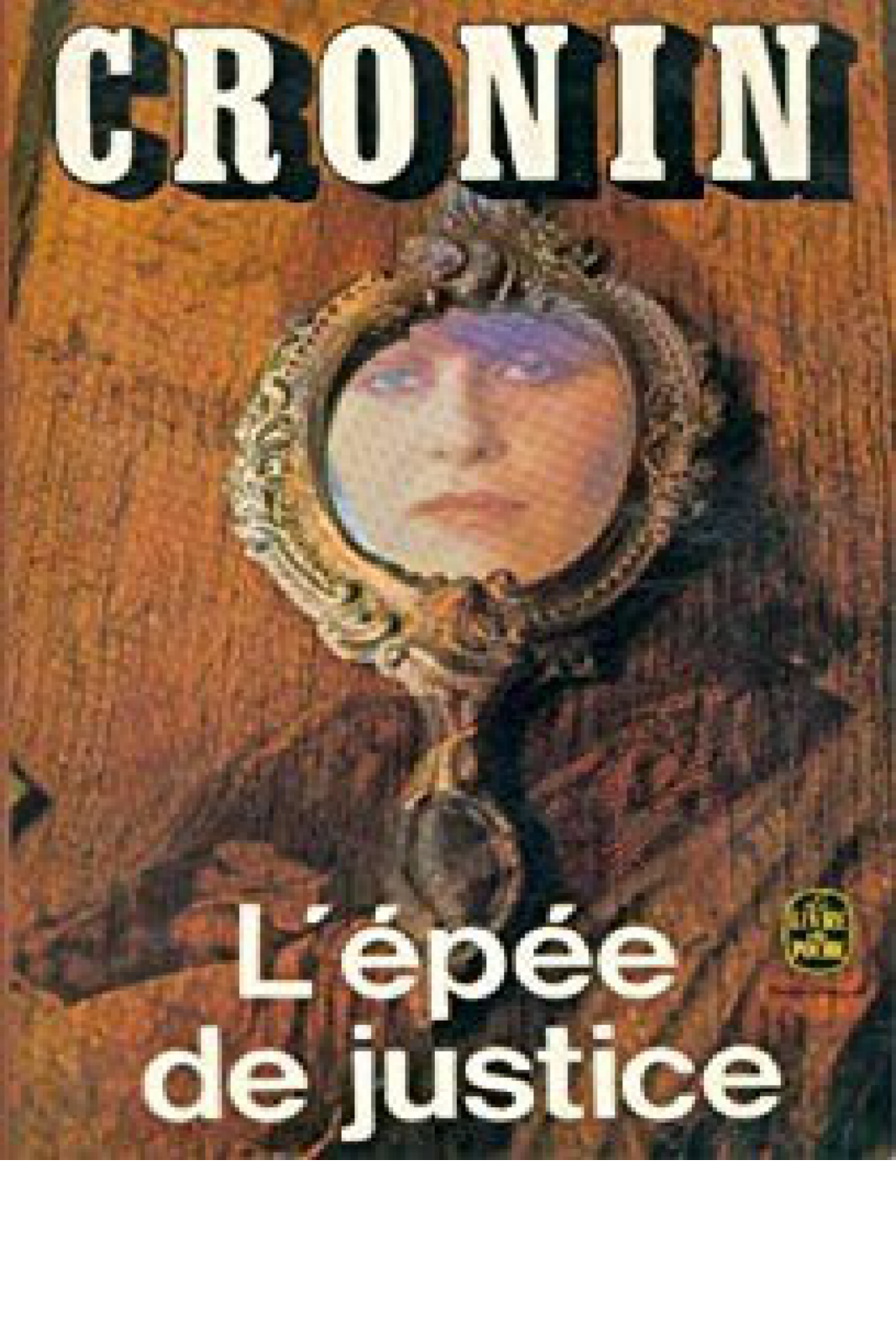
L'épée de justice

A. J. Cronin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CRONIN



L'épée
de justice



A. J. Cronin

traduction de Henri Thies

L'épée de justice

paru en feuilleton détachable

dans Les Veillées des chaumières

vers 1955

Première partie

CHAPITRE PREMIER

Tous les mercredis soir, la mère de Paul, sortant de son bureau, à la mairie, prenait le tramway pour aller assister au service hebdomadaire de la Merrion Chapel. Son fils venait l'y chercher après son cours de philosophie de 5 heures. Mais, ce jour-là, sa conversation avec le professeur Slade l'avait mis en retard et, consultant sa montre, il résolut de rentrer directement à la maison.

On était au mois de juin. Le soir tombait, très beau, ensorcelant Belfast et ses tristes maisons souillées de suie et de fumée. Dans ce cadre d'un ciel ambré, toits et cheminées de la grande cité irlandaise dépouillaient leurs lignes prosaïques, se faisaient mystérieux, resplendissaient comme en un rêve.

Remontant Larne Road, petite rue tranquille bordée de maisons de brique accolées deux à deux, où il occupait avec sa mère un appartement de trois pièces au rez-de-chaussée du 29, il sentit son cœur se gonfler. Cette beauté, cette promesse de vie l'enivraient. Devant la porte, tête nue, ce jeune homme sans prétention, assez pauvrement vêtu d'un costume de drap très usé, emplît ses poumons d'air frais. Puis, vivement, tournant la clef dans la serrure, il entra.

Dans la cuisine, le serin chantait. Il siffla pour répondre à l'oiseau, il retira son veston, qu'il pendit à une patère, dans l'entrée, puis, en manches de chemise, mit la bouilloire sur le gaz et prépara le dîner. Quelques minutes plus tard, la pendule de la cheminée sonna 7 heures et il entendit le pas de sa mère sous le porche, à l'extérieur. Il l'accueillit gaiement au moment où elle entra, silhouette maigre et patiente, courbée légèrement d'un côté sous le poids de son inséparable « fourre-tout », habillée de noir, comme il convient.

— Excuse-moi, maman, je n'ai pu aller te chercher, dit-il avec un sourire. Slade m'a donné la place. Je peux compter dessus.

Mrs Burgess enveloppa son fils d'un long regard. La mèche grise échappée de son petit chapeau ciré venait souligner l'impression de lassitude et de résignation chrétienne qui se dégageait de son visage aux traits creusés, de son regard insistant de myope. Mais, sous le regard joyeux de son grand fils, sa mélancolie, sa tristesse fondirent. C'était là, Dieu merci, pensa-t-elle, un honnête visage, pas très beau peut-être — et elle remercia le ciel d'en avoir écarté le péril qui s'attache à des traits trop charmants, — mais ouvert et franc — peut-être un peu trop affiné par un travail excessif, avec des pommettes trop saillantes, mais visiblement sain ; des yeux gris très clairs et un large front sous des cheveux coupés court. Il était bien bâti ; le corps était vigoureux ; seul avait rompu l'équilibre un accident de football qui le força à poser la pointe du pied droit légèrement en dedans.

— Je suis heureuse que tu aies réussi, mon cher enfant, et j'ai su tout de suite que tu avais une bonne raison de ne pas venir me chercher. Ella et Mr Fleming ont regretté ton absence.

Faisant une boule de ses gants de coton, elle sortit de son sac deux tranches de jambon enveloppées de papier gras et un sac de ses petits pains favoris. Ils s'assirent et, après le Benedicite, qu'elle récita, ils commencèrent leur frugal repas. Elle était profondément heureuse de la nouvelle qu'il lui avait apportée, il le sentait.

— C'est un coup de chance, maman. Trois guinées par semaine, et pour toutes mes vacances — neuf semaines.

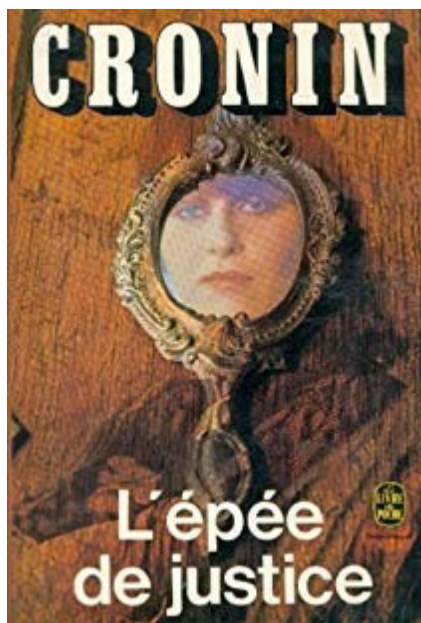
— Cela te changera agréablement de ces derniers mois d'étude, avant les derniers examens.

— Oui. Donner des cours de vacances, c'est un vrai repos.

— Dieu se montre très bon pour toi, Paul.

— Je dois envoyer un certificat de naissance ce soir même au professeur Slade, dit-il, réprimant un sourire.

Un silence tomba. Tête baissée, elle recueillait dans sa tasse, du bout de sa cuiller, une feuille de thé.



— Un extrait de naissance, murmura-t-elle. Pourquoi faire ?

— C'est une simple formalité, maman. On n'engage pas d'étudiant n'ayant pas atteint sa majorité. J'ai convaincu, non sans peine, Slade, que j'ai eu 21 ans le mois dernier.

— Il aurait pu te croire sur parole.

— Mais, maman, c'est le règlement ! s'écria Paul, surpris. Je dois adresser ma demande, accompagnée de mon extrait de naissance, au Conseil d'administration de l'école.

Mrs Burgess ne répondit pas et, après un long silence, Paul se lança dans un résumé assez humoristique de son entrevue avec son professeur qui était en même temps le directeur de l'école des vacances à Portray. Brusquement, sa mère s'agita.

— Paul... je ne suis pas bien sûre... après tout... Il ne me plaît pas beaucoup de te voir partir pour Portray.

— Comment ? jeta-t-il, surpris. Nous ne parlons que de cela depuis des mois.

— J'ai réfléchi... Tu vas être forcé de me quitter...

Elle hésita, baissa les yeux.

— ... Nous devons renoncer à nos vacances avec les Fleming. Ella sera triste. Et toi-même, tu regretteras...

— Mais non. Tu t'inquiètes bien à tort, maman.

Plein d'entrain il balayait d'un geste ses scrupules et, avant qu'elle ait pu protester, passa dans sa chambre pour rédiger sa lettre.

C'était une toute petite chambre, sur le devant de la maison, avec un bureau, les murs recouverts d'un papier clair pie venaient égayer des photographies d'équipes de football et de hockey. Sur la cheminée, des coupes et trophées gagnés dans les championnats universitaires. Sous la fenêtre, une petite bibliothèque contenant un choix de romans et de livres plus sérieux, classiques pour la plupart, attestant un goût judicieux. En face, dans l'alcôve tendue d'une draperie verte, était le lit étroit, et sur une table cirée s'empilaient les cahiers de cours de l'étudiant. Tout révélait l'élévation du caractère, la santé physique et morale, la vigueur de l'esprit. Si ce cadre pouvait fournir matière à critique, elle ne pouvait naître que de cet ordre excessif, de cette recherche exagérée de la perfection. Il fallait sans doute y voir l'influence de sa mère.

Paul s'assit à la table et, très droit, les coudes au corps, eut tôt fait d'établir sa demande qu'il relut avec soin avant d'aller retrouver sa mère dans le living-room.

— Peux-tu me donner cet extrait de naissance, maman ? Je voudrais que cette lettre parte ce soir.

Depuis qu'il l'avait quittée, elle était restée sur sa chaise, sans bouger, devant la table encombrée. Elle avait légèrement rougi, semblait-il ; le ton de sa voix avait monté.

— Je ne sais pas où il est. Il faut me donner le temps de le chercher.

— Oh ! maman, ce n'est pas bien difficile, il est sûrement dans le tiroir du haut.

Son regard allait à la commode ventrue où sa mère enfermait tous ses papiers, quelques rares souvenirs de famille, sa Bible et ses lunettes..

Elle lui retourna son regard, la bouche légèrement ouverte montrant ses mauvaises dents. La rougeur avait disparu, ses joues flétries devinrent plus pâles que d'ordinaire.

Elle se leva et, tirant une clef de sa poche, alla ouvrir le tiroir.

Tournant le dos à son fils, elle chercha quelques instants puis, repoussant le tiroir, lui fit face.

— Non, dit-elle d'une voix sans timbre. Je ne trouve rien. Il n'est pas ici.

Paul se mordit les lèvres. Il respectait sa mère, acceptait sans discuter son autorité, mais, en cette occasion, son attitude le surprenait, l'irritait.

— C'est important, maman, murmura-t-il. J'ai besoin de cette pièce.

— Comment pouvais-je m'en douter ! lança-t-elle aigrement. Ces papiers se perdent facilement. Tu sais le mal que j'ai eu à t'élever, la dureté de mon rôle de veuve sans appui, sans soutien. Ah ! Ma tâche a été lourde et mon fardeau bien pesant. Il a fallu t'assurer un toit, sans parler de tes études, de ton éducation... J'ai eu assez à faire, sans m'occuper encore des papiers. Je n'avais même pas, la plupart du temps, de place où les mettre...

Cette colère, si inattendue, et si contraire à sa nature, l'étonnait. Mais la sévérité du ton — indice bien connu — interdisait toute discussion.

— Fort heureusement, dit-il avec calme, je pourrai obtenir une copie, en écrivant une lettre à Somerset House, ce que je vais faire ce soir.

Sa mère esquissa un geste de refus et, radoucie :

— Ce n'est pas à toi d'écrire, Paul.

Et rencontrant son regard où se lisait le doute, elle ajouta :

— A quoi bon faire une histoire pour si peu ? Ma journée a été dure... J'écirai demain sur du papier de la mairie.

— Tu n'oublieras pas ?

— Paul !

— Excuse-moi, maman.

— C'est bon, dit-elle, et un pâle sourire illumina son visage. Allume le gaz. Je vais débarrasser la table.

CHAPITRE II

Les deux jours qui suivirent, Paul fut occupé. Queen's University était sur le point de fermer pour les grandes vacances, et la fin du trimestre comportait de multiples obligations. A la demande générale, Paul devait tenir le piano à la fête donnée par les étudiants. Il fallut retrouver un livre de la bibliothèque qui s'était égaré. Il y eut, à la dernière minute, un examen de travaux pratiques, en chimie, suivi de l'habituelle tension nerveuse de l'attente des résultats. Il fut en bonne place sur la liste. Bon élève, compagnon agréable et excellent athlète, Paul était bien vu de ses camarades. Tout au plus lui reprochait-on, parmi les étudiants en médecine — bande assez peu recommandable — l'extrême correction de sa tenue et son refus des plaisirs même les plus innocents, attitude considérée comme regrettable et guindée.

A diverses reprises, et malgré ses préoccupations, Paul se rappela la scène avec sa mère et crut déceler en elle des signes de fatigue. Elle semblait plus pâle qu'à l'ordinaire, plus lointaine. De fait, en dépit d'un caractère naturellement autoritaire, que venait renforcer une foi austère, elle s'était toujours montrée très nerveuse. Aux jours, déjà lointains, de leur vie à Belfast, il s'en souvenait, un heurt soudain à la porte la faisait tressaillir et changer de couleur. Mais maintenant, c'était autre chose : l'anxiété semblait la décomposer, rider son front. Le jeudi et le vendredi soir, elle sortit après dîner pour passer une heure avec Emmanuel Fleming, leur pasteur de Merrion Chapel et leur meilleur ami. Elle en était revenue plus calme, mais avec une expression anxieuse dans ses yeux rougis.

Le jeudi matin, il lui avait demandé si elle avait reçu une réponse du bureau de l'état civil. Elle avait répondu négativement.

Par la suite, il avait été plusieurs fois sur le point de la questionner, mais un scrupule étrange, né sans doute de la sujétion dans laquelle il avait toujours vécu, l'avait retenu. Tout allait bien, assurément, et pourtant il se mit à rechercher dans le passé une explication à l'attitude de sa mère. Un passé cependant bien clair, où rien n'était caché.

Il avait passé les cinq premières années de sa vie dans le nord de l'Angleterre, à Tyne-Castle, sa ville natale, arrière-plan déjà effacé, d'où surgissaient encore le crépitement des riveteuses et les longs

coups de sirène matinaux appelant les ouvriers aux chantiers navals. En surimpression, le souvenir émouvant de son père, ce gai, cet incomparable ami qui, le dimanche, le prenait par la main pour le conduire à Jesmond Dene. On faisait voguer sur le lac des petits bateaux de papier bleu. Quand l'enfant était fatigué, le père l'asseyait à l'ombre. Il déployait un talent naturel et fascinant pour dessiner tout ce qu'il voyait autour de lui : gens, chiens, chevaux ou arbres. Et comme si cela n'avait pas encore été assez, le soir, en semaine, il rapportait à Paul massépains, fruits confits, fraises, bananes vertes et jaunes, pêches rosées, délicieuses à voir et à manger, produits de la grande confiserie qui l'employait comme commis voyageur.

Quand il avait eu 5 ans, on était allé habiter Wortley, la grande ville du Midland : encore un souvenir, mais plus gris, moins gai, taché de fumée et de pluie, marqué du rougeoiement des aciéries, des visages tristes de ses parents, peu avant le départ de son père en voyage d'affaires, en Amérique du Sud. Ah ! Ce déchirement de perdre ce compagnon charmant, l'attente anxieuse de son retour puis, accomplissement de cette prémonition enfantine, la douleur inimaginable d'apprendre sa mort dans un déraillement, près de Buenos-Aires.

Après cela, plein de mélancolie, à peine âgé de 6 ans, il était venu habiter Belfast. Grâce aux bons offices d'Emmanuel Fleming, sa mère avait trouvé du travail dans les bureaux du service de santé municipal. Le salaire, mince mais assuré, avait permis à la veuve de trouver un toit pour elle et son fils et — miracle d'économie et de renoncement — de faire de ce dernier un professeur. Après quinze ans d'efforts, il allait passer ses examens universitaires.

Sa mère, lui semblait-il, était allée jusqu'à restreindre leur vie à l'extrême. En dehors de ses fréquentes visites à la chapelle, elle ne sortait jamais. A part le Père Fleming et sa fille, elle n'avait pas d'amis. C'est à peine si elle connaissait ses voisins de palier, A la Faculté, Paul n'avait jamais pu obéir à ses instincts sociables : sa mère, il le sentait, ne l'avait jamais vu d'un bon œil se faire des amis. Cette opposition l'avait souvent irrité, mais, par respect, par reconnaissance, il l'avait admise, tolérée.

Cette tendance excessive à le protéger, il l'avait, au début, attribuée à son extrême piété, mais il fallait maintenant tenter de donner une autre explication à l'attitude actuelle de sa mère. Un incident lui revenait en mémoire : l'année précédente, on lui avait offert une place dans l'équipe appelée à disputer le match Irlande-Angleterre. Distinction flatteuse, bien propre à réjouir le cœur d'une mère. Et

pourtant, elle l'avait dissuadé d'accepter. Pourquoi ? Sur le moment, il n'avait pas compris, mais maintenant il devinait la raison de cette existence secrète, de ce recours incessant au Tout-Puissant il le voyait non sans appréhension : sa mère cachait quelque chose de sa vie.

Elle ne travaillait pas le samedi et rentra à 2 heures de l'après-midi. Il avait résolu de lui demander des explications. Le temps s'était mis à la pluie et, après avoir posé son parapluie dans l'entrée, elle le trouva assis dans le living-room, feuilletant un livre. L'expression de son visage le surprit : elle était très pâle, mais calme.

— As-tu déjeuné, mon enfant ?

— J'ai pris un sandwich à l'Union. Et toi ?

— Ella Fleming m'a fait chauffer du cacao.

— Chez les Fleming ? Encore ?

— Oui, Paul, dit-elle en s'asseyant, très lasse. Pour demander conseil, et prier.

Un silence tomba. Paul se redressa, étreignit fortement les bras de son fauteuil.

— Cela ne peut pas durer ainsi, maman. Quelque chose ne va pas. As-tu obtenu ce papier, ce matin ?

— Non. Je ne l'ai pas demandé.

Il rougit.

— Et pourquoi ?

— Parce que je l'avais. Je t'ai menti. Il est ici, dans mon sac.

Sa colère tombée, il la regardait fouiller dans son portefeuille et en tirer un papier gris bleu.

— Pendant des années, j'ai lutté pour te cacher la vérité, Paul. Longtemps, j'ai vécu dans l'angoisse. Un pas dans l'escalier, une voix dans la rue me faisaient craindre pour toi. Tu as grandi et j'ai fini par croire que, avec l'aide de Dieu, je pourrais t'épargner cette épreuve, mais il ne l'a pas voulu. Tôt ou tard, sans doute, tu aurais su,.. C'est du moins l'avis du pasteur. Je l'ai supplié de m'aider et il a refusé. Il m'a dit que tu étais un homme, que tu devais savoir la vérité.

Son agitation croissait à chaque mot et, en dépit de sa résolution de garder tout son calme, un gémissement lui échappa. D'une main tremblante, elle lui tendit le papier. Il le prit et vit qu'il n'était pas à son nom. Au lieu de Paul Bargess il lut : Paul Mathry.

— Mathry... Mais ce n'est pas...

Il s'interrompit. Ce nom éveillait dans sa mémoire un vague souvenir douloureux, lointain.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— J'ai repris mon nom de jeune fille, celui de Burgess. Je suis Mrs Mathry, ton père était Rees Mathry et tu t'appelles Paul Mathry. Mais je voulais que tu oublies ce nom.

Ses lèvres tremblaient.

— Je voulais que tes yeux, que tes oreilles l'oublent.

— Pourquoi ?

Il y eut un silence. Elle baissa les yeux et, d'une voix presque indistincte :

— Pour t'éviter... une honte... brûlante.

Le cœur battant, avec une curieuse sensation de vide à l'estomac, il attendait, immobile. Mais elle semblait être à bout de ses forces. Elle lui jeta un regard désespéré.

— Ne me force pas à parler, mon fils. Mr Fleming te dira tout. Il me l'a promis. Va le voir ; il t'attend.

Il la mettait à la torture, mais il souffrait trop lui-même pour l'épargner.

— Continue, dit-il. C'est ton devoir.

Elle pleurait avec des sanglots étouffés qui secouaient ses épaules étroites. Jamais encore il ne l'avait vue en larmes. Elle chercha, douloureusement, à retrouver son souffle puis, sans lever les yeux, elle murmura :

— Ton père n'est pas mort au cours d'un voyage en Amérique du Sud. La police l'a arrêté avant son départ.

Paul s'attendait à tout, sauf à cela. Son cœur s'arrêta de battre.

— Pourquoi ? balbutia-t-il.

— Pour meurtre.

Un silence tomba, écrasant. Meurtre. Le mot, pétrifiant, le heurta, roulant dans les méandres de son cerveau. Une grande faiblesse l'envahissait. Une sueur froide l'inonda. Et dans un soupir, tremblant :

— Il..., il a été pendu ?

Elle secoua la tête, les yeux pleins de haine.

— Cela aurait mieux valu. Il a été condamné à mort... gracié à la dernière minute... Il est forçat à vie à la prison de Stoneheath.

C'en était trop pour elle. Sa tête oscilla, elle glissa de sa chaise, évanouie.



— ... Il a été condamné à mort..

CHAPITRE III

La maison du pasteur Fleming était au cœur de Belfast, dans le voisinage de la gare du Nord — petite bâtisse étroite et laide peinte en gris ardoise, comme la chapelle à laquelle elle s'adossait. Malgré son épuisement physique et un immense désir de se cacher en quelque coin sombre, comme une bête blessée, une impulsion irrésistible avait contraint Paul à se jeter dans les rues miroitantes de pluie, pleines du tumulte et des lumières du samedi soir, pour aller voir Révérend. Sa mère, ranimée, s'était mise au lit. Il ne pouvait attendre : il lui fallait tout savoir.

En réponse au coup frappé à la porte, le vestibule s'éclaira et Ella Fleming vint lui ouvrir.

— C'est vous, Paul ? Entrez.

Elle le fit passer dans le salon, une pièce au plafond bas, tendue de rouge sombre, garnie de meubles rembourrés de crin. Un petit feu de charbon brûlait dans la cheminée.

— Papa reçoit un paroissien, il en a pour quelques minutes, dit-elle en souriant. Le temps est très humide. Je vais vous faire du cacao.

Une tasse de cacao, c'était pour Ella une panacée — geste bien pastoral. Paul n'en avait nul désir, mais se sentait trop faible pour refuser. Était-ce simple imagination de sa part ? Cet entraînement un peu forcé, ces lèvres légèrement serrées... Elle savait sans doute. Affalé dans son fauteuil, il la laissa apporter un plateau de la cuisine, mélanger le sucre et le cacao et verser l'eau chaude.

ELLE avait deux ans de plus que lui, mais, mince et pâle, faisait très jeune fille. Elle avait de grands yeux gris teintés de vert, très expressifs — sa vraie beauté. D'habitude, ils brillaient, animés, mais pouvaient, à l'occasion, s'emplir de larmes ou briller de colère. Toujours soignée, elle portait ce soir-là une jupe plissée de couleur sombre, des bas noirs et une blouse blanche et ample, engonçant le cou.

Il accepta la tasse et but à petites gorgées, en silence. De temps à autre, elle levait les yeux de dessus son ouvrage de tricot et semblait l'interroger du regard. Elle aimait plaisanter et bavarder et le rôle de maîtresse de maison lui conférait une certaine assurance. Mais,

n'obtenant pas de réponse, sourcils froncés, elle parut se résigner au silence.

Un bruit de voix vint du couloir, suivi du claquement de la grande porte. Elle se leva vivement.

— Je vais dire à papa que vous êtes ici.

Elle sortit, et le pasteur, Emmanuel Fleming, entra presque aussitôt. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux épaules lourdes, aux grandes mains maladroites. Chaussé de fortes chaussures de travail, il portait un veston d'alpaga blanchi aux coutures et un pantalon noir. Sa barbe, taillée en pointe, était grise. De grands yeux bleus, des yeux d'enfant, éclairaient son visage.

S'avançant vivement, il serra avec beaucoup de chaleur la main de Paul et le prit affectueusement par le bras.

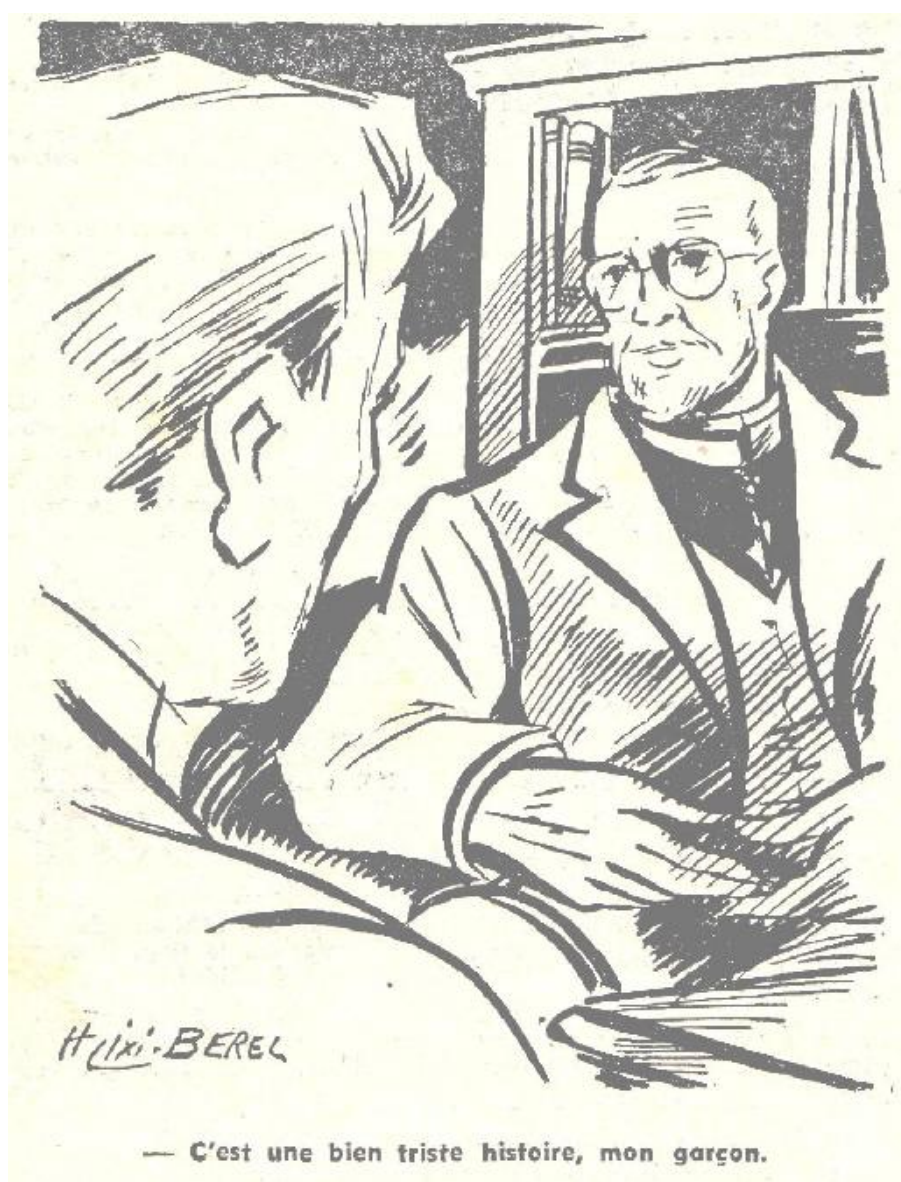
— Vous voici, mon garçon. Heureux de vous voir. Passons par ici, nous avons à parler.

Il mena Paul à son bureau, petite pièce austère sur la cour, au plancher et aux murs nus, pauvrement meublée d'un bureau américain en chêne clair, de quelques chaises de bois tourné, et d'une petite bibliothèque. Une pendule en marbre vert, hideuse, soutenue par deux anges dorés, écrasait la cheminée étriquée, ornée d'effilés de velours rouge. Son visiteur assis, le pasteur alla lentement prendre place derrière sa table. On le sentait hésitant.

— Mon cher enfant, commença-t-il sur un ton où perçaient l'affection et la sympathie, vous venez de subir une secousse bien pénible. C'est Dieu, ne l'oubliez pas, qui vous soumet à cette épreuve et, avec son aide, vous saurez la supporter.

— Ce qu'il me faut, c'est d'abord savoir, dit Paul, non sans sécheresse.

— C'est une bien triste histoire, mon garçon, dit gravement le Révérend. Ne vaut-il pas mieux l'oublier ? A quoi bon faire revivre...



— Non. Je veux l'entendre. Il le faut, sinon je ne cesserai d'imaginer...

La voix lui manqua.

Le pasteur, appuyé sur un coude, masquait ses yeux de sa large main et semblait prier. C'était un homme plein de bonnes intentions, qui avait longtemps travaillé « dans le clos du Seigneur », sans épargner sa peine, mais ses moyens étaient très limités et trop souvent, à son grand chagrin, il avait vu ses efforts s'égarer et ses meilleures intentions manquer leur but. Ame solitaire, il n'était pas rare qu'il

s'accablât de reproches. Il allait même jusqu'à trouver matière à accusation dans l'amour qu'il portait à sa fille : tout en connaissant bien les imperfections de celle-ci, ses petitesesses, ses vanités, il l'aimait trop pour chercher sérieusement à la corriger de ses défauts. Toute la tragédie était là : il aurait voulu être un saint, un vrai disciple du Seigneur, de ceux dont l'attouchement guérit, dont la parole élève jusqu'à Dieu son troupeau. Comment s'élever jusqu'à la perfection quand on se sent irrésistiblement attaché à la terre ? C'est d'un ton mal assuré qu'il se mit à parler, et ses phrases pédantes se déroulèrent au tic tac monotone de la pendule.

— Il y a de cela vingt-deux ans, à Tynecastle, j'ai marié Rees Mathry à Hannah Burgess. Je connaissais Hannah depuis quelques années, et c'était une de mes préférées parmi mes jeunes ouailles. Je ne connaissais pas Rees, mais c'était un jeune homme bien élevé, de manières agréables, un Gallois d'origine, et j'éprouvai pour lui, dès l'abord, une vive sympathie. Il avait une excellente situation, en tant que représentant pour le Nord d'une grande fabrique de conserves et de bonbons. Le bonheur du jeune ménage me parut assuré quand vint un fils. C'est moi, mon cher enfant, qui vous ai baptisé.

Il s'interrompt un instant comme pour mieux peser ses mots.

— Je ne prétends pas que l'harmonie n'ait pas été légèrement troublée, à l'occasion. Votre mère était très pieuse — une vraie chrétienne — et, de son côté, votre père avait de la vie une conception... disons plus libérale. D'où certaines frictions. Ainsi, votre mère ne souffrait pas l'usage du tabac et du vin à la maison — conception que votre père ne parvenait pas à admettre. Enfin, le métier même de votre père le contraignait à des absences fréquentes : il vivait hors de chez lui au moins huit jours par mois, ce qui n'était pas sans avoir sur lui une influence pernicieuse. D'un naturel aimable et sociable, il avait beaucoup d'amis qu'il rencontrait au café, à l'hôtel ou au bar, ou encore en d'autres lieux peu recommandables. Cependant, je n'eus rien de grave à lui reprocher jusqu'aux terribles événements de 1921.

En soupirant, il avait retiré la main de son front et, de l'extrémité de ses gros doigts unis, l'œil vague, il semblait fouiller le passé triste.

— Au mois de janvier 1921, la maison qui employait votre père réorganisa ses services et vos parents allèrent habiter les Midlands. Quelques mois auparavant, j'étais moi-même venu prendre cette paroisse, à Belfast, tout en restant avec votre mère en contact épistolaire fréquent. Et je dois avouer que, dès le début de votre séjour à Wortley, les choses allèrent assez mal. Votre père semblait

mécontent de sa nouvelle affectation, Wortley, bien placé au milieu d'une campagne agréable, est une ville assez triste, et votre mère ne l'a jamais aimée. Dans l'impossibilité de trouver une maison convenable, vos parents durent habiter en meublé ! Brusquement, au mois de septembre pour être précis, votre père se déclara à bout de patience. Il se proposait de renoncer à sa situation et d'émigrer en Argentine — où les chances de réussite étaient, disait-il, beaucoup plus grandes. Il prit trois passages sur l'Eastern Star, en partance le 15 septembre pour l'Amérique du Sud. Le 13, il vous mit dans le train de Liverpool, votre mère et vous. Vous deviez l'attendre au Great Central Hôtel. Tard dans la nuit du 13 au 14, il quittait Wortley par le train pour vous rejoindre. Mais à 2 heures du matin, sur le quai de Liverpool, la police l'arrêtait. Après une lutte violente, on l'enfermait au poste de Canon Street. Mon Dieu, je me souviendrai toujours de ma stupéfaction, de mon épouvante : il était inculpé de meurtre.

Un long silence tomba, très lourd. Paul, écrasé dans son fauteuil, respirait à peine.

— Dans la nuit du 8 septembre, reprit le pasteur, un crime particulièrement crapuleux, horrible, avait été commis. Mona Spurling, une jeune et jolie femme de 26 ans, employée chez un fleuriste des environs de Léonard Square, avait été sauvagement assassinée dans son appartement, au 52 de Ushaw Terrace, à Eldon, un faubourg de Wortley. L'heure du crime était connue : il avait eu lieu entre 8 heures et 8 heures 10, Rentrant de son travail à 7 h. 1/2, miss Spurling semblait avoir pris un léger repas, puis avoir passé le peignoir qu'elle portait au moment de sa mort. A 8 heures, un couple du nom de Prusty, occupant l'appartement du dessous, avait entendu un grand bruit de lutte et, poussé par sa femme, Albert Prusty était monté pour voir. Il avait cogné à la porte de l'appartement sans obtenir de réponse et se tenait, indécis, sur le palier, quand un jeune commissionnaire du nom d'Edward Collins l'y avait rejoint, un paquet de linge à la main. Les deux hommes étaient devant la porte de Mona Spurling, quand elle s'était brusquement ouverte, livrant passage à un homme qui s'était précipité dans l'escalier. Ils avaient pénétré dans l'appartement pour trouver, dans le salon, miss Spurling baignant dans son sang, la gorge ouverte, la tête presque séparée du tronc.

M. Prusty avait couru chercher le médecin le plus proche. Démarche inutile ; la jeune femme était morte. L'inspecteur de police Swann, chargé des premières constatations, avait relevé trois indices. En premier lieu, une carte postale portant un dessin au crayon, envoyée huit jours auparavant de Sheffield, et les mots suivants : « L'absence rapproche les cœurs. Accepterez-vous de dîner au Drury avec moi, le

soir de mon retour ? » C'était signé : « Don-bon. »

Swann avait trouvé également un bout de lettre partiellement brûlée et non signée, mais portant le timbre de la poste du 8 septembre, sur laquelle on lisait : « Il faut que je vous voie ce soir. » Enfin, à terre, devant la cheminée et à côté du corps, une bourse d'un cuir très fin et très souple, fermée d'un anneau de métal et contenant une dizaine de livres sterling en argent et en billets.

D'après les indications fournies par Edward Collins et Albert Prusty, on avait aussitôt établi et diffusé le signalement de l'assassin présumé, offrant une forte récompense à qui permettrait de l'appréhender.

Le lendemain, une jeune fille de 17 ans, Louisa Burt, blanchisseuse de son état, s'était présentée à la police, accompagnée de sa patronne. Louisa, cousine d'Edward Collins, le commissionnaire, avait accompagné ce dernier dans ses courses, le soir du crime, et l'avait attendu devant la porte de Ushaw Terrace. Un homme, sortant en courant du 52, l'avait bousculée et presque renversée. Elle décrit l'individu. La police disposait donc de trois témoins ayant vu le meurtrier.

Le pasteur s'interrompt et tourna vers le jeune homme ses yeux candides.

Il est bien pénible, Paul, de toucher à certains sujets, mais hélas, Paul, c'est ici indispensable. Pour tout dire en un mot, Mona Spurling n'était pas de mœurs irréprochables, loin de là. Elle recevait beaucoup d'hommes chez elle, dont son ami attitré. On ne le connaissait pas, mais les vendeuses du fleuriste affirmaient que Mona avait, récemment, paru soucieuse. On l'avait entendue discuter âprement au téléphone, usant de phrases telles que : « Vous êtes responsable » et « Si vous me lâchez, je ferai un scandale ». Pour finir, l'autopsie avait établi que la malheureuse fille était enceinte. Le mobile du crime apparaissait clairement : l'assassin était évidemment celui qui avait mis la jeune femme dans cette situation délicate. Peut-être était-il déjà fatigué d'elle. Menacé d'un scandale, il lui avait donné rendez-vous pour la tuer.



Peut-être lui avait-il donné rendez-vous pour la tuer.

Ainsi armée, la police avait mis en œuvre, tous ses moyens. Les journaux avaient largement reproduit des fac-similés de la ,carte postale dessinée à la main et signée « Bonbon », en invitant toute personne capable de donner des renseignements sur son auteur à s'adresser sans délai à la police de Wortley. Toutes les gares et tous les ports étaient surveillés et la chasse s'était poursuivie, ardente, pendant toute une semaine. Le 13 septembre au soir, un employé de bookmaker du nom de Harry Rocca se présentait, très agité, au commissaire. Il avait, disait-il, une déposition à faire, fl avoua sans plus tarder qu'il avait été un ami intime de la morte et admit avoir

passé avec elle la nuit avant le crime. Il ajouta qu'il connaissait l'expéditeur de la carte postale : un ami avec lequel il jouait souvent au billard et qui dessinait fort bien. Quelques mois auparavant, il l'avait présenté à Mona Spurling. Enfin, l'ami en question était venu le trouver après la publication par la presse de la carte postale en lui demandant, non sans embarras, son appui. « Si l'on vous demande où j'étais dans la soirée du 8 septembre, déclarez, je vous prie, que j'ai fait une poule au billard à l'hôtel Sherwood. »

C'en était assez. Le commissaire de police, accompagné de l'inspecteur Swann, se rendit aussitôt à l'adresse que lui avait donnée Rocca. Il y apprit que le suspect avait pris, une heure plus tôt, l'express de nuit de Liverpool. L'arrestation s'ensuivit, inévitable. Cet homme, Paul, était votre père.

De nouveau, le silence. Le prêtre mouilla ses lèvres sèches d'une gorgée d'eau — une carafe était posée sur son bureau — et reprit, sourcils froncés :

— Il se trouve que Albert Prusty, le principal témoin, avait dû s'aliter, souffrant d'une violente attaque d'asthme — il était marchand de tabac et la poussière de nicotine lui faisait du mal, — mais les deux autres témoins furent immédiatement amenés à Liverpool par le commissaire de Wortley et, sans hésitation, déclarèrent reconnaître dans votre père l'homme qu'ils avaient vu la nuit du crime. L'identification fut terriblement précise : « C'est bien lui ! » s'écria Edward Collins, tandis que la jeune blanchisseuse, Louisa Burt, profondément émue par le sentiment de sa responsabilité, fondit en larmes. « Je sais qu'on va lui passer la corde au cou, dit-elle. Mais je le reconnais. C'est lui ! »

Pour protéger le prisonnier de la fureur populaire, il fallut lui faire reprendre le train jusqu'à Barbridge Junction, d'où une voiture fermée l'amena à la prison de Wortley. Mais je vous ai suffisamment torturé avec ces horribles souvenirs, mon cher Paul. Le procès vint le 15 décembre devant les assises de Wortley. Lord Oman présidait. Quelles ne furent pas nos angoisses ! Les témoignages se succédaient, accablants. On avait trouvé dans les bagages de votre père un rasoir que les experts déclarèrent être l'instrument du crime. Un graphologue vint assurer à la barre que la lettre à demi brûlée trouvée dans l'appartement de la victime avait été écrite de la main gauche par votre père. On avait souvent vu ce dernier dans la boutique du fleuriste, garnissant sa boutonnière et plaisantant avec miss Spurling. Tout coïncidait. La tentative de fuite en Argentine, la résistance aux agents, tout militait contre lui. Son attitude devant les juges fut des

plus fâcheuses ; il se contredisait, perdait tout son sang-froid, prenait à partie le président. Il prétendit avoir passé la soirée au cinéma, alibi maladroît que le procureur balaya en quelques mots. Un seul fait vint jeter quelque lueur et parla en sa faveur. Albert Prusty, tout en admettant une certaine ressemblance entre votre père et l'homme qui était sorti de l'appartement de miss Spurling, refusait de jurer que c'était bien lui. Mais l'accusation fit valoir que le témoin avait mauvaise vue et qu'il gardait à la police un certain ressentiment de ne pas avoir été convoqué à Liverpool avec Collins et Louisa Burt en vue de l'identification du suspect.

Les conclusions du juge, dans son adresse au jury, furent entièrement défavorables à l'accusé. Le jury entra en délibération à 3 heures, dans l'après-midi du 23 décembre. Votre père fut déclaré coupable après une brève discussion de quarante minutes. J'étais dans la salle d'audience — votre mère était trop souffrante pour venir — et, de ma vie, je n'oublierai cette terrible minute, quand lord Oman, se couvrant de la toque noire, prononça la sentence et recommanda le condamné à la clémence divine.

Votre père, qui se débattait pendant que les gardes l'emmenaient, s'écria : « Il n'y a pas de Dieu. Au diable votre clémence et la sienne, Je n'en ai pas besoin ! »

Ah ! Paul, on ne blasphème pas impunément le nom du Seigneur. C'est sans doute pour le prouver qu'il a montré sa mansuétude envers le pécheur. Au dernier moment, alors qu'on n'osait plus rien espérer, le ministre de l'Intérieur — un homme de beaucoup d'humanité, assurément — commua la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité, et l'on enferma votre père à la prison de Stoneheath, Un dernier silence tomba, brutal, profond. Les regards des deux hommes s'évitaient. Paul, écrasé dans son fauteuil, s'essuyait le front de son mouchoir roulé en boule dans sa main moite.

— Il vit toujours ?

— Oui.

— Personne ne l'a vu... depuis ?...

Le pasteur soupira.

— J'ai voulu entrer en contact avec lui par l'intermédiaire de l'aumônier de la prison, mais j'ai été si mal reçu... votre père s'est montré si féroce, que j'ai renoncé à toute nouvelle tentative. Quant à votre mère... eh bien, mon cher Paul, elle s'est jugée cruellement

traitée. Il lui fallait aussi considérer votre intérêt. Le mieux était d'effacer de votre jeune vie ce terrible chapitre. Peu importe qu'elle ait réussi ou non. Vous êtes assez fort, assez énergique pour supporter ce coup, et c'est pour cette raison qu'au lieu de vous duper je vous ai tout dit, sans rien omettre. Mais voilà qui est fait, et je souhaite vivement vous voir chasser le souvenir de ce drame de votre mémoire. Vous êtes jeune et libre ; la vie est à vos pieds. Allez de l'avant, comme si je ne vous avais rien dit.

CHAPITRE IV

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entretien dans le bureau de Fleming. C'était un dimanche et la classe venait de prendre tin. Les derniers élèves étaient partis et Ella attendait Paul dans l'antichambre. Elle portait son meilleur costume bleu et avait ceint son coquet chapeau d'un ruban de marin. Paul, quittant la chaire, s'approcha d'un pas raide. S'il faisait ce cours pour plaire à sa mère, il n'était pas sans s'amuser, d'ordinaire, des reparties de ses jeunes élèves, les petits enfants de Merrion Street, mais aujourd'hui, l'esprit vide après une nouvelle nuit blanche, Dieu sait comment il avait pu tenir.

— La musique doit vous manquer, Paul, dit Ella avec beaucoup de tact. Mais il fait beau et nous pourrions aller nous promener.

D'habitude, après le cours du dimanche, il s'asseyait devant le petit harmonium et jouait pour elle ; il ne manquait pas de talent et, connaissant ses goûts, jouait du Haendel et de l'Elgar, tout ce qui ne dépassait pas la compréhension assez limitée de sa fiancée. Aujourd'hui, il en eût été incapable. Mais il eût été assez difficile de se refuser à une promenade qu'Ella lui proposait pour distraire son esprit.

Elle le prit par le bras, d'une pression légère, et ils s'en furent vers l'Ormeau l'ark. Les promeneurs y étaient nombreux, les femmes exhibant leurs toilettes, les hommes endimanchés, la mine assurée et satisfaite, orthodoxie dominicale qui déplut soudain à Paul.

— Je ne suis guère d'humeur à supporter cette parade, murmura-t-il en passant la grille du parc.

Elle le regarda, vexée, et ne répondit pas. Bien qu'incapable d'un sentiment profond, elle avait concentré son affection sur Paul. Esclave des conventions, elle ne l'eût jamais avoué, et le jeune homme, de son côté, l'acceptait comme une bonne camarade, une amie, sans même comprendre l'incompatibilité de son caractère généreux avec l'étroite piété qui régissait tous les actes de la fille du pasteur. Néanmoins, Ella considérait la question comme entendue, et tous ses plans ' d'avenir se fondaient sur la certitude de son mariage avec Paul. Très ambitieuse pour elle et pour lui, elle jugeait que l'intelligence de son mari s'accommoderait fort bien de son propre talent d'administratrice. Elle saurait avoir une bonne influence sur sa carrière et le voyait déjà

occupant un poste académique élevé lui permettant d'entrer dans les milieux les plus distingués.

C'est pourquoi les révélations récentes avaient porté un coup à son orgueil. Paul, lui aussi, avait été très touché. Mais pourquoi n'accepterait-il pas ce qu'elle acceptait, elle ? Le dommage n'était pas mortel ; l'affaire tomberait, dans l'oubli et, avec un peu de vigilance, nul ne s'en souviendrait. Aussi, à sa sympathie pour Paul se mêlait un peu de colère. Sans être de tempérament violent — elle se contrôlait admirablement, — elle pouvait se montrer assez agressive, et il lui fallut faire, quand il parla, un effort pour ne pas montrer son impatience.

— Il me semble que j'ai vécu toute ma vie dans le mensonge, dit-il en s'efforçant de donner forme aux pensées qui le tourmentaient. Je ne peux plus m'appeler Burgess, mon nom est Paul Mathry... En employer un autre serait indigne. Et pourtant, si je le reprends, on va, j'imagine, chuchoter, me montrer du doigt... C'est Mathry, le fils de celui qui...

— Mais non, Paul, coupa-t-elle. Vous exagérez. Personne n'a besoin de savoir.

— Mais moi, je le saurai, murmura-t-il, tête basse. Et cela me torturera...

— Il faut oublier.

— Oublier ? répéta-t-il, incrédule.

— Oui, fit-elle, à bout de patience. C'est pourtant si simple... Ne pensez plus à cet homme.

— Quoi ? Désavouer mon père ?

— Il n'y a pas de quoi être fier de lui.

— Quoi qu'il ait fait, dit Paul, se reprenant, il a payé. Quinze ans... la moitié d'une vie... pauvre diable !

— Je ne pensais qu'à vous, répliqua sèchement Ella. Je vous serais aussi très reconnaissante de ne pas jurer en ma présence.

— Je n'ai rien dit !

— Si.

Elle ne se contenait plus, et le sang vint rougir ses joues.

— Vous avez employé un vilain mot, de ceux qu'une femme convenable ne saurait tolérer. Votre conduite est inexcusable.

— Qu'attendez-vous donc de moi ?

— Un peu plus de correction. Vous semblez ne pas comprendre que ce sujet m'affecte autant que vous.

— Oh ! Ella, ne nous laissons pas aller à des enfantillages !

Elle s'arrêta brusquement, blessée dans son amour-propre et bien décidée à user de toute son influence. Son visage avait pris une teinte grisâtre.

— Je crois... dans l'humeur où je vous vois... qu'il vaut mieux ne pas continuer notre promenade.

Paul la regarda, l'œil vague. Ses pensées étaient ailleurs.

— Comme vous voudrez.

Déconcertée d'être prise au mot, elle se mordit les lèvres, prête à pleurer. Et comme il ne faisait aucun effort pour la retenir, elle lui adressa un pâle sourire, plein de reproche et de bonté méconnue — le sourire de la vierge martyre dont le bourreau fouille la jeune poitrine avec des tenailles brûlantes.

— C'est bien. Je rentre à la maison. Je veux espérer que vous serez mieux disposé à notre prochaine rencontre.

Il la regarda s'éloigner la tête haute. Il regrettait cette discussion pénible, sans pouvoir cependant s'empêcher d'éprouver un immense soulagement : celui d'être seul. Quand il l'eut perdue de vue, il marcha au hasard.

Impossible de rentrer à Larn Road. Il lui faudrait affronter la sollicitude anxieuse et intolérable de sa mère. Les recommandations faites à voix basse, les pantoufles sorties, la douceur fade d'un soir passé à la maison.

Qu'allait-il penser de sa mère ? Il s'en étonnait lui-même. Plus étranges encore, et plus illogiques, les sentiments qui se formaient en lui, envers son père. C'était lui le criminel, la cause de tout son mal, et pourtant il ne pouvait le haïr. Depuis qu'il savait, il n'éprouvait pour lui que de la pitié. quinze ans de détention, n'était-ce pas un châtiment suffisant ? Des souvenirs d'enfance surgissaient en lui. De

quelle tendresse son père ne l'avait-il pas entouré ?... Une tendresse qui ne s'était jamais démentie. Les larmes lui brouillaient la vue.

Il se retrouva soudain sur Donegal Quay, dans le port et le quartier pauvre de la ville. Une étrange impulsion dirigeait ses pas. Tête basse, il allait, enjambant les rails, s'avançant toujours plus avant dans cette confusion de balles, de sacs et de touries amoncelés sur les quais.

La brume du soir venait de la mer, se mêlait aux émanations des bassins, donnant aux hautes grues des allures spectrales. Au bout du môle, la corne de brume commença ses appels mélancoliques.

Arrêté par une barrière de caisses élevées entre deux hangars, il s'assit sur une balle de coton. Devant lui, un petit cargo mangé de rouille s'apprêtait à sortir avec la marée ; il reconnut le Vale of Avoca, vapeur régulier entre Belfast et Holyhead. A l'occasion, il embarquait quelques passagers et, à l'échelle, des hommes et des femmes, ballots en main, ouvriers agricoles des fermes du Lincolnshire, s'étaient groupés pour dire au revoir aux amis.



Il reconnut le « Vale of Avoca », vapeur régulier entre
Belfast et Holyhead.

Assis sur le quai qu'envahissait la brume, les oreilles pleines des appels de la corne, Paul, l'œil fixe, regardait le vapeur. Il était en vacances, pour longtemps, hélas ! et disposait de tout son temps. Une curieuse fébrilité, s'emparait de lui. D'un geste impulsif, il sortit son carnet et écrivit à la hâte :

Je m'absente pour quelques jours. Ne vous inquiétez pas.

Paul.

Arrachant la page, il la plia, écrivit le nom et l'adresse de sa mère. Hêlant un jeune garçon vaguant sur le quai, il lui mit ce papier dans la main avec une pièce d'argent. Puis, se levant, il alla d'un pas ferme au kiosque de la compagnie et, pour quelques shillings, acquit un billet pour Holyhead. A peine avait-il franchi la passerelle qu'on larguait les amarres. L'une d'elles éclaboussa l'eau noire. Puis, dans une vibration de sa vieille machine, le cargo pointa le nez vers la mer,

CHAPITRE V

A 6 heures du matin, sous une pluie battante, l'Avoca aborda à Holyhead. Glacé, Paul descendit à terre et franchit les voies de chemin de fer. Il eut à peine le temps d'avaloir une tasse de thé au buffet que déjà le train du Sud était signalé. Payant la serveuse encore à demi endormie, Paul courut occuper un coin dans un compartiment de troisième classe. Le train partit aussitôt.

Ce fut un long voyage, par Shrewsbury et Gloucester, avec deux changements dans des petites gares d'embranchements où, sans pardessus, il se lit tremper jusqu'aux os. Mais l'inconfort physique ajoutait à sa résolution. La campagne se faisait plus rude, plus sombre. Des marais empierrés de gros blocs parsemés de bruyère succédaient aux champs, aux haies bien coupées. De puissants monolithes, groupés en cercles, frappaient la vue, rappelaient la sauvagerie des temps préhistoriques. A l'Ouest, dominant les pins, s'élevait une ligne de montagnes pâles coiffées de nuages gris et veinées de torrents. La locomotive peinait contre le vent de mer et, à une courbe de la ligne, Paul entrevit des brisants empanachés d'écume.

Enfin, vers 4 heures de l'après-midi, le train s'arrêta dans une petite station perdue dans le marécage ; Paul était arrivé à destination. Le cœur battant, il descendit sur le quai désert et remit son billet à l'employé solitaire. Il avait pensé lui demander le chemin de la prison, mais les mots collaient à sa langue et il franchit en silence la barricade blanche. D'ailleurs, la grande silhouette grise de Stoneheath profilait à quelque distance la ligne de ses murs crénelés, et le voyageur s'engagea sur la route étroite serpentant dans le marais.

Il approchait et son pouls battait plus vite. La bouche sèche, la gorge serrée, il se sentait faiblir de, toute la journée, il n'avait pris qu'une tasse de thé et un sandwich. Au haut d'une petite montée, il s'appuya au tronc d'un bouleau rabougri pour reprendre haleine. A l'Ouest, l'horizon se teintait de vert opale et, sur l'écran délicat de la légère butte au sommet de laquelle il se tenait, il pouvait discerner la prison dans ses détails.

Un énorme cube de maçonnerie sans fenêtres, percé d'une porte basse garnie d'une herse, avec à chaque coin une tour de surveillance, sorte de nid d'aigle. Le tout donnait une impression de douleur

massive, tel un roc ou un fort médiéval. A l'extérieur, deux alignements de maisons, avec hangars et ateliers, celles des gardiens assurément, le tout perdu dans la désolation du marais. Un mur infranchissable, hérissé de pointes, encerclait tout le domaine, au milieu duquel, énormes blessures sanglantes, trois carrières s'ouvraient, béantes. Dans l'une d'elles, des équipes de prisonniers travaillaient, fourmis grises dans la distance, surveillées chacune par quatre gardiens, marchant à pas lents, le fusil en bandoulière. Sous les yeux de Paul, cette triste humanité s'agitait, s'affairait, dans un silence aussi profond que celui de l'éternité...

Un pas sonna soudain derrière lui, qui le fit tressaillir et se retourner. Un berger grimpait la butte, suivi d'un chien au poil hirsute. La sauvagerie du lieu avait marqué ce visage dur et secret, et dans ses yeux on lisait le soupçon.

— Un sale coin, dit l'homme.

— Oui, murmura Paul avec effort.

L'autre hocha lentement la tête.

— Triste endroit, reprit-il. Et j'ai appris à le connaître, en quarante ans. Le mois dernier, il y a eu mutinerie — cinq forçats et deux gardiens tués, — un jour comme aujourd'hui. Tout semblait bien tranquille, mais il ne faut pas s'y fier. Ainsi, à cette heure, un gardien nous tient tous les deux au bout de sa longue-vue et surveille nos moindres mouvements.

Paul réprima un frisson et se força à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Quels sont les jours de visite ?

— Les jours de visite ' ?

Le pâtre le regardait, l'œil sardonique.

— On ne sait pas ce que c'est, à Stoneheath.

— Mais pourtant... certains jours... les parents des prisonniers sont bien autorisés à voir leur prisonnier...

— Pas de visiteurs, dit brièvement l'homme. Non. Jamais. (Sa face boucanée grimaçait de joie.) Il nous est aussi difficile d'entrer dans cette prison qu'il leur est difficile, à « eux », d'en sortir. Bonsoir à vous,

jeune homme.

Sifflant son chien, il s'éloigna après avoir adressé à Paul un petit signe de tête.

Resté seul, perdu dans le silence, Paul restait sans mouvement, tout espoir aboli. Pas de visites aux prisonniers ! Jamais!... Il ne pourrait pas voir son père... lui dire un seul mot... Un voyage inutile. En même temps, devant cette prison, ces murs, il comprit la futilité de l'espoir qui l'avait poussé à venir.

DANS le soir qui tombait, une cloche se mit à tinter lentement, glas funèbre rompant le silence écrasant. Les forçats quittaient le travail et, sous ses yeux, encadrés par leurs gardiens, marchaient vers la prison. La herse se releva, les engloutit, s'abaissa. Au ciel, la dernière transparence verte vacilla et s'évanouit, brusquement soufflée par l'ombre.

Dans le cœur de Paul, quelque chose se brisa. La déception, la souffrance l'écrasaient. Un cri inarticulé lui échappa, sorte de gémissement. Des larmes brillantes roulèrent sur ses joues. Tournant le dos à la bruyère maudite, la vue brouillée, il marcha, courut en aveugle, vers la petite gare.

CHAPITRE VI

Aux confins de Wortley, au coin d'Ayres Street et d'Eldon Avenue, se trouve un bureau de tabac portant une enseigne que le temps a pâlie : « A. Prusty, importateur de cigares de Birmanie ». La boutique, d'aspect à la fois vieillot et cossu, a deux vitrines, dont l'une présente au client un choix assez discret de cigares, de paquets de tabac et de pipes d'écume. L'autre est en verre dépoli — à l'exception d'une sorte d'œil-de-bœuf serti de cuivre poli éclairant la table sur laquelle le propriétaire fabrique à la main les cigarettes Robin Hood Straight Cut, bien connues sur le marché local.

Aux environs de midi, en ce jour de juin, M. Prusty, en tablier et manches de chemise, s'affairait, d'une main preste, à la confection de ses cigarettes. C'était un petit homme maigre, ayant déjà franchi le cap de la soixantaine, au nez large et brillant, de tempérament assez irascible. Il ne lui restait plus, de ses cheveux, qu'une touffe blanche et une grosse loupe agrémentait sa calvitie. La nicotine teintait sa moustache blanche et ses doigts. Il portait un pince-nez cerclé d'acier.

Perché sur sa chaise, M. Prusty avait suivi, depuis quelque temps, non sans méfiance, les allées et venues d'un jeune homme sans chapeau qui s'était arrêté déjà à plusieurs reprises devant la porte du magasin pour, au dernier moment, reprendre sa marche. L'inconnu parut enfin prendre une décision. Pâle et résolu, il entra dans la boutique. M. Prusty, qui n'avait pas d'aide, se leva lentement.

— Vous désirez ? fit-il, revêche.

— Je voudrais voir M. Prusty. C'est-à-dire que... j'espère qu'il vit encore.

Le commerçant dédia à son visiteur un sourire aigre.

— Pour autant que je sache. C'est moi.

Tel un nageur avant le plongeon dans une eau glacée, le jeune homme gonfla sa poitrine et retint son souffle.

— Je suis Paul Mathry.

Et soulagé d'un grand poids — le plus fort était fait, — il reprit :

— Mathry. M-A-T-H-R-Y. Le nom n'est pas commun. Ne vous rappelez-vous rien ?

L'expression du visage de M. Prusty n'avait pas changé.

— Tout au plus l'affaire Mathry, si c'est ce que vous voulez savoir. La plus sale histoire de ma vie. En quoi diable y êtes-vous mêlé ?

— Je suis le fils de Rees Mathry.

Dans la boutique au plafond bas, le silence régnait en maître. Le vieux marchand toisait le jeune homme. Dans le pot placé sur sa table, il prit une pincée de tabac et l'aspira lentement.

— Que me voulez-vous ?

— Je ne saurais vous dire... quelque chose m'a poussé.

En phrases hachées, Paul s'efforça de définir les raisons de son passage à Stoneheath.

— Je suis arrivé ici ce matin, conclut-il. Le train de neuf heures du soir est en correspondance avec le bateau de Belfast. J'ai pensé que si je pouvais apprendre quelque chose... je ne sais quoi... quelque circonstance atténuante peut-être, cela me ferait du bien, me soulagerait. Je suis venu vous voir... parce que vous avez été le seul témoin favorable au procès.

— Favorable ? En quoi ? s'insurgea Prusty. Où voulez-vous en venir ?

— Alors, vous ne pouvez rien me dire ?

— Que diable pourrais-je vous dire ?

— Je... je ne sais pas.

Paul poussa un soupir et, brusquement, carrant les épaules, il se tourna vers la porte. Sa voix s'affermissait.

— C'est bien, je m'en vais. Je regrette de vous avoir dérangé et je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir.

Il allait franchir le seuil, quand un mot bref l'arrêta :

— Un instant !



... Quand un mot bref l'arrêta : « Un instant ».

Il revint lentement sur ses pas. Prusty le toisait, du visage jeune et contracté aux bas de pantalon boueux, et reprit une pincée de tabac.

— Vous semblez bien pressé, jeune homme. Vous venez d'on ne sait où, vous entrez et sortez comme si vous étiez venu chercher une boîte d'allumettes. Que diable ! Vous n'allez tout de même pas exiger que je retourne en une minute à quinze ans en arrière !

Paul allait répondre, quand le timbre de la porte sonna. Un client entra. Il allait partir, nanti du paquet de Navy Cut qu'il était venu

chercher, quand une autre pratique survint, un gros homme qui, après avoir choisi un cigare, entama la conversation. Le boutiquier s'approcha de Paul.

— Le déjeuner est l'heure des affaires, pour moi, lui glissa-t-il d'une voix contenue. On ne peut pas parler. Non que j'aie beaucoup à vous dire — loin de là. Mais je ferme à 7 heures et votre train part à 9. Venez donc me voir, à mon appartement, à 7 h. 1/2. Vous prendrez une tasse de café.

— Merci ! dit Paul, dont l'œil s'éclaira. Chez vous ?

— La même adresse, répondit Prusty, avec une grimace qui ferma à demi ses yeux de myope. 52, Ushaw Terrace. Je n'ai pas déménagé. Et je suis toujours là, vous voyez.

Il retourna à son client et Paul sortit. Tout en suivant le trottoir d'un pas que la fatigue et l'épuisement rendaient chancelant — il avait passé la nuit sur un banc de bois de la gare, sans rien manger, — Paul se souvint être passé, dans la matinée, devant un poste de l'Y.M.C.A., dans le centre de la ville, et, montant dans un tramway, se trouva à destination cinq minutes plus tard. Après un bain chaud, il brossa ses vêtements, puis alla s'asseoir devant un repas abondant : une soupe, un plat de viande chaud et un pudding au riz.

Il n'était que 2 heures. Paul, sortant ragaillardi du réfectoire, se demanda comment employer son temps, et une idée lui vint. Après s'être renseigné au bureau de l'hôtel, dix minutes de marche dans Léonard Street, bruyante et populeuse, le menèrent à Kenton Place. Il franchit le portique de la bibliothèque municipale.

Sous la haute voûte, il chercha la section de la presse.

— Pourriez - vous me donner le nom du journal le plus digne de confiance de Wortley ?

Le jeune homme assis derrière son bureau leva les yeux.

— Digne de confiance ? C'est beaucoup demander, répliqua-t-il.

Puis, du ton du commis dont la fonction est de renseigner l'étranger :

— Le Courrier me paraît être le meilleur de nos quotidiens.

— Je vous remercie. Pourrai-je consulter la collection de 1921 ?

— De toute l'année ?

— Non, dit Paul en rougissant. Celle des quatre derniers mois.

— Veuillez remplir cette fiche.

Paul obéit et la rendit à l'employé.

— Vous n'habitez pas Wortley ?

— Non.

— C'est que..., dit le commis, dans ce cas, vous n'avez pas le droit d'entrer à la bibliothèque.

Et, devant la mine pileuse de son interlocuteur, il reprit aussitôt :

— N'avez-vous pas de parents en ville ?

— Non.

— Vous pouvez bien me donner une adresse ?

— Oui. Je sors de l'Y.M.C.A., dans Léonard Street.

— Cela suffit, dit le jeune bibliothécaire avec un sourire. Je vais le marquer sur la fiche.

Il pressa le bouton. Quelques instants plus tard, un garçon vint poser sur une table voisine un lourd volume en cuir.

Non sans quelque nervosité, Paul feuilleta les pages jaunies, et il lui fallut lutter contre l'émotion quand ses yeux tombèrent sur un gros titre :

HORRIBLE CRIME A ELDON

Une jeune femme assassinée.

Les dents serrées, il se mit à lire, de la première à la dernière ligne, au tic tac de la grosse pendule. C'était bien l'histoire qu'il connaissait déjà, mais exposée avec plus de force dramatique. Quand il en vint à l'arrestation, son front se mouilla de sueur. Le drame, à l'audience, lui tira un gémissement étouffé. L'exposé du procureur était incisif, cruel, coupant comme un fouet.

« Ce meurtre atroce, lut-il, accompli par un criminel endurci, dans des

circonstances passant toute description, trouve difficilement son pareil dans les annales judiciaires. L'individu qui l'a perpétré est descendu au plus bas de la dégradation humaine, La corde sera pour lui, Messieurs les jurés, un châtiment insuffisant. »

Puis, dans un supplément du journal, Paul trouva une page de reproductions : portrait de la victime — jolie jeune femme au chignon abondant, portant une blouse garnie de rubans ; des témoins ; du méprisable informateur, Rocca, à la face molle, aux cheveux collés et séparés par une raie au milieu ; une copie de la fatale carte postale avec son inscription : « L'absence unit les cœurs » ; une autre de l'arme du crime — un rasoir allemand portant la marque du fabricant : Frass, On n'avait rien omis, pas même le paquebot, l'Eastern Star, fendant de son étrave les vagues atlantiques, sur lequel l'assassin avait tenté de s'enfuir. Et au centre de la page, entre deux gardiens, le condamné. Paul étudia ce visage. On lisait dans les yeux une expression étrange, le regard fixe de la bête acculée. Il fit sur Paul une impression profonde, l'emplit d'angoisse.

Vite, en hâte, il referma le volume. Il avait perdu tout espoir. « Coupable, coupable ! » se répétait-il. « Sans l'ombre d'un doute ! »

CONSULTANT la pendule, il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'il était près de 8 heures du soir. Se levant, il alla rendre au bibliothécaire la collection qu'on lui avait prêtée.



— En aurez-vous encore besoin ? s'enquit le jeune employé. Je le garderais, dans ce cas, à votre disposition.

Il regardait Paul avec un intérêt presque amical. Fin et mince, il avait 19 ans tout au plus. Ses yeux gris, intelligents, sa grande bouche au pli spirituel parlaient en sa faveur.

— Non, je vous remercie, dit Paul, s'efforçant de répondre aimablement, sans y parvenir — à sa honte.

Un court instant, il attendit une réponse qui ne vint pas. Après un bref salut, Paul sortit dans la rue bruyante.

CHAPITRE VII

Maintenant qu'il savait tout, son premier mouvement fut de renoncer au rendez-vous pris avec Prusty. A quoi bon réveiller sa douleur inutilement ? Cependant, mû par cet étrange fatalisme qui dirigeait ses pas depuis l'instant crucial de la révélation, il marcha vers Eldon.

Il allait lentement ; la nuit tombait quand il monta les marches d'Ushaw Terrace. C'était un passage dallé, étroit, entre deux rangées de villas qui avaient connu des jours meilleurs. La division en appartements avait retiré au quartier sa dignité première en le vulgarisant et en l'attristant. Paul réprima un frisson en approchant de la maison du crime. Serrant les dents, il en franchit la porte, gravit l'escalier sentant la pierre humide et sonna au deuxième étage.

Après une brève attente, M. Prusty vint lui ouvrir et, par un vestibule sombre, le fit passer dans une salle à manger assez mal tenue. Dans un coin, une cafetière placée sur un réchaud à gaz répandait de puissants effluves.

Le petit marchand, chaussé de pantoufles en tapisserie, portait un vieux veston et — preuve de son esprit excentrique — un fez assez fatigué. Mais il se montra bon hôte et offrit aussitôt à son visiteur une tasse de café noir additionné de cassonade.

Paul but l'infusion amère, mais filtrée. C'était chaud et réconfortant. Entre temps, Prusty, retirant la paille d'un cigare, le fit complaisamment craquer à son oreille et l'alluma.

— Je vis seul, dit-il, aspirant avec un plaisir visible une bouffée de fumée. Ma femme est morte, il y a six ans de cela. Trouvez-vous bon mon café ? Je l'importe moi-même.

Paul murmura sa réponse. Un peu surpris par l'étrangeté de sa propre situation, il passa en revue ce qui l'entourait, et son regard, attiré par un gros chandelier de cuivre, finit par s'élever jusqu'au plafond au-dessus de sa tête.

— Oui, dit Prusty, interprétant l'expression de son visage. J'étais assis dans ce fauteuil quand ce vacarme m'a fait monter. Mon Dieu ! Je n'oublierai jamais ce spectacle... Elle était couchée à terre, à demi nue, un joli tableau... mais la gorge ouverte d'une oreille à l'autre !

Il s'interrompt.

— Ne prenez pas cet air-là, dit-il. Il n'y a plus personne là-haut... C'est vide. J'ai la clef... Le propriétaire me laisse... Si vous voulez voir la chambre...

— Non, non, dit Paul, qui, une main sur le front, s'excusa. J'en ai assez pour aujourd'hui. J'ai passé ma journée à lire les comptes rendus du Courrier,

— Ah ! oui, dit Prusty méditatif. C'est bien raconté. Ils ont été chics avec moi. Et pourtant, je n'ai pas brillé à la barre. Sprott, le procureur, m'a abîmé, parce que je ne voulais pas jurer que l'homme sorti de l'appartement... — son cigare se releva, belliqueux — était Rees Mathry.

— Vous ne l'avez pas identifié... comme étant mon père ?

— Il faisait sombre sur le palier. Je n'avais pas mon lorgnon. Oh ! j'ai dû me tromper... Et le garçon blanchisseur et les autres étaient si affirmatifs... Mais, voyez-vous, déclara-t-il non sans orgueil, j'ai mes idées et je suis têtu. Je n'étais pas sûr, et il aurait fallu un autre que le procureur, malgré toute son insistance, pour me faire changer d'avis et jurer. Avez-vous jamais témoigné en justice ?

— Non.

— Ah ! c'est qu'on vous malmène, il faut voir ! La moitié du temps, on ne sait plus ce que l'on dit. Et quand vous voulez parler, on vous en empêche. Il y a notamment une chose que je n'ai jamais pu dire, une drôle de chose. J'en ai souvent discuté avec ma femme et le Dr Tuke — c'était le médecin que j'étais allé chercher pour voir le cadavre. Oh ! on ne l'a pas vu à la barre ; la police avait ses experts et tout, mais l'affaire l'intéressait, et bien souvent on en a parlé ensemble.

Prusty emplît ses poumons de fumée de tabac et, songeur, remua sa cuillère dans sa tasse.

— Quand je suis entré dans le salon et que j'ai vu ce qu'avait fait l'assassin, instinctivement j'ai couru à la fenêtre et je l'ai ouverte. Je voulais revoir le fuyard, et je l'ai vu ! Il est sorti de la maison, a sauté sur une bicyclette et filé sans demander son reste. La bicyclette était peinte en vert... j'en peux jurer... en vert. C'est drôle, hein ?

Prusty, qui semblait se plaire à dramatiser les choses, s'était arrêté et prolongeait son silence.

— ... Surtout quand on sait que, de sa vie, Mathry n'a jamais eu de bicyclette. Naturellement, on a prétendu qu'il se l'était procurée pour assurer sa fuite, mais, dans ce cas, qui en était le propriétaire et où diable a-t-elle disparu ? On l'a cherchée partout, on a dragué des kilomètres de canal, sans la retrouver...

Un nouveau silence, très lourd.

— Et puis, reprit Prusty, il y a eu aussi cette bourse qu'on a trouvée près du corps. Elle n'appartenait pas à la victime. Ce n'était pas celle de Mathry. Alors ?... Encore une question qui a embarrassé plus malin que moi. Je veux parler de Swann.

— Swann, répéta Paul surprit.

— Oui, dit Prusty inclinant la tête. L'inspecteur Swann, qui a été chargé de l'enquête, de bout en bout.

Et, après un regard circonspect autour de lui, comme s'il craignait d'être entendu, le marchand rapprocha sa chaise de celle de Paul.

— Je n'aime pas mes semblables au point de me laisser mettre la corde au cou pour l'un d'eux. Mais vous êtes son fils et vous devez savoir...

Ce brusque changement d'attitude avait secoué l'apathie de Paul, qui s'était redressé sur son siège et écoutait avec attention.

— Swann était un brave type, et pas bête, murmura Prusty. Oui, un brave homme. Quand, au cours d'une tournée, il lui arrivait de pincer quelque jeune délinquant, il ne le fourrait pas au bloc, il le raisonnait, doucement. Vous voyez ce que je veux dire. Malheureusement, il avait un faible : il aimait la bouteille.

Prusty regardait pensivement le bout de son cigare et secouait la tête.

— ... Oui, vraiment, une drôle de chose...

Un frisson secoua Paul qui buvait ses paroles.

— ... Je le connaissais bien. Deux fois par semaine, il venait chercher son paquet de tabac, et tout le temps qu'a duré l'affaire je l'ai vu souvent. C'est après, quand tout a été fini, que j'ai remarqué un changement chez lui. D'abord, il s'est mis à boire plus qu'auparavant. Il n'avait jamais été bavard, mais on ne pouvait plus lui tirer un mot. Il était moins gai, aussi; on aurait dit qu'il avait un poids sur la conscience. Je l'ai plaisanté ; je lui demandais s'il était amoureux, mais

il ne répondait pas. Puis, un jour, un an après l'affaire, à peu près, il est venu dans la boutique avec une drôle de tête — il avait bu, bien sur. « J'ai pris une grande décision, Albert, me dit-il. Je vais aller voir Walter Gillett. »

Prusty but une gorgée de café.

— ... Walter Gillett était un grand avocat d'assises et, naturellement, j'ai voulu savoir pourquoi Swann voulait le voir. Mais Jimmy se contenta de secouer la tête : . « Je ne peux encore rien dire, me répondit-il. Mais tu en entendras parler bientôt. »

Le vieux Prusty reprit sa tasse et la vida. Paul pouvait à peine se contenir.

— Et c'était bien vrai, j'en ai entendu parler. Le lendemain même, Swann a pris son service au carrefour de Léonard Square. Il était ivre à rouler. Il a désorganisé la circulation, brouillé les signaux et causé un accident grave — une femme a été écrasée par une voiture. Naturellement, cela a fait scandale. Swann est passé en jugement, chassé des cadres de la police et a ramassé six mois de prison qu'il avait bien mérités.

— En prison ! s'écria Paul. Qu'est-il devenu ?

— Ça été sa fin, dit Prusty. Libéré, il a tâté de tout : détective privé, portier d'hôtel, employé dans un cinéma. Mais rien ne lui a réussi. Il était tout changé en sortant de prison. La boisson et les soucis l'ont fait tomber très bas. Qu'est-il devenu, je n'en sais trop rien. Je l'ai perdu de vue ces deux dernières années.

— Que s'est il donc passé ? demanda Paul très étonné. Est-il allé voir ce Gillett ?

— Ah, ça ! Vous m'en demandez trop ! répondit Prusty, songeur.

Et plus bas encore :

— Je l'ai rarement vu après sa libération. Mais, un soir, il est entré dans ma boutique. Il était en bordée, c'était visible. Il restait planté devant le comptoir, en vacillant, sur ses jambes, sans ouvrir la bouche. « Vois-tu, m'a-t-il dit enfin, faut pas essayer de se montrer plus malin que le maître à l'école. » Là-dessus, il s'est mis à rire et à rire ; il est sorti, titubant, en riant encore ; et son rire n'était pas agréable à entendre.

— Il n'a rien dit de plus ?

— Rien... jamais... pas un mot. Mais je reste convaincu que c'est l'affaire Mathry qui l'a ruiné, cet homme.

Il y eut un long silence. Paul, raidi sur sa chaise, osait à peine respirer. Puis, lentement, il releva la tête et son regard se posa sur le plafond. Rien dans son esprit n'était clair ; l'obscurité y était peut-être plus dense qu'auparavant, et pourtant, dans cette confusion, quelque chose l'incitait à aller de l'avant.

IL se fait tard, dit Prusty en jetant son cigare dans le feu après avoir consulté la pendule. Je ne veux pas vous presser, mais vous risquez de manquer votre train.

Paul se leva.

— Je ne partirai pas ce soir, dit-il d'une voix ferme. J'ai besoin de savoir ce qui s'est dit entre Swann et Gillett.

CHAPITRE VIII

Le lendemain matin, il fit beau et frais. Paul s'éveilla de très bonne heure dans la petite chambre qu'il avait prise la veille, en sortant de chez M. Prusty, Après le petit déjeuner, il écrivit à sa mère une lettre qui, il l'espérait, viendrait calmer son inquiétude. Puis, résolu, il gagna le Centre. Prusty, quittant rarement son faubourg, ignorait les adresses de Swann et Gillett, mais en fouillant dans ses vieux papiers, il avait pu donner à son visiteur le numéro du cabinet de l'avocat, dans Temple Lane. Swann, disait-il, avait habité, deux ans auparavant, sur le Corn Market.

Paul fut devant le 15 de Temple Lane à 9 h. 30, et la chance le favorisa : un homme en tablier bleu venait d'ouvrir les fenêtres et fourbissait la plaque de cuivre de la porte.

— C'est bien ici le cabinet de Me Walter Gillett ?

Le concierge, un petit homme malingre, bancal, aux petits yeux injectés de sang, interrompit son travail et répondit laconiquement :

— C'était ici.

— Il a déménagé ?

— Justement.

Il y eut un silence.

— Savez-vous où il habite actuellement ?

— C'est bien possible, dit le concierge lançant un regard de côté.

— Où pourrais-je le voir ?

— Le voir ? répéta l'autre. Ce sera peut-être difficile. Mais vous pouvez toujours essayer.

Et, tout en se frottant le nez d'un air méditatif :

— Un renseignement comme ça, ça vaut bien un pourboire, disons un shilling.

Paul tira une pièce d'une poche déjà très plate. Le concierge l'enfouit prestement dans la sienne et s'essuya la bouche du revers de la main.

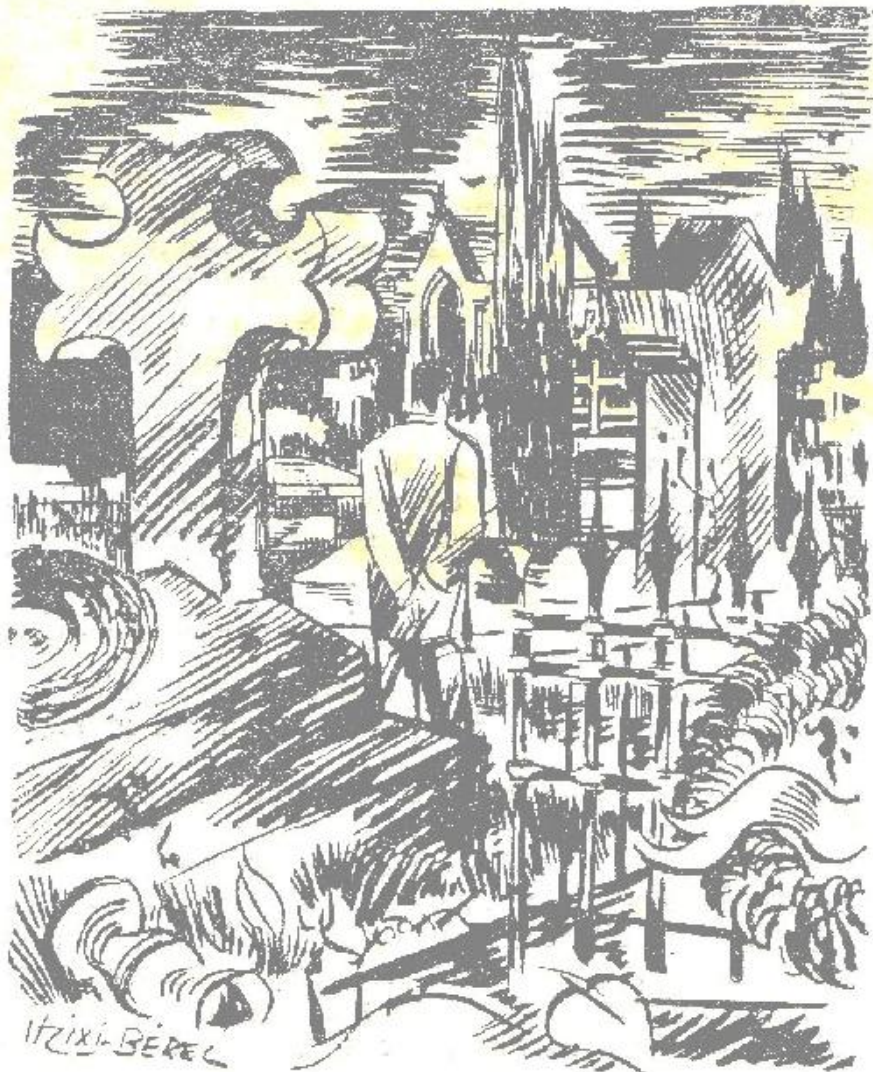
— Il est dans Orme Square. C'est tout près d'ici, dans la vieille ville, à côté de City Church. Descendez Temple Lane, tournez à droite et puis allez tout droit. Vous verrez son nom. Pas possible de se tromper.

Paul n'avait pas espéré un succès aussi rapide. Tournant les talons, il s'en fut à pas pressés dans la longue avenue bordée de maisons à bow-windows.

Il trouva sans peine Orme Square. C'était, comme l'avait dit le concierge, tout près de City Church. En fait, c'était le cimetière même de l'église, un plaisant champ de repos où l'on entrait en passant sous un antique portail de bois peint en noir et blanc, à l'ombre de grands ormes. Paul ne comprit pas immédiatement le sens des renseignements que lui avait donnés le concierge. L'idée se précisa enfin que Gillett était au cimetière — mort. Il rougit et, un instant, pensa revenir sur ses pas pour exiger satisfaction de l'homme au tablier, qui l'avait proprement berné. Réprimant sa colère, il parcourut les allées et trouva, au bout d'une demi-heure, l'objet de ses recherches : une tombe de marbre blanc sur laquelle on avait gravé :

A la mémoire de WALTER GILLETT (1881-1930)

profondément regretté, il jouissait de l'estime de tous. Chacun sera récompensé selon ses mérites.



... A la mémoire de Walter Gillet.

A demi voix, Paul lut et relut la sentence finale, comprenant que Gillett mort, il importait d'autant plus de retrouver James Swann. Il sortit à grands pas du cimetière.

Quelques minutes plus tard, il frappait à la porte d'un rez-de-chaussée, derrière Corn Market. Une femme d'un certain âge, l'air respectable, drapée dans une robe de chambre à grands damiers bleus, parut.

— Je recherche M. Swann... M. James Swann, dit Paul s'efforçant de prendre un ton dégagé. J'ai appris qu'il avait habité ici.

— Oui, dit la femme. Il est resté assez longtemps. Il est parti, il y a deux ans de cela.

— Où est-il allé ?

La femme hésitait.

— Je n'ai rien à reprocher à ce pauvre homme. Il payait quand il le pouvait. Vous ne lui voulez pas de mal, j'espère.

— Oh ! non, dit Paul. Au contraire.

— Eh bien... il a pris un logement dans Ware Street. Je ne sais pas le numéro, mais le garni est tenu par un certain Hart.

Ware Street était à moins de dix minutes de marche. Rue très pauvre, dans un quartier surpeuplé, alignant ses boutiques et ses échoppes minables, tout emplies du grondement des tramways. Paul trouva dans un bottin l'hôtel meublé tenu par Hart.

C'était une bâtisse de briques plantée dans une cour mal tenue, écrasée de tous côtés par de hauts bâtiments enfumés. La porte était étroite. De la sonnette arrachée, il ne restait qu'un trou noir, irrégulier. Pas de marteau. Paul frappa plusieurs fois au panneau, et un garçon d'une douzaine d'années parut. Il avait la figure sale et le cou emmailloté dans une bande de flanelle rouge protégeant ses glandes gonflées.

— Il n'y a personne à la maison, déclara-t-il d'une voix éraillée avant que Paul ait pu placer un mot.

Il était malade, dit-il, et les locataires étaient à leur travail, le plus grand nombre à la fonderie. Le nom de Swann ne lui disait rien. Sa mère, qui tenait le garni, serait de retour vers 4 heures.

Après avoir informé l'enfant qu'il reviendrait, Paul battit en retraite et se retrouva dans la rue puante. L'inaction lui était insupportable. Une impulsion irraisonnée le fit prendre le chemin de la bibliothèque municipale.

C'était l'après-midi, et l'employé qui avait reçu Paul était de service. Apercevant son visiteur, il tressaillit. Il accepta en silence la fiche que Paul lui tendit.

— J'ai marqué ma nouvelle adresse, dit-il. Je vais rester quelques jours à Wortley.

Sans mot dire, le jeune homme sonna le garçon de salle. Quand celui-ci se fut éloigné, il ouvrit un tiroir de son bureau.

— Lors de votre dernière visite, vous avez oublié quelques notes. Les voici.

Il plaçait sous les yeux de Paul un résumé de l'affaire que celui-ci avait commencé, puis abandonné. Et Paul sut, d'instinct, qu'il l'avait lu et probablement deviné l'identité du visiteur.

— Je n'en ai plus besoin, dit-il, mais je ne vous en remercie pas moins.

Le jeune homme le fixait de ses grands yeux vifs, où se lisait l'intérêt.

— Dans ce cas, il faut détruire ces papiers.

Paul le regarda faire. Déjà, le garçon revenait chargé de deux lourds volumes — la collection des exemplaires du Courrier pour 1922. Il les posa sur une table voisine, et Paul ouvrit le premier volume.

Colonne par colonne, il le parcourut tout entier, puis passa au second tome. Quand il eut fini, il se renversa en arrière, passant sa main sur ses yeux douloureux. L'horloge marquait 4 heures passées, et Paul se leva. Il n'avait pas oublié le rendez-vous pris au début de l'après-midi.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? lui demanda l'employé.

Et Paul devina une vive curiosité sous la question banale.

— Non, malheureusement.

Il savait, que l'autre n'ajouterait rien. Que faire, sinon partir ? Et pourtant, n'y avait-il pas, dans ces quelques mots, une invite discrète à parler, à se confier ? Paul en éprouva brusquement le besoin.

— Je cherchais les comptes rendus de l'affaire d'un inspecteur de police du nom de Swann, jugé et condamné en 1922.

L'employé s'efforçait visiblement de cacher sa surprise.

— Cela ne doit pas être difficile à trouver. Je verrai, par moi-même, à l'occasion. Ce monsieur vous... intéresse ?

— Je voudrais avoir son adresse.

— N'avez-vous aucun indice particulier ?

— Il doit habiter dans la région. Il est, paraît-il, tombé dans la misère.

— Je comprends.

Le silence se fit, Paul, un peu honteux de s'être ainsi confié à un inconnu, remercia en quelques mots maladroits et sortit.

A 5 heures, il se retrouvait devant la maison meublée de Hart. La logeuse était rentrée. C'était une grosse femme en blouse de mérinos avec un châle à carreaux sur les épaules, coiffée d'une casquette d'homme retenue par deux épingles de faux jais.

— Qui, reconnut-elle. Je me rappelle bien Swann. Un pauvre type. Il est tombé malade et a perdu sa place à l'usine, Il levait bien le coude,, voyez-vous. Je n'ai pas été fâchée de le voir partir.

— Quand vous a-t-il quittée ?

— Il y a six mois environ.

— Où est-il allé ? Vous ne savez pas ?

— Ma foi non. A Bromlea, je crois. Aux nouveaux chantiers.

— C'est loin d'ici ?

— Pas trop... Dans les trois milles.

— A-t-il laissé une adresse ?

— Une adresse, lui ? Impossible de lui tirer un mot. Mais attendez donc... si, pourtant. Il attendait une lettre et il m'a demandé de la lui faire suivre. Elle n'est jamais arrivée, du reste. Le tout, c'est de savoir si je l'ai notée.

Et, se tournant vers l'enfant, qui écoutait la conversation :

— Josey, apporte-moi mon livre.

C'était un vieux carnet aux coins éculés. Mouillant son doigt, elle se mit en devoir de le feuilleter.

— Tenez ! Qu'est-ce que je vous disais ?

S'approchant, un nouvel espoir au cœur, Paul lut sur la page souillée :
JAMES SWANN, c/o Roberts. 15, Castle Road, Bromlea.

Vivement, il nota le renseignement, remercia la femme et sortit. Tout en suivant l'allée étroite, vaguement éclairée d'une seule lampe, il s'avoua qu'il n'avait pas perdu sa journée, il était sur la piste de Swann, et l'image de l'homme qu'il cherchait se précisait en lui ; une épave, un naufragé de la vie, noyant ses soucis dans l'alcool, en butte aux dures nécessités de l'existence. Il était trop tard pour aller à Bromlea ce soir-là. Il irait demain. Demain, il retrouverait Swann.

CHAPITRE IX

Le lendemain soir, exactement vingt-quatre heures plus tard, Paul regagnait l'hôtel de l'Y.M.C.A. d'un pas lourd. Il avait marché sous la pluie toute la journée, sans penser à ses habits trempés, à ses chaussures imbibées d'eau. Tous ses espoirs l'avaient abandonné. Il était allé à Bromlea, avait vu le logeur de Swann et l'entrepreneur pour le compte duquel il avait travaillé, passé tout le quartier au crible. Swann avait disparu sans laisser de traces.

Tête basse, Paul monta l'escalier et gagna sa chambre. Insérant une pièce dans le compteur à gaz, il alluma le petit réchaud. Sur la table, il y avait un télégramme qu'il ouvrit :

Très inquiète. Reviens immédiatement. Poste professeur cours de vacances t'attend. Amitiés de tous. MÈRE.

Accroupi devant le feu, ses vêtements fumants, il relut le message. Oui, il était normal que sa mère lui demandât de rentrer, et c'était bien ce qu'il avait de mieux à faire. L'absence avait adouci son ressentiment. Elle avait parlé au professeur Slade, c'était évident, ou, mieux encore, avait demandé au pasteur Fleming d'aller le voir, et la chaire de Portray était toujours vacante. Les derniers mots — amitiés de tous — le firent sourire un peu amèrement. Elle se rappelait à lui et lui avait pardonné.

Séché, il ferma le gaz et descendit pour dîner. Il allait passer la porte de la salle à manger, quand le jeune chasseur l'accosta.

— On vous demande au salon. Un visiteur.

Surpris, Paul suivit le garçon jusqu'au petit hall garni de chaises cannées et d'un palmier en pot réservé à la réception des hôtes. Relevant la tête, il reconnut, non sans surprise, l'employé de la bibliothèque.

— Bonsoir.

— Vous ne m'attendiez pas.

— Je vous l'avoue.

Cette franchise amena un sourire sur les lèvres du jeune bibliothécaire. Dépouillé de la gourme officielle, on le sentait hardi et d'une franchise naïve qui n'était pas sans embarrasser quelque peu Paul.

— J'ai à vous parler. Le puis-je ici sans craindre d'être entendu ?

Paul le fixait avec une telle intensité que l'autre réprima un rire.

— Evidemment, vous ne pouvez pas comprendre. Croyez bien que je n'ai pas de mauvaises intentions. Permettez-moi de me présenter. Boulia... Mark Boulia.

Il tendit la main. Paul la serra, et les deux hommes s'assirent. Paul sentait naître en lui un vague espoir. Mark l'observait attentivement.

— Dès le premier jour, vous avez attiré mon attention. Vous étiez si visiblement en difficulté... et je vous ai plaint. Quelque chose me poussait vers vous, et dès l'abord j'ai éprouvé de la sympathie pour vous. Après votre départ, j'ai parcouru les journaux que vous aviez consultés et j'ai su. Je suis parfaitement renseigné sur votre compte, ajouta le jeune homme non sans fierté.

Paul s'en était douté. Il laissa Mark poursuivre.

— Hier, vous êtes venu chercher d'autres renseignements et vous n'avez rien trouvé. J'ai eu plus de chance que vous. Dans un seul journal de la ville, le Clarion, un organe libéral très peu lu, j'ai déniché un compte rendu du procès Swann. Son signataire protestait du reste contre la sévérité de la sentence.

Paul était très pâle ; ses yeux brillaient d'un feu sombre.

— Pourquoi me dire tout cela ? demanda-t-il enfin.

Mark haussa les épaules et ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Parce que vous vouliez retrouver Swann.

— C'est impossible.

— Pourquoi cela ?

— Quinze ans ont passé.

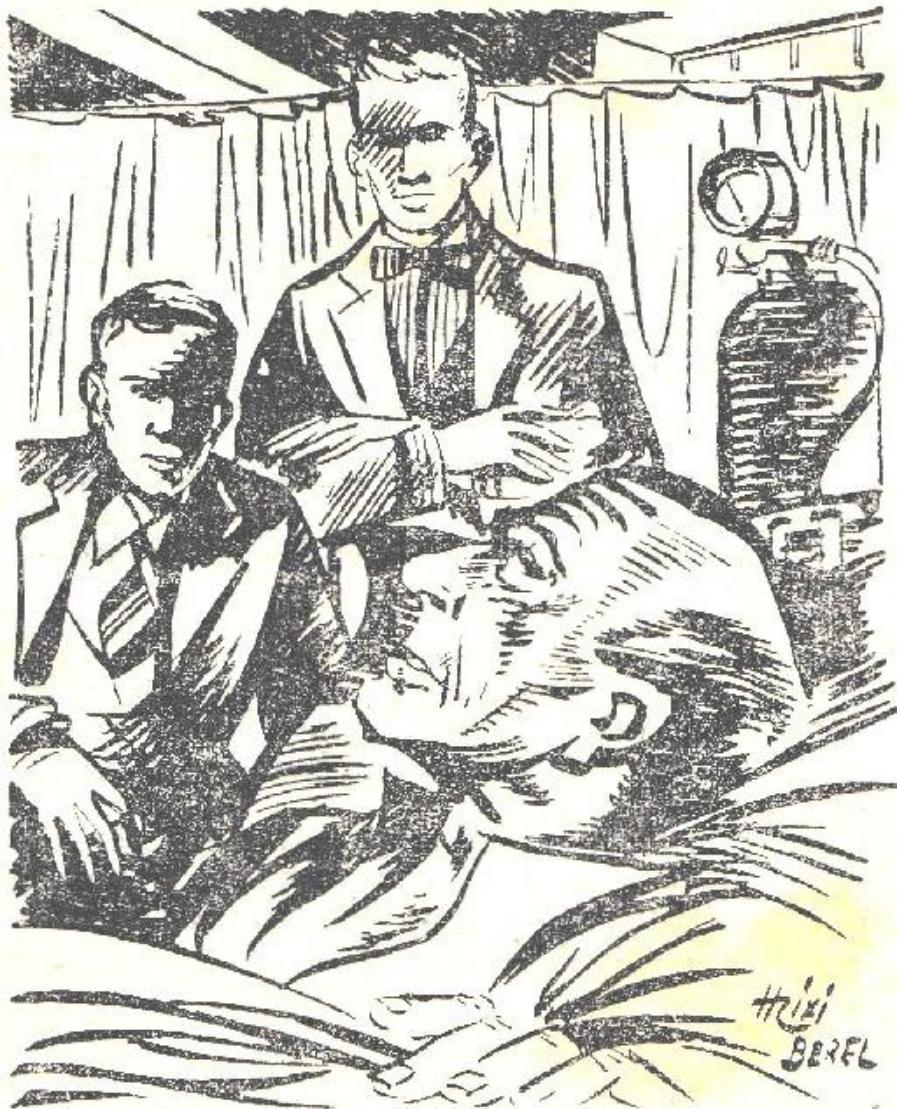
— Il ne faut jamais désespérer, jeta Mark d'un air un peu vain. Je l'ai retrouvé, votre homme.

Et, sous le regard de Paul, dans lequel on lisait le doute, il ajouta :

— Cela n'a pas été trop difficile... après ce que vous m'aviez dit. J'ai passé en revue les listes des entrées dans les hôpitaux et les asiles. Swann est à l'infirmierie du Belvédère.

CHAPITRE X

La salle d'hôpital où Swann avait un lit était longue et étroite, avec des murs blanchis à la chaux. Une lumière crue tombait de la verrière du plafond incliné. C'était la salle des indigents, un simple dortoir dont tout luxe, tout confort était banni. Le lit du malade, isolé par un rideau blanc, était posé sur un carré de bois et une bouteille d'oxygène, munie d'un long inhalateur, complétait l'installation. Cet indéfinissable relent de la maladie, de la dissolution organique, dominait l'odeur acre des désinfectants.



Le lit du malade était isolé par un rideau blanc.

Accoté à deux oreillers, Swann s'allongeait sur son lit, les yeux levés vers le plafond. Il avait été, on le devinait, grand et fort, mais sa maigreur extrême et son visage émacié — les joues creuses exagéraient la longueur du nez — n'était plus qu'une tache jaune, marbrée de plaques brunes, sur la blancheur du drap. Ses mains reposaient, inertes. Les doigts étaient gonflés aux extrémités. Son souffle court soulevait les côtes saillantes.

C'était l'heure de la visite, et Paul, se tenait auprès du lit, aux côtés de Mark Boulia. Ils venaient d'arriver et Mark, non sans tact, avait

présenté, au malade, Paul, qui avait exposé avec émotion sa situation. Très ému, il attendait la réponse de Swann, qui semblait perdu dans ses pensées.

Au bout d'un long moment, son regard se posa sur le jeune homme, et d'une voix faible et rauque :

— Vous lui ressemblez, murmura-t-il.

Il se reprit à contempler le vitrage, au-dessus de sa tête, et marqua un temps avant de poursuivre de la même voix lasse :

— C'est drôle de vous voir. Après ce qui m'est arrivé, j'avais bien juré de garder bouche cousue ; quelle bêtise d'avoir parlé !... Mais vous êtes le fils de Mathry, et moi, je suis fichu. Alors...

Un nouveau silence, bref. Swann évoquait le passé déjà lointain.

— Quand on m'a confié l'affaire d'Eldon, j'étais plein d'ardeur — autre chose qu'aujourd'hui — et je me souviens comme si c'était hier de la venue du premier témoin important. Un garçon de bookmaker, un certain Rocca, se présenta au poste central... Oui, le petit Harry Rocca, un faisan — le plus poltron que j'aie jamais connu. Il bégayait de peur. Mais je finis par comprendre qu'il connaissait la victime depuis près d'un an, qu'il avait passé la nuit du 7 septembre en sa compagnie. Mais il n'avait rien à voir avec le crime, parce qu'il était allé, le 8 et le 9 septembre, à Doncaster, aux courses, et qu'il avait une douzaine de témoins pour l'attester. Il venait, disait-il, pour se laver de tout soupçon.

Cela ne nous aidait pas beaucoup dans notre enquête. Nous savions déjà que Mona Spurling avait de nombreux admirateurs, mais nous n'en entendions pas moins garder Rocca à notre disposition. Quand il l'a su, il s'est écroulé et il a mangé le morceau. Il nous parla de son camarade Rees Mathry, tombé amoureux de Mona Spurling. Mathry, nous dit-il, était très ennuyé de la publicité donnée à la carte postale envoyée à la donzelle. Mathry, nous confia-t-il enfin, s'est efforcé de se fabriquer un faux alibi. Vous vous imaginez notre joie, après trois semaines d'insuccès et de recherches infructueuses ! Une piste tonte chaude à suivre ! L'homme venait de prendre le train pour s'embarquer à Liverpool ! Un coup de téléphone et Rees Mathry fut arrêté sur le quai de la gare.

Swann s'arrêta et humecta ses lèvres sèches.

— Malheureusement pour lui, Mathry était de caractère emporté ; il

opposa de la résistance, commit l'erreur fatale de frapper un agent. Ajoutez le fait qu'il était pris à l'heure précise où il tentait de fuir en Amérique du Sud, et vous vous rendrez un compte exact de sa dangereuse situation. Il trouva encore moyen de l'aggraver. Naturellement, la première question qui lui fut posée fut la suivante : « Où étiez- vous entre 8 et 9 heures du soir, le 8 septembre ? » Ignorant la trahison de son ami, Mathry répondit : « Je jouais au billard avec un certain Rocca. » Après cela, impossible de douter de sa culpabilité.

Swann laissa retomber la tête en arrière et une expression étrange passa dans ses yeux ternis.

— Il faut que je vous parle de mon chef, le commissaire ; il est maintenant à la tête de la police de Wortley : le commissaire central Adam Date. Fils d'un fermier du Cumberland, il avait gravi tous les échelons de la hiérarchie, en commençant tout en bas de l'échelle. Strict sur la discipline, loyal envers ses hommes, un excellent serviteur de la loi qui n'a jamais accepté la moindre compromission. Il adorait son métier et s'est souvent vanté devant moi de son flair infailible. Dès le début, il avait soupçonné Mathry,

Le malade s'animait, se redressait sur un coude.

— Je ne partageais pas sa conviction. Les témoignages semblaient concluants, mais je fis remarquer que Mathry avait pris ses billets de passage pour l'Amérique sous son vrai nom, et retenu, sans se cacher, des chambres à l'hôtel, à Liverpool, pour lui et sa famille, sans chercher à dissimuler son identité — fait inconcevable de la part d'un homme qui se serait su coupable et qui aurait voulu brouiller la piste. Et puis, en dépit de tout, Mathry m'impressionnait favorablement. Il avouait très franchement avoir connu Mona Spurling, et lui avoir envoyé une carte dessinée par lui-même. Une simple plaisanterie, disait-il. Enfin, la terrible blessure à laquelle avait succombé la victime n'avait pu être infligée que par un homme d'une force peu commune, et Rees n'avait rien d'un athlète. Sa légèreté de caractère venait expliquer cette tentative maladroite de se ménager un alibi du côté de Rocca. Inquiet, nerveux, alarmé de la publicité donnée à cette malencontreuse carte postale, il avait voulu s'appuyer sur quelqu'un, avoir un allié. L'idée en soi était stupide, mais répondait bien à ce que nous savions de lui.

J'exposai tout cela à mon chef, qui ne voulut pas m'entendre. Sa conviction était faite — en toute honnêteté, notez-le bien, il tenait le coupable et ne le lâcherait pas.

Swann, épuisé, se renversa sur ses oreillers pour reprendre haleine.

Vous savez ce que c'est que la machine administrative, reprit-il lentement. Elle va son train, selon des règles étroites, et l'enquête a suivi son cours régulier. Que voulait le chef ? Retrouver l'arme du crime, relever des traces de sang sur les vêtements de Mathry et s'assurer des témoins à charge.

L'arme, il l'a retrouvée presque tout de suite, dans les malles du suspect. C'était un rasoir d'un modèle ancien, à la lame très large, et de fabrication allemande. Il était légèrement rouillé. Mathry reconnut de plein gré qu'il était en sa possession depuis des années — il l'avait hérité de son père. Bien souvent, il avait pensé le jeter au rebut, mais s'était ravisé, au dernier moment, pour des raisons sentimentales. Croyez-vous qu'il l'aurait gardé après s'en être servi pour tuer la fille ? Non, non, c'est stupide. Le premier geste d'un assassin est de se débarrasser de son arme. Et pourtant, Dale, en me montrant le rasoir, sautait de joie.

« Je vous le disais bien ! me dit-il. Maintenant, nous le tenons. »

On envoya le rasoir à l'expertise, en même temps qu'un paquet de vêtements de Mathry. Entre temps, on interrogeait les témoins, tous ceux qui avaient vu, le soir du crime, l'assassin sortir de l'appartement de Mona Spurling : M. Prusty, Edwards Collins et Louisa Burt. Prusty était myope et Collins un peu niais, un de ces types auxquels on fait dire un peu ce que l'on veut. Louisa Burt, elle, était d'un caractère tout autre. Elle n'avait fait qu'entrevoir l'assassin, dans l'obscurité d'une nuit sombre et pluvieuse de septembre, dans une rue mal éclairée. Et pourtant, elle affirmait, donnait des détails précis. Je revois encore son visage rond, son expression têtue.

« Un homme de 45 ans environ, déclarait-elle. Grand, mince, très brun, entièrement rasé, le nez droit. Il portait une casquette à carreaux, un pardessus de couleur foncée et des souliers jaunes. »

Au début, Dale accepta sans discuter le témoignage. Plus tard, après l'arrestation de Mathry, la musique changea d'air, parce que Mathry n'était ni grand, ni mince, ni brun, ni glabre, mais de taille moyenne, de teint clair et portait la moustache. La description des vêtements ne correspondait pas non plus à la réalité. Louisa Burt ne se troubla pas pour si peu. Elle déclara simplement qu'elle s'était mal expliquée qu'on l'avait trop pressée au cours de sa première déposition. Et, très calmement, elle se rétracta. L'homme qu'elle avait aperçu ne fut plus ni grand ni rasé. Sa casquette devint un chapeau mou, son

imperméable un ulster gris. Bref, sa description correspondait maintenant au signalement de Mathry, assez vaguement du reste.

Swann s'interrompit encore une fois. Les lèvres serrées, il s'efforçait de reprendre son souffle.

— Il s'agissait maintenant de confronter ces importants témoins avec l'inculpé. Le chef les accompagna à Liverpool, et je fus aussi du voyage. Onze agents en civil s'alignèrent avec Mathry. C'est le procédé habituel, et certains le jugent bon. En tout cas, les deux témoins n'hésitèrent pas à reconnaître Mathry, qui fut ramené à Wortley et formellement inculpé du meurtre de Mona Spurling.

Le malade se tourna avec effort du côté de Paul.

— Je ne le voyais pas encore irrémédiablement perdu... Le cas était vraiment trop parfait, et je sentais qu'il devait présenter un défaut quelque part. Mais j'avais compté sans le procureur. Vous pourriez croire que c'est le commissaire — ce brave Dale, si honnête — qui porte la responsabilité de la condamnation. Mais non ! C'est Sprott, le procureur, un malin, qui a tout agencé. Il est arrivé ; c'est maintenant Sir Matthew, et ça n'est pas fini : il ira loin, jusqu'en haut de l'échelle. Ce n'était alors qu'un débutant, un inconnu, un arriviste à tous crins. Dès ses premiers mots, j'ai su qu'il voulait la tête de Mathry.

Naturellement, l'accusation a convoqué tous ses experts. Elle s'est bien gardée de faire paraître à la barre le Dr Tuke, qui avait été le premier à voir le corps. En plus du médecin légiste, Dobson, le professeur Jenkins vint témoigner que le rasoir trouvé dans la valise de l'inculpé pouvait avoir provoqué la blessure, cause de la mort. Tout en se refusant à jurer qu'il y avait des traces de sang sur l'arme ou les vêtements du prisonnier, il déclara y avoir trouvé des corpuscules mammaires. Puis ce fut le tour de l'expert en graphologie, qui affirma que la noie à demi brûlée trouvée dans l'appartement de la victime était bien de Mathry, « se servant de la main gauche pour déguiser son écriture ». Quant à Collins et à Burt, ils se surpassèrent — Burt surtout, avec ses mines innocentes et ses grands yeux sages, fit une énorme impression sur le jury. Angélique, elle déclara et jura tout ce qu'on voulut : « C'est bien son manteau. » « C'est bien lui. » Et, parlant de l'identification de l'inculpé dans les locaux de la police, à Liverpool : « J'ai été la première à le reconnaître ! »

Puis vint l'accusation. Sprott, le procureur, se déchaîna pendant trois heures, sans un temps d'arrêt, sans même consulter une note. Un vrai torrent d'éloquence. Du crime, il fit une peinture brutale, saisissante :

l'accusé serrant le rasoir dans sa poche, attaquant sauvagement une pauvre fille sans défense, sa maîtresse, portant! en elle l'enfant qui ne naîtra pas, le fruit de leurs amours, puis cherchant à fuir, à gagner l'étranger, pour s'assurer l'impunité. Un chef d'œuvre d'éloquence, je vous le dis... Les jurés buvaient ses paroles, bouche bée...

La défense ? Elle fut lamentable. L'accusé, pauvre, n'avait pu s'assurer l'appui d'un maître du Barreau. L'avocat était un vieux bonhomme, à la voix faible, qui ne connaissait même pas son dossier. Il paraissait même ignorer tout ce qui aurait pu parler en faveur de Mathry.

Ça ne traîna pas. Coupable. Les protestations, les cris du prisonnier me déchirèrent le cœur. Il fallut le traîner hors de la salle d'audience, et tout le monde se congratula. Collins et Burt touchèrent la prime promise de 500 livres. Dieu seul sait s'ils l'avaient gagnée.



Il fallut le trainer hors de la salle d'audience.

Le malade s'épuisait, visiblement, et sa tête retomba sans forces sur l'oreiller.

— Revenez demain ou après-demain, murmura-t-il. Vous saurez le reste.

Un lourd silence tomba. Sans rien dire, Boulia emplit un verre d'eau et le porta aux lèvres de Swann, qui but avidement, les yeux fermés. Paul, la tête entre les mains, restait immobile, écrasé par l'émotion. Il

aurait voulu parler, poser mille questions, mais — il le voyait bien — le malade était à bout de résistance. Sur la pointe des pieds, Mark gagna la porte, et Paul, après avoir pressé d'un geste maladroit la main de Swann dans les siennes, suivit son compagnon.

CHAPITRE XI

Était-il possible qu'un innocent ait été enseveli vivant, séparé du monde pendant quinze ans ? L'esprit en déroute, Paul osait à peine se poser la terrible question. Swann n'avait rien dit, rien apporté de concret, rien d'autre qu'une opinion personnelle. Tout cela était inconcevable. Mais la seule possibilité d'une injustice monstrueuse suffisait à affoler Paul. Il ne fallait plus y penser. Résolument, il s'efforça de maîtriser ses émotions. Il lui fallait avant tout garder son calme, ses forces, rester pratique.

Son premier mouvement fut d'écrire chez lui pour demander des vêtements et du linge, le second de s'assurer un logement lui laissant plus de liberté d'action qu'à l'Y.M.C.A. Il finit par trouver une chambre sous les combles, au cinquième étage d'une maison meublée de Poole Street — quartier assez peu engageant, mais respectable, occupant la bouche du canal de Sherwood, au sud de la grande artère surpeuplée et bruyante de Ware Street. Il dut faire l'avance du loyer, ce qui épuisa presque complètement ses ressources, et, sa toilette finie, Paul sortit pour trouver un travail susceptible de couvrir ses besoins,

Wortley était une ville active, placée au milieu d'une grande plaine, fertile et bien cultivée, mais, à l'instar de ses voisins, Coventry et Northampton, son industrie était très spécialisée, ne concernant guère que la fabrication des porcelaines, de la coutellerie et des articles de cuir — toutes occupations exigeant une technique que Paul ignorait. Il n'avait ni carte syndicale ni références, et ses diplômes ne lui permettaient pas encore d'enseigner régulièrement. Au bout de deux jours de recherches, c'est avec anxiété qu'il se mit à consulter les offres d'emploi dans les journaux.

Mais le lendemain matin, la chance lui sourit. Comme il passait dans Ware Street encombrée pour gagner un petit café où il savait pouvoir, pour quelques pence, déjeuner d'une saucisse et d'une tasse de café, son regard tomba sur une annonce collée aux vitres du Bonanza Bazaar ; On demande un pianiste. S'adresser ici, à M. Victor Barris, directeur.

Non sans hésiter, Paul entra. C'était un de ces magasins où l'on vend de tout, depuis des casseroles jusqu'à des jouets d'enfants, en passant par la quincaillerie et la bonneterie pour dames, le tout exposé sur de

longs comptoirs, une réplique aux « prix uniques » des bords de la Tamise. Le directeur, un homme d'une trentaine d'années, calamistré, toisa d'un coup d'œil le visiteur et, très « chef de rayon », cravate peinte flottant au souffle des ventilateurs, le mena dans un coin du magasin où un piano droit, placé sur une sorte d'estrade, s'entourait de rayons chargés de partitions de musique. Prenant l'une d'elles au hasard, il la plaça sur l'instrument et, brièvement :

— Jouez cela.

Paul s'assit, et ses mains coururent sur le clavier. Il déchiffrait très aisément même les morceaux d'une réelle difficulté, et cette valse populaire était la simplicité même. Il reprit la mélodie en l'agrémentant de variations ils son cru, prit à son tour d'autres morceaux, qu'il joua aussi. Autour de lui, vendeurs et vendeuses prêtaient l'oreille, et M. Harris, visiblement satisfait, battait la mesure sur un comptoir avec le diamant faux dont sa main s'ornait.

— Cela ira, dit-il enfin. Je vous engage. Trois livres par semaine et un déjeuner froid. Mais pas de mollesse. Du feu, n'est-ce pas ? Et usez de la pédale. La clientèle aime ça.

Il adressa à Paul un sourire protecteur qui montra ses dents aurifiées, un froncement de sourcils aux vendeuses inoccupées et s'en fut.

PAUL joua toute la journée. Ce n'était pas une sinécure. Les heures passaient et la fatigue venait, d'abord engourdissement, puis douleur. Le magasin mal aéré, s'emplissait d'une foule compacte et bruyante. Il sentait sur son cou le souffle des chalands qui le heurtaient aux coudes en passant et qui, pour un peu, se fussent assis sur le clavier. Paul étouffait et ses pensées l'opprimaient. Des plans informes, des projets se heurtaient dans son esprit. Sauver son père... Mais comment ?

Vers 1 heure de l'après-midi, il put réclamer son déjeuner. Au bout de quelques minutes, une serveuse lui apporta du café et une assiette de sandwiches. Heureux de la diversion, il se leva, s'étira, et, en souriant, demanda son nom à la jeune fille, qui ne fit aucune difficulté pour le lui donner, mais s'écarta aussitôt de lui. Lena Andersen. Il n'y avait rien d'incivil dans cette réserve, mais, sous cette attitude un peu froide, on sentait une contrainte qui éveilla la curiosité de Paul. Plus tard, quand elle passa près de lui pour retourner au buffet, il ne put s'empêcher de la suivre des yeux, avant de se remettre à son travail.

Elle ne devait pas avoir plus de 20 ans. Très nordique d'aspect — grande, blonde, la jambe longue. Ses traits étaient réguliers, en dépit

de la légère cicatrice qui lui barrait la joue, et elle eût été très attirante si une mélancolie persistante n'eût assombri son front. Au repos, l'expression de son visage était triste, distante. Plusieurs fois, au cours de l'après-midi, les regards de Paul se tournèrent du côté de la jeune et tragique amazone. Bien qu'elle parût être en bons termes avec ses collègues, elle se tenait à part, et se montrait très réservée avec ses clients. « Curieuse fille », pensa-t-il. Il chercha sans succès à accrocher son regard. Elle baissa les yeux et se détourna.

L'après-midi s'écoula lentement. Paul jouait, les yeux fermés, une mélodie répétée à satiété. 6 heures sonnèrent et ce fut la liberté. Il courut à l'hôpital et, non sans difficulté, parvint à se faire admettre auprès de Swann. Le malade semblait plus mal et n'était pas d'humeur à parler. Peut-être regrettait-il de s'être confié aussi complètement la veille. Mais comme Paul, assis à son chevet, ne le pressait pas, Swann parut se détendre. Il se tourna vers le jeune homme et dans son regard parut une sorte de pitié.

— Vous êtes revenu me voir...

— Oui, murmura Paul.

— Je vous ai prévenu... Si vous persistez dans votre résolution, toute votre vie s'en trouvera changée... comme la mienne. Et vous ne pourrez pas revenir en arrière.

— Je ne reculerai pas.

— Qu'allez-vous faire pour commencer ?

— Je pensais rédiger un procès-verbal de vos déclarations, que je présenterais aux autorités, signé de vous...

Swann n'avait plus la force de rire, mais les lèvres pâlies se contractèrent et une expression sardonique passa dans ses yeux.

— Les autorités ? La justice ? Bah ! Ces messieurs savent tout, dans les détails, et la situation les satisfait pleinement. Le procureur, sir Matthew Sprott ? Je le connais trop bien pour vous conseiller de l'approcher.

Une quinte de toux opiniâtre l'interrompit.

— Non. Seul le ministre de la Justice a le pouvoir de remettre en cause le jugement, et vous ne parviendrez même pas jusqu'à lui. Que pourriez-vous faire valoir ? Les élucubrations délirantes — c'est ainsi

qu'on les appellera — d'un ancien policier discrédité, chassé pour inconduite notoire. C'est inexistant. On rira de vous, c'est tout.

— Mais vous croyez à l'innocence de mon père ?

— Je n'y crois pas, j'en suis sûr, répliqua Swann non sans brusquerie. Dans son exposé au jury, le président a parlé d'un crime odieux, monstrueux, pour lequel la loi n'a pas de peine assez sévère. Et pourtant on a gracie Mathry. Pourquoi, je vous le demande ? Peut-être n'était-on pas si sûr que cela de sa culpabilité, et dans la générosité de leurs cœurs, les jurés ont évité au condamné la mort au bout d'une corde pour lui infliger une mort lente : l'emprisonnement à vie à Stoneheath.

Paul, silencieux, étouffait, et le malade cherchait à reprendre son souffle.

— Non, dit-il enfin d'un ton changé, très sec. Vous n'avez qu'une façon de sauver votre père : c'est de découvrir le vrai coupable.

Pris à l'improviste, Paul sentit un frisson le glacer. Jusqu'alors, il n'avait fait qu'envisager l'innocence de son père. L'idée du véritable assassin ne l'avait même pas effleuré. Une ombre immense se dressait brusquement sur son chemin, lui barrant la route.

— Rocca, hasarda-t-il après un long silence. C'est lui, peut-être...

— Rocca n'a rien à voir avec le crime, coupa Swann en secouant la tête d'un air de mépris. Trop lâche pour tuer, ce type-là. Il n'a pensé qu'à sauver sa peau. Mais, à propos de peau — il grimaça un sourire, — revenons à la bourse trouvée à côté du cadavre. On n'a jamais su d'où elle venait... Un cuir superbe, très fin... De la peau humaine. Un moment de silence absolu.

— Vous voyez ce que je veux dire ? reprit Swann, amer. Il vous suffit de trouver l'individu assez pervers pour porter sur lui un objet de cette provenance, de relever certains indices négligés lors de l'instruction et du procès, et vous aurez votre homme.

De nouveau, sur les lèvres pâlies, ce rictus sardonique.

— ... Après quinze ans... cela sera relativement facile.

— J'aurai besoin de vous, de votre aide, dit Paul.

L'expression du visage de Swann se modifia brusquement. Il lança un

regard trouble.

— S'il le faut... Eh bien, parlons des deux témoins, de ceux qui ont identifié le prétendu coupable : Edwards Collins et Louisa Burt.

Quand Burt et Collins sont venu réclamer leur prime, j'étais de service. Comme je vous l'ai dit, j'avais de sérieuses raisons de me méfier de ces deux-là — pas tant de Collins, un faible bien intentionné, que de la femme, Louisa Burt, qui, à 17 ans, était déjà à surveiller de près. Je les fis entrer dans la salle d'attente, j'avais ma table dans la pièce voisine et je pouvais suivre leur conversation grâce au tube acoustique. J'ai noté ce qu'ils ont dit. Au début, pas grand'chose. Et puis Collins, qui paraissait inquiet, a demandé :

« Vous croyez qu'on aura l'argent ? — Ne vous inquiétez pas pour ça, Ed », répondit Burt qui paraissait très sûre d'elle. Et elle ajouta : « On pourra même faire mieux. —Que voulez-vous dire '?' » fit l'autre, et elle eut un petit rire.

Et, baissant la voix : « Je vous réserve une petite surprise. »



Cela parut ennuyer beaucoup Collins, qui, après un silence, reprit d'une voix mal assurée : « C'est bien Mathry qui a fait le coup, hein, Louisa ? — Ferme ça, mon petit », lui jeta-t-elle. « C'est trop tard pour reculer, maintenant. D'abord, on ne fait de mal à personne. De toute façon, Mathry était condamné, sûr et certain. Et puis, on ne l'a pas pendu, après tout ! Vous auriez voulu résister à la police, imbécile ? Il vaut mieux marcher avec elle. Les choses iront peut-être beaucoup mieux encore que vous ne le pensez. Ces derniers jours, il m'est venu une idée, ajouta-t-elle rêveuse. Je vivrai en grande dame, Ed, comme une reine, avec des domestiques pour me servir, laver la vaisselle et vider les eaux sales. Si je peux courir ma chance, je vous jure que le

fer à repasser et moi, on ne se reverra pas. »

A bout de souffle, Swann se tut et, regardant Paul droit dans les yeux, reprit :

— Ce fut tout, mais j'en avais entendu assez. Mes pires soupçons se trouvaient confirmés. Burt venait de se trahir en quelques mots. Elle avait, vu l'assassin sortir et sa première description s'appliquait à lui. Ce qui ne convenait pas à Mathry, elle l'avait changé, en témoin complaisant. Elle avait cherché à plaire au cours de l'instruction et, tout assurément, désignait Mathry comme le meurtrier. Son seul désir avait été de se laisser mettre au premier plan, dans l'espoir de la récompense promise. Collins, sans volonté, n'avait pas résisté à son influence. Et peut-être aussi s'était-elle persuadée elle-même avoir vu Mathry sortir de la maison... Cela arrive, avec ce genre de témoin. Puis, la parade terminée, après les manchettes dans les journaux, la publicité, les félicitations, elle avait réfléchi, s'était étonnée des lacunes du procès et demandé si ce n'était pas quelqu'un d'autre qu'elle avait vu le soir du crime, une silhouette familière déjà rencontrée à Eldon, sur le chemin de la blanchisserie. La lumière s'était soudain faite dans son esprit... Une possibilité et, avec elle, l'exécution d'une opération fructueuse...

« J'aurais dû aller trouver le chef, mais je m'abstins... Je ne l'avais que trop harcelé au début de l'affaire pour qu'il acceptât de m'écouter. J'avais été réprimandé quelques jours auparavant pour une faute dans mon service et nous n'étions pas en bons termes. Je remâchai quelque temps ce que je venais d'apprendre et, pour finir, j'allai demander conseil à un avocat, Walter Gillett. Un homme auquel je faisais confiance et qui m'aimait bien, lui aussi. Que croyez-vous qu'il m'ait conseillé ? De ne pas me mêler davantage à cette histoire. Il me savait mal noté par mes supérieurs. Peut-être aussi savait-il que je buvais et n'avait-il pas absolument confiance dans le témoignage recueilli par moi. « Jimmie, me dit-il, n'allez pas vous fourrer dans ce guêpier. » Et moi, qu'ai-je fait ? J'ai pris une cuite, pour oublier tout ça, j'ai provoqué un accident de la circulation... Vous savez le reste. A ma sortie de prison, j'ai lâché tout ça, sans plus m'occuper de l'affaire...

La parole de Swann s'embarrassait. Une longue quinte de toux vint l'interrompre, l'épuiser. D'un geste, il indiqua qu'il ne voulait plus rien dire.

Incapable de faire un mouvement, glacé, Paul rompit le silence :

— Sont-ils toujours ici, Burt et Collins ?

— Vous ne pourrez pas joindre Collins ; il s'est marié depuis des années et a émigré en Nouvelle-Zélande. La femme, elle, est toujours dans le voisinage... Oui, Burt... la petite Louisa Burt, un numéro, celle-là... Elle détient la clef de l'énigme.

Swann fit un temps,

— Je doute que vous en tiriez quelque chose,

— Où puis-je la trouver ? s'écria Paul.

ELLE travaille dans une famille très considérée... Autre preuve qu'elle sait tromper son monde.

De dessous son oreiller, Swann tira un bout de papier sur lequel il avait griffonné quelques lignes et le tendit à Paul :

— Tenez, murmura-t-il. Si cela peut vous servir, mais j'en doute ! Maintenant, laissez-moi. J'ai assez fait pour vous. Je me sens très mal, je veux dormir.

Se tournant sur le côté, il tira le drap jusqu'au menton, mettant fin à l'entretien.

Paul se leva.

— Merci, dit-il d'une voix émue. Je reviendrai bientôt.

Après un regard au pitoyable malade, il quitta la salle. Un espoir nouveau faisait battre son cœur. L'aide de Swann se révélait précieuse. Et pourtant, il gardait l'impression que l'ancien policier gardait encore un secret que la crainte l'avait empêché de révéler. Paul se jura de le découvrir à sa prochaine visite.

CHAPITRE XII

Le lendemain soir, après le travail, Paul rencontra Mark auquel il avait donné rendez-vous l'après-midi, par téléphone, devant le Bonanza. Boulia parut très heureux de le voir et lui serra la main avec chaleur.

— Alors. Nous commençons ce soir ? de manda-t-il.

— Oui, dit Paul. Si nous dînions, d'abord ?

— Non, merci. J'ai mangé vers 5 heures. Mais vous ?

— Je n'ai besoin de rien.

— L'impatience me dévore, depuis que je vous ai téléphoné, reprit vivement Mark, tout en marchant à côté de Paul, Parlez-moi de Burt.

Paul hésitait. Le tempérament de Boulia, sa propension à tout traiter légèrement pouvait tout compromettre. Mais son aide généreuse l'imposait en quelque sorte à Paul.

— Burt est domestique et ne paraît pas avoir bien réussi dans la vie, répondit-il enfin. C'est aujourd'hui son jour de sortie et je crois savoir où nous pourrons la rencontrer.

— Voilà du beau travail, s'exclama Mark qui, tout aussitôt, ajouta :

— Et Swann, comment va-t-il ?

— Mal. J'ai voulu le voir à midi. On m'a refusé l'entrée.

Sur quoi, ils traversèrent le parc en silence, contournant le kiosque à musique fermé pour l'hiver, ombre dans la nuit tombante, et le bassin, puis gravirent la butte que dominant le Muséum d'histoire naturelle et les Galeries d'art. Ils arrivaient à Porlock Hill l'un des plus beaux quartiers de la ville, aux larges avenues plantées de vieux châtaigniers, bordées de belles maisons. Quelques vieilles rues étroites et pavées — vestiges du passé — s'y accolaient, pâté d'antiques étables transformées en maisons d'habitation, échoppes et boutiques, et une taverne : Le chêne d'or.

— Nous y voici, dit Paul à la vue de l'enseigne. Inutile de vous

demander de vous montrer prudent. Si vous ne trouvez rien à dire, taisez-vous, tout simplement.

Traversant la rue, ils vinrent s'arrêter devant les petits carreaux sertis de plomb, éclairés de jaune, et poussèrent la porte à tambour.

Une salle assez joliment meublée, aux sièges recouverts de peluche ternie par l'âge, avec des lampes garnies d'abat-jour à franges. Aux murs, des gravures de chevaux de course et, derrière le bar, un vieux miroir craquelé par les ans, au cadre dédoré. La clientèle se faisait à chaque instant plus nombreuse — commerçants du quartier et artisans attardés. Paul mena son compagnon à une table de chêne enfumée. Après avoir commandé deux verres d'ale, il surveilla discrètement la salle.

— Elle n'est pas encore ici, dit-il en se tournant vers Mark. Il est possible qu'elle ne vienne pas ce soir.

A peine avait-il parlé que la porte pivota et qu'une femme entra et gagna, en habituée, un coin de la salle. « C'était elle, assurément, pensa Paul la gorge serrée », Louisa Burt. Une trentaine d'années, les hanches et la poitrine lourdes. Elle portait une robe de laine bon marché, des gants jaunes et un sac à main de fantaisie. On la sentait si profondément vulgaire et ancillaire que Paul en resta confondu, sur le moment.



On la sentait si profondément vulgaire...

Elle s'installa, commanda un petit gin et, après avoir fouillé son sac, explora des yeux les environs. Rencontrant son regard, Paul sourit légèrement, et elle détourna la tête, comme s'il l'avait insultée ; mais deux minutes plus tard, bien que d'un air offensé, elle tourna la tête vers Paul et son compagnon. Cette fois, Paul se leva et s'approcha de la femme. Rien n'était plus loin de son caractère, et cependant il le fit en homme mûr- en habitué.

— Bonsoir Mademoiselle.

— Est-ce à moi que vous vous adressez ? dit- elle après un bref silence.

— Oui. Ne pourrions-nous pas, mon ami et moi, nous mettre à votre table ? Vous êtes seule et...

— Je ne le suis pas, en réalité. J'attends un ami.

— C'est dommage.

— Il est possible qu'il soit retenu ce soir. Il brasse d'importantes affaires.

— Dans ce cas, tant pis pour lui et tant mieux pour nous. Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Non, non. Ce n'est pas dans mes habitudes. Mais si vous insistez...

Paul fit un signe à Mark qui s'approcha. Le garçon leur apporta leurs verres.

— Me permettez-vous de vous présenter mon ami ?

— Enchantée, Monsieur. J'ai oublié mes cartes de visite. Je suis Miss Burt.

Elle se recula légèrement pour faire place aux deux hommes, tapota d'un geste précieux les plis de sa robe, puis, le petit doigt replié, vida son verre.

— C'est ma tournée, Miss Burt, dit Mark. Que voulez-vous prendre ?

— Vraiment, Monsieur, je ne sais , si je dois... Ce sera un gin pour moi.

— Le côté faible de ma mère, dit Mark eu plaisantant.

Sans sourire, elle fixait ses compagnons de ses yeux bleus aussi inexpressifs que ceux d'une poupée, les toisait non sans complaisance. Son visage pâle, à la peau épaisse, aux pores dilatés, était abondamment poudré. Ses joues, grasses comme celles d'un enfant, se creusaient aux coins de la bouche, imprimaient aux lèvres mouillées une sorte de rictus qui jurait avec l'expression générale de la face, qui exprimait la ruse, le calcul froid. Le front était pratiquement inexistant.

— A votre santé, s'écria Paul levant le verre que le garçon venait de poser devant lui.

— Rien de tel qu'une soirée joyeuse, entre amis, surenchérit Mark. Cela vous remet d'aplomb, vous console de bien des choses, de la monotonie de l'existence. Que fait-on ?

— Il faut que je rentre à 9 heures, déclara solennellement la fille, avec toute la dignité de son sexe. Je ne peux pas aller n'importe où. Pas ce soir.

— Tant pis, dit Paul. Nous aurons plus de chance la prochaine fois. Et puis, cela nous donnera le temps de faire plus ample connaissance.

Elle digéra la proposition, les regardant attentivement l'un après l'autre.

— On voit tout de suite à qui on a affaire, dit-elle. Ce que c'est que d'être bien élevé et d'avoir des manières ! Y en a qui vous bousculent, faut voir !

Ses yeux revinrent à Paul non sans intérêt.

— Est-ce qu'on s'est pas rencontré quelque part déjà ?

— Non, dit Paul. Je ne crois pas.

— C'est un plaisir qu'il n'a pas encore eu, commenta agréablement Mark.

Habilement, Paul entretenait la conversation, jouant de la vanité de la fille, ne cachant pas son admiration d'apprendre qu'elle était « intendante », chef de la domesticité d'une grande maison de Porlock Hill. Après avoir vidé quelques verres, elle parut perdre de sa méfiance native et, soudain, ses yeux ternes s'éclairèrent et elle glissa aux confidences, s'attendrit sur elle-même :

— Ah ! ça fait plaisir de causer avec des gens convenables ! Pas comme ceux que je pourrais nommer, mais je me tairai, parce que je suis une dame, si on peut dire. C'est que j'ai été très bien élevée, comprenez-vous, chez les Sœurs, en France, dans un couvent. Oh ! c'était rudement chic, dans le « séminaire », si calme et si tranquille et les Sœurs étaient des amours, j'étais comme qui dirait leur « chouchou ». C'était Louisa par-ci, Louisa par-là, tout le temps, surtout la Mère supérieure ; elle ne savait que faire pour moi : le petit déjeuner au lit et tous mes négligés brodés de sa main. C'est que j'étais à moitié française par ma mère, et tout le monde savait ce que j'aurais été si on ne m'avait pas fait tort, et, peut-être, les Sœurs devinaient-elles toutes les épreuves qui m'attendaient.

Elle s'interrompit, les yeux mouillés.

— Ça vous étonne, hein, ce que je vous dis là ?

« Quelle magnifique menteuse », se dit Paul tout en manifestant une profonde surprise.

— Si vous pouviez savoir !

Elle s'accrochait au bras de Paul.

— Ce que j'ai pu endurer ! Fille d'officier supérieur, et pas de l'Armée du Salut, mou père était colonel de l'armée régulière. Un brutal, qui battait ma mère, surtout quand il rentrait ivre, le samedi soir. Je voulais m'en sauver. La scène avait pour moi beaucoup d'attrait. C'était toute mon ambition, le théâtre... avec un public pour m'applaudir et m'admirer. Seulement, je n'ai pas eu de chance...

— Comment cela ? dit Mark plein de sympathie.

Et la fille secoua la tête, voilant ses yeux de ses lourdes paupières.

— Il y a eu quelque chose. Je n'avais fait que mon devoir, notez-le bien. J'ai dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, que Dieu me protège. Et qu'est-ce que j'en ai retiré ? Rien, eu presque. Tout juste de quoi vivre six mois...

— C'est toujours comme ça, reconnut Paul, avec une amertume bien jouée. On n'est jamais remercié du bien que l'on fait.

— Ce n'est pas des remerciements que je cherchais ! jeta la fille. Ce que je voulais, c'est qu'on me rendît justice, qu'on me mît à la place qui me revenait... Est-ce que j'aurais dû rester une domes... une intendante toute ma vie !

Paul, habilement, se taisait, mais son compagnon n'eut pas sa prudence.

— PARLEZ-NOUS de cela ! fit-il en se penchant vers elle. Nous pourrions peut-être vous aider.

Un silence tomba, brutal. Paul, baissant les yeux, se mordit la lèvre. Louisa fixait Boulia et parut se reprendre. Le rouge de la colère abandonnait ses joues grasses. Après un regard à l'horloge, elle vida son verre et se leva.

— Vous avez vu l'heure ? Il est temps que je rentre.

Masquant sa déception, Paul l'aida à prendre ses affaires, paya et l'escorta jusqu'à la porte, qu'il tint ouverte devant elle.

— Quelle belle soirée ! dit-il en regardant le ciel étoilé. Nous permettez-vous de vous accompagner ?

Elle hésita et, de mauvaise grâce, consentit :

— Si vous voulez... mais jusqu'à la grille seulement.

Abandonnant la rue au petit pavé rond, ils prirent une allée déserte et sombre. Burt, sur ses hauts talons, marchait entre les deux hommes. Paul s'efforçait désespérément de plaire. Ils arrivèrent à une large avenue encadrée de deux rangées de hauts arbres et bordée de villas aux toits rouges entourées de jardins. Burt s'arrêta devant l'une d'elles.

— Nous y voici, dit-elle.

— Quelle belle maison ! dit Paul.

— Oui, reconnut la fille, flattée. Je suis chez les Oswald... Des gens très distingués.

— Il ne pouvait pas en être autrement, reprit Paul d'un ton convaincu. Pourrons-nous nous voir, mercredi prochain ?

Louisa hésita, pour la forme.

— Entendu, dit-elle. A la même heure. Au « Chêne ».

— C'est parfait.

Se découvrant, Paul tendit la main avec la plus grande politesse. Au même moment, la porte de la villa s'ouvrait, livrant passage à un homme d'un certain âge, tête nue, un cigare aux lèvres et tenant quelques lettres à la main. Il poussa la grille et s'en fut d'un pas vif vers la boîte aux lettres placée au coin de l'avenue. Dans l'obscurité, il était impossible de distinguer ses traits, mais on devinait ses cheveux blancs. Passant près du petit groupe, il vit Burt et lui lança un cordial salut :

— Bonsoir, Louisa.

— Bonsoir, Monsieur, répondit-elle sur un ton servile à force de respect — un changement presque comique.

Elle s'empressa de prendre congé de ses compagnons, non sans gêne.

Franchissant la grille, elle prit à gauche l'allée de service et disparut derrière un buisson de lauriers. Paul et Mark firent demi-tour. Une porte claqua derrière la maison.

Ils suivaient l'avenue en silence.

— Combien je regrette de l'avoir interrompue, dit enfin Boulia sur un ton d'excuse. Elle allait parler... Ma remarque stupide lui a fermé la bouche.

Paul, serrant les lèvres, retint un mot dur.

CHAPITRE XIII

Il était près de 11 heures quand Paul regagna sa mansarde. Ne pouvant dormir, il se mit à arpenter l'espace réduit qui séparait la table de toilette branlante et le petit lit de fer, percevant vaguement, à travers les murs minces, les bruits nocturnes de la maison et de ses occupants : l'étudiant en médecine Parsi écoutant sa radio à l'étage du dessous ; James Crocket, le petit comptable, cirant ses chaussures tout en sifflant un air mélancolique dans la chambre voisine ; le vieux M. Garvin, le commissaire-priseur en retraite, descendant l'escalier gémissant sous son poids pour aller remplir son pot à eau. Paul luttait en vain contre l'énervement que lui avait apporté cette soirée.

Il se déshabilla et se coucha enfin, mais dormit mal, la tête enfiévrée, les nerfs tendus, prêts à l'action. Et il fut heureux de voir les premières lueurs de l'aube toucher les cheminées des toits et filtrer par les interstices du petit volet de la mansarde.

Tout le jour, au magasin, il fut absorbé, préoccupé. Quand Lena Andersen lui apporta son déjeuner, il mangea ses sandwichs sans appétit. Elle le remarqua.

— Vous n'aimez pas le jambon ?

— Mais si, répondit-il en se forçant à sourire. Mais je n'ai pas faim, aujourd'hui. Vous êtes trop bonne pour moi, ajouta-t-il. Harris n'a parlé que d'une collation et c'est tout un déjeuner que vous m'apportez.

— Un déjeuner, c'est beaucoup dire, fit-il n'est pas si bon Je manger des sandwichs. J'espère que vous avez dîné, hier soir ?

Il ne voulut pas la contredire. En dépit de ses préoccupations, il lui était agréable de la voir s'attarder auprès de lui. Elle semblait d'ailleurs éprouver une certaine gêne, agir contre sa propre volonté, ne se rapprocher de lui que parce qu'elle avait senti sa solitude.

— Vous avez trouvé à vous loger ? dit-elle encore.

— Oui. Et vous ? Vous êtes en meublé ?

— Oh ! moi, j'ai eu de la chance, répliqua-t-elle, non sans fierté. Je

suis très bien installée ; j'ai deux chambres chez une amie, à Ware Terrace.

— C'est magnifique.

Elle répondit d'un signe de tête, Dans ses yeux sombres se reflétaient le désir de vivre et l'accablement de l'existence.



Dans ses yeux sombres se reflétait le désir de vivre et l'accablement de l'existence.

— Je puis me le permettre. Je travaille dur. Le soir, je fais souvent des extra. Cela paie.

— N'allez-vous jamais au dancing ou au cinéma ? demanda-t-il non sans curiosité,

— Non, fit-elle avec un haussement d'épaules. Cela ne m'intéresse pas.

Elle regardait droit devant elle, sans voir, Puis, prenant le plateau vide, ébaucha un sourire et regagna sa place,

Cette conversation n'était pas passée inaperçue des vendeuses à leurs comptoirs, et l'une des plus jeunes, Nancy Wilson, donna un coup de coude à sa voisine. C'était une de ces petites impertinentes, visant à l'élégance — un produit des ruisseaux de Ware Street. Elle portait une ceinture de cuir rouge sur son uniforme, des bas à jours et des chaussures à claque.

— T'as vu ? glissa-t-elle avec un petit mouvement du menton. Miss Andersen a pris une bonne leçon de piano, aujourd'hui.

— J' pense bien ! fit l'autre.

— Dis, Lena ! lança une troisième en riant. T'as fait accorder ton piano ?

Un rire courut, et Nancy Wilson surenchérit :

— Fais attention, Lena ! s'exclama-t-elle, douceuse. Chat échaudé craint l'eau froide !

Un silence tomba, profond, et les vendeuses baissèrent le nez. Certaines eurent un regard de reproches pour Nancy. Lena avait pris son carnet et faisait ses additions sans répondre aux plaisanteries comme elle le faisait, généralement, d'un bon mot.

Un instant, l'incident attira l'attention de Paul, mais il était beaucoup trop nerveux et trop préoccupé lui-même pour y attacher de l'importance. Il comptait fiévreusement les jours qui le séparaient encore de sa seconde entrevue avec Louisa Burt.

Enfin, le mercredi revint. Paul, brûlant d'impatience, trouva la journée bien longue. Il devait retrouver Mark devant le Bonanza à 7 heures et il fut, à la fermeture du magasin, l'un des premiers à sortir. Boulia n'était pas arrivé et il se posta sous un réverbère électrique, sur le trottoir d'en face. Vendeurs et vendeuses du bazar, un instant groupés devant les portes dont on baissait déjà les rideaux de fer, s'éloignaient maintenant, isolés ou par couples, bavardant, bras dessus, bras dessous. Lena vint une des dernières, seule, portant un imperméable et

un petit chapeau de feutre brun très enfoncé sur ses cheveux blonds. En dépit de sa toilette très simple, il y avait quelque chose dans sa ligne élancée et pure qui attirait l'œil. Paul la suivit des yeux et la vit lever la main, dans un geste de salut amical. Une femme d'un certain âge, petite et grosse, chargée de paquets, émergea de la foule. La nouvelle venue salua affectueusement Lena et toutes deux s'en furent en direction de Ware Cross.

Cette brève scène avait laissé à Paul une impression de chaleur réconfortante, mais un coup d'œil à sa montre lui montra qu'il était déjà 19 h 20. Que faisait donc Mark ? Dix minutes passèrent à surveiller les trottoirs encombrés et, à 19 h. 30, Paul, dont l'impatience faisait place à l'anxiété, marcha d'un pas rapide en direction de la bibliothèque. Il y fut en dix minutes, Mark était à son bureau et Paul courut à lui...

— Que se passe-t-il ? Vous ne venez pas ?

A la vue de Paul, Boulia avait légèrement tressailli. On le sentait inquiet, et c'est à voix basse qu'il répondit brièvement :

— Je suis de service. Il m'est impossible de sortir.

Paul le regarda, profondément surpris. Tout en Mark avait changé : le ton, les manières et jusqu'à l'apparence. Tout sou entrain, son air insouciant avaient disparu. On le sentait dompté, inquiet. Il lançait autour de lui des regards anxieux.

— Vous auriez pu me prévenir, rétorqua Paul, justement contrarié.

— Parlez plus bas, murmura Boulia.

Et, se penchant sur Paul, très vite :

— Croyez bien que je regrette, Mathry... J'ai dû renoncer à notre arrangement. Je me suis engagé sans bien réfléchir et je nie rends compte maintenant...

— Que s'est-il passé ?

— Je ne peux pas vous le dire... Écoutez (Mark baissait le ton), suivez mon conseil et laissez tomber. Je ne peux vous en dire davantage, mais je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

Un lourd silence s'établit.

— Pourrai-je vous revoir ? demanda Paul lentement.

Détournant les yeux, Mark secoua la tête :

— J'ai été muté, dit-il avec effort. Je suis envoyé à la bibliothèque publique de Retwood, Je quitte mon service à la fin de la semaine.

Un nouveau silence, plus lourd encore. Paul soupira ; il comprenait. A la vérité, il n'avait pas compté très sérieusement sur l'appui de Mark Boulia. Mais retrouvait seul, encore une l'ois... Il lui faudrait affronter l'avenir avec ses seules forces. Plus encore : l'attitude du jeune employé, sa complète démoralisation, lui permettaient de juger des dangers qu'il allait lui-même courir.

Il aurait voulu accabler Boulia de questions, mais celui-ci était visiblement à bout de résistance. Lui tendant la main, il dit simplement :

— Je regrette de vous avoir mis dans semblable situation et vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Bonne chance, et au revoir.

L'instant d'après, il se retrouvait dans la rue et courait à la cabine téléphonique la plus proche. Hâtivement, il consulta l'annuaire, trouva le numéro qu'il cherchait et mit deux pièces dans la fente de l'appareil. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, il obtint la communication.

— Le Chêne d'or ?

— Oui. Jack à l'appareil.

Paul crut reconnaître la voix du garçon qui l'avait servi la semaine précédente.

— Je suis un ami de Miss Burt, et je devais la rencontrer chez vous ce soir, à 19 heures. Voulez-vous la prier » de m'attendre. J'arrive à l'instant.

— Je suis désolé, dit le garçon. Miss Burt n'est pas ici.

— Vous ne l'avez pas vue, ce soir ?

— Si. Elle est venue comme d'ordinaire et est restée une demi-heure. Elle vient de partir.

Paul raccrocha et réfléchit. Trois minutes plus tard, il sautait dans le

tramway de Porlock Hill.

20 h30 sonnaient quand il arriva devant la grande maison du bout de l'avenue.

Elle était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une fenêtre de coin, au premier étage. Paul ouvrit la barrière et se risqua dans l'allée. Puis, s'armant de courage, il prit l'allée de service et alla frapper à la porte de derrière. Un chien aboya à l'intérieur et la porte s'ouvrit sur une femme mince et sèche d'une cinquantaine d'années, habillée de noir.

— Pourrais-je voir Miss Louisa Burt ?

La femme toisa Paul :

— Elle est montée dans sa chambre, se plaignant d'un mal de tête.

— Ne pourrait-elle pas descendre un instant ? insista Paul. Je suis un de ses amis.

— Je regrette, dit l'intendante. Notre personnel ne reçoit pas. Les ordres sont formels.

La porte se referma. Découragé, Paul ne voulait pas s'avouer battu. Il devait voir Louisa à tout prix.

L'air était piquant et froid, les étoiles brillaient, claires. L'annonce de la gelée qui avait pâli le ciel faisait craquer les feuilles mortes sous les pas. Paul regagna le devant de la maison. Par une large baie devant laquelle, peut-être à cause de la beauté de la nuit, on n'avait pas tiré les rideaux, il vit le maître de maison, l'homme qu'il avait déjà vu mettre des lettres à la boîte, et une femme d'un certain âge, au visage aimable et bon, sa femme sans doute. Il y avait un couple d'invités. Tout le monde était en tenue de soirée.

Embusqué derrière le buisson de lauriers, Paul surveillait la scène, digne et gracieuse, si éloignée des sombres passions qui l'agitaient. On jouait au bridge, et d'après les lents progrès de la partie, les rires, la conversation animée, Paul sut qu'il lui faudrait se résigner à une longue attente.

Soudain, dans l'ombre, derrière lui, un pas lourd se fit entendre. Il se retourna brusquement pour se trouver face à face avec un agent.

CHAPITRE XIV

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

La question glaça Paul, qui pensa un instant prendre la fuite et ne se maîtrisa qu'avec peine.

— Je voulais voir quelqu'un de cette maison.

— C'est une façon de faire une visite, en se cachant dans un buisson ?

— Je ne me cachais pas.

— Je vous ai vu. Je vous surveille depuis votre arrivée. J'appelle ça marauder, avec des intentions suspectes.

— Mais non ! protesta Paul. Écoutez-moi, je vais tout vous expliquer.

— Vous direz tout ça au sergent, au poste, coupa l'homme. En route, et pas d'histoires.

L'œil dur, Paul fixait la silhouette en uniforme. De toutes les infortunes pouvant l'accabler, celle-ci était la pire. Mais il n'y avait rien à faire, qu'à se soumettre. Il suivit l'agent en silence.

Ce fut une longue marche, tout au long des rues bruissantes et bien éclairées, vers le centre de la ville. Il était évident qu'on ne menait pas Paul au poste du quartier. Pour finir, il dut franchir une porte cochère qu'éclairait une lampe bleue, et il se trouva au commissariat central de Wortley.

La pièce était petite, violemment éclairée. L'unique fenêtre était grillagée. Des deux portes, l'une l'était aussi dans sa partie supérieure. Deux murs étaient garnis de bancs. Debout derrière un haut pupitre, le col de sa tunique ouvert, écrivant lentement avec l'application d'un écolier, se tenait un sergent rougeaud dont le nom, porté en grosses lettres sur le cahier des procès-verbaux, était Jupp. On aurait pu le prendre pour un aubergiste de campagne, avec ses cheveux rares et largement cosmétiqués brillant à la lueur de la lampe coiffée d'un abat-jour,

Il laissa Paul attendre cinq bonnes minutes avant d'avoir barré son

dernier « T » à son entière satisfaction. Puis, tournant la page, il releva la tête.

— Alors ? Qu'est-ce que c'est ? Il nota consciencieusement les indications fournies par son subordonné, tout en frisant le bout de sa moustache cirée et en lançant de temps à autre un coup d'œil curieux à Paul. Pour finir, il indiqua du bout de son porte-plume l'un des bancs.

— Je crois que le chef va vous voir. Allez vous asseoir et attendez.

Paul obéit. Ce n'était pas par hasard qu'on l'avait arrêté, il en était maintenant convaincu. C'était pour une raison plus importante qu'on avait jugé sa présence nécessaire. Une demi-heure s'écoula. Entre temps, deux marins furent amenés, ivres, sales à croire qu'ils avaient roulé dans tous les ruisseaux de la ville, et une femme très peinte, aux traits figés, coiffée d'un chapeau dont la plume pendait, cassée, lamentable — une professionnelle surprise en flagrant délit de racolage. Tous trois disparurent par la porte grillagée, celle de gauche. Une odeur fade, celle d'une humanité mal lavée, que ne parvenait pas à supplanter celle du désinfectant, envahit la salle.

Enfin le sergent fit signe à Paul, qui se leva et le suivit. Un couloir, puis une porte capitonnée, et Paul se trouva dans un confortable bureau, meublé d'une grande table d'acajou, de fauteuils de cuir et d'une vitrine pleine de coupes d'argent et de trophées sportifs. Au mur s'étaient dans des cadres de nombreux « groupes » de police, équipes d'athlétisme ou de football, ainsi qu'une intéressante collection d'antiques « bâtons ». Un épais tapis rouge couvrait le sol.

Sans prêter attention à la gaieté de la pièce, Paul n'avait d'yeux que pour l'homme assis derrière la table. Il le reconnaissait pour avoir vu sa photographie et sut qu'il était en présence du commissaire central de Wortley, Adam Dale.

— Asseyez-vous donc, mon garçon. Ce fauteuil est excellent.

Le commissaire avait 55 ans et avait atteint le point culminant de sa force physique. Un corps énorme, un cou massif et des bras puissants. Pas un atome de graisse. Tout était os et muscles. Des traits qu'on aurait cru taillés dans le granit, bien faits pour intimider. Le front était assez pur et ne manquait pas d'intelligence, mais le menton, implacable, semblait défier le monde. Les yeux étaient gris, glacés.

— Il y a quelque temps déjà que je désire vous voir, mon garçon, commença Dale d'un ton calme, presque détaché, et je profite de cette

occasion, qui en vaut bien une autre,

Paul se prépara à soutenir l'attaque :

— Je n'ai rien fait de mal.

— Je l'espère. Nous en reparlerons plus tard. Sachez d'abord que je sais fort bien qui et ce que vous êtes. Wortley a pu vous paraître une grande ville. Pour nous, ce n'est qu'un petit village. Nous n'ignorons rien de ce qui s'y passe. C'est notre métier. Dès votre arrivée, j'ai eu des renseignements sur vous.

Il prit sur son bureau un télégramme.

— Un appel de vos amis de Belfast, nous demandant de vous retrouver et de vous protéger. Je sais où vous logez, où vous travaillez et tout ce que vous avez fait.

Le commissaire central tournait une règle d'ébonite dans ses mains puissantes qui, au temps de sa jeunesse, avaient si souvent fait toucher les épaules de ses adversaires dans les championnats de lutte.

— Écoutez-moi, mon garçon. Je me doute de ce que vous pensez de moi. Vous lue haïssez. Je suis la brute qui a fait jeter votre père en prison, pour la vie, qui a failli l'envoyer au gibet. C'est votre façon de voir les choses. Mais prenons un peu la mienne. Je fais mon métier. Devant l'évidence, je n'ai pas le choix. Votre père n'est qu'un de ceux qui sont passés palmes mains, et ils sont nombreux. De fait, je l'avais oublié. Il a fallu votre venue pour que je me souvienne de l'affaire Mathry.

Dale s'était tu et tournait vers Paul ses yeux froids et impérieux.

— Je suis ici pour défendre la société. Celle-ci se divise en deux classes : les bons et les mauvais. Vous me suivez ? C'est clair ? Alors, laissez-moi vous poser une question : de quel côté êtes-vous ? Demandez-le à vous-même. Si vous vous dressez contre la loi et l'ordre, il pourra vous en cuire. Vous voyez où vous en êtes déjà. Vous avez été trouvé dans les jardins d'une maison particulière, la nuit, à l'insu du propriétaire. La prochaine fois, ce sera l'arrestation. Pour mon compte, il n'y aura pas de procès-verbal. Mais ici, nous appliquons un excellent principe. Nous estimons que prévenir vaut mieux que guérir. Pour cette fois, je me contente de vous admonester, de vous montrer où cela vous mènera si vous persistez dans cette voie,



— Je suis ici pour défendre la société...

Il y eut un silence. Paul, raidi, se taisait.

Un moment, il avait pensé vider son cœur, expliquer son attitude, discuter. Mais une force intérieure, secrète, un pressentiment lui avait fermé la bouche.

— Je n'ai pas de conseils à vous donner, reprit Dale avec une sincérité qu'on ne pouvait mettre en doute. Rentrez chez vous, auprès de votre mère. Vous y trouverez à Belfast une situation honorable et — à ce que je crois — une jeune fille qui s'intéresse à vous. Ne vous égarez pas dans le mauvais chemin. Vous m'entendez ? J'ai des enfants, moi

aussi, et je sais... Il me déplairait de vous voir vous compromettre. Vous pouvez vous retirer, maintenant. Si vous êtes sage, vous ne reviendrez pas.

Il congédiait Paul, brièvement, mais non sans cordialité. Sans un mot, le jeune homme se leva et sortit, suivit le couloir, traversa sans encombre la salle et se retrouva dans la rue fraîche. Il était libre. Essuyant son front moite, il s'éloigna d'un pas rapide. Cet homme avait parlé en toute franchise, c'était indiscutable. Cependant, Paul, dans le tumulte de ses pensées, sentait gronder en soi une sourde colère. Il n'avait commis aucun acte répréhensible. Dans un pays libre, nul n'avait le droit de lui dicter sa conduite ; il ne se soumettrait pas aux exigences du commissaire. Bien plus, cette pression et les circonstances dans lesquelles elle s'était exercée éveillaient en lui le désir brûlant d'agir, de mettre en pratique un projet qu'il méditait depuis quelques jours.

« Il faut, pensait-il, que je voie Swann, sans délai, et malgré l'heure tardive. Il m'a recommandé d'être prudent, de ne rien précipiter, c'est exact, mais c'est qu'il ne savait pas ce qui allait m'arriver... Si je me trouvais bloqué ici, à Wortley... Non, il faut agir. C'est lui, après tout, qui m'a conseillé de m'adresser aux autorités supérieures. »

La marche, rapide, l'amena bientôt devant l'hôpital.

Mais, aux premiers mots adressés au vieux gardien, celui-ci, après avoir consulté son livre, releva ses lunettes sur son front, secoua la tête.

— Swann... James Swann. Je regrette, mon garçon. Il est parti... parti pour de bon... dans l'après-midi. Il n'a pas souffert...

Cette nuit-là, très tard, Paul prit sa décision. Il écrivit et mit à la poste une lettre à destination de Westminster, Londres.

CHAPITRE XV

Le député libéral de Wortley ne manquait pas de rendre visite à sa circonscription au début de novembre, quand la chasse à la perdrix battait son plein. George Birley était d'origine paysanne et son succès à Londres était dû, pour la plus grande part, à son union avec Lady Ursula Ancaster. Il s'alliait, par ce mariage, à l'une des familles les plus en vue du parti libéral. Très populaire à Wortley, cordial et sans façon, amateur de bons cigares, toujours prêt à souscrire à une bonne œuvre, on voyait en lui l'enfant du pays dont le succès n'a pas gâté les qualités natives.

A vrai dire, sa carrière au Parlement avait été assez terne. Il venait régulièrement aux séances, votait fidèlement pour son parti, participait chaque année au match de golf disputé entre les Communes et la Chambre des Lords. Tout homme public a ses détracteurs, et certains disaient que Birley n'avait ni la tête ni les qualités qu'on pouvait exiger d'un homme dans sa position, qu'un brave homme n'était pas forcément un homme d'État, qu'il avait terriblement peur de sa noble épouse, que ses manières cordiales et joviales n'étaient qu'une pose et enfin que sans sa femme et ses relations dans les sphères dirigeantes, il serait depuis longtemps rentré dans le rang.

Ce matin-là, Birley était d'excellente humeur. Son voyage dans l'express du matin avait été confortable. Attablé devant un excellent plat d'œufs au jambon dans l'appartement à lui réservé au Queen's Hôtel, auquel étaient venus s'ajouter une grillade de rognons, une côtelette de mouton, des toasts et trois tasses de café, il se sentait à l'aise. Le Courrier avait été d'une lecture agréable : le parti venait en bonne place aux élections partielles de Cotswold, pas de grèves en perspective, une Bourse en hausse. Dans la nuit, il avait légèrement gelé, juste assez pour affermir le terrain, et le soleil se montrait. Dans dix minutes, sa voiture serait à la porte, et, une heure plus tard, il aspirerait à pleins poumons les riches effluves des champs, berceau de son enfance. Il irait dans les guérets avec trois ou quatre bons compagnons, bons fusils aussi, quoique peut-être moins prompts à la détente. Il allait essayer un nouveau cocker, à peine formé, dont il espérait beaucoup.

Un garçon entra, vieil homme à favoris, correct et déférent. George aimait l'atmosphère de l'hôtel, géré selon les vieilles traditions,

s'opposant au genre nouveau, qu'il abhorrait.

— Un jeune homme désire vous voir. Monsieur.

Birley leva les yeux de dessus son journal et fronça les sourcils.

— Je ne peux pas le recevoir. Je pars dans dix minutes.

— Il prétend qu'il a un rendez-vous. Il m'a donné cette lettre.

Il prit l'enveloppe qu'on lui présentait respectueusement. Sa propre lettre, portant l'en-tête de la Chambre des Communes. Sa grimace s'accentua. Quel ennui ! Il avait fixé ce rendez-vous en réponse à une demande d'entretien assez vague. Il l'avait oublié. Mais il mettait son point d'honneur à ne jamais manquer à sa parole.

— C'est bien. Faites monter.

Quelques instants plus tard, Paul entra. Birley, en train d'allumer un cigare à cinq shillings la pièce, lui serra la main avec affabilité et lui montra une chaise près de la table :

— Alors ! s'exclama-t-il au milieu d'un nuage de fumée odorante. Je vous attendais. Une tasse de café ?

— Non, merci, Monsieur.

Paul était pâle, mais la ferme expression de son visage fit une excellente impression sur le député, toujours prêt à aider, dans la mesure de ses moyens, un jeune homme respectueux et désirant faire carrière.



Le député eut un sursaut et regarda son visiteur.

— Venons-en tout de suite à la question, jeune homme, dit Birley, sur le ton protecteur qu'il prenait volontiers. Mes instants sont comptés. J'ai une conférence importante assez loin d'ici et je reprends l'express de Londres ce soir.

— Je ne vais pas abuser de votre bienveillance, répondit Paul, fouillant sa poche. J'ai préparé une note dactylographiée.

— Bien ! Très bien ! lança Birley, approbateur, tout en levant la main dans un geste de refus.

Il détestait recevoir des déclarations écrites. Dans quel but aurait-il

entretenu à ses frais deux secrétaires particuliers ?

— Dites-moi brièvement ce qui vous amène.

Paul passa sa langue sur ses lèvres sèches et reprit haleine.

— Mon père est en prison depuis quinze ans pour un crime qu'il n'a pas commis.

Le député eut un sursaut et regarda son visiteur, l'œil agrandi, comme devant un danger subitement apparu. Paul ne lui laissa pas le temps de parler et poursuivit son exposé.

Il sembla tout d'abord que Birley allait l'interrompre, mais bien que sa mine s'allongeât, il écouta. Et son cigare s'éteignit.

Le récit dura sept minutes exactement. Birley avait maintenant l'air piteux d'un homme pris au piège. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je ne puis vous croire, dit-il. C'est... c'est une histoire fabriquée... De toute façon, c'est de l'histoire ancienne.

— Pas pour le forçat de Stoneheath. Il vit et souffre son calvaire.

Birley eut un geste de dépit.

— Cette affaire ne me regarde pas.

— Vous êtes député de Wortley, Monsieur.

— Justement. Et non pas celui de Stoneheath. Je représente une communauté, un groupe de citoyens respectueux de la loi et non pas une bande de forçats.

Il s'était levé et arpentait la pièce, furieux de sa journée compromise. Quelle idée d'avoir accepté de recevoir ce jeune imbécile ! Il n'allait pas mettre le nez dans ce guêpier, qu'aucun homme de bon sens ne voudrait toucher de la pointe d'une fourche. Et pourtant, à voir Paul calmement assis sur sa chaise, il éprouvait une gêne profonde. Après un coup d'œil impatient à la pendule, il temporisa :

— C'est bon. Laissez-moi votre papier. Je le lirai aujourd'hui. Revenez me voir à 7 heures.

Paul lui remit le document, tout en murmurant un bref remerciement, se leva et sortit. Au-dehors, il emplît ses poumons de l'air frais du matin. S'il pouvait persuader ce député d'agir, au Parlement — source

de toute action gouvernementale — l'affaire pourrait être remise en question. Tout en hâtant le pas vers le Bonanza, il se flattait d'avoir fait quelque impression sur Birley.

La journée s'écoula avec une intolérable lenteur. Birley avait dix lire le papier qu'il lui avait remis. Qu'allait-il décider ? Agirait-il ? A plusieurs reprises, Harris, le directeur, vint se placer derrière lui et le surveiller, comme s'il espérait le prendre en défaut. Enfin, ce fut l'heure. Paul courut aux lavabos, se plongea la tête dans l'eau, pour se rafraîchir. A 7 h. 15, il arrivait au Queen's, où il fut introduit après une brève attente.

L'attitude de Birley avait changé : toute affabilité avait disparu de son accueil. Le député de Wortley se tenait debout devant la cheminée, le dos au feu, ses valises prêtes à ses pieds, un lourd manteau de voyage jeté en travers de la table. Adressant à Paul un léger signe de tête, il le soumit à un long examen. L'œil était dur.

— J'ai lu votre papier, dit-il enfin. Mot par mot. Dans ma voiture, ce matin. Je l'ai relu en rentrant. C'est bien présenté, je l'avoue. Mais ce n'est qu'un aspect de la question, et toute affaire en a deux.

— Dont l'un seul est vrai, répliqua vivement Paul.

Birley fronça les sourcils.

— Ces choses-là sont impossibles chez nous. A l'étranger, je ne dis pas... mais pas ici. N'avons-nous pas le meilleur système judiciaire du monde ? Là comme en tout, nous venons en tête. Quoi de plus juste, de plus équitable, que l'institution du jury ? Elle fonctionne chez nous depuis plus de sept siècles !

— JUSTEMENT, elle est peut-être trop vieille, dit Paul d'une voix contenue. J'ai bien souvent réfléchi à cela, Monsieur, et qui s'en étonnerait, dans ma situation ? Ne pensez-vous pas que les jurys sont souvent composés d'individus stupides, ignorants, n'ayant aucune connaissance technique ou psychologique, des esprits faibles soumis à l'influence des témoignages et de la rhétorique de l'accusateur public ?

— Grand Dieu ! s'exclama Birley. Allez- vous vous en prendre maintenant à l'intégrité du procureur ?

Le sombre ressentiment qui hantait jour et nuit le cœur de Paul le força à répondre :

— Un juge payé dont la carrière dépend de son habileté à vouloir la

tête de l'homme assis devant lui, au banc des accusés, ne m'inspire pas plus de respect que le simple bourreau.

— Ce bourreau lui-même est indispensable !

— En quoi ?

— Mais, nom d'un chien, pour pendre le coupable !

— Faut-il pendre ?

— Evidemment ! Nous devons protéger la communauté. Si ce n'était la crainte de la corde, le premier voyou venu vous couperait la gorge pour un billet de banque.

— Les statistiques prouvent que la criminalité n'a pas augmenté dans les pays qui ont aboli la peine de mort.

— Je n'y crois pas ! Le châtiment capital est la meilleure des précautions. Et la corde est une mort humaine, bien supérieure à la guillotine ou à la chaise électrique. Ce serait folie que d'y renoncer.

Sous l'empire de l'émotion, Paul perdait toute retenue :

— C'est ce qu'a prétendu, il y a longtemps, Lord Ellenborough, notre plus haut magistrat, quand Samuel Romilly a voulu supprimer la peine de mort, appliquée dans les cas de vol de plus de cinq shillings.

— Vous n'êtes qu'un jeune idiot ! s'écria Birley, rouge de colère. Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ! Je suis libéral. Mon parti tout entier préconise une conduite humaine, rejette la peine de mort. Vous devriez le savoir. On peut toujours gracier un condamné.

— Votre système juridique, le meilleur du monde, selon vous, commence par condamner à mort l'assassin, puis, pris de doute, se récusé lui-même et envoie l'homme en prison pour le reste de sa vie. Est-ce là votre humanité ? Est-ce la justice ?

Paul très pâle, les yeux brillants, s'était levé.

— C'est ce qui est arrivé à mon père. S'il est à Stoneheath, c'est par la faute d'une organisation judiciaire basée sur des présomptions, sur les déclarations de témoins indignes ou incapables. C'est un système laissant le champ libre à la manipulation des faits, à leur interprétation tendancieuse par l'accusation, permettant l'emploi d'experts à la solde de la Couronne et d'un procureur dont le but n'est

pas de rechercher la justice, mais d'obtenir la tête du prisonnier.

Ignorant Birley, entraîné par ses pensées obsédantes, Paul poursuivait :

— Le crime est le produit d'un ordre social. Ceux qui l'ont fondé sont souvent plus coupables que les prétendus criminels. La société moderne se devrait de ne pas appliquer les principes au nom desquels, il y a un siècle de cela, on pendait un enfant mourant de faim parce qu'il avait volé une miche de pain. Si vous êtes résolu à appliquer la loi du talion, œil pour œil, dent pour dent, instituez au moins une loi efficace ! Au lieu de cela, que voyons-nous ? Des méthodes aussi antiques que cette affreuse relique, le bonnet noir, aussi inexcusables que la pendaison. Après le comique sinistre des prières, l'assouvissement de la vengeance.

Le temps est venu d'instituer un système meilleur, mais le changement vous effraie, vous voulez en rester au « bon vieux temps », continuait Paul, haletant. Peut-être même voudriez-vous en revenir au moyen âge, au système féodal, qui, pourtant, a institué le jury. Vous êtes libre de votre pensée. Mais, en même temps, vous êtes représentant du peuple, mon représentant au Parlement. Même si vous ne croyez pas à la vérité de ce que je vous ai exposé par écrit, votre devoir est de le transmettre à qui de droit. Si vous ne le faites pas, je descendrai dans la rue pour le crier sur la place publique.

Comprenant soudain le sens de ses paroles, Paul s'arrêta court. Les jambes molles, il se laissa tomber sur une chaise et enfouit son visage entre ses mains. Il avait, il le sentait, compromis définitivement sa cause.

Il se trompait pourtant. L'obséquiosité, les prières auraient laissé Birley insensible. Pour gagner celui-ci, il fallait faire preuve de détermination. Il admirait le courage, il aimait qu'on sache « lui parler ». Et puis, dans cette affaire étrange, il devait y avoir quelque chose de vrai. Paul avait fait appel à son sens du devoir, et Birley sentait que, au cours des dernières années, il n'avait été que trop indulgent pour lui-même. Le genre de vie que lui avait imposé son aristocratique épouse l'avait souvent conduit à éviter les charges les plus désagréables de son mandat.

Il fit quelques pas pour retrouver son calme.

— Vous autres jeunes, dit-il, vous vous imaginez avoir toutes les vertus. C'est votre grand tort. Il n'est rien de bon que vous. En dépit de

toutes vos injures, sachez que j'ai mes principes, que je ne transgresse pas. L'un d'eux est que chacun a le droit de courir sa chance. Votre affaire, je vous l'avoue, ne me plaît pas. Mais je ne « flancherai » pas. Je ne vous décevrai pas. Je m'en charge. Je déposerai une question sur le bureau de la Chambre. J'interpellerai le gouvernement, je vous le promets.

Paul leva les yeux. Cette réponse, cette victoire étaient si inattendues qu'il sentait le sol se dérober sous lui. Il voulut balbutier un remerciement, mais ses lèvres ne purent laisser passer un son. Tout tournait autour de lui.

— Eh bien ! Pas de cela ! s'écria Birley, tirant précipitamment de sa poche une grosse bouteille clissée et forçant le jeune homme à boire quelques gouttes d'alcool. Cela va mieux ? Gardez la tête baissée.

Paul reprenait des couleurs, et le député le regarda d'un air légèrement supérieur, tout en prenant à son tour quelques généreuses gorgées de cordial. Il éprouva une puissante réaction, qui dissipa les restes de sa colère, lui rendit le sentiment de sa propre autorité. Plus tard, quand il se serait débarrassé de cette désagréable affaire, quelle bonne histoire à raconter au club ! « Il s'est trouvé mal à mes pieds, ce jeune idiot ! » Mais l'heure avançait.

— Cela va bien, maintenant ? Mon train part à 8 heures.

Paul se leva, accepta sans résister la main tendue. Quelques minutes plus tard, il était dans la rue, les oreilles bourdonnantes et le cœur en fête.

CHAPITRE XVI

Le lendemain, Paul s'abonna au *Courrier*, Il recevait chaque jour le journal dans l'après- midi. Ce quotidien reproduisait fidèlement les séances de la Chambre, et bien que sachant qu'il n'y aurait pas de résultat immédiat aux démarches de Birley, Paul, dès lors, le lut chaque jour, avec beaucoup d'intérêt.

Soutenu par l'espoir, il se faisait fort maintenant de renverser tous les obstacles qu'il aurait à surmonter et se mit à tirer joyeusement parti des circonstances. A la maison, il fit connaissance du seul locataire qui fût de son âge — James Crocket, l'aide-comptable. Crocket, de tempérament calme, un peu lourd, d'habitudes réglées au chronomètre, amateur de cols raides et de cravates toutes faites, mit un certain temps à répondre aux avances de son voisin ; mais un samedi matin, comme il le rencontrait sur le palier commun, il tira, non sans hésitation, deux billets de sa poche.

— Est-ce que cela vous ferait plaisir ? Je les tiens de mon père, qui fait partie de la Société !

Paul examina les cartes.

— Vous n'avez pas l'intention de les utiliser ?

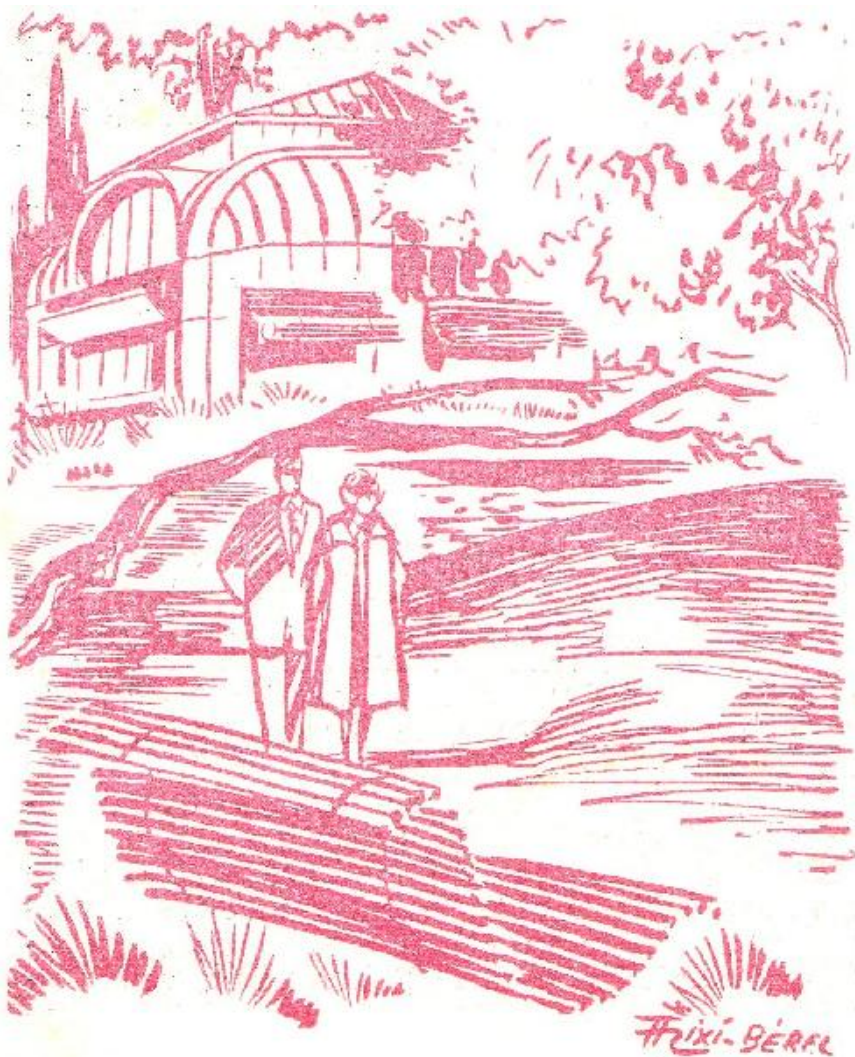
— Ma femme est souffrante, répondit le comptable. C'est très bien, vous savez ! Le dimanche, le public n'est pas admis. Rien que les, sociétaires et leurs amis.

Pour ne pas décevoir Crocket, Paul accepta en remerciant et courut au Bonanza. Chose curieuse, il joua sans ennui, presque avec plaisir. De temps à autre, il lançait un regard à Lena ; il aurait voulu la faire sortir de sa réserve. Cela ne semblait pas facile ; elle semblait même revenir à la froideur des premiers jours et parfois, dans ses yeux, se lisait une tristesse profonde. Paul souffrait de la voir repousser ses avances et un jour, à l'heure du déjeuner — c'était un samedi, — une impulsion soudaine le rendit audacieux.

— Lena, fit-il du ton le plus dégagé qu'il put, pourquoi ne sortirions-nous pas ensemble... demain ?

Et comme elle ne répondait pas, il reprit :

— Un ami m'a donné deux entrées pour le Jardin botanique. Ce n'est pas extraordinaire, mais ça nous aidera à rompre la monotonie de nos jeunes existences.



Un ami m'a donné deux entrées pour le jardin botanique.

L'expression du visage de la jeune fille avait changé, mais elle restait silencieuse.

— Que craignez-vous ? fit-il, un peu vexé. Que les orchidées ne vous piquent ?

Elle eut un faible sourire, mais on lisait toujours dans ses yeux cette peur du monde et des hommes.

— Vous êtes très bon, dit-elle en détournant la tête. Je sors si rarement.

Il ne comprenait pas sa confusion, pour une invitation sans conséquence. Le magasin se remplissait.

— Réfléchissez, dit-il en faisant tourner son tabouret pour se remettre devant son clavier. Et faites-moi savoir ce que vous décidez.

Lena regagna son comptoir, étrangement émue. Depuis six mois qu'elle habitait Wortley, elle n'avait pas toléré la moindre attention masculine. On l'avait pourtant approchée, et de façon assez déplaisante. Harris, par exemple, l'avait harcelée, au début, mais sa froideur l'avait éloigné. Plus d'une fois, on l'avait accostée dans la rue, ou simplement suivie, quand, jeune Junon, elle rentrait chez elle, le soir — assiduités qui avaient réveillé en elle la peur et posé sur son visage un masque glacé. Mais cette offre, aujourd'hui, était de toute autre nature et, sur ce point, plus dangereuse. Ne s'était-elle pas juré de ne jamais se laisser émouvoir ?

CEPENDANT, au fur et à mesure que s'approchait le soir, la conviction s'ancrait en elle qu'elle ne faisait rien de mal en acceptant l'invitation de Paul. Visiblement, elle ne cachait aucune mauvaise intention : son attitude avait toujours été franche et amicale ; jamais un regard douteux, ni un frôlement de mains. Elle ne devait pas pousser à l'excès une décision prise en une heure de désespoir et de souffrance. A la première occasion qui s'offrit à elle, traversant le magasin, elle alla dire à Paul qu'elle l'attendrait à 14 heures.

Sous un beau soleil, le jeune homme se trouva le lendemain, après déjeuner, sur le chemin de Ware Place. Bien que peu éloigné du magasin, le quartier était câline et respectable. La plupart des fenêtres des hautes bâtisses enfumées étaient peintes de couleurs claires, ce qui égayait beaucoup la vieille rue. Comme il arrivait aussi, la porte s'ouvrit, et Lena parut, en manteau de couleur discrète. Sur le seuil, derrière elle, se tenait la vieille dame qu'il avait vue, un soir, attendre Lena à la sortie du magasin. Elle parut prendre une décision soudaine et s'avança vers Paul.

— Je suis Mrs Hanley, dit-elle en lui tendant en souriant une main tordue par l'arthrite, et Lena m'a parlé de vous.

Elle avait une cinquantaine d'années et ses cheveux grisonnaient. De taille au-dessous de la moyenne, les rhumatismes l'avaient courbée au point qu'il lui fallait lever la tête pour regarder Paul. Ses allures un

peu raides cachaient un fond de bonté. Ses yeux étaient gais.

— Vous êtes un grand musicien, à ce qu'on a prétendu, ajouta-t-elle, sans le quitter des yeux.

— C'est beaucoup dire, répliqua Paul en riant. Je pianote tout au plus. Musicien, je ne le suis pas plus que le mendiant tournant son orgue de Barbarie.

— Je suis en tout cas heureuse que vous fussiez sortir Lena. Elle en a besoin. Mais je ne vous retiens pas. Au revoir.

Mrs Hanley, qui semblait satisfaite, adressa à Lena un sourire tendre, encourageant :

— Amusez-vous bien.

En boitant, elle rentra chez elle, s'aidant de la rampe de fer pour monter les marches du perron.

Paul et Lena se mirent en route. Le tramway rouge les mena le long de Ware Street — plongée dans le calme du dimanche, — leur fit traverser Léonard Square pour les conduire dans la grandeur suburbaine de Garland Road, où les villas de brique rouge se cachaient derrière des haies de lauriers et d'araucarias. Le Jardin botanique était en lisière du quartier. Ils descendirent au terminus et passèrent les grandes grilles.

— Ce n'est pas mal, dit Paul en souriant, après un bref coup d'œil aux pelouses rases, à la grande allée bordée de châtaigniers et menant à un lac, aux serres élégantes disséminées sur le vaste domaine,

— Il n'y aura pas grand-chose à voir à l'extérieur, mais je vous propose une petite promenade avant d'entrer dans les serres. Permettez-moi également, Lena, de vous dire très en beauté, aujourd'hui.

Elle ne répondit pas au compliment. Il était parfaitement justifié pourtant, et Paul l'avait pensé depuis Ware Street, de même qu'il ne pouvait ignorer les regards intéressés des passants. Il n'avait jamais vu Lena autrement que dans son uniforme, au magasin, et son costume de tous les jours ne mettait pas en valeur sa grâce. Aujourd'hui, elle était différente, un peu surprenante, avec son teint chaud, ses cheveux de miel blond, sa ligne agréable et son pas souple. Ses yeux, qu'il n'avait observés qu'en pleine lumière, étaient châtain foncé. Mais ce qui frappait le plus en elle, c'était la simplicité, la modestie et aussi sa dignité touchante. Il eut soudain envie de la mieux connaître.

— Parlez-moi de vous, Lena... de votre famille... de votre maison.

Quelques instants s'écoulèrent avant que, les yeux fixés vers le lac couleur d'argent miroitant entre les branches dénudées, elle ne lui dise en quelques mots qu'elle était née dans un petit port de pêche de la côte Est, à Sleescale — ses ancêtres suédois avaient dû y aborder et s'y installer bon nombre d'années auparavant. Son père, veuf alors qu'elle n'avait que 7 ans, avait une part de chalutier ; et comme tel, avait connu toutes les vicissitudes de la mer. Les campagnes de pêche se faisaient mauvaises et parfois les bateaux rentraient la cale presque vide. Sans les produits de leur petite ferme, ils auraient bien mal vécu, et ce petit domaine, accroché à une pointe rocheuse donnant sur la mer du Nord, avait fini par ne pouvoir suffire aux besoins de toute la famille. Le père mort, les deux fils — ses frères — étaient partis chercher fortune dans les vastes plaines du Manitoba et avaient réussi à se faire donner une belle concession. Ils étaient maintenant à l'abri du besoin. A 18 ans, elle était venue à Astbury, à quelque vingt milles à l'est de Wortley, pour travailler au bureau de réception du Country Arms Hôtel,

— Vous êtes toute seule de votre famille ? demanda Paul, après un bref silence

Elle inclina la tête.

— Vous ne vous plaisiez pas à Astbury ?

— Si. Beaucoup.

— Et pourtant, vous en êtes partie ?

— Oui.

Le silence se fit, définitif, et Paul sut que Lena aurait pu en dire bien davantage, si elle l'avait voulu.

— C'est alors que vous êtes venue vous installer chez Mrs Hanley ?

— Oui.

Elle s'était tournée vers lui et le regardait intensément.

— Je ne saurais vous dire à quel point elle a été bonne pour moi.

— Elle loue des chambres ?

— Non, ce n'est pas son habitude. Mais elle a mis à ma disposition les

deux pièces du haut. Son mari est presque toujours en mer — il est chef-mécanicien à bord d'un pétrolier.

Il semblait curieux qu'elle eût abandonné une situation pleine d'avenir dans l'industrie hôtelière pour se faire serveuse dans un bazar à bon marché. Mais, après tout, c'était son affaire, et puisqu'elle se montrait réticente, Paul, abandonnant le sujet, escorta sa compagne jusqu'aux serres, où, dans l'air humide et chaud, au-dessus de gros tuyaux de vapeur, s'épanouissaient des massifs de fleurs exotiques.

Tout en faisant le tour de la belle collection, Paul ne put s'empêcher de remarquer le changement qui s'était opéré chez sa compagne. Son habituelle tristesse s'était évaporée. Elle s'animait, faisait preuve d'un don très fin d'observation. A l'occasion, le bon sens remplaçait en elle la connaissance des choses. Elle se montrait naturelle, sans affectation. Quand ils s'arrêtèrent devant un jeune oranger portant fleurs et fruits; elle le regarda en silence, comme rendue muette par la beauté parfumée de l'arbre. Il semblait qu'elle ne puisse s'arracher à sa contemplation. Paul, l'observant, vit deux larmes briller sous ses cils. Il sentit, lui aussi, son cœur se gonfler et se tut.

Ils prirent le thé à la pagode japonaise, qui servait de restaurant. Une petite salle ouverte à tous les vents, toute en bambou. Le thé était tiède et fade, les gâteaux à l'anis convenaient tout au plus aux moineaux qui sautillaient à leurs pieds. Mais le sentiment de la camaraderie qui les unissait délia leurs langues, leur fit oublier la pauvreté de leur collation. Lena était une compagne agréable, à la curiosité toujours en éveil, toujours prête à faire une remarque prouvant qu'elle avait compris sa pensée.

— Vous ne m'avez pas demandé pourquoi je suis au Bonanza, lui dit-il soudain. Croyez-vous que j'y sois à ma place ?

— Non, répondit-elle, les yeux baissés. Il y a, je pense, une raison particulière à votre présence.

— C'est exact.

— Des ennuis ?

Il inclina la tête.



Il inclina la tête.

— Espérons des jours meilleurs, murmura-t-elle.

Ces mots très simples le touchèrent. La lumière du jour déclinant éclairait son profil pur et triste. Ses longs cils ombrèrent sa joue,

Sortis du Jardin, ils reprirent le chemin de Ware Place. Lena portait maintenant sur son visage une expression pensive ; une sorte de débat intérieur se livrait en elle. Une ou deux fois, elle regarda Paul et sembla sur le point de parler. Mais pas un mot ne vint à ses lèvres.

Il gardait lui aussi le silence, conscient d'un retour à la réalité. Devant

la maison de Mrs Hanley, il s'arrêta et lui prit la main.

— Un charmant après-midi, dit-elle lentement. Je vous le dois et je vous en remercie.

Son regard, indécis, allait aux fenêtres de la maison. Un instant, Paul crut qu'elle allait le prier d'entrer, mais rien ne vint. Le silence se fit gênant.

— Paul...

C'était la première fois qu'elle usait de son prénom.

— Oui '?

Elle détourna les yeux, en proie à une émotion violente allant presque jusqu'à la douleur physique.

— Non, rien...

Quoi qu'elle ait voulu dire, elle ne pouvait pas parler.

— Bonne nuit, murmura-t-elle, très vite.

Elle marchait déjà dans la petite allée menant à la maison. La porte s'ouvrit, se referma sur elle.

Paul l'avait regardée s'éloigner, perplexe et déçu. Une légère inquiétude s'emparait de lui. Il rentra chez lui à pas lents, au long des rues calmes du dimanche.

Il était près de 18 heures quand il retrouva sa chambre. Le Courrier était sur la table et, après avoir allumé le gaz, il ouvrit le journal avec l'intérêt qu'il portait habituellement à cette opération.

Un nom lui sauta aux yeux : celui qu'il cherchait. Son cœur battait à grands coups joyeux et ses yeux se mouillèrent. Il lut, lentement, et un morne désespoir s'empara de lui.

L'ARTICLE était très court :

« A la Chambre des Communes, M. George Birley, le député de Wortley, évoque le cas de Rees Mathry, purgeant actuellement une peine de détention à vie à la prison de Stoneheath. N'y a-t-il pas lieu, a demandé l'honorable représentant, en présence des éléments nouveaux apportés par lui, de reconsidérer l'affaire ? D'un autre côté, ne peut-on pas envisager une remise de peine en faveur d'un condamné ayant

déjà passé quinze ans en prison ?

» Sir Walter Hamilton, secrétaire d'État, répond négativement aux deux questions. Il ne voit, en effet, aucune raison d'intervention dans les prétendus faits nouveaux apportés à sa connaissance par l'honorable député. Les notes de Mathry sont, par ailleurs, si mauvaises que le condamné — qui a subi plusieurs fois la punition du fouet pour insubordination notoire — a perdu tout droit à un adoucissement de sa peine. La justice doit suivre son cours. Le dossier Mathry est définitivement clos. »

Paul reposa le journal sur la table. Il ne leva même pas les yeux quand Mrs Coppin entra et, après un bref regard, posa près de lui une lettre recommandée qui venait d'arriver.

Paul l'ouvrit et la lut attentivement. Elle était de George Birley et venait confirmer l'article du Courrier. Le député avait tenu parole et fait ce qui était en son pouvoir ; il s'était heurté à un refus très net. Toute nouvelle démarche serait inutile. Il adoucissait le coup de sou mieux, conseillant à « son jeune ami » de bannir de son esprit cette malheureuse affaire. C'était la lettre d'un brave homme, non dépourvu de bonté. Elle manqua briser le cœur de Paul.

CHAPITRE XVII

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, Paul but machinalement une tasse de café et s'en fut par les rues boueuses au Bonanza, où, assis sur son tabouret, il se mit à taper mécaniquement sur son clavier. Les lampes à la lumière crue et brutale qu'on gardait continuellement allumées les jours de mauvais temps fatiguaient ses yeux lourds, mais il n'en remarqua pas moins le petit bouquet de soucis — quatre ou cinq fleurs dans un vase de terre — que Lena, il le devinait, avait placé sur le piano, à son intention.

L'amertume de Paul était telle qu'il parut ignorer ce modeste rappel de leur sortie, pas plus qu'il ne put deviner le combat que Lena avait dû livrer avec elle-même avant de se résoudre à ce geste. Quand elle lui apporta son déjeuner, il murmura quelques mots de remerciements.

Son attitude la troubla et elle se contraignit à le regarder bien en face.

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Oui, répondit-il d'une voix lasse. De fait, rien ne va.

Avant qu'elle ait pu poser une nouvelle question, on l'appela à la buvette. Comme elle s'éloignait, Paul surprit Harris en train de le surveiller du coin de l'œil, tout en jouant avec son cure-dents. Le directeur marchait vers lui, et on lisait sur son visage un curieux mélange de ruse et d'hostilité.

— Alors, on est satisfait de sa petite expédition d'hier ? fit-il, railleur, dès qu'il fut à portée de voix.

— Une expédition ?

— Oui. On vous a rencontrés tous les deux. J'ai été surpris, je l'avoue, ricana l'autre en s'accoudant au piano. Je croyais vous avoir prévenu. Ignorez-vous donc ce que nous savons tous, ici ?

Paul ne répondit pas.

— Vous ne savez pas qu'elle a eu un gosse ? Sans être mariée, du reste. Oui, un petit bâtard, sourd et muet, mort de convulsions peu après sa naissance. Quel roman, hein ? Parlez-lui-en la prochaine fois que vous

irez baguenauder avec elle. Elle vous donnera des détails pendant que vous vous tiendrez les mains.



— Parlez-lui en, hein ! la prochaine fois que vous sortirez avec elle.

La raillerie s'accroissait, et Harris s'éloigna, cure-dents aux lèvres.

Paul le suivit du regard, sans accuser le coup. Quel horrible goujat ! Telle était donc la raison de la tristesse de Lena. Pauvre fille ! Il n'aurait pas cru cela d'elle. Il se sentait envahi d'une pitié, mais d'une pitié froide, et la flamme s'éteignit qui était née dans son cœur. Toute son éducation rigoureuse et puritaine s'insurgeait à cette révélation.

Cette fille lui en avait imposé par son calme et sa sérénité virginale. En gardant le silence, elle avait menti. Il détourna les yeux, évitant ceux de Lena. Cette horrible journée n'aurait-elle donc pas de fin ? Quelle misère allait-elle encore lui apporter ?

Comme il expédiait son dernier tango, l'amertume submergea son cœur. Le pauvre Swann avait eu raison : il fallait abandonner tout espoir d'un appui officiel, ne compter que sur soi. Et, en dépit de tout et de tous, il persévérerait dans la voie qu'il s'était fixée. Vaincu, il ne l'était pas. On ne faisait qu'entamer la lutte. Malgré le risque couru, il lui fallait tenter de joindre Louisa Burt, sa dernière chance. Si les autorités avaient donné sur les doigts de Mark Boulia, elles n'avaient aucune raison de s'en prendre à Burt. Il était possible qu'on n'ait pas pensé à la prévenir.

Rentré chez lui, il lui écrivit la lettre que voici :

Chère Louisa,

J'ai été très fâché de n'avoir pu me trouver à notre dernier rendez-vous. J'en ai été empêché sans qu'il y ait eu rien de ma faute. J'espère que vous me pardonneriez : depuis notre rencontre,, je n'ai cessé de penser à vous. Serez- vous mercredi prochain au Chêne d'Or ? Je serai seul et j'arriverai aux environs de 19 heures. Dans l'attente d'avoir le plaisir de vous revoir,

Je reste vôtre,

Paul.

Le surlendemain il recevait cette réponse !

Cher Monsieur,

Je voudrais bien vous voir, moi aussi, mais soyez prudent et n'entrez pas dans le jardin comme l'autre fois. Attendez-moi bien sagement à l'endroit indiqué et je tâcherai de venir.

Sans rien de plus à vous dire, agréez mes civilités.

L. B.

Paul réprima une exclamation de joie. Burt ne se doutait de rien et tout allait pour le mieux. C'est avec la plus grande peine qu'il parvint à contenir son impatience. Ainsi donc, la démarche de Birley n'avait pas attiré l'attention de la police. L'entrefilet du Courrier avait dû passer inaperçu.

En cela, il se trompait, malheureusement.

CHAPITRE XVIII

A l'instant précis où Paul recevait la lettre de Louisa Burt, un homme d'environ 45 ans, un peu fort, avec un visage glabre d'acteur, s'approchait d'une large fenêtre donnant sur une vaste pelouse agrémentée de corbeilles de fleurs et encadrée de rhododendrons. De la pièce voisine venait le gai bavardage de ses deux filles, se préparant à la fête hippique de St Winifred's School que venait interrompre, de temps à autre, sur un timbre plus grave, la voix aimée de sa femme, Catherine. Et pourtant, malgré cette joie, cette unité familiale, sir Matthew Sprott était de mauvaise humeur.

L'entrée d'une domestiqué" venant desservir interrompit le cours de ses pensées et, avec ce regard froid qu'il réservait à ses inférieurs, il passa dans le hall. On l'y attendait, sa femme mettant ses gants, charmante dans son collet et sa toque de fourrure sombre, les filles pimpantes dans les culottes de cheval, tenant en main les cravaches montées sur or qu'il leur avait données l'année précédente, à Noël. L'aînée venait d'avoir 16 ans, mince et sereine comme sa mère. La cadette, la préférée de son père, très ronde, aux joues rouges, n'en avait que 12.

Son visage s'adoucit quand ses filles, en s'accrochant à lui, lui demandèrent, implorantes, de les accompagner. Sa femme, en souriant, ajouta, persuasive :

— Cela te ferait du bien. Tu as beaucoup trop travaillé, ces derniers temps.

Fine et délicate, on lisait la douceur et la bonté sur son visage pâle et d'un ovale parfait. A 40 ans, avec ses traits purs, elle avait l'air d'une jeune fille, mais on devinait, à sa fragilité, qu'il lui avait fallu constamment lutter contre la mauvaise santé. Sa peau, très blanche, était diaphane, ses doigts effilés.

Sprott hésitait, passant un doigt sur ses lèvres — un geste qui lui était familier. Puis il adoucit son refus d'un mot plaisant :

— Qui donc ira gagner des gros sous si je vais courir avec vous ?

Il leur ouvrit la porte. La limousine attendait dans l'allée, Banks, le chauffeur, au volant. Catherine lui envoya, de la main, un adieu affectueux.

Lentement, il rentra, traversa la bibliothèque pour gagner son bureau, les sourcils froncés, regardant sans les voir les tableaux décorant les murs. C'était une maison luxueusement meublée ; il l'avait patiemment montée, en dix ans, guidé par le bon goût inné de sa femme, pour atteindre aux sommets du raffinement. Il aimait les belles choses, les chaises au petit point, le» tapis d'Aubusson, les bronzes de Rodin et de Maillol, ses deux paysages de Constable. Ce» biens matériels constituaient la preuve, irréfutable, de sa réussite.

Il s'était élevé, par ses seuls efforts, depuis le plus bas, le plus humble échelon de la société, parti, selon sa propre expression, de « moins que rien ». Orphelin dès son plus jeune âge, il avait été élevé par une tante, forte femme qui, un châle sur les épaules, sabots de bois aux pieds, barbouillée de poussière de charbon, gagnait sa triste vie comme trieuse de charbon dans le misérable district de Gadshill, non loin de Nottingham. Dès le début, en dépit du milieu amoindrissant, de la tristesse morne du logement — une chambre dans un coron, — des taloches et des coups de pied, Matthew Sprott n'avait eu qu'une pensée, qu'un désir : arriver. « J'arriverai », ce mot était gravé dans son cœur, de façon indélébile.

DANS son évolution — celle de presque tous les parvenus — on ne relevait qu'application fiévreuse et chance soutenue. Intelligent, l'instituteur de Gadshill lui avait donné, le soir, des leçons particulières et gratuites. A 14 ans, plutôt que de descendre dans le « puits », il s'était enfui, était devenu saute-ruisseau, puis employé chez Marsden et Cie, les imprimeurs. C'était chez eux qu'il put voir fonctionner la machine légale ; très impressionné, il avait travaillé dur à ses heures de loisir et avait pu ainsi entrer comme clerc chez Thomas Hailey, notaire réputé de l'endroit.

Sprott avait, pour carrière, choisi l'étude de la loi, non par prédilection, non parce qu'il se sentait apte, moralement, à l'appliquer, mais parce qu'elle lui offrait, à son sens, le meilleur moyen d'arriver. « J'arriverai, j'arriverai », le mot ronflait dans sa tête. Jusqu'à l'en étourdir. Il avait décidé de se rendre indispensable à son principal, mais la pensée ne lui était jamais venue de demeurer son assistant et quand, au bout de cinq ans, il passa son dernier examen de droit, il abandonna froidement le vieux notaire, que son départ laissait dans les plus grandes difficultés. Mais que lui importait ? Matthew Sprott était maintenant huissier audencier au tribunal de Wortley.

Situation modeste, qui ne faisait de lui que l'auxiliaire du juge, chargé des besognes matérielles et secondaires — rédaction des actes, convocation des jurys, garde des prisonniers — mais aussi un

fonctionnaire de la Couronne. C'était la première satisfaction donnée à son ambition. Tout en remplissant avec une énergie peu commune les devoirs de sa charge, il poursuivait ses études de droit civil, constitutionnel et public. Quand il fut prêt et qu'il put disposer de la somme requise — fruit de ses économies — il demanda son inscription au barreau.

Il ne se faisait pas d'illusions sur l'immensité de la tâche entreprise. Sans argent ni grandes relations, il hanta les salles d'audience, en avocat sans causes. On lui offrit une place de « greffier. Il l'accepta, en tant que gîte d'étapes, que tremplin devant lui permettre de se rendre directement utile aux puissants. Peu à peu, il se fit connaître ; on citait son intelligence, son immense capacité de travail et sa connaissance approfondie du droit criminel. Plus encore, il avait la parole facile, la répartie vive, coupante ou joviale et le don, allant jusqu'au génie, de savoir, à l'occasion, agir sur le jury. Aux élections de 1910, il s'enrôla sous la bannière du candidat conservateur local, sir Henry Longden, n'épargnant aucun effort, suivant toutes les réunions publiques de son parti. Longden élu, il eut sa récompense. Il entra dans les bureaux du procureur de Wortley.

Il se retrouvait dans son pays natal et, si ses émoluments étaient modestes, son influence était, du fait de ses nouvelles fonctions, considérablement accrue. Au point qu'aux sessions trimestrielles, il devint la terreur des débiteurs et des délinquants de tout poil. Il cultivait, assidûment, tous ceux qui pouvaient lui être utiles et, de fait, savait être compagnon charmant. Cependant, malgré tous ses efforts, il n'avancait plus. Il s'était marié, et sa femme dut souvent le reconforter, lui rendre confiance en son étoile. Arriverait-il jamais ?

Et soudain, l'occasion tant rêvée se présenta. Une affaire de meurtre qui avait provoqué l'intérêt populaire devait être appelée à la session d'assises, et le distingué magistrat chargé de l'accusation venait de tomber gravement malade. Pour ne pas ajourner les débats, on chargea Matthew Sprott de présenter le réquisitoire.

Ce fut le point crucial de sa carrière. Soutenu par la voix intérieure qui lui répétait : « Arrive, arrive », il se jeta tout entier à la poursuite de Rees Mathry. Il voulait, à tous prix, attirer sur soi l'attention générale, étonner par son brio. Il fallait obtenir de haute lutte une condamnation capitale.

Huit mois plus tard, il démissionnait et, tout en continuant à habiter la province — ce que lui permettait l'excellent service des trains express reliant Wortley à la capitale, — louait un appartement au Temple.

Deux ans plus tard, il occupait le rôle d'avocat de la Couronne et, à ce titre, se trouva de plus en plus fréquemment chargé de défendre les intérêts de celle-ci. Il s'acquitta si bien de sa tâche de représentant du ministère public qu'il fut anobli en 1933. Et, à 45 ans, enivré par le succès, il se sentait capable d'aspirer à une plus haute situation encore. Sa politique — ne pas quitter Wortley — avait porté ses fruits : on lui avait demandé de se porter candidat conservateur aux élections et de remplacer George Birley : un siège de tout repos. Parvenu aux Communes, le poste de procureur général serait à sa portée. Et qui sait si un jour on ne le verrait pas au pinacle, lord haut-chancelier, siégeant avec ses pairs, premier magistrat du royaume ?

Assurément, dans cette course effrénée au succès, il avait été nécessaire de faire preuve d'une certaine dureté. Sprott avait les qualités indispensables au succès — la vie est une bataille sans merci et seul survit le plus apte. Avec le pouvoir, le front du procureur se fit plus sévère et sa langue plus acerbe. Obligé de s'introduire, à tout prix, dans les milieux politiques, il avait acquis au plus haut degré l'art de « lâcher » celui qui ne pouvait plus lui servir, d'ignorer celui qu'il avait dû flatter, aduler. Et par-dessus tout, la faculté de faire toujours face à ses rivaux, de démontrer sa valeur par un formidable déploiement de puissance.

Naturellement, il avait beaucoup d'ennemis et n'ignorait pas la réputation qu'il s'était acquise. On le disait opportuniste, courtisan, prêt à passer sur le ventre de plus faible que lui, à l'écraser sans remords. On l'accusait de n'avoir jamais reculé devant le mal, quand son intérêt était en jeu. On chuchotait même que, dans l'exercice de ses fonctions de procureur, il mésusait de ses grands talents pour fausser le cours de la justice.

Le procureur arpentait son bureau, les sourcils froncés. Il connaissait la cause de son irritation. Oui, cette question posée dernièrement à la Chambre des Communes l'avait très vivement contrarié. Evidemment, George Birley n'était qu'un imbécile et il s'était fait sévèrement réprimander par les dirigeants du parti. D'ailleurs, le secrétaire d'État à la Justice avait enterré l'affaire, définitivement. Il n'en demeurerait pas moins que ses conséquences avaient été désagréables. Dans un cercle heureusement restreint, les langues avaient marché leur train ; la chose était venue aux oreilles de sa femme, qui l'avait interrogé doucement, un soir qu'ils étaient seuls.

Peu coutumier du fait, Sprott étouffa un juron. La seule passion désintéressée de sa vie était sa famille et surtout sa femme. Elle ne lui avait apporté ni situation ni argent, n'étant que la fille d'un petit

médecin de Wortley, et, en l'épousant, le procureur avait, pour une fois, oublié ses principes. Mais cette douce camaraderie de tous les instants, l'admiration sans bornes qu'elle lui portait l'avaient largement récompensé. Il ne se connaissait pas d'amis, et seule la conviction qu'elle serait toujours à ses côtés l'avait puissamment soutenu à certains moments difficiles. C'est par crainte de se voir diminué à ses yeux qu'il se décida à agir.

D'un geste résolu, il décrocha le téléphone et appela le commissariat central de police, Wortley Central 1234.

CHAPITRE XIX

Dix minutes plus tard, le commissaire Dale endossa sa tunique brodée d'argent et, suivant l'ordre reçu, se mit en devoir de traverser le parc, en direction de Grove Quadrant.

A l'auto officielle, il préférait la marche. La déférence qu'on lui montrait quand il traversait West End, la rigidité du salut de ses subordonnés, les regards respectueux et même le regain d'activité que son approche ne manquait pas de susciter parmi les cantonniers occupés à balayer les allées du parc, tout cela n'était pas fait pour lui déplaire.

Une femme de chambre d'un âge respectable, habillée de violet foncé, le fit entrer dans le petit bureau à droite du hall, et du ton compassé et discret dont usent maîtres d'hôtel et gouvernantes, l'informa que sir Matthew allait le recevoir à l'instant. Dale répondit d'un bref signe de tête. Il savait qu'on le ferait attendre, ce qui l'exaspérait.

Bien assis dans un fauteuil, sa serviette de cuir sur les genoux, il jeta un coup d'œil circulaire à la pièce lambrissée de pitchpin brut, pourvue d'un tapis épais et garnie de livres richement reliés. Avec un pincement d'envie, il pensait qu'il aurait pu, lui aussi, réussir, s'il avait eu le temps d'aller à l'école. Quoi qu'il en fût, il lui fallait rempocher son orgueil — on ne provoque pas son chef, celui qui vous met un peu de beurre sur le pain.

— Ah ! vous voilà, Dale, dit Sprott, entrant et tendant une main accueillante, sans montrer le moindre vestige de sa mauvaise humeur. Que vais-je vous offrir ?

— Bien, Sir Matthew.

Sprott s'assit.

— Vous allez bien ?

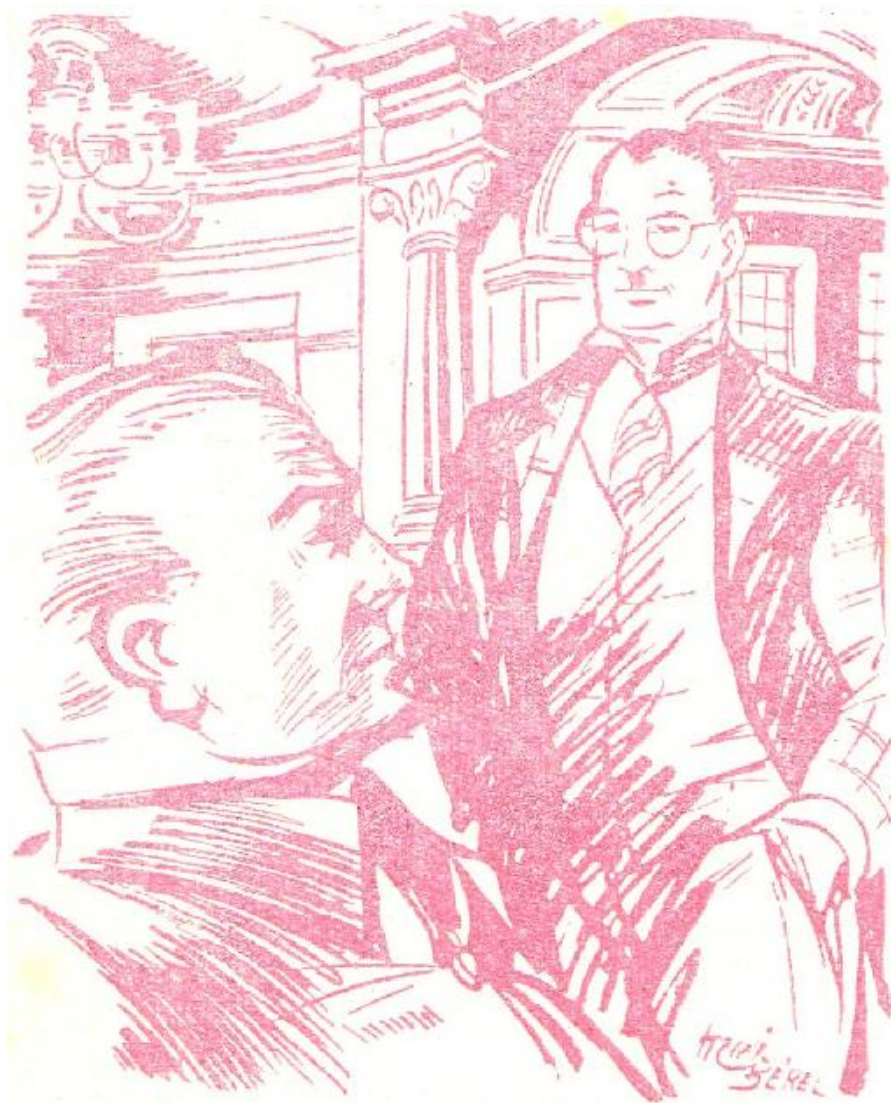
— Fort bien, Monsieur. Je vous remercie.

— Parfait.

Le procureur se -caressait la lèvre du doigt et ne semblait pas pressé

de parler.

— ... Dale... Avez-vous lu cet article... cette stupide question aux Communes... au sujet de l'affaire Mathry ?



— Dale !... Avez-vous lu cet article..., cette stupide question aux Communes ?...

Le commissaire réprima un sursaut de surprise.

— Oui, Monsieur le procureur.

— C'est absurde... Evidemment, on veut nous salir... Mais encore

devons-nous veiller à ne pas nous laisser éclabousser.

Dale, gêné, tournait sa casquette entre ses doigts énormes. Sprott méditait.

— Ce jeune fou... le fils... Comment s'appelle-t-il déjà ? Ah ! oui, Mathry... Est-il toujours ici ?

Dale contemplait avec application ses gros souliers.

— Oui, Monsieur. Nous le tenons à l'œil,

— Je sais, dit le procureur. Encore un de ces excités qui vous bombardent de pétitions, qui vous harcèlent à n'importe quelle heure... De ces maniaques de la persécution. Nous les connaissons bien.

Il y eut un silence assez étrange. Puis, tapotant ses dents du bout des ongles, Sprott ajouta :

— Il faudrait aviser...

LE commissaire ne se pressait pas de répondre. Il savait maintenant pourquoi le procureur avait voulu le voir, et un doute étrange s'insinuait en lui, doublé d'un peu de rancune.

— Avez-vous l'intention de l'inculper ?

Il fixait le procureur dans les yeux.

— Non pas ! dit vivement Sprott. Ce jeune homme peut être mal conseillé, sans plus. Il nous faut être cléments, Dale. La clémence, doublement bénie, qui tombe comme la douce rosée sur la plaine... Ma citation est correcte, si je ne me trompe.

Et, changeant de ton, le regard dur :

— Vous pourriez peut-être convaincre notre jeune ami de quitter notre belle ville de Wortley.

— Je le lui ai déjà fortement conseillé.

— Des mots, mon cher ami, des mots, et nous savons ce qu'ils valent ! Je ne fais, remarquez-le bien, aucune suggestion. Néanmoins, vous parviendrez peut-être à lui faire entendre raison.

Se levant, le procureur alla s'adosser à la cheminée et, d'un ton sec :

— Ne vous méprenez pas, Dale. J'ai poussé la conscience, malgré mon labeur écrasant, jusqu'à reprendre le dossier Mathry.

« Tiens ! » se dit Dale, réprimant un tressaillement.

— Nous n'avons rien à nous reprocher dans cette affaire. Absolument rien. L'autorité supérieure nous a couverts. Néanmoins, la situation présente certains dangers. Les élections approchent, tant locales que générales, et il ne faut pas qu'on puisse venir insinuer que nous nous sommes rendus coupables du moindre abus de pouvoir, d'une forfaiture. Vous savez que je me présente au Parlement pour le parti conservateur, que je puis espérer un succès. D'ailleurs, ce n'est pas seulement mon avenir et le vôtre qui m'occupent... L'effet moral produit par une calomnie aussi diabolique viendrait saper la confiance du peuple dans tout l'appareil judiciaire et gouvernemental. Il est essentiel que cette stupide affaire soit étouffée dans l'œuf.

Fixant le commissaire bien en face, le procureur lui tendit la main, lui signifiant que l'entretien était terminé.

Dale, suivant le large trottoir du Quadrant, ne se posait plus de questions. Le doute avait changé de forme et d'objet, épine dans son cœur profondément honnête.

« Non... C'est impossible... Que vais-je supposer là ? »

Mais sa voix sonnait faux et, retrouvant sa combativité native, il décida de tempérer les instructions de Sprott.

« Je ne molesterai le jeune Mathry que si celui-ci venait à contrevenir à la loi. »

CHAPITRE XX

La nuit de mercredi vint, sombre et froide, zébrée d'une pluie fine. Quand il se mit en route pour Porlock Hill, la tension d'esprit de Paul était telle qu'elle donnait à ses mouvements un calme trompeur. Il arriva au Chêne d'or un peu après 19 heures et, après une brève inspection des environs, traversa la rue pour aller jeter un coup d'œil dans la salle par une fenêtre dont on n'avait pas tiré les rideaux. Tout semblait normal, et il entra pour aller directement s'asseoir à la table qu'occupait habituellement Louisa.

Il regarda autour de lui. La salle n'était pleine qu'à demi ; deux bonnes plaisantaient, avec leurs bons amis, un couple d'âge moyen buvait sa bière en silence, deux vieux cochers jouaient aux dominos, entourés de quelques curieux, un consommateur, gros homme à la tête carrée, un maître d'hôtel sans doute, sobrement vêtu, s'absorbait dans la lecture d'un journal de sports. Paul se sentait tranquilisé : personne ne lui prêtait la moindre attention. Et comme il tournait les yeux du côté de là porte, il vit Louisa venir à lui. Il se leva et lui tendit la main.

— Louisa ! Quel plaisir de vous revoir !

Elle lui dédia un petit sourire, très « dame », lui rendit la pression de ses doigts gantés, et, s'assit avec des mines affectées. Elle avait, c'était visible, soigné sa toilette. Un collier de perles de verre lui entourait le cou ; elle portait, inséré entre son poignet et un bracelet de clinquant, un mouchoir brodé puissamment parfumé.

— J'ai bien failli ne pas venir, commençât-elle sur un ton de reproche, après le lapin que vous m'avez posé la semaine dernière. J'ai pensé que vous en aviez trouvé une autre...

— Non, non ! protesta Paul. Il n'y a que vous, vous le savez bien !

— Que vous dites ! Vous êtes tous les mêmes ! Elle tapota sa mèche au-dessus de l'oreille et adressa au garçon un petit signe amical.

— La même chose, Jack ! Et laissez-nous la bouteille.

— La différence est que je suis sérieux, dit Paul, se penchant sur elle.

Et, avec un sourire admiratif, il ajouta :

- Vous êtes rudement bien ce soir.
- Voulez-vous bien vous taire, fit-elle, oubliant sa rancune.
- Bien sûr, dit Paul. A ce propos, j'espère que. vous n'avez pas éprouvé de difficultés à venir jusqu'ici ?
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-elle vivement.
- Vous me disiez dans votre lettre... d'être prudent.

— Ah ! oui, j'avais oublié, fit-elle en se renversant sur son siège, verre en main. C'est que la gouver..., que M. Oswald est très sur l'œil pour certaines choses. Il a des principes. Vous avez sûrement entendu parler de lui ? Un des bienfaiteurs de Wortley, et charitable comme pas un. Il donne des mille et des cent tons les ans aux hôpitaux, et en hiver il ouvre une cantine gratuite : la cantine du roi de l'argent. Un bien brave homme, malgré ses principes, et qui m'a toujours traitée en dame, sans ça j'y serais pas restée.

— Il y a longtemps que vous êtes dans la maison ?

— Je n'avais pas encore dix-huit ans quand j'y suis entrée. Vous ne me croyez pas ? lança-t-elle en croisant ses lourdes jambes et en tirant sur sa robe.

— Si. Mais vous avez l'air si jeune...

Elle mentait, visiblement.

— N'est-ce pas ?

— Je m'étonne que vous ne vous soyez pas mariée.

Elle minauda, flattée :

— Les Oswald auraient bien voulu. Ils m'ont souvent répété que ça serait une bonne chose si j'épousais Frank, ou Joe Davies, le garçon laitier. Deux braves garçons sérieux tous les deux, mais tous deux près de la cinquantaine. Vous voyez ça d'ici, l'un d'eux et moi ? Après tout, on ne sait jamais. Mais pour l'instant, rien à faire, je ne marche pas. Je veux prendre du bon temps. N'ai-je pas raison ?

— Certainement, reconnut Paul en lui caressant la main.

Il se représentait clairement la situation : les Oswald, philanthropes, avaient recueilli chez eux cette malheureuse fille, avaient fait de leur

mieux pour la mettre dans le droit chemin, allant jusqu'à lui suggérer de contracter mariage avec un brave homme, honnête et sobre.

Elle n'en nourrissait pas moins, au fond de son cœur, une profonde rancune contre la vie en général. Cette disposition, il allait s'en servir, l'utiliser à ses fins, obtenir ce qu'il désirait. Refrénant l'émotion qui s'emparait de lui, il murmura :

— Vous étiez digne d'un meilleur sort, il me semble.

— Oui, c'est vrai, reconnut-elle, sombre. C'est à mon corps défendant qu'on a fait de moi une domestique, une gouvernante, veux-je aire.

Des larmes d'apitoiement lui venaient aux yeux.

— Ah ! je n'ai pas eu de chance, voyez-vous. Après tout ce que j'ai souffert...

— Qui donc aurait pu chercher à nuire à une fille épatante comme vous ? demanda Paul, incrédule.

— C'est parce que j'ai été trop bonne, trop noble, pourrait-on dire.

— On souffre souvent d'une bonne action, hasarda Paul, remplissant discrètement le verre de Louisa.

— C'est bien vrai ce que vous dites là ! Oh ! au début, ça a très bien marché. On parlait de moi dans les journaux... en première page... avec mon portrait... comme si j'avais été une reine.

Elle l'observait du coin de l'œil pour voir l'effet produit par ses paroles, et Paul rit, montrant ce qu'il fallait d'incrédulité. Elle réagit aussitôt :

— Vous me prenez pour une menteuse, hein ? On voit bien que vous ne me connaissez pas. Si ça peut vous intéresser...

Elle s'interrompit.

— Je savais bien que vous plaisantiez, reprit Paul en riant.

Elle rougit, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, penchée sur lui :

— C'est une plaisanterie, peut-être, que d'envoyer un homme à la mort ?

— Hein ? Comment ? fit-il en jouant la stupéfaction. Bah ! C'est

impossible !

Secouant lentement la tête, elle porta son verre à ses lèvres et le vida.

— C'est pourtant ce que j'ai fait.

— Pour meurtre ?

Elle inclina fièrement la tête, tout en tenant son verre. La main de Paul se posa sur la bouteille.

— Et sans votre dévouée, servante, on n'aurait jamais mis la main sur lui. J'ai été le clou de l'affaire.

— Ça, par exemple ! Vous me renversez ! Je n'avais jamais pensé...

— Que cela vous serve de leçon, mon petit, dit-elle en se rengorgeant. Vous avez affaire à une dame, sachez-le. Et je pourrais vous étonner bien davantage.

— Allez-y !

— Vous êtes bien curieux, mon petit, répliqua-t-elle en lançant une oëillade incendiaire. Vous me plaisez, vous ! Un vrai gentleman. Et puis, c'est une vieille histoire... Ça ne peut plus faire de mal à personne. Eh bien, à votre santé... Si je voulais parler... C'est que j'en sais, des choses. Par exemple, avez-vous jamais entendu parler d'une bicyclette peinte en vert ?

— En vert ?

— Oui. Tout le cadre. En vert clair. Comme de l'herbe, ajouta-t-elle en ricanant.

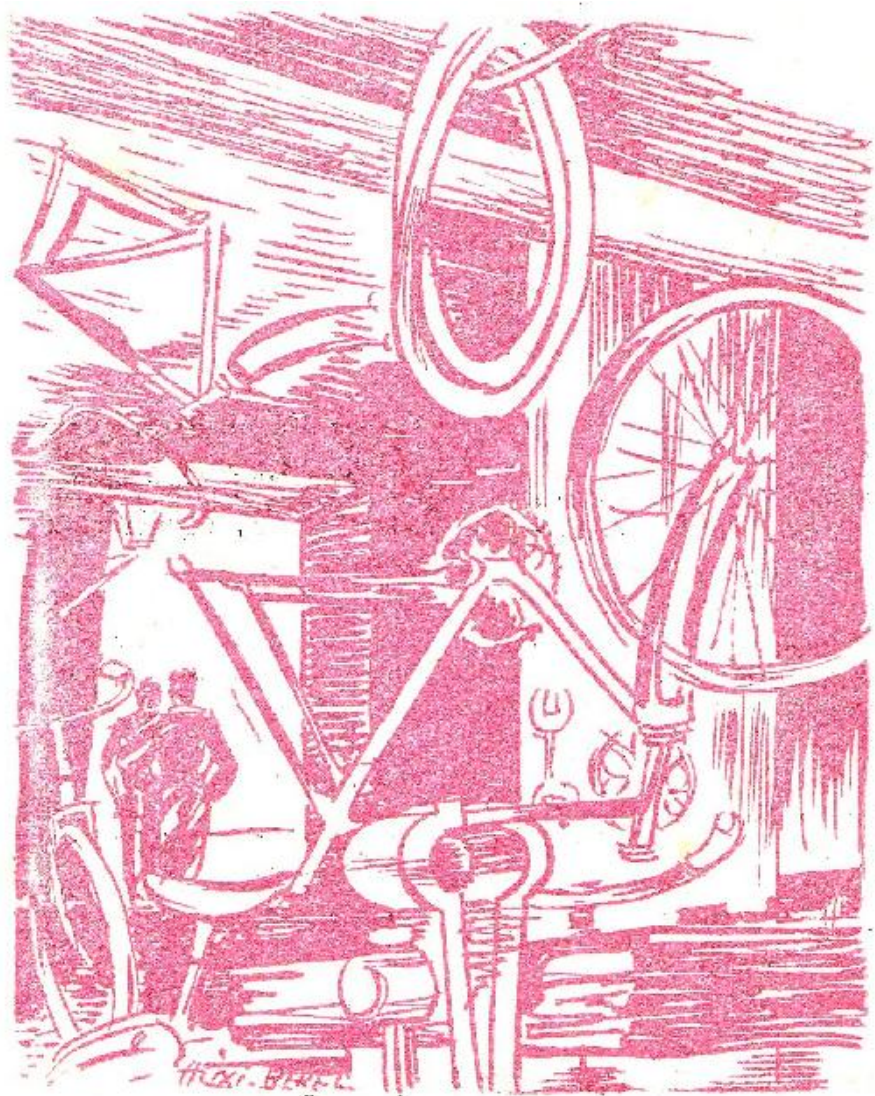
— Non, jamais.

C'EST ce qu'ils ont dit, au tribunal. Ils ont rigolé quand un vieux type est venu jurer à la barre qu'il avait vu l'homme enfourcher une bicyclette verte. Mais si j'avais voulu parler, j'aurais pu les faire chanter sur un autre ton. Je me rappelais... Quand j'étais gosse, j'étais tout le temps dans la rue. Des vélos verts, j'en avais vu, moi.

— En voilà une histoire ! dit Paul, incrédule.

— Quoi ! lança-t-elle, indignée. Je mentirais, peut-être ? Il y avait à ce moment-là, à Eldon, un club cycliste, les Sauterelles qu'il s'appelait ; et, par plaisanterie, ses membres avaient peint leurs bécanes en vert

pomme.



Il y avait à Eldon un club cycliste.

— Les Sauterelles ! répéta Paul, affectant l'indifférence. Alors, l'assassin aurait fait partie du club ' ?

— Tout juste. Pas bête, répondit Louisa, clignant de l'œil. Un drôle de type, avec des goûts à part... Et un drôle de porte-monnaie aussi... en peau humaine, il paraît. Ça vous choque, hein ?

Paul luttait désespérément pour cacher son trouble.

— Oui, plutôt.

— D'après vous, qui est-ce qui peut avoir un porte-monnaie de ce genre ?

— Un fou ?

— Vous n'y êtes pas. Qu'est-ce que vous diriez d'un étudiant en médecine qui dissèque les cadavres ?

— Mon Dieu ! s'exclama Paul, frappé par l'éclatante vérité de la déduction, toute nouvelle pour lui.

Il se rappelait soudain avoir entendu dire qu'à la Faculté les carabins les plus hardis prélevaient sur les pièces d'anatomie des carrés de peau qu'ils faisaient tanner pour les garder comme souvenirs.

Un silence se fit, vibrant. Paul eût été dans l'incapacité de prononcer un mot. Ravie de l'effet qu'elle produisait, Louisa gloussa de satisfaction dans son verre. L'alcool agissant, le buste de la fille oscillait légèrement.

— Si je voulais... je pourrais vous épater bien davantage. Les cheveux s'en dresseraient sur votre tête ! Toutes les vendeuses du fleuriste où il allait, de temps à autre, savaient bien qu'il était marié, le type que la police avait accroché. Toutes, y compris Mona, celle qui a trinqué dans le coup. Et moi, de ce que je sais d'elle, je peux vous dire qu'elle n'aurait jamais cédé à un type ayant femme et enfant. Elle était bien trop maligne pour ça ; ce qu'elle cherchait, c'était une bonne affaire... Elle en était à son quatrième mois... vous me comprenez. Et l'accusé, il ne la connaissait que depuis six semaines. Il était pas responsable de la situation. Il n'y avait pas de motif.

Paul se mit la main devant les yeux pour masquer l'émotion intense qui lui serrait la gorge.

— Alors, murmura-t-il, pourquoi n'est-ce pas venu au grand jour, à l'audience ?

— Est-ce que je sais, moi ! Allez demander ça au type qui tirait les ficelles. Au procureur. C'est lui qui a tout arrangé, du début jusqu'à la fin.

Le ministère public ! A chaque instant, Paul le retrouvait sur son chemin, ce personnage investi de hautes fonctions qui, invisible et pourtant omniprésent, clef du mystère, avait détenu le pouvoir, écrasé

son père, l'avait jeté dans une cellule, pour la vie. Pour la première fois de sa vie, Paul connut la haine, et, une question brûlante sur les lèvres, il se pencha vers la femme.

Mais le visage de Louisa s'était brusquement altéré. Elle était mortellement pâle, et Oll lisait dans ses yeux une peur soudaine.

— Vous m'excuserez, balbutia-t-elle. Je ne me sens pas très bien.

— Buvez, lui conseilla Paul. Cela vous remettra.

— Non... c'est bête... je m'en vais.

— Non, non ! Pas encore !

— Il le faut.

Paul se mordit les lèvres, de dépit. Au moment précis où Louisa allait tout dévoiler... A tout prix, il fallait la retenir, continuer la conversation.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, en se penchant sur elle.

— Un flic.

Tournant légèrement la tête, Paul jeta un coup d'œil à l'occupant de la table voisine, l'homme à la tête carrée absorbé par la lecture de son journal sportif. Il n'avait pas changé de position, mais, abaissant son journal, il montrait maintenant son visage, et Paul reconnut le sergent Jupp.

S'efforçant au calme, il se retourna vers Louisa :

— Sortons ensemble, dit-il. Il fait bien chaud, ici. Un peu d'air frais vous fera du bien.

Avant qu'elle ait pu protester, il avait appelé le garçon et payé les consommations. Louisa, nerveuse, ramassant ses gants, son sac, remettait son manteau. Enfin, elle fut prête. Ils se levèrent et, au même instant, le sergent, glissant son journal dans sa poche, marcha vers la porte, l'air dégagé.

Paul était à bout de nerfs. Le policier allait-il oser lui mettre la main sur l'épaule et le mener au commissariat central sous quelque prétexte ridicule? Cela, Paul ne le supporterait pas. Le sergent s'était arrêté sur le trottoir, devant la porte de la taverne. Prenant le bras de Louisa, Paul voulut l'entraîner.

— Un instant, s'il vous plaît !

Paul se retourna, défiant le policier du regard.

— Il y a un bon moment que je vous surveille. J'ai l'impression que vous importunez cette jeune femme.

— C'est faux, jeta Paul, indigné.

— Ah ! C'est faux ? Nous allons bien voir, répliqua le policier, se tournant vers Burt. Cet individu vous importunait, n'est-ce pas ?

— Oui, dit celle-ci, après un bref silence.

Et, d'une voix perçante :

— Il m'a demandé de l'accompagner... Moi, Je ne voulais pas.

— C'est bon. Filez.

Louisa ne se le fit pas dire deux fois. Jupp se retourna, menaçant, vers Paul :

— Vous voyez, jeune homme ? Passe pour cette fois, Mathry, je veux bien fermer les yeux. On ne vous veut pas de mal. Mais c'est le deuxième avertissement. Le chef espère que vous serez assez sage pour l'écouter.

Loin de se sentir soulagé, Paul luttait contre la colère qui l'envahissait. Cette prétendue indulgence était plus insupportable qu'une attaque franche. Inutile de tenter de rejoindre Louisa. Il tourna les talons et se perdit dans l'ombre.

Par une rue latérale, il se retrouva dans Marion Street, où il se mêla au flot humain se dirigeant vers Tron Bridge et le centre de la ville. Beaucoup de femmes, seules ou par couples marchant bras dessus bras dessous, cherchant le client sous les flaques de lumière bleue des réverbères électriques.

Paul marchait, dents serrées, s'efforçant de retrouver son calme. Il venait d'échapper au danger le plus immédiat, mais avait perdu tout contact avec Louisa. Louisa ne lui pardonnerait jamais l'affront subi. Il réprima un furieux juron. Il se sentait épié, suivi, menacé à chaque coin de rue ; sensation horrible, affolante.

Arrivé dans sa chambre, il se déshabilla vivement et tomba épuisé sur son lit. Viendrait-on le poursuivre ici ? Il ne le pensait pas. Il ne

fournirait pas une nouvelle fois à la police l'occasion de l'inquiéter. A tort ou à raison, il estimait que l'intention du commissaire central était de l'effrayer, de lui faire quitter Wortley. Et, après tout, que pouvait-on lui reprocher ? Un lourd sommeil s'empara de lui.

CHAPITRE XXI

Il s'éveilla le matin avec une conception plus claire de la valeur des confidences de Louisa. L'entretien, écourté du fait du sergent, l'avait néanmoins mis au courant de faits essentiels. La bicyclette verte, le porte-monnaie en peau humaine, étaient des éléments de la plus haute importance. Cet étudiant en médecine avait dû s'installer, et pratiquer. Il suffirait de consulter l'annuaire médical, de le comparer à une liste des membres du Club des Sauterelles pour établir l'identité de l'assassin.

Cette idée jeta Paul hors du lit. 8 heures avaient sonné et il était en retard d'un quart d'heure sur son horaire habituel. Lavé, rasé, il engloutit son petit déjeuner et courut au magasin. A la porte, il se heurta au directeur, qui semblait l'attendre. On ne voyait généralement pas paraître le directeur avant 10 heures.

— Vous êtes en retard, dit celui-ci en barrant le chemin à son employé.

Il était 9 h.6. Pas de clients encore. Les vendeuses — dont Lena — suivaient le manège du patron.

— Je me suis réveillé un peu tard, dit Paul.

— Ne me répliquez pas !

Visiblement, Harris cherchait une histoire.

— Avez-vous une excuse valable ?

— Une excuse ? répéta Paul, surpris. Pour six minutes de retard ?

— Je vous demande si vous avez une excuse ?

— Non.

— Alors je vous congédie. Ici, nous n'avons pas besoin d'individus suspectés par la police.

Sans donner à Paul le temps de répondre, Harris fit demi-tour et rentra dans le magasin. Sur son passage, les vendeuses baissaient le nez.

Seule, Lena, très pâle, le fixa hardiment.

Paul tourna le dos au Bonanza et s'en fut le long de Ware Street, non sans éprouver l'impression, vague, d'être suivi.

Sous l'empire de la colère, il marcha d'abord très vite et sans but dans le centre de la ville, fendant la foule dense. Puis, se calmant peu à peu, il se félicita d'être libéré de la tyrannie de cet insupportable piano. Il était libre ; il allait vérifier l'exactitude des déductions de la nuit précédente.

A la première cabine téléphonique qu'il rencontra sur son chemin, il consulta l'annuaire et découvrit que l'Union nationale cycliste avait un bureau au 62 de Léonard Street. Dix minutes plus tard, il passait la grande porte de l'immeuble et s'arrêtait devant le guichet des renseignements.

La secrétaire, une femme d'un certain âge, sans manifester une notable surprise à l'exposé de la question, feuilleta d'un doigt preste un carnet pris sur la table.

— LE Club des Sauterelles ? dit-elle. Non, nous n'avons pas cela. Etait-il affilié au Centre de l'Union ?

— Je ne sais pas, avoua Paul. Il est possible qu'il ait été dissous. Pouvez-vous m'aider à retrouver ses traces ? C'est très important.

— Je n'ai guère le temps d'effectuer des recherches, dit la femme. Mais si c'est important, je peux vous laisser consulter nos vieux livres. Normalement, vous devez le retrouver.

Elle l'installa devant un rayon encombré de dossiers et de cartons verts, et Paul passa en revue les rapports des vingt dernières années. On n'y voyait pas figurer le Club des Sauterelles.

Déçu, mais non découragé, Paul réfléchit. Si ce club avait existé, ses membres avaient dû se procurer leurs machines dans un des magasins de la ville. Sortant en hâte des locaux de l'Union cycliste, il se mit à faire un tour systématique chez toutes les maisons de cycles de Wortley.

Une nouvelle déception l'y attendait. Partout, il ne rencontrait que négation, indifférence ou ironie. Personne n'avait entendu parler du club qu'il cherchait et certains marchands semblaient enclins à croire à une mauvaise plaisanterie. Au début, il s'était imaginé que son enquête aboutirait très vite : il lui suffirait d'identifier le médecin qui

aurait eu son temps fait partie du club. Il se demandait maintenant si tout cela n'était pas le produit de l'imagination perversie de Louisa Burt. Un mensonge ajouté aux autres.

A 16 heures du soir, recru de fatigue, il avait atteint les faubourgs d'Eldon. Sur sa liste de marchands de cycles, un seul nom restait à biffer : Jed Stevens, propriétaire d'un petit garage. Bien d'engageant dans l'apparence : deux pompes à essence fonctionnant à la main, devant un hangar au fond duquel on voyait une demi - douzaine de bicyclettes d'occasion, à vendre ou à louer. Un homme en combinaison de toile bleue arrosait au jet la cour cimentée. Paul traversa la rue, s'approcha et, d'un ton péremptoire, posa sa question. Il s'attendait à une réponse brutale et fut surpris de lire sur le visage du garagiste un certain intérêt. L'homme ferma le robinet de sa lance et parut réfléchir.

— Les Sauterelles ? répéta-t-il, comme se parlant à lui-même. J'ai entendu mon père en parler.

— Votre père ?

— Oui. De son temps, on ne faisait que la bicyclette. C'est moi qui y ai ajouté l'atelier de réparations d'autos. Je me souviens qu'il travaillait pour un club portant ce nom. Les membres montaient tous des Sturmey-Archer peintes en vert.

— Vous devez savoir qui en faisait partie ?

— Ma foi, non ! Depuis le temps ! J'étais un gosse.

— Votre père a dû laisser des papiers... des factures... un carnet d'adresses... quelque chose, enfin.

— Non. Il ne travaillait qu'au comptant.

— On doit pourtant bien pouvoir trouver une liste des membres du club... des procès-verbaux de réunion...

— J'en doute fort. C'était un groupe plutôt qu'un club à proprement parler, une bande de farceurs, si vous voulez mon opinion, et ça n'a pas tenu.

A l'espoir succédait l'amertume de la déception.

— Cherchez donc dans vos vieux papiers, à l'occasion. Et si vous trouvez quelque chose, un renseignement quelconque, faites-le-moi

savoir. Voici mon adresse, et je vous prouverai ma reconnaissance.

Il accepta la carte que le garagiste lui offrit en échange et, le remerciant, rentra en ville.

Écrasé de fatigue, il s'égara bientôt, pour se retrouver soudain dans Grove Quadrant, quartier résidentiel et luxueusement bâti. Vaguement, il déchiffrait au passage les noms sur les piliers des portes. Les Tourelles, Wortley Hall, Robin des Bois, Le Manoir, tout cela sentait l'opulence. Soudain, sur une, boîte aux lettres, au-dessous d'une grille imposante, à double battant, il lut sur une plaque de cuivre : Sir Matthew Sprott.

Paul, brusquement arrêté, semblait hypnotisé par ce nom, gravé sur la plaque brillante. Très pâle, il vit le jardin, les fleurs, la maison imposante. C'était donc la demeure du procureur. Et, à se trouver, sans préparation, devant elle, il se prit, lui aussi, à accuser.

Cet homme de haute intelligence, ce juriste distingué, rompu à la technique de la déduction et de la recherche, comment avait-il pu ignorer certaines données essentielles du problème : la bicyclette peinte en vert, la bourse de peau et, surtout, la durée de la grossesse de la victime ? Ces omissions . avaient-elles été voulues ? Comment pouvait-on négliger volontairement tout ce qui plaidait en faveur de l'accusé et se concentrer uniquement sur les témoignages à charge, se faire ainsi l'avocat du diable, user de tout son pouvoir pour écraser une défense faible, incompétente, et obtenir une condamnation qu'on savait injuste ?

A cette seule pensée, la rage, la rancœur et la haine, montaient à la gorge de Paul et l'étouffaient. Il tremblait à l'idée qu'à cette porte le procureur pourrait paraître, qu'il lui faudrait se trouver face à face avec lui. Il aurait voulu fuir, mais ses jambes étaient de plomb, et il lui fallut s'appuyer à la barrière pour ne pas tomber. Enfin, avec un grand effort, il s'éloigna, chancelant, et, trouva refuge dans une rue fréquentée, au pied de la colline.

Rentré chez lui, jetant son manteau sur son lit, il se mit à arpenter nerveusement sa chambre. Il savait maintenant que Louisa ne lui avait pas menti. Mais que faire ? Il aurait voulu agir sans attendre. Les minutes passaient et son agitation croissait. Elle se faisait intolérable quand on frappa à la porte, qu'il courut ouvrir. Lena Andersen était devant lui, dans son manteau de pluie, tête nue. L'air piquant de la nuit, ou peut-être une marche rapide, avait rejeté en arrière ses cheveux blonds et rosi ses joues. Elle s'était arrêtée sur le seuil,

indécise, luttant contre une émotion qu'elle cherchait en vain à cacher.

— Paul... excusez-moi de vous déranger... il fallait que je vienne. Cet après-midi, au magasin... on est venu vous demander.

— Moi ? dit-il, surpris.

A sa vue, le visage de Paul s'était éclairci, puis contracté de nouveau. Aussi insidieux que le poison, le souvenir de ce que lui avait dit Harris lui revenait. Il lui était intolérable de penser à elle sous ce nouvel aspect. N'avait-elle pas cherché tout simplement à le duper ? Et, très froid :

— Ne voulez-vous pas entrer ?

— Non. Il faut que je rentre chez moi, dit-elle très vite. M. Harris a si mal agi avec vous...

— Il avait ses raisons.

Elle l'observait, non sans agitation. Au-dessus du col de son imperméable, on voyait le poulx battre sur le cou blanc.

— Avez-vous trouvé une autre place ?

— Je n'en ai pas cherché.

— Qu'allez-vous faire ?

Son anxiété, visible, le torturait. Mais il se reprit.

— Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien. Qui voulait me voir ? Quelqu'un de la police ?

— Non, non, s'écria-t-elle, la lèvre frémissante. Un drôle de petit bonhomme. M. Harris a été très grossier avec lui, et a refusé de lui donner le moindre renseignement. Mais j'ai pu échanger quelques mots avec le visiteur. C'est un certain M. Prusty, 52, Ushaw Terrace. Il veut vous voir ce soir.

— Ce soir ?

— Oui. L'heure importe peu. C'est très important, a-t-il dit.

— Je vous remercie, dit Paul avec calme. Vous venez de me rendre un grand service.

— Ce n'est rien... Je ne veux pas être indiscreète... Mais si je puis vous aider...

La sympathie qu'elle lui montrait le poussait à se confier. Mais il ne céderait pas à cette impulsion. Il ébaucha un sourire contraint — une grimace.

— Vous avez vos peines...

— Je n'en comprendrais que mieux les vôtres...

Elle attendait sa réponse, anxieuse. Puis ses lèvres se serrèrent, comme pour retenir un soupir.



Elle attendait sa réponse, anxieuse.

— Gardez-vous bien... au moins...

Elle le regardait intensément, et se détourna d'un mouvement vif. Elle était partie.

Un froid glacial l'envahit, un regret mêlé de honte devant sa faiblesse, qui lui faisait désirer la retenir. Il aurait voulu courir, la rappeler. Il en fut empêché, car à l'horloge de Ware Street il compta les coups et prit aussitôt chapeau et manteau. En descendant l'escalier, il se demanda ce que Prusty pouvait avoir à lui dire. Cet appel soudain s'accordait mal avec le caractère prudent du marchand. Sourcils froncés,

cherchant en vain à résoudre l'énigme, il se dirigea d'un pas rapide vers Eldon,

CHAPITRE XXII

Le temps avait enfin changé, la nuit était froide et venteuse. Sous un ciel gris de plomb, les rues s'allongeaient, désertes ; la ville tout entière s'immobilisait dans un silence glacé. Des flocons de neige voltigeaient, tombant avec un bruit doux. Au rythme de ses pas assourdis, Paul passa devant la boutique aux volets baissés et continua sa route vers Ushaw Terrace.

Le marchand était chez lui, drapé dans une épaisse robe de chambre. A la vue du visiteur, haletant et soufflant, il entrouvrit la porte plus largement. Paul entra après avoir secoué la neige de ses souliers. La pièce était toujours aussi sombre et poussiéreuse. Elle sentait le cigare froid et le poêle à gaz éclairait faiblement le tapis de peau de mouton.

— L'hiver est précoce, cette année, dit Prusty, l'œil aigu sous les verres de son pince-nez. Je le sais à mes poumons. Asseyez-vous. J'allais dîner.

Versant à son hôte l'inévitable tasse de café, il insista pour qu'il partageât avec lui le pâté de viande réchauffé sur le poêle. Malgré cet accueil cordial, Paul ne se sentait pas le bienvenu. Prusty l'observait discrètement, et la série de questions assez habiles qu'il posa lui permit de se renseigner très exactement sur les activités de Paul au cours des dernières semaines.

Il s'abstint de tout commentaire, mais il paraissait sombre. Il alluma un cigare, eut une quinte de toux et pencha sur le feu ses sourcils broussailleux.

— C'est donc comme ça, dit-il, pensif. Rien d'étonnant que l'histoire revienne sur le tapis. On la croyait enterrée, depuis le temps... Et maintenant, il semble qu'en collant l'oreille au sol, on entende un faible bruit dans la tombe.

Il y eut un silence. La pièce, assombrie par la neige serrée qui tombait maintenant, s'emplissait d'ombre.

— Oh ! Ce n'est encore qu'une rumeur, poursuivit Prusty. Mais il y a des signes, des symptômes.

— Oui... Pour le meilleur ou pour le pire, je ne saurais le dire, mais je

le sens dans mes os, le temps de la résurrection approche. Je le sens ici même. Et dans cette chambre, au-dessus de nous, ajouta-t-il en levant les yeux vers le plafond.

L'accent étrangement prophétique de Prusty fit frémir Paul, qui leva, lui aussi, la tête.

— Elle est vide, toujours ?

— Oui. Elle n'a jamais été occupée bien longtemps, depuis le crime.

Paul s'agita, mal à l'aise. Mais il lui fallait savoir.

— Vous avez à me parler. Serait-ce au sujet de mes démarches ' ?

— En partie, reconnut Prusty. Tout se sait : un écho, un soupir. Et cela s'infiltre parfois en de drôles d'endroits. C'est pour cela que je vous ai fait demander de venir me voir.

Joignant les mains pour réprimer un nouveau frisson, Paul se pencha, attentif.

— Vendredi dernier, un homme est venu me voir, ici même. J'étais sorti, mais la femme de ménage, Mrs Lawson, a répondu au coup de sonnette. C'est une femme qui n'est pas bête et qu'on n'intimide pas facilement. Cependant, la seule vue de cet homme l'a fortement secouée. Vous me suivez ?

— Oui, très bien.

— Il n'avait pas d'âge, cet homme. Ni jeune ni vieux. Bien bâti et pourtant usé, malade. Ses vêtements ne lui allaient pas. La face dure et très pâle. Les cheveux tondus, à ras. Une tête de forçat, prétend Mrs Lawson.

— Qui cela pouvait-il être ? demanda Paul, les lèvres sèches.

— Dieu seul le sait,.. Moi, je l'ignore. Mais je parierais bien qu'il sortait de Stoneheath. Il n'a pas donné son nom. Avant de filer, il a laissé un message.

Lentement, Prusty sortit de la poche de son veston un petit papier qu'il déroula et tendit à Paul. On y déchiffrait quelques mots, d'une écriture minuscule, à peine lisible. Paul les lut et les relut :

« Ne te laisse pas manœuvrer, bon Dieu ! Demande à voir Charles Castles, dans le Passage. Il te dira ce qu'il faut faire. »

Quel sens donner à cela ? Qui avait écrit cet appel désespéré ? Paul se raidit brusquement sur sa chaise, pétrifié par l'idée qui venait de surgir en lui. Non, c'était impossible ! Et pourtant... Ce papier, était-ce son père qui, par une voie secrète, l'avait confié à un prisonnier sur le point d'être libéré ?

Une secousse électrique galvanisa Paul. Dans ce cri d'appel, il voyait une nouvelle inspiration, l'ordre d'aller de l'avant. Il roula le papier

— Puis-je garder ceci ?

Le marchand eut un geste vague :

— Je suis content que vous m'en débarrassiez. Je ne tiens pas à me mêler à ce genre d'affaires.

La nuit envahissait la pièce. Le réchaud à gaz éclairait faiblement les briques de l'âtre et, aux coins des vitres, la neige s'accumulait. Plongé dans ses réflexions, pénétré d'un espoir nouveau, Paul restait immobile.

Soudain, on entendit marcher à l'étage supérieur.

Un instant, le jeune homme crut s'être trompé. Mais non ! Le pas reprenait, sourd et régulier. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, cette manifestation inattendue prenait un sens démesuré. Ses cheveux se hérissèrent. Prusty, lui aussi, s'était redressé et fixait le plafond, l'air égaré.

— Vous disiez que l'appartement était vide, murmura Paul.

— Je vous le jure.

Avec une agilité dont on ne l'aurait pas cru capable, Prusty se jeta dans l'entrée. Au même instant, à l'étage supérieur, une porte claqua et des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier. Le premier mouvement de Paul avait été de suivre Prusty ; une exclamation l'arrêta dans le vestibule. Les nerfs vibrant, les yeux fixés dans la demi-obscurité, il écoutait ardemment. Un salut lancé d'une voix qui lui était inconnue, puis la réponse de Prusty, sur un ton normal. Un bref entretien, que vint terminer un double « bonsoir », aimable.

Une minute plus tard, Prusty revenait, s'essuyant le front. Il ferma la porte, alluma le lustre à gaz et se tourna, l'air embarrassé, du côté de Paul.

— C'était le propriétaire, expliqua-t-il. Le vent a enlevé quelques tuiles du toit et il voulait se rendre compte.

Prusty serra sa robe de chambre sur ses épaules.

— A rester dans l'obscurité, cela vous joue parfois des tours. On s'imagine de drôles de choses. ..

— Le papier que vous m'avez remis est bien réel, lui.

— Oui, dit Prusty. Et quand j'ai entendu ce bruit, en haut, que je me suis jeté dans l'escalier... mon Dieu, j'ai cru revivre certain soir, il y a quinze ans de cela. Encore une goutte de café ?

Paul déclina l'offre. Il lui fallait marcher. Ces mots pâlis, sur ce chiffon de papier, lui brûlaient la peau au travers de l'étoffe. Il ne pensait plus à la bicyclette verte, ni à la bourse en peau humaine, dont l'importance lui avait encore semblé capitale une heure plus tôt. Cet appel avait tout balayé dans sa mémoire.

Il courut chez lui, l'esprit en déroute, enfiévré. Ses démarches avaient-elles provoqué cet appel lamentable ? Ou la démarche et l'insuccès de Birley étaient-ils, par des voies mystérieuses, venus aux oreilles du prisonnier dans sa cellule ? Paul poussa un soupir étouffé ; cette attente était plus qu'il ne pouvait supporter. Mais il tenait maintenant un fil conducteur : il le suivrait, jusqu'au bout.

CHAPITRE XXIII

— Vous êtes en retard d'une semaine de loyer.

C'était la propriétaire de Paul, qui finissait de s'habiller.

— Je suis un peu démuni, Mrs Coppin, Pourriez-vous attendre jusqu'à samedi ?

Debout sur le seuil de la chambre, son peignoir sale étroitement serré sur sa poitrine plate, elle le regardait, irrésolue. Il avait perdu sa place, et bien qu'elle ne manquât pas de cœur, la sympathie était, dans le combat pour la vie, un luxe qu'elle ne pouvait pas se permettre sans danger.

— Rien à faire, dit-elle enfin. Je vous donne jusqu'à demain soir. Si vous ne pouvez pas me payer, il faudra partir. Et je serai obligée de garder vos affaires.

Il n'avait pas l'intention de chercher une place et il ne lui restait plus que dix shillings en poche. Mais il ne voulait pas faire tort à sa logeuse. Celle-ci partie, il ouvrit sa valise, inventoria son maigre bagage, y compris sa montre en argent et sa chaîne. En les vendant, il pourrait peut-être bien payer ce qu'il lui devait. Il enfouit dans sa poche les papiers concernant l'affaire. Puis, avec un dernier regard à la chambre, il sortit.

Le Passage, où il arriva vers 10 heures, était un des plus vieux quartiers de Wortley, terrain de joute au moyen âge, puis champ de foire. Vers la fin du XIXe siècle, dégradation ultime, on y avait élevé des habitations ouvrières à bon marché — preuve que l'ère industrielle avait vaincu. C'était devenu, enfin, la « zone » de la ville, un entrelacs de ruelles sordides, parsemé d'immeubles en ruine. Tout le jour, Paul suivit ces rues, cherchant, sans succès, à trouver Charles Castles. Vers le soir, une pluie fine se mit à tomber. Résolu à tout oser, il s'enfonça au cœur du mauvais quartier, où, pour neuf pence, il fut admis chez un logeur « à la nuit ».

C'était un lieu encore plus misérable que la maison Hart, qu'il avait visitée, un jour. Il se composait d'un vaste grenier tout en longueur, auquel on parvenait par un escalier branlant. Les lits étaient faits de toiles tendues entre deux fortes cordes, comme des hamacs. A un bout

se trouvait une « cuisine » très sale, où une foule de loqueteux jouaient des coudes autour du fourneau, armés de poêles à frire et de gamelles, dans un nuage de fumée acre.

Avec un regard du côté de cette masse, Paul s'étendit tout habillé sur son hamac, et se couvrit de la mince couverture grise qui lui avait été fournie.

— Alors, on ne dîne pas, camarade ?



— Alors ! On ne dîne pas, camarade ?

Paul se retourna. Dans le hamac voisin, un petit homme au visage ridé lui souriait. Il s'appuyait sur un coude ; devant lui étaient posés des

sacs de papier sales. Il était vêtu d'un vieux pardessus, chaussé de souliers de tennis éculés, boueux, dont les trous avaient été tant bien que mal bouchés de carton. Ses doigts noueux plongeaient dans l'un des sacs, en tiraient un mégot, qu'il ouvrait d'un coup d'ongle avant de le vider dans le deuxième sac, le tout avec l'habileté que confère une longue pratique.

— Je ferai la cuisine pour deux, si tu as quelque chose à manger.

— Je regrette. J'ai mangé avant de venir, dit Paul.

— Veinard ! Moi, je pourrais avaler un bœuf, répliqua l'autre avec une grimace de regret. Avec les cornes.

Son travail fini, il referma soigneusement le sac plein et l'inséra sous sa chemise. Des miettes de tabac restant au fond du second sac, il roula une cigarette, qu'il glissa derrière l'oreille. Puis, sautant à terre — petite caricature d'homme, — après un clin d'œil à Paul et un hochement du menton en direction de l'avis placardé au mur : « Défense de fumer », il s'en fut du côté des latrines.

QUAND il revint, Paul se pencha vers lui :

— Je cherche un dénommé Castles.

— Vous connaissez ça ?

— Charlie Castles ? Oui, j'ai entendu parler de lui, comme tout le monde.

— Où puis-je le trouver ?

— Il est absent, pour l'instant. Un boulot sans doute. Reviendra dans quelques jours. S'il ne se fait pas coffrer en route. Reste dans les parages et je te ferai signe.

Il y eut un petit silence.

— ... Tu sais ce qu'il fait ?

— Non, dit Paul, secouant la tête.

L'autre eut un petit rire nerveux.

— Eh bien ! tu l'apprendras, camarade.

— Dites-le-moi.

— C'est un type, dans sa partie. Book à la tire sur les champs de courses... Receleur à l'occasion. Il a tiré des années de tôle. Vols, attaques... Toute la lyre. Pour l'instant, il est en liberté conditionnelle. Un régulier, quoi. Quand on pense à ce qu'il a été ! Il a descendu l'échelle.

— Je vois, dit Paul. De quelle prison sort-il ?

— De Stoneheath.

Paul se tut brusquement. Dans le dortoir, le vacarme grandissait : cris, jurons, éclats de rire. Quelqu'un se mit à jouer de l'harmonica. Ce ne fut guère que vers minuit que le calme s'établit. Paul dormit mal.

A 6 heures du matin, le logeur vint lâcher l'une des cordes, ce qui eut pour résultat instantané de vider les hamacs de leurs occupants. Ceux qui voulurent poursuivre leur somme furent très vite contraints de s'activer à coups de souliers. Paul sortit avec les autres, flanqué de son voisin, qui le guida vers le premier café, devant le comptoir duquel il s'arrêta, soufflant dans ses doigts gourds, tapant du pied, l'œil allumé par l'espoir.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un jus, camarade ? Ta tournée. Je n'ai pas de petite monnaie.

Paul sacrifia quelques pence et offrit café et petit pain.

Il s'appelait Jerry. Jerry l'âne, pour les copains. Fauché comme les blés, il l'avouait. Sans travail depuis des années, mais connaissant toutes les combines. Son occupation habituelle était la « pêche aux mégots » — le mélange se revendait trois shillings six pence la livre. Mais, par mauvais temps, la pêche ne rendait pas, et, ce matin-là, il avait l'intention de tâter d'un « sandwich ». Il offrit à Paul de l'accompagner :

— Viens donc, camarade. Bien fringué comme tu l'es, t'es sûr d'être accepté.

Paul faillit refuser, et se ravisa. Après tout, pourquoi pas ? Pour trouver Castles, il lui fallait rester en contact avec son compagnon de la nuit. Et puis, il fallait vivre aussi. Il suivit l'autre en direction de Dukes Row.

A l'entrée d'une impasse, devant une cour triste, ils prirent place sous une pancarte portant la raison sociale :

à la queue d'une file déjà formée le long d'une palissade. Au bout d'une heure environ, la barrière s'ouvrit et on laissa entrer les vingt premiers, dont Paul et son compagnon.

Dans la cour les attendait une rangée de « sandwiches » décorés d'une réclame eu rouge et en jaune pour le «Théâtre du Palace». Imitant les autres, Paul s'avança vers l'un d'eux, le posa sur ses épaules et regagna le trottoir. La ligne reformée, il emboîta le pas de Jerry.

Tout le jour, la file des hommes-sandwiches parcourut en tous sens les rues les plus fréquentées de la ville. Les panneaux étaient lourds et mal conçus, bien faits pour mâcher les muscles des épaules. Mais, à 17 heures, on rentrait à Dukes Bow et chaque homme recevait deux shillings neuf pence pour la journée. En sortant de la cour, Jerry dit :

— Allons manger.

Et, toujours souriant, il mena son compagnon à la plus proche gargote.

Paul s'employa ainsi toute la semaine. C'était une tâche humiliante — pour attirer l'attention, les hommes portaient quelque vêtement baroque. On coiffa Paul d'un vieux haut de forme défoncé. Vers midi, alors qu'il paraissait Ware Street, il vit l'une des vendeuses du Bonanza, Nancy Wilson, venir à sa rencontre. Si vite qu'il eût baissé la tête, elle le reconnut, et il sentit peser sur lui son regard surpris.

Peu lui importait. Grâce à l'argent qu'il recevait, il pouvait subsister : neuf pence pour le dortoir, et le reste pour la nourriture. Il était plus économique d'user de la cuisine commune et, sur le conseil de Jerry, Paul acheta une poêle d'occasion au logeur. Un bas morceau de viande avec des oignons emplissait l'estomac.

Le dortoir abritait un monde étrange et mouvant, la lie et l'écume de Wortley. Aucun de ces hommes n'avait de travail fixe . et les meilleurs d'entre eux dépendaient des hasards de l'embauche. Qu'un train de péniches arrivât sur le canal, qu'il y eût un égout à poser, qu'une neige épaisse bloquât les rues et, selon le mot de Jerry, on mangeait et on buvait. D'autres s'adonnaient à des occupations plus singulières : chiffonniers, piqueurs d'os ou chasseurs de bouteilles ; êtres silencieux et furtifs, fouillant les boîtes à ordures, penchés en avant, les yeux fixés au sol, à la recherche perpétuelle d'un trésor : porcelaine dépareillée ou vieux bouts de métal. Les artistes de la# rue formaient aussi une bande curieuse. Il y avait le contorsionniste qui amusait la galerie en mangeant une saucisse qu'il tenait entre les doigts de pied ;

l'aveugle joueur de violon qui, débarrassé de ses lunettes bleues et de la canne blanche avec laquelle il tâtait pathétiquement le sol, lisait chaque soir son Courrier au lit ; le chanteur spécialisé dans les queues aux guichets des théâtres. Enfin, venaient les infirmes : le cul-de-jatte marchant sur les mains et ses moignons, le faux paralytique, le malade exhibant ses plaies ouvertes, et les mendiants, hardis et sans honte. Beaucoup étaient corrompus et vicieux. Certains malades jusqu'à la moelle. Entassés dans le dortoir mal aéré, crasseux, ronflant ou criant dans leurs cauchemars, ils émettaient, aux heures noires, une odeur fétide qui se mêlait à la puanteur des latrines.

Cette promiscuité affecta bientôt Paul, le poussa au désespoir. Il commençait à croire qu'il ne résoudrait jamais le mystère et, sous le faix qui l'accablait, se prit à envisager quelque action décisive qui couperait une fois pour toutes les liens qui l'enserraient. Le joug de l'injustice enflammait chaque jour davantage sa jeune âme, et tout au long des nuits sans sommeil, sa haine se faisait plus intense contre la cause essentielle des souffrances de son père : contre le procureur, Matthew Sprott.

A la fin de la semaine, la Société de publicité cessa d'embaucher ses hommes - sandwiches. Congédié, Paul se tourna vers Jerry, qui haussa les épaules :

— Cela arrive assez souvent. Ils envoient leurs réclames par la poste. On va essayer de la gare.

Ils s'en furent ensemble devant la gare, où, pendant deux jours, ils se tinrent à la recherche d'une valise ou d'une malle à porter, évitant les porteurs, furieux de cette concurrence déloyale. Les maigres pourboires reçus permirent à Paul de tenir jusqu'au samedi. Comme ils entraient au dortoir, ce jour-là, Jerry, s'arrêtant court, désigna du doigt un homme d'une quarantaine d'années, grand et maigre, au visage très pâle et envahi par une barbe de plusieurs jours, portant un costume marron, un chapeau melon et un cache-nez de couleur foncée.

— Tiens, voilà pour toi, camarade, murmura-t-il, C'est Castles. Mais... sois prudent.

CHAPITRE XXIV

Cette nuit-là, tard, dans une petite chambre louée par Castles dans une rue voisine, Paul se trouva en face de l'homme qu'il avait attendu avec tant d'anxiété. En dépit de sa mise négligée et de sa voix rauque, il était, comme le supposait Jerry, instruit et intelligent. D'apparence, il évoquait d'assez près l'homme de loi. Dans ses yeux jaunes, on retrouvait l'expression glacée, impitoyable, du juge accoutumé à laisser tomber dans le silence du tribunal une sentence bien tournée. Quoi qu'il ait été, dans le passé, il était en tout cas incontestablement tombé dans les ombres épaisses des bas-fonds.

— Je te surprends, n'est-ce pas ?

Et ces premiers mots répondaient si bien aux pensées de Paul que celui-ci rougit de confusion.

— Ne te donne pas cette peine, poursuivit-il. Je n'existe plus.

L'œil restait impassible, mais les lèvres pâles se tordirent dans un rictus méprisant :

— Que me veux-tu ?

Sans répondre, Paul lui tendit le papier que lui avait remis Prusty. Castles le déroula, le lut et, avec une sorte d'indifférence amère, le lui rendit :

— C'est cela qui t'amène ?

— Qui m'a envoyé ce message ? demanda Paul d'une voix creuse. Mon père ?

Un silence bref, mais très lourd.

— C'est possible, dit Castles.

— Alors... vous le connaissez ?

— Peut-être.

— A Stoneheath ?

— Dans cet enfer... oui... Sache que nous y avons des appartements voisins. Nous parlions la nuit... Au télégraphe... Quand il n'était pas puni de cellule.

Paul passa sa main sur son front brûlant.

— Comment va-t-il ? dit-il dans une sorte de hoquet.

— Mal.

Tirant de sa poche une pincée de tabac et une feuille de papier de riz, Castles roula une cigarette, d'une seule main.



Castles roula une cigarette d'une seule main.

— ... Il ne pourrait pas aller plus mal.

Malgré tout son courage, Paul sentait son cœur se briser.

— Vous n'avez rien à me dire ? Aucun espoir à me donner ?

— Peut-on espérer quelque chose à Stoneheath ?

Les battements de son cœur assourdissaient Paul. Il devait pourtant y avoir quelque chose derrière la réserve sinistre de cet homme. Il se mordit violemment les lèvres.

— POURQUOI m'a-t-on dit de venir vous voir ?

— Ton père savait que j'allais être libéré. Il m'a confié ce ramassis de stupidités.

Paul prit les papiers qu'on lui tendait : une pincée de chiffons de papiers sales écrits au crayon. Et, à les lire — et les lire sans peine, — il sentit son espoir décroître lentement et mourir. Ce n'étaient que cris dans le désert, plaintes et protestations sans cesse répétées, preuves d'une souffrance qui perçait le cœur de Paul, qui n'apportaient rien de nouveau, rien de tangible. Lentement, il releva les yeux. Castles attendait avec une patience froide, mais exemplaire.

— Alors, vous ne pouvez pas m'aider ?

— Cela dépend, dit lentement Castles, tirant à petits coups sur sa cigarette, de l'aide que tu veux avoir.

— Vous le savez très bien ! s'écria Paul. Tirer de la tombe un malheureux enterré vivant depuis quinze ans.

— On ne sort pas du tombeau.

— Je le ferai sortir ! jeta Paul. Il est innocent... et je le prouverai. Je trouverai le véritable assassin.

— Mais non ! dit Castles dédaigneux. Au bout de quinze ans, tu ne peux rien. Il est loin, celui qui a fait ça. Il a changé de nom. Une nouvelle identité. Mort peut-être. Rien à faire.

Il prenait son temps, pour donner plus de poids à ses paroles, et un voile vint obscurcir ses yeux, obstinément fixés sur Paul :

— ... Pourquoi ne pas t'en prendre au meurtrier légal... à celui qui a fait enfermer Mathry ?

— Que voulez-vous dire ?

— L'homme qui l'a poursuivi.

Paul eut un violent sursaut et se redressa :

— Qui êtes-vous donc ?

— Ce n'est pas un secret, dit l'autre, après un silence, avec une indifférence voulue. J'ai un casier judiciaire : travaux forcés à temps pour escroquerie. C'est du moins comme ça que ça a commencé. Il aurait suffi d'un peu de clémence... me permettre de rembourser. Ce délai, je l'ai demandé au juge ; j'ai prié, supplié. Sept ans de travaux forcés.

Un long silence se fit.

— Nous sommes du même bateau, reprit Castles, toi et moi. C'est pour cela sans doute que Mathry a jugé bon de nous mettre en relations. Toutes nos souffrances, nous les devons à un seul homme. Et nous n'avons encore rien fait.

—Faire ? Que faire ? s'écria Paul dans un cri de détresse, enfouissant sa tête entre ses mains.

Et la voix incisive reprenait :

— Tu ne connais pas ce bon monsieur ?

— Non.

— Que cela ne te tracasse pas, dit l'autre en ricanant. Nous sommes tombés bien bas, mais il a toujours été permis à un chien de regarder un évêque.

Une étrange lueur passa dans ses yeux.

— Ce qu'il te faut, c'est un peu de distraction. Que penserais-tu d'un après-midi au théâtre ?

— De la distraction ? répéta Paul, suffoqué.

— Pourquoi pas ? Tu ne lis pas attentivement les journaux, sans quoi tu saurais qu'on nous offre depuis dix jours un spectacle de choix...

deux grands artistes... des premiers rôles. Une des plus grandes attractions de Wortley, et gratuite, par-dessus le marché !

Le ton de Castles s'était abaissé et glaçait Paul jusqu'aux os.

— ... Session de la Cour d'assises, sous la présidence de Lord Oman. Procureur Matthew Sprott... Ça ne te dit rien d'aller voir ça ?

Paul n'aurait pu prononcer un seul mot.

— ... Une occasion unique... Le dernier jour d'audience, reprit Castles, ironique. Pourquoi ne pas venir avec moi demain, dans l'après- midi, et voir comment ils s'en tirent ?

— De quoi ?

— Du procès. Oh ! Une toute petite chose. Une malheureuse gosse qui a tué son amant d'un coup de couteau. Mais le bonnet noir, c'est toujours intéressant... très élégant... et toujours bien porté.

— Non, dit Paul, violemment.

Le visage de Castles se durcit. Le regard de ses yeux jaunes transperçait littéralement Paul.

— Tu as peur ?

— Non. Mais je ne vois pas la nécessité d'aller voir cela.

— Tu as peur, te dis-je. Je croyais que tu avais du cran, et je me suis trompé, reprit Castles en s'animant. Tu te disais déterminé à en finir, une bonne fois. Alors, vas-y, bon sang ! Ne comprends-tu donc pas qu'il y a, dans le monde d'aujourd'hui, deux classes, deux camps ? Ceux qui se servent, et ceux qui n'osent pas ?

Il se dressait, pâle comme un mort, les narines dilatées.

— Quel jeu crois-tu que nous jouons, toi et moi ? Je sais ce que tu cherches ! Mais toi, tu te laisses écraser, piétiner... Tu hésites... Tu voudrais courir avec le lièvre et en même temps chasser avec les chiens. Fais comme tu voudras. Si tu refuses mon aide, va ton chemin, j'irai du mien.

Il se leva, jeta le bout de sa cigarette dans la cheminée vide. Paul l'observait, torturé par l'indécision. Ce fut le mot « d'aide » prononcé par Castles qui, finalement, l'emporta. Il n'avait pas le droit de refuser un appui, si obscur, si discutable qu'il fût.

— C'est bon. Je viendrai. A quelle heure

— Non ! dit Castles, secouant la tête. C'est fini, nous deux.

— A quelle heure ? répéta Paul. L'homme lui fit face, tout en boutonnant son pardessus.

— Tu y tiens ? Vraiment ?

Il scrutait le visage de Paul.

— Bien. Devant le Palais de Justice, Demain. A 14 heures.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit.

CHAPITRE XXV

L'après-midi était gris et humide. Paul trouva l'ancien forçat au rendez-vous. Le Palais de Justice était un bel édifice de pierre grise, de style corinthien, avec de lourdes colonnes encastrées dans le haut portique. Au centre, dans une niche, une femme de marbre aux yeux bandés tenait la balance de la Justice.



Le Palais de Justice était un bel édifice de pierre grise.

Castles s'était rasé, avait mis un col blanc et une cravate noire. Il semblait bien connaître les lieux. Il fit passer son compagnon par une entrée latérale, le poussa vers une lourde porte d'acajou, gardée par un huissier, auquel, impassible, il tendit deux cartes d'admission. L'huissier y jeta un coup d'œil et, mettant un doigt sur ses lèvres, les introduisit dans une petite galerie réservée au public, où ils s'assurèrent deux sièges vacants.

Au-dessous d'eux, la Cour au complet : le juge en robe sous son dais ; à un bout de la salle, les jurés dans leur box, à gauche ; les témoins à

droite, le banc de la défense garni de robes et de perruques et, au centre, le banc des accusés, où une jeune femme, les épaules couvertes d'un châle bon marché, se tenait debout entre deux gardes, tête nue. Ce tableau, pour gris et sombre qu'il fût, heurtait jusqu'à la douleur la vue de Paul. Cramponné à la rampe de la galerie, il observait, intensément, Lord Oman. Sa Seigneurie était un grand vieillard courbé, semblait-il, sous le faix des honneurs. Son visage, couleur lie-de-vin sur la blancheur de l'hermine, était hautain, figé dans une expression de sévérité implacable. De lourdes bajoues encadraient son nez en bec de rapace, et dansaient comme les fanons d'un bulldog. Sous d'énormes sourcils broussailleux, les yeux vivaient, séniles, mais terribles encore.

Une pression sur son bras fit se tourner Paul vers son compagnon qui, du doigt, lui désignait l'homme qui venait de se lever, face au tribunal.

— Ne t'occupe pas d'Oman, il est gâteux. Regarde... là... ton ami... Sprott.

Paul sentit son front se mouiller à la vue de la forme massive du procureur, en perruque bouclée et robe noire. Ses joues glabres, son menton proéminent accusaient leurs lignes dures dans la pénombre de la salle. Lèvres serrées, il laissait errer son regard inquisiteur ; on devinait l'acteur cherchant son public. Après une pause calculée, il s'adressa au jury pour récapituler l'affaire.

Les faits étaient dès plus simples dans leur horreur. L'accusée était une femme des rues. Elle avait, évidemment, un « protecteur », l'ami qui l'attendait au coin de la rue, qui avait vécu de ses maigres gains immoraux ; qui, en fait, l'exploitait quand il ne la brutalisait pas. Un soir, sans provocation, ayant trop bu, dans une crise de dégoût et de remords, elle l'avait frappé d'un couteau de cuisine, avec lequel elle avait ensuite tenté de se suicider.

Il semblait qu'une aussi pauvre affaire n'eût nul besoin de commentaires, et pourtant Sprott s'étendait complaisamment, mettait en valeur ses aspects les plus sordides, indiquait au jury qu'il ne pouvait être question de compromettre le verdict par l'octroi des circonstances atténuantes. Si l'accusée avait, délibérément, tué son protecteur, elle était indiscutablement coupable de meurtre. Paul eut l'impression qu'il usait, pour ce qu'il estimait être sa cause, de toutes les ressources de l'art théâtral. Il avait soif d'écraser, de condamner. En fin de péroraison, il conclut par un geste dramatique : celui de l'assassin transperçant le cœur de sa victime, et s'assit au milieu d'un silence de mort.

— Regarde-le bien, souffla Castles à son voisin. C'est comme ça qu'il a « eu » Mathry.

Paul, le regard rivé sur le procureur, n'avait pas besoin de cette recommandation pour éprouver une émotion si violente, si intense, qu'une faiblesse le saisit, glaçant son front, faisant trembler ses genoux. Il avait déjà, au cours de sa vie, connu l'antipathie instinctive : certaines natures s'opposent, par essence, et une vague d'animosité passe entre elles, à première vue. Mais, dans le sentiment qu'il éprouvait maintenant, il y avait plus que de la simple aversion. Tout en lui s'insurgeait. Il s'imaginait maintenant ce que cet homme avait pu dire de son père, tout ce dont il avait pu le charger, le flot de vitupérations dont il l'avait submergé. Il se rappelait, d'après la photographie parue dans le journal, l'expression de bête traquée qu'on lisait sur le visage de son père, pendant qu'il répondait : aux questions du procureur, de cet homme assis à l'aise, sous ses yeux.

Il est bien vrai que de la familiarité excessive naît le mépris et que l'habitude émousse la sensibilité la plus vive. Néanmoins, il y avait, dans le maintien étudié de cet agent de la Couronne, un élément tellement hors de l'humanité qu'il faisait naître dans le cœur de Paul un sauvage désir de vengeance.

Le silence se fit soudain. La défense en avait terminé, le juge avait fait connaître ses conclusions. Dans un bruit de pas traînants, le jury se retira pour délibérer et la Cour l'imita.

— 16 heures, fit remarquer Castles, serrant ses lèvres pâles. L'heure du thé.

— Comment pouvez-vous...

— Pour eux, c'est le travail de chaque jour, répliqua Castles d'un air d'indifférence cynique... Oman, Sprott et Cie. Je me demande combien de malheureux ils ont liquidés ces quinze dernières années. Tu veux sortir ?

— Non, fit Paul, les dents serrées, en se détournant.

Son autre voisin mangeait un sandwich tiré d'un sac de papier, comme un habitué — petit homme à la poitrine creuse, aux cheveux rares collés sur un crâne de cire. Se penchant vers Paul, il glissa, en confidence :

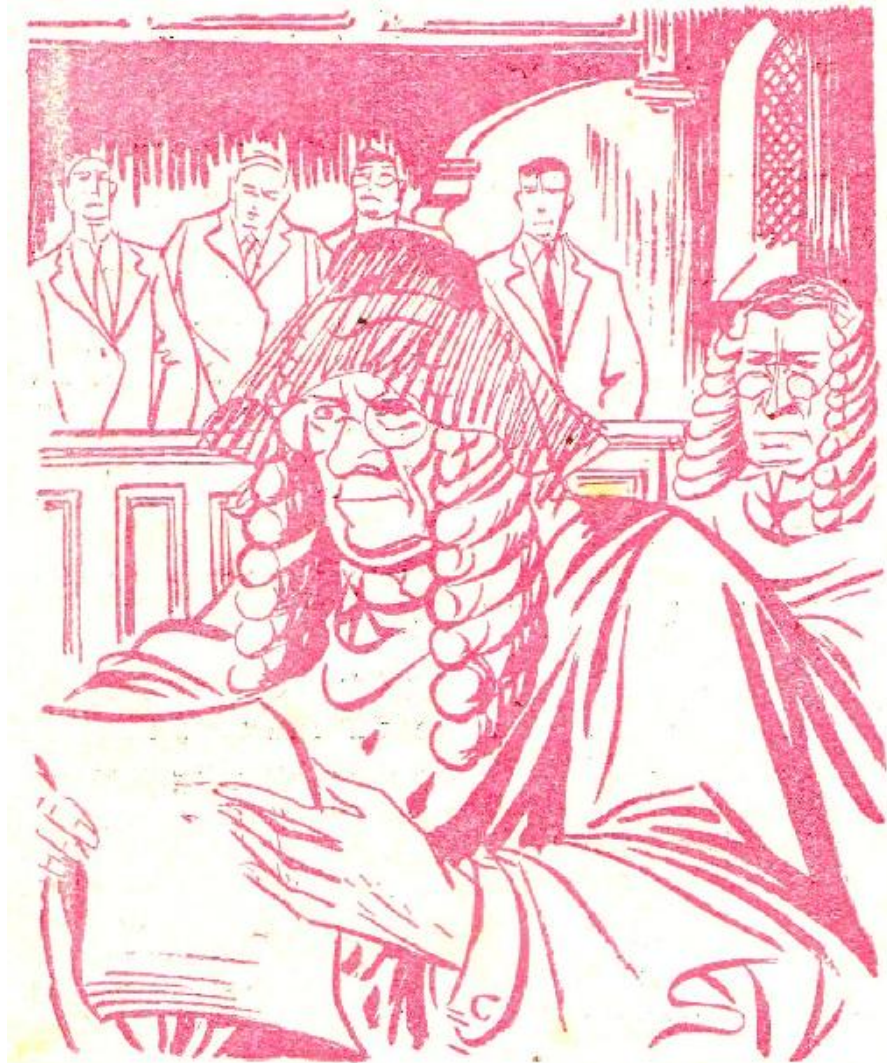
— Vous arrivez un peu tard. Vous avez manqué le plus beau. Sprott a été bon dans ses conclusions, mais si vous l'aviez entendu ce matin ! Il

l'a servie, l'accusée ! Déchet de ruisseau... Vénus du trottoir... Rebut d'humanité... Elle pleurait tout ce qu'elle savait. Maintenant, c'est du tout cuit. Ça ne va pas traîner. Dix minutes, tout au plus. Rien qu'à voir la tête du président du jury — encore un qui est malheureux en ménage — il n'y aura pas de rémission. C'est rigolo, hein ? Ça bat tous les matches de football. Moi, je viens tous les jours.

Un carton pour la revue. Etaient-ils tous comme cela ? se demandait Paul. L'air surchauffé l'étourdissait jusqu'à la nausée. Le jury rentrait, le juge, tous, enfin.

— Coupable !

Le petit voisin, un expert en la matière, l'avait prédit. Mais non pas le cri que poussa la malheureuse, enfouissant son maigre visage dans son châle, ni la quinte de toux qui secouait toute la salle, le tumulte interminable qui s'ensuivit. Sa Seigneurie, dépitée et hautaine, dut attendre. Puis le bonnet noir ; les yeux dilatés, Paul vit poser le crêpe sur la tête du juge, et lorsque celui-ci prononça les paroles fatidiques : « Suspendre par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive » — quinze années furent rayées, — il sut ce que son père avait ressenti. Une intolérable souffrance le paralysait ; il aurait voulu pleurer, il chercha son souffle et se retint, cramponné à la barre d'appui de la galerie.



« Suspendre par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. »

— C'est fini, dit agréablement Castles. Jolie représentation, hein ?

Hébété, Paul le suivit dans l'escalier, dans la vaste cour. Les vendeurs de journaux criaient déjà le verdict. Dans la rue, Castles s'arrêta.

— Allons-nous manger un morceau, quelque part ?

Visiblement, il évaluait, il jugeait les réactions de Paul, avec la curiosité froide qu'il aurait mise à observer un insecte à la loupe. Mais il y avait quelque chose de plus dans cet examen attentif... Sous ce front sinistre, Paul devinait des émotions plus violentes, plus sombres

que la sienne.

— Je ne pourrai rien avaler.

Castles posa une main sur le bras de son compagnon :

— Si nous allions prendre un verre chez moi ? Nous en avons besoin.

— Si vous voulez, murmura Paul, auquel plus rien n'importait.

CHAPITRE XXVI

Dans la petite chambre du Passage, Paul se laissa tomber sur une chaise, anéanti. Castles ferma avec soin les rideaux, tira une bouteille du placard et emplit deux verres.

— Nous l'avons bien gagné, dit-il en tendant l'un d'eux à son hôte. Cela ne te fera pas de mal. C'est du bon.

L'alcool réchauffa Paul et détendit ses nerfs. Dans sa détresse, il en sentait le besoin et ne se préoccupa pas de l'effet que la boisson pouvait avoir sur son humeur. Jamais, de sa vie, il n'avait éprouvé semblable amertume. Il vida son verre d'un trait et ne protesta pas quand Castles, penchant la bouteille, le remplit.

Posant son verre sur la cheminée, le forçat se prit à examiner le jeune homme du coin de l'œil. La crise venait. Oui, la chance unique, inespérée, lui souriait enfin. Il ne fallait pas gâcher l'occasion que lui livrait cette pincée de papiers glissée discrètement dans sa main par un compagnon de geôle, à l'exercice, dans la cour de récréation, quelques jours avant sa libération. Mathry, prisonnier à Stoneheath, ne lui était rien ; d'ailleurs, il était fini, condamné à perpétuité sans le moindre espoir de bénéficier un jour d'une mesure de clémence. Quant à Paul, il ne lui accordait pas une seule pensée, sinon pour voir en lui l'instrument providentiel de sa vengeance.

Au temps de son « accident », Charles Castles avait été expert d'une grande compagnie d'assurances. Célibataire, fervent du turf, il avait bien vécu, chassant à l'occasion, fréquentant régulièrement les champs de courses. Pour

un tel homme, astucieux et aventureux, rien (Se plus naturel que de « jouer » un bon tuyau. Avant su qu'on préparait une fusion entre sa propre maison, la Midland Countries Insurance Company, et la Haddon Hall Fire and Life Insurance Company — union qui devait immensément profiler à la seconde de ces sociétés — il vit tout de suite l'occasion de sa vie et, empruntant à la Midlred les fonds dont il pouvait disposer, il acheta cinquante mille actions de la Haddon Hall.

L'achat se fit discrètement, mais le mouvement était de telle importance qu'il ne passa pas inaperçu et que le bruit en vint aux

oreilles des autorités. Au grand désespoir de Castles, le shérif demanda un examen des livres. C'était Matthew Sprott. Castles s'en fut aussitôt le voir — il le connaissait personnellement — et lui demanda de surseoir à la vérification. Il demandait dix jours de délai. Très correctement, le shérif refusa. Il déclencha une action, Castles fut poursuivi, reconnu coupable et condamné au maximum. Entre temps, les actions Haddon triplèrent de valeur. Mais au lieu de faire un profit de soixante-dix mille livres, Charles Castles se vit infliger sept ans de travaux forcés.

Un tel homme ne pouvait pardonner ; sans cesse, il avait haï Sprott et cherché inlassablement à se venger sans danger pour lui. Et voici qu'après tant d'années, survenait le fils de Mathry, un jeune idiot idéaliste, plein de l'intention — stupide — de vouloir « laver l'honneur de son nom ». Vraiment, il y avait de quoi rire ! Dans les milieux où Castles évoluait maintenant, tout ce qui touchait à l'activité de la police était couramment connu, et il n'avait pas été long à être mis au fait des efforts maladroits de Paul. Quoi de plus simple, pour un individu d'esprit aussi subtil, que de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui ?

Incapable de résister plus longtemps à la haine qui le poussait, Castles, le visage impassible, marcha vers Paul.

— Je dois admettre que tu t'es bien comporté cet après-midi, dit-il en s'asseyant sur le bras du fauteuil. Et tu as compris, j'en suis convaincu.

Paul ne répondit pas.

— ... Peut-être ai-je été, hier, injuste à ton égard. Tout a mal tourné pour toi ; la police t'a inquiété et je ne te blâme pas d'avoir un instant perdu courage. Mais, vois-tu — il secouait la tête — c'est vouloir enfoncer un mur avec la tête. C'est pour cela que je tenais à te montrer aujourd'hui nos beaux messieurs à l'œuvre. Oh ! pas tant Oman, qui n'est plus qu'un vieux chien poussif, bien qu'il aime encore l'odeur du sang. C'est surtout de Sprott que je veux parler.

A prononcer ce nom, son visage s'assombrit et, en dépit de ses efforts, son ton prit la dureté de l'acier.

— C'est lui la cheville ouvrière du système, le plus délesté des réactionnaires de la ville de Wortley. Je ne pourrais pas te dire tout ce qu'il a fait ; toujours indirectement, toujours sous le manteau. C'est lui qui a jeté Mathry dans l'enfer de Stoneheath. Et aussi longtemps qu'il sera en vie, tu ne parviendras pas à sauver ton père.

Dans le silence qui suivit, une vision du procureur triomphant, supérieur, assaillit Paul, et une étrange fièvre vint courir dans ses veines.

Castles, son calme revenu apparemment, continuait son monologue :

— Oui, les autres n'ont été que stupides. Dale, par exemple, n'est qu'une brute qui ne connaît que son « service ». Il a dû être convaincu qu'il avait raison. On ne peut pas s'abaisser jusqu'à le haïr. Oman, le juge, est un empiriste. Mais Sprott, c'est différent. Sprott est un esprit brillant. Il s'est certainement aperçu des faiblesses de l'accusation. Et, néanmoins, il est allé de l'avant, a usé de toutes les subtilités de sa parole. Sprott a condamné ton père à un sort plus terrible que la mort. Il l'a enterré vivant. C'est lui le responsable. Oui, c'est lui.

Sous l'action de cette impitoyable logique, la fièvre montait en Paul. Il voyait clairement l'affaire, maintenant ; sous son vrai jour. Il se convainquit de la responsabilité du procureur. Comme par mégarde, la main de Castles vint se poser, caressante, sur l'épaule du jeune homme.

— Je comprends tes sentiments, va ! Je te plains. Comment t'en prendre à un tel homme, à l'abri derrière ses retranchements ?

Paul tourna vers l'autre ses yeux brillants.

— Il doit pourtant y avoir un moyen de l'atteindre.

— Non, Paul... Il n'y en a pas.

Castles parlait sur le ton de la commisération. Puis, hésitant, dans une contraction de tous les muscles de son visage :

— Un, peut-être... Mais non, c'est impossible.

Les yeux de Paul brillèrent dans sa face pâle.

— Impossible ? Pourquoi ?

Castles réfléchissait et parut prendre son parti :

— Non. Tu es trop jeune. Tu ne pourrais pas aller chez Sprott,.. chez lui... lui régler son compte...

Il AVAIT lancé à Paul un bref coup d'œil, et son souffle rapide démentait son calme apparent. Mais Paul n'était plus capable de déceler la passion qui secouait l'autre.

— Qui m'empêcherait d'arriver à lui ? Je le peux.

— Crois-tu ? demanda Castles frémissant.

Le jeune homme le regardait, sans bien comprendre le fond de sa pensée. Le sang cognait à ses oreilles, martelait ses tempes.

— Crois-tu ? répétait Castles.

Paul fit un signe de tête.

— C'est pour toi la seule façon d'obtenir justice... Prendre l'affaire en main. Qui pourrait te blâmer ? Toute la lumière sera faite. Si tu agis, ils seront bien forcés de revisser le procès. La vérité viendra au grand jour. Ils auront l'air d'imbéciles... si tu agis. Toute la responsabilité retombera sur eux... Et Sprott, l'agent, l'instigateur, écarté à jamais, fini, écrasé... Il l'a mérité largement, ton geste... justifié... si tu le veux...

Paul se leva brusquement. Ces mots le brûlaient. Le procès auquel il avait assisté, la vie infâme, démoralisante, de ces derniers jours, tout le poussait, l'aiguillonnait. Des traits de feu traversaient son cerveau. Emplissant son verre, il le vida d'un trait.

— Dis... murmura Castles d'une voix rauque. Pour le cas où l'on chercherait à te barrer la route... prends ceci.

Il lui tendait un automatique, un Webley noir et plat. Paul n'éprouva aucune surprise. Castles n'ajouta rien. Il ouvrit la porte, et Paul sortit. Dans l'escalier, il sentit l'arme peser sur sa cuisse. Il se jeta dans la rue obscure.

Resté seul, pressant d'une main son flanc, Castles s'appuyait au chambranle de la porte. Il cherchait à reprendre son souffle, la bouche crispée, les joues creusées. Puis, les doigts tremblants, il roula et alluma une cigarette, consulta sa montre. Un train pour le Nord partait dans dix minutes. Inutile de s'attarder. Il enfila son pardessus, tout en tirant à coups précipités sur sa cigarette. Une pensée secrète lui fit retrousser ses lèvres sur ses gencives pâles. D'un geste violent, il écrasa sa cigarette sous son talon et sortit.

CHAPITRE XXVII

Le même soir, Matthew Sprott, sortant du vestiaire de la Cour, s'arrêta sous le portique, indécis. Comment employer au mieux, les deux heures de loisir qui lui restaient, avant de dîner ? Un match de ping-pong se jouait au Burrough's Hall, Smith contre Davies. Excellent amateur, Sprott disposait chez lui d'une table de taille réglementaire ; mais la partie devait être déjà bien avancée. Il décida d'aller à son club, Léonard Square de Sherwood.

Le couchant s'éclairait d'une rougeur presque sinistre et illuminait, en particulier, un petit nuage pourpre, pas plus grand que la main. Ce nuage, chose étrange, retenait invinciblement le regard. N'aurait-on pas dit l'annonce d'un grand malheur, d'une calamité ? Sir Matthew se secoua. Ces dernières semaines, il n'avait pas été lui-même. Peut-être l'approche des élections, préparées dans la fièvre ?... Lui qui, si souvent, s'était vanté de « ne pas avoir de nerfs » ! Une bagatelle, un rien l'inquiétait maintenant. Pourquoi, par exemple, avoir attaché une telle importance aux rêves qui alarmaient tant sa femme ?

Ses sourcils se froncèrent. Ces stupides cauchemars n'avaient pas de sens. Ils avaient pourtant tous un point commun. Tous le concernaient, lui, et dans chacun d'eux, le malheur l'atteignait, brutal. Il était à l'audience et avait oublié son dossier ; il se levait pour s'adresser au jury et restait court dans sa péroraison ; le président le traitait durement, en termes incisifs ; il quittait la salle d'audiences et — la scène revenait fréquemment dans ses rêves — toute la salle se levait pour se moquer de lui, pour le huer. Ce dernier tableau surtout affectait sa chère femme, à laquelle il s'était confié.

Le rouge du ciel illuminait le visage de Sprott quand il arriva, morose, sur la place. Tout en prétendant mépriser ces hantises nouvelles qui affectaient si profondément Catherine, sa femme chérie, il se trouvait contraint de reconnaître qu'elles n'étaient qu'un écho de cette vieille affaire Mathry. Et, à mesurer les ravages causés par cet insecte infime sorti des marais du passé, une vague de colère furieuse le submergeait tout entier.

Il avait menti en prétendant devant le commissaire central avoir repris le dossier Mathry. C'eût été bien inutile ; sa mémoire était sans défaut, et il se souvenait du moindre détail. Comment aurait-il pu oublier,

même "après quinze ans, ce procès qui lui avait ouvert la voie du succès, qui l'avait poussé jusqu'aux plus hauts degrés de la hiérarchie judiciaire ?

Il revoyait le visage du prisonnier debout dans son box, une « jolie » figure, de celles qui impressionnent les femmes et font souvent leur malheur. Oui, de cela aussi, il avait joué, il l'admettait sans hésiter... Il s'était aussi servi des faiblesses de l'homme pour le mieux réduire, en faire une loque, le confondre. Pourquoi pas ? C'était son droit, son devoir de le « présenter » sous le jour le plus défavorable, d'employer tous les moyens pour gagner la cause du ministère public.

Il arrivait dans Léonard Square, dont la pelouse centrale était parsemée de statues des grands citoyens du passé, hantées par les pigeons, et, dans un grand effort, secoua ses préoccupations. Dans le grand vestibule du club aux lignes majestueuses, confiant pardessus et chapeau à un valet, il gagna une table de coin et commanda du thé. En l'attendant, il jeta un regard autour de lui.

Le Royal Sherwood était un club très fermé, recrutant ses membres dans les vieilles familles du comté et l'aristocratie des Midlands. Ici, Sprott n'était pas bien vu et il avait été blackboulé trois fois avant de pouvoir obtenir son admission ; réussite qui avait profondément flatté sa vanité. Mais on l'enviait, c'était certain, et il était souvent tenté de se complaire dans cette impopularité, dans ce don qu'il possédait de briser tous les obstacles. Que de fois, devant la grande glace du vestiaire, au Palais, quand Burr, son vieux clerc au nez barbouillé de tabac, lui tendait, obséquieux, sa perruque, que de fois avait-il souri à son image et murmuré :

— Burr ! Je suis l'homme le plus haï de cette ville de Wortley !

Ce soir-là, il se sentait étrangement seul, et il aurait souhaité qu'on vienne s'asseoir à sa table, et lui parler. Son entrée était passée inaperçue. Tout au plus quelques brefs signes de tête, au passage.



Ce soir-là, il se sentait étrangement seul.

A l'autre bout du salon, quatre hommes jouaient au bridge et, parmi eux, Nigel Grahame, un membre du barreau, qu'il connaissait un peu. Une ou deux fois, les joueurs avaient regardé dans sa direction, et il avait eu l'impression qu'on parlait de l'affaire Mathry. Mais non ! C'était impossible. Et pourtant, pourquoi Grahame faisait-il mine de ne pas le reconnaître ? Tout en buvant lentement son thé, le procureur laissait aller ses pensées.

A son avis, Grahame était un être singulier, surprenant même. Fils d'un pasteur de campagne, il avait fait de brillantes études au Winchester Collège. De cette école fameuse qui l'avait profondément

marqué de son sceau, il était passé à Oxford. Il n'avait qu'un an de barreau quand son père était mort, lui laissant une petite rente : deux cents livres par an. Après les funérailles, il était parti pour l'étranger et, pendant cinq ans, avait mené une existence errante. Il avait été précepteur d'un jeune Autrichien souffrant de tuberculose, contraint de passer ses jours dans les hautes altitudes du Tyrol. Pour le reste, Grahame avait parcouru l'Europe, sac au dos, passant l'hiver dans le Jura et les étés dans les Dolomites, il adorait la montagne et les longues courses — il avait marché d'Oberwald à Innsburg, une étape de cinquante-deux milles.

Naturellement, cette vie décousue, sans but apparent, avait inquiété ses amis ; mais l'année suivante, Grahame était revenu à Wortley pour reprendre le collier, comme si de rien n'était. Il s'était fait une clientèle peut-être restreinte, mais choisie. Il le devait, disait-on, à son apparence et à ses manières : grand et mince, avec des traits pâles et réguliers, des yeux sombres d'ascète, il demeurait toujours égal à lui-même, correct, courtois et réservé. Mais sous cette impassibilité se cachait une intégrité absolue, raison profonde de sa réputation. Il était fanatique de l'honnêteté. On prétendait, souvent en sourdine, qu'il n'acceptait une cause que lorsqu'il la savait juste.

Ce fait suffisait pour provoquer l'ironie de Sprott. Quelle stupidité ! Comment irait le monde si chacun se conduisait comme un petit saint ? Malgré tout, Grahame restait, pour le procureur, un problème, une énigme.

Il se souvenait notamment qu'un soir, à l'occasion d'une grande réception donnée par sa femme à Grove Quadrant, connaissant le goût de Grahame pour, l'art et désireux de lui montrer ses propres richesses, il l'avait amené devant ses Constables. Grahame s'était montré parfaitement courtois, mais Sprott avait senti sa complète indifférence devant ses trésors, tout comme s'il s'était agi de faux sans intérêt ni valeur.

— Eh bien ! mon garçon, s'était-il écrié, impatienté par cette attitude, en tant que connaisseur, ne m'enviez-vous pas ?

— Pourquoi le ferais-je ? avait répliqué Grahame avec un sourire, alors que je puis voir d'aussi belles choses, pour le moins, de l'autre côté du Park, dans la galerie municipale.

— Mais que diable, mon cher, au musée, ce ne sont pas vos tableaux.

— Est-ce que les plus belles œuvres d'art ne font pas partie de notre

patrimoine, à tous ? avait répliqué Grahame, très suave, accentuant son sourire.

Cette réponse revenait fâcheusement à la mémoire de Sprott, et comme les joueurs quittaient leur table, une impulsion perverse le fit adresser un signe à l'avocat.

Celui-ci, après une imperceptible hésitation, traversa le salon.

— Prenez donc le thé avec moi, offrit Sprott avec une cordialité un peu trop marquée. Je suis seul.

— C'est déjà fait, dit Grahame, poli.

— Alors, asseyez-vous quelques minutes. Nous nous voyons trop rarement.

Toujours souriant, Grahame s'assit sur le bras d'un fauteuil.

— C'EST parfait, dit le procureur, mordant avec beaucoup d'appétit, semblait-il, dans un muffin. Je ne suis pas dangereux, quoi qu'on en puisse dire ici.

— Je vous assure,, commença Grahame avec un léger embarras, je n'ai jamais entendu...

Sprott partit d'un rire qu'il eût voulu un peu moins fort.

— Ne parliez-vous pas de moi, il y a un instant, avec les autres ? Il est difficile d'abuser un vieux renard comme moi.

Il dépassait la mesure, il le sentait.

— Ce n'est pas pour rien que j'ai exercé depuis des années mes facultés de déduction. Voyez-vous, Grahame, un homme n'atteint pas ma situation sans éveiller beaucoup de rancœur : on le surveille, on l'épie, prêt à mordre, à crier « Au loup ! ». Il suffit d'un demi-fou comme George Birley pour réveiller tous les roquets. N'est-ce pas votre avis ?

— J'ai lu l'entrefilet du Courrier sans y prêter la moindre attention, dit lentement Grahame.

— C'est un coup — éhonté — de publicité. Birley l'a monté par surprise. Le secrétaire d'État était furieux. Le soir même, à une réception chez les Aucaster, la femme de Birley a publiquement déclaré : « Je sais depuis longtemps que George est un imbécile, mais je voulais espérer qu'il aurait assez d'intelligence pour ne pas tirer sur

ses amis ! » Avez-vous jamais rencontré pareille stupidité, Grahame ? On m'a assuré qu'il ne pourrait pas se représenter aux élections.

Grahame avait baissé les yeux.

— Peut-être était-il sincère, dit-il enfin. En tout cas, ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux être un imbécile qu'un coquin ? Mais vous m'excuserez, ajouta-t-il en consultant sa montre. Il faut que je m'en aille.

Il prit congé très civilement,

Sprott, Je visage sombre, se versa une autre tasse de thé, qui lui parut amère. L'entretien n'était pas des plus satisfaisants, et le brusque départ de Grahame ajoutait à la sévérité de sa dernière réponse.

Il revoyait ses triomphes et se redressa, carrant ses épaules. Sa lèvre inférieure s'avança, provocante. On aurait pu le croire devant un jury. Il regrettait cet accès de faiblesse. Allait-il perdre son feu ? Ou s'arrêter à la porte du Parlement, alors que l'avenir s'ouvrait devant lui, magnifique ? Non... mille fois non !

Morose, il se leva et sortit. Le portier lui fit une plaisante remarque sur le temps. Avec une grossièreté voulue, il ne lui répondit pas. Montant dans un taxi, il lança sèchement son adresse au chauffeur.

A sa grande surprise, sa femme l'accueillit dans le hall. Elle l'embrassa et l'aida à retirer son pardessus.

— Matthew, un jeune homme vous attend, dans la bibliothèque. Il a été si patient... Ne voulez-vous pas le voir avant de dîner ?

Il haussa les sourcils et faillit lui faire remarquer que ses ordres étaient formels : il ne recevait personne chez lui. Mais il adorait Catherine et ne dit rien. Il inclina la tête et poussa la porte de la bibliothèque.

CHAPITRE XXVIII

Une belle pièce, vraiment, avec son épais tapis de laine crème, beaucoup de livres et de fines gravures aux murs. Immobile, tel une statue, Paul attendait depuis dix minutes. La femme du procureur l'avait fait elle-même entrer, une jolie femme d'une quarantaine d'années, très pâle et délicate, habillée d'une jolie robe grise. Elle le croyait, c'était visible, attaché au bureau du procureur.

— J'espère que vous n'apportez pas encore du travail à Sir Matthew? avait-elle dit.

Puis elle lui avait, demandé s'il voulait un verre de xérès et un biscuit. Devant son refus, elle avait souri encore et s'était retirée.

Cette pièce était très silencieuse. Puis, à l'étage supérieur, un piano s'était fait entendre. Des exercices, un Prélude de Chopin — le sept — joué lentement avec quelques fautes. C'était un enfant qui jouait, et il entendait parler et rire. Ce piano l'exaspérait. Il pensait à cet homme, à sa belle maison, à sa femme agréable, et à ses filles rieuses. Il pensait aussi à l'autre, dans sa cellule froide. Comparaison odieuse, insupportable. Enfin, un bruit de moteur. C'était Sprott, il le devinait. Il se raidit ; il était prêt. La porte d'entrée s'ouvrit et se referma. On parlait dans le hall. Une minute plus tard, la porte de la bibliothèque s'ouvrait.

Paul ne fit pas un mouvement. Il regarda le procureur sans mot dire. Sprott rompit le premier le silence :

— Quelle est la raison de cette intrusion ?

Il était très en colère. En même temps, on lisait autre chose dans ses yeux, et Paul sut qu'il était reconnu.

— Vous n'avez aucun droit à vous présenter ici. C'est mon domicile privé.

Cette remarque était révélatrice, et Paul devina la fêlure cachée sous la façade imposante. « Cet homme, pensa-t-il, n'a pas le droit de condamner. » Sa tête se dégagait soudain, ses pensées se firent claires comme le cristal.

— Une question peut, à force d'attendre, devenir urgente, dit-il lentement.

Sur le front de l'autre, les veines se gonflaient. Il était resté près de la porte. Faisant appel à toute sa dignité, il redevint l'acteur qui récite un texte longuement étudié.

— Je ne vous cacherai pas le fait que je suis au courant, depuis quelques mois, de votre présence et de vos mouvements dans cette ville. Vous êtes le fils d'un condamné à vie et vous cherchez à faire rebondir une affaire jugée il y a quinze ans de cela.

— Certains doutes subsistent, dit Paul. Des faits, nouveaux...

Un instant, Sir Matthew céda à la colère.

— C'est idiot ! lança-t-il, rageur. Après quinze ans, c'est une impossibilité légale. C'est vous qui avez provoqué cette scandaleuse demande en révision auprès du Secrétaire d'État, qui a refusé catégoriquement ?

— Mais vous ? dit Paul. Dans ce procès, vous avez été le ministère public. Et vous serez bien forcé d'agir, quand vous serez convaincu que mon père est innocent.

— Convaincu ? Je ne le suis pas ! cria Sprott, hors de lui.

— Vous le seriez, si vous m'écoutiez. Le moins que vous puissiez faire est d'entendre les témoignages nouveaux.

La fureur étouffait Sprott. Le sang empourprait son visage. Se contrôlant avec peine, il retrouva son calme.

— Je vous prie de sortir, dit-il d'une voix soudain glacée. Vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous demandez là... Les difficultés techniques, la machine judiciaire, les répercussions inévitables... Vous êtes comme l'enfant qui veut jeter à bas une maison parce qu'il croit que, dans les fondations, une brique a été mal posée.

— Si les fondations cèdent, la maison s'écroulera.

Sir Matthew ne condescendit pas à répondre. Un rictus crispait ses traits. Mais ses petits yeux ne cessaient d'observer le jeune homme à la dérobée, et Paul devina, à n'en pas douter, la faille cachée. Non, cet homme ne consentirait jamais, à aucun prix, à reprendre le dossier, à demander la révision du procès inique. Cependant, il devait lui offrir

sa dernière chance.

— Lorsqu'un condamné a purgé déjà quinze ans de sa peine, n'est-ce pas l'habitude de le gracier ?

Sir Matthew, les yeux exorbités, injectés de sang, regardait toujours Paul de biais,

— Le Secrétaire d'État s'est prononcé à ce sujet, dit-il d'une voix coupante.

— Mais vous, balbutia Paul. Vous ne vous êtes pas manifesté. Un mot de vous, au bon moment, aurait une grande influence. Un seul mot... Parler d'un fait nouveau...

D' un geste définitif, presque sauvage, le procureur secoua la tête, déclinant toute responsabilité. De la main qu'il tenait derrière lui, il ouvrit la porte.

— Sortez..., Ou faudra-t-il que je vous fasse mettre dehors ?

Tout était inutile, Paul le voyait. Cet homme ne ferait rien, ne demanderait même pas une remise de peine. Figé dans son orgueil professionnel, rien n'importait, pour lui, que sa dignité, sa situation, son avenir. A tout prix, il les défendrait.

A cette pensée, une rage incoercible s'empara de Paul, et le désespoir le submergea, l'étourdit comme un poison. Castles avait raison. Son père, Swann, tout obstacle, toute obstruction avaient cédé devant l'inébranlable vanité de cet homme. Il ne restait plus qu'une solution. Il se leva. Ses muscles, ses jointures étaient raides et lui faisaient mal. Il n'était plus le maître de ses mouvements. Il marcha vers l'homme campé à la porte.

— Pour la dernière fois...

La voix lui manqua.

— Non.

Il avait une main dans la poche. Elle se crispait sur la crosse de l'arme. A son contact, l'acier s'était réchauffé, faisait maintenant partie intégrante de son corps. Son doigt était sur la détente, la pressait doucement ; il pouvait sentir la force du ressort. Il n'aurait même pas à sortir le pistolet de sa poche. Il était pointé sur Sprott, l'acteur, cette baudruche. Le procureur ne se doutait de rien. Son regard s'était

détourné. Sa face gardait sa grimace de dignité outragée. Paul était à deux pas de lui, de ce ventre replet d'homme bien nourri. [I n'avait pas peur. Il ferma les yeux, et ses lèvres s'entrouvrirent dans une sorte d'extase, de désir physique enfin satisfait.

Puis, soudain, un tremblement convulsif l'agita tout entier. Dans une sorte de renaissance douloureuse, il revint à la raison. Il fut lui-même. « Non, mon Dieu ! Ils appellent mon père un assassin. Vont-ils faire de moi un meurtrier ? » Ses doigts s'ouvrirent, abandonnant la crosse chaude. Ses yeux s'ouvrirent, regardèrent le procureur sans le voir. Il cherchait à reprendre sa respiration, comme après une longue course. Puis, une ombre de sourire détendit ses lèvres et son visage s'éclaira d'une étrange lumière. Sprott, livide, le regardait toujours. Il le frôla pour sortir.



— Ils appellent mon père un assassin !... Vont-ils faire de moi un meurtrier ?...

Et, dans la nuit constellée d'étoiles, un flot de larmes jaillit de ses paupières.

— Je n'ai pas tué, Dieu merci ! balbutia-t-il d'une voix entrecoupée où perçait le triomphe.

Deuxième partie

CHAPITRE PREMIER

TROIS semaines auparavant, Lena avait assisté, le cœur lourd, au renvoi de Paul par le directeur du Bonanza, Elle s'était sentie moins triste après sa visite. Elle lui avait parlé, lui avait porté un message qui avait paru lui faire plaisir, elle se flattait de lui avoir rendu service. Mais les jours passèrent sans qu'elle le revît, et sa vie se fit bien terne, bien vide. A la fin de la semaine, un jeune pianiste était venu remplacer Pau] devant son clavier, et les accords de l'instrument avaient résonné de nouveau. La musique était bonne, mais ce n'était pas la même, hélas ! Et la tristesse oppressait le cœur de Lena. Elle ne se souvenait pas en avoir éprouvé d'aussi profonde depuis la catastrophe qui l'avait accablée.

En disant à Paul qu'elle avait été heureuse au Country Arms Hôtel, deux ans auparavant, elle n'avait pas menti. Astbury était une vieille petite ville charmante, connue pour les vestiges de son abbaye, ses maisons blanches et noires du temps d'Élisabeth et ses ruines romaines. Bien située sur le Trent, elle avait beaucoup de visiteurs, au printemps et en été. L'hôtel était de grande classe, géré par un ancien officier du nom de Practice et par sa femme, fréquenté par les pêcheurs et les touristes du Midi. La place et le travail convenaient parfaitement à Lena ; son avenir était assuré : elle était en bons termes avec le personnel.

Le samedi, elle disposait de son après-midi. Il était agréable de prendre le train jusqu'à Wortley, de passer l'après-midi dans les magasins, si pleins de tout ce qu'une petite provinciale peut admirer et convoiter. A 17 heures, elle prenait le thé, toute seule, à la Lanterne verte, agréable petit café qu'elle avait découvert, Léonard Square. Puis, très animée, ses emplettes à la main, elle prenait 3e train de 18 heures pour Astbury. Il y avait loin de la gare à l'hôtel du Country Arms : plus de deux milles. La route qui bordait la rivière serpentait comme elle, traversait des boqueteaux, Mais cela ne gênait pas Lena, bonne marcheuse, habituée à courir les marais de Sleescale,

Un soir, vers la fin de l'été, Lena était sortie de la gare, après un cordial bonsoir à l'employé, et s'était mise en route pour regagner l'hôtel. La lune se cachait derrière les nuages, la route était sombre, pleine d'une obscurité chaude et lourde, dans le murmure des bois et le bourdonnement des moustiques. Une jungle presque. Lena se sentait étrangement oppressée ; il lui semblait qu'on l'observait. Elle se souvenait avoir vu dans le train une bande bruyante de jeunes voyous et, contrairement à son habitude, jetait souvent derrière elle un regard anxieux. Le bruit d'une branche cassée lui fit prendre sa course. Soudain, comme elle arrivait à l'endroit le plus désert de la route, une main s'appesantit sur son épaule. Elle poussa un cri, brutalement étouffé. Elle lutta de toutes les forces de son jeune corps, mais en vain, contre cinq hommes vigoureux. Elle fut jetée à terre et sa tête porta sur une pierre. Elle s'évanouit.

On ne saurait mentionner certains actes qui relèvent de la brute et qu'il vaut mieux laisser dans leur gangue des premiers âges. Il n'en existe pas moins une certaine continuité dans le crime, une interdépendance du destin et des circonstances qui relie entre eux des faits que des années peuvent séparer. Cette horreur, Lena Andersen devait la connaître, parce qu'il était écrit qu'elle influencerait sur l'affaire Mathry et que, si elle n'avait pas été, le mystère Mathry n'aurait pas été percé. Quand elle revint à elle, Lena, gémissante, se releva, une joue déchirée, les yeux fous, et, vacillante, retrouva la sécurité de l'hôtel.

L'outrage émut profondément la région. Des battues furent organisées, sans succès. On ne retrouva jamais les coupables. Ils étaient étrangers au pays, probablement de ces éléments douteux de Nottingham qui envahissaient la région, à l'époque des foires.

Le commandant Practice et sa femme se montrèrent très bons pour Lena. Le premier choc passé, quand elle put se lever et sortir, ils la pressèrent de prendre un long repos, à leurs frais, avant de réintégrer ses fonctions à l'hôtel. Mais Lena ne pouvait accepter cette offre généreuse. Cette sollicitude, ces regards, ces attentions exagérées lui étaient insupportables. D'ailleurs, sa carrière au Country Arms était finie.

Parmi les clients de l'hôtel se trouvait un certain Dunn, homme taciturne et peu amène qui venait régulièrement à Astbury taquiner le saumon argenté qui remonte la rivière, à l'automne. Dunn était un étudiant de l'humaine nature et, entre deux parties de pêche infructueuse, il observait Lena.

Bien que se targuant de la plus complète indifférence, il ne pouvait manquer de ressentir de l'admiration pour le courage silencieux de la jeune fille, la froide détermination de cette âme blessée. Il aurait voulu — il le pensait tout en lançant sa ligne dans l'eau bruissante, et en exposant sa tonsure aux ardeurs du soleil — écrire un livre sur Lena, mais il n'avait pas la plume facile et craignait fort de faire un méchant travail. Toutefois, il était assez perspicace pour comprendre que Lena, dans son cœur blessé, ne pouvait avoir qu'une pensée : fuir loin de tous ceux qui l'avaient connue.

Discrètement, il s'arrangea pour lui faire gagner Wortley, où il connaissait une excellente femme digne de confiance.

Dunn n'était pas riche et avait une famille à nourrir. Il fit cependant en sorte de venir en aide à Lena bien après qu'elle eût été oubliée par tous ceux qui, au début, l'avaient encombrée de leurs attentions, qui avaient couru lui mettre un coussin dans le dos sur la terrasse de l'hôtel.

Dunn n'avait pas offert à Lena de lui trouver du travail. La crise passée, il entendait qu'elle reprît pied dans la vie. Quand, pour finir, on lui offrit cette place au Bonanza, il ne lui dit pas non plus qu'elle était indigne d'elle. Il approuva d'un signe de tête. Et souvent, sur le chemin de son travail, il s'arrêta pour boire une tasse de café et suivre les progrès de sa protégée. Sous son détachement apparent, il surveillait avec intérêt la guérison de ce cœur stoïque. Cela l'amusait de voir que le meilleur remède, dans ses accès de tristesse, était le travail.

C'était, en effet, l'antidote dont elle usait. Revenue du magasin, elle passait sa combinaison et grattait, cirait le parquet, repassait ses rideaux, noircissait le fourneau et polissait les curares. Ses deux chambres brillaient.

A la fin de la semaine, elle ne savait plus que faire. Il n'y avait plus un grain de poussière à enlever. Elle descendait chez Mrs Hanley et se mettait en devoir de faire un gâteau. Puis, assise auprès de sa logeuse, elle écoutait la lecture de la dernière lettre du mari de Mrs Hanley, qui, parti de Tampico, arriverait à quai, à Tilbury, le lundi. Mais elle prêtait peu d'attention aux nouvelles du chef mécanicien.

— Qu'avez-vous, Lena ? lui demanda un jour Mrs Hanley. Vous n'êtes plus vous-même. Vous travaillez trop,

— Ce n'est rien, répondit-elle, se forçant à sourire.

— Vous êtes pâle. Cela m'ennuie de vous quitter. Quel dommage que Joe soit forcé de rester à bord pour surveiller les réparations de son bâtiment... Voilà tout un mois de permission gâché.

— Tout ira bien. Vous allez bien vous amuser à Londres.

— J'ai toujours rêvé d'y aller, c'est bien vrai. Et la compagnie paie tous mes frais. Enfin, promettez-moi de bien vous soigner.

— Je vous le promets... Je vais me reposer... Deux grands jours.

Mais le samedi n'améliorait pas l'état de Lena. Le lendemain soir, en revenant de la gare, où elle avait accompagné .Mrs Hanley, elle s'écarta de sa route, sans même y penser, et se retrouva, confuse, à l'entrée du Jardin botanique.

« Après tout, se dit-elle, un peu honteuse de sa faiblesse, puisque je suis ici, pourquoi ne pas profiter de l'entrée gratuite ? »

Elle passa les grandes grilles et prit un sentier dans une direction opposée à celle qu'elle avait prise avec Paul. Une heure entière elle résista, mais à la fin, comme elle allait sortir, elle entra dans l'Orangerie. Sous la grande verrière, elle s'approcha de l'arbre svelte qu'elle avait admiré avec lui. Son cœur battait, lourd. Furtivement, elle appuya sa joue sur une branche lourde de fleurs parfumées. Une larme, amère, tomba sur sa main.



Furtivement, elle s'appuya sa joue sur une branche de fleurs parfumées.

Cette nuit-là, en se déshabillant, elle se vit dans le miroir de la coiffeuse, les cicatrices bleues sur sa peau blanche. Un profond dégoût s'empara d'elle et son poing vint s'abattre sur l'estafilade de sa joue.

— Quelle folie !... murmura-t-elle. A quoi bon ?

Elle éteignit la lampe et ferma fortement les yeux dans l'obscurité.

Mais sa volonté n'était pas assez forte pour étouffer le sentiment qui naissait en elle, et elle y céda, non sans honte. Le lendemain soir, en

quittant le Bonanza, elle alla à Poole Street et demanda à le voir.

Mrs Coppin la toisa, les yeux à demi fermés.

— Il n'habite plus ici, répondit - elle sèchement.

Lena sentit son cœur s'arrêter.

— Où est-il allé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Vous apprendrez peut-être avec intérêt que la police est venue enquêter sur son compte. J'ai dû garder ses affaires parce qu'il ne m'avait pas payée.

Il y eut un silence, et une idée vint à l'esprit de Lena :

— Si je vous payais, pourrais-je prendre sa valise ?

Mrs Coppin réfléchit. La valeur du gage était légère ; elle n'avait jamais espéré voir « la couleur de son argent ». Dans un cas semblable, on ne pose pas de questions ; l'occasion était trop belle pour qu'on la manquât. Murmurant un assentiment assez aigre, elle rentra chez elle en laissant la porte grande ouverte.

Très rouge et affairée, Lena rapporta chez elle la vieille valise brune reconquise. Elle ne contenait que de vieilles nippes.

ELLE lava et repassa les chemises, reprisa les chaussettes, mouilla à l'éponge le pantalon de flanelle, informe, et lui rendit un pli irréprochable. Elle plaça en même temps quelques shillings dans la poche. Elle s'en trouva, un temps, délivrée de son inquiétude, qui lui revint quand tout se trouva plié et remis dans la valise. Il avait dû arriver malheur à Paul, elle en était convaincue.

Le lendemain, cependant, elle eut de ses nouvelles, au Bonanza. Nancy Wilson arriva avant l'heure pour relater avec feu l'événement. Le personnel fit cercle et Harris lui-même s'approcha, pour mieux entendre.

Je vous le dis ! affirmait Nancy d'un ton dramatique. Une chiquenaude m'aurait fait tomber, tellement j'étais surprise. Je m'en allais tranquillement au cinéma, avec mon fiancé, et je l'aperçois portant ses deux panneaux. D'abord, je ne l'ai pas reconnu, tant il était changé : maigre et pauvrement vêtu, en haillons, sans même un pardessus. « Un instant, George », que je dis à mon fiancé, « il faut que je voie quelque chose. » Je m'arrête et je le regarde défiler avec les autres. C'était bien

lui. Tout à coup, il m'a vue, et il a détourné la tête.

Chacun parlait, plaçait son mot. Lena se sentait faiblir.

— Si vous l'aviez vu ! reprit Nancy, roulant des yeux. Tombé si bas ! C'est à ne pas croire !

— Je savais, moi, intervint Harris, l'air supérieur. La police m'avait renseigné sur son compte. Allons, mesdemoiselles, à vos places !

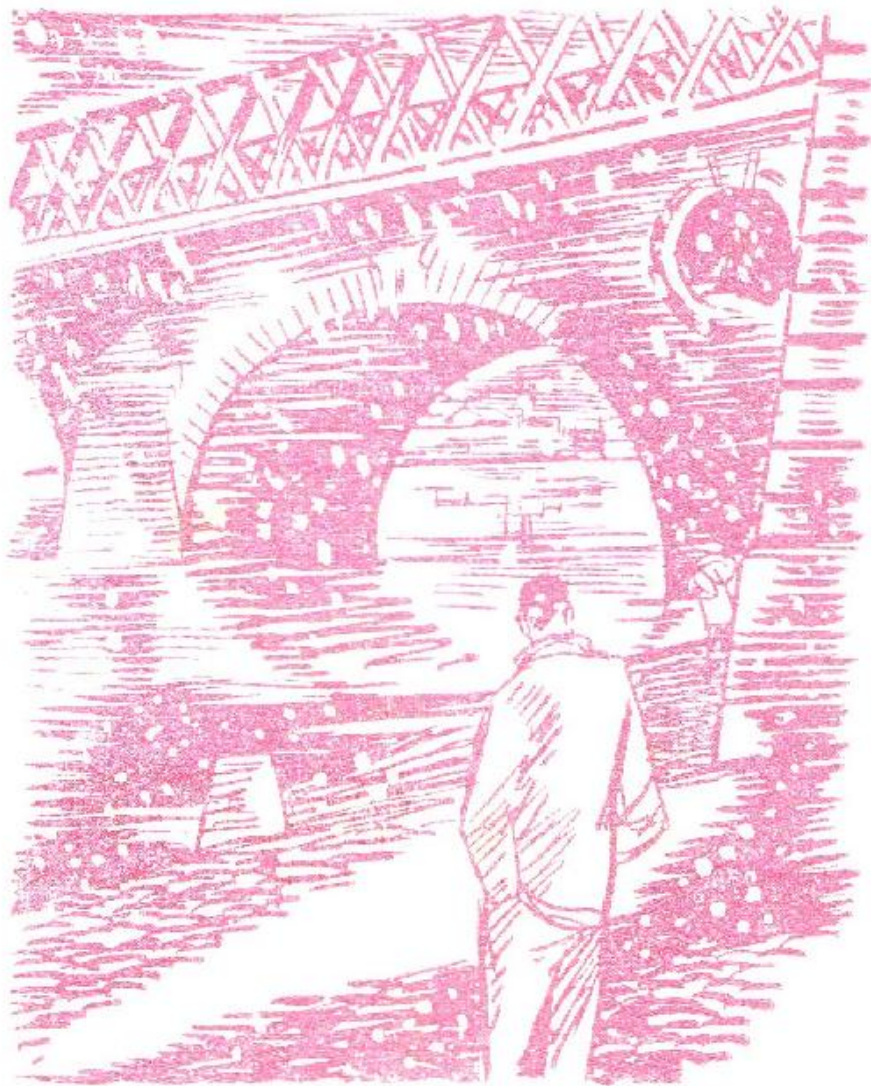
Lena ne luttait plus. C'était une folie, elle le savait, elle allait à sa perte. Mais on ne l'empêcherait pas de retrouver Paul. Dès lors, chaque matin et chaque soir, elle changea d'itinéraire, choisissant les rues les plus pauvres, l'œil aux aguets. A ses heures de liberté, elle se postait aux abords de la gare principale et des stations. Rien. Ses efforts ne lui rapportèrent que des échecs, des jours et des nuits d'amer désappointement,

CHAPITRE II

En sortant de chez le procureur, Paul marcha longtemps dans les rues silencieuses. La nuit était froide et claire ; le vent, coupant, annonçait la gelée. Dans sa faiblesse qui suivit la réaction, une seule idée. Et, à peine était-il sur le pont du canal que, avec un sanglot de délivrance, sortant de sa poche son pistolet, il le jeta au loin dans l'eau huileuse. Un éclaboussement, et Paul suivit des yeux les cercles sombres sous la lumière de la lune. Puis il s'éloigna.

23 heures sonnaient au clocher de l'église de Ware.

Les profondes sonorités du bronze le rappelèrent à la réalité, et soudain, dans le tumulte de ses pensées et l'immense lassitude qui l'écrasait, il se souvint qu'il n'avait plus un sou en poche. Il suspendit brusquement sa marche. Où allait-il passer la nuit ? Il ne lui restait plus qu'à faire ce que redoutaient plus que tout au monde Jerry et ses compagnons de dortoir : coucher dehors. Sous les Arches, se trouvait le seul coin de la ville, à proximité du cimetière, où, d'après une loi non écrite, les sans-logis pouvaient « coucher » sans crainte d'être dérangés. Paul en prit le chemin à pas lents ; pour lui, le dernier rempart — frêle — de la respectabilité s'écroulait. Il tombait au dernier rang de la société.



Sous les Arches se trouvait le seul coin de la ville à proximité
du cimetière.

Les Arches n'étaient pas très loin du canal ; deux trous noirs sous le pont du chemin de fer du Midland. Un certain nombre d'infortunés les occupaient déjà. Relevant son col, il se glissa dans l'ombre glacée et, les mains dans les poches, s'accota à un pilier de fer. Le froid était cruel. S'efforçant de maîtriser le tremblement qui l'agitait, Paul finit par obtenir quelques bribes de sommeil. Le jour vint, gris et brumeux, en même temps que le tonnerre d'un train passant sur le pont. Transi de froid, le jeune homme parvint à se mettre debout et s'éloigna d'un pas mon. Son estomac criait famine, mais il n'avait rien en poche, pas

même de quoi s'acheter un petit pain. D'instinct, il se dirigea vers le Passage, trouva les grilles de la Société de publicité fermées, puis s'en fut à la gare de Léonard Street. Il erra tout le jour dans le voisinage, sous les insultes des porteurs réguliers, et finit par gagner neuf pence. C'était insuffisant pour le dîner et le lit. Dans un petit café d'ouvriers, il commanda une saucisse à la purée, pitance mai cuite et grasseuse qui lui resta sur l'estomac, et retourna sous les Arches.

Le lendemain, il pleuvait. Rien à faire à la gare sous cette pluie persistante, et il erra dans les rues à la recherche d'un abri. La fatigue l'écrasait et il ne semblait pas qu'il y eût pour lui, dans toute la ville, un endroit où il pût s'asseoir sans payer. Pour finir, il entra dans une salle de billard et, dans un nuage de fumée, à la lumière des lampes coiffées de vermeil trouva un refuge. Temporaire, hélas ! A peine avait-il suivi d'un œil morne une partie que le patron vint le mettre dehors.

Il fallut redescendre dans la rue froide, et marcher. Marcher sans trêve. Pour aller où ? Peu lui importait.

Tard dans l'après-midi, il se retrouva sur le chemin de halage d'un canal latéral, triste ruisseau noir flanqué de fabriques et de fours à poteries. Le patron d'une péniche le héla, lui demandant d'amarrer un filin à terre pendant que son bateau franchissait une écluse manœuvrée à la main. A bord, une femme d'un certain âge faisait frire des œufs au jambon sur son poêle. Peut-être devina-t-elle le dénuement de Paul. Elle lui tendit un gros sandwich avant que la péniche ne reprit sa marche.

Cette preuve de bonté, le regard apitoyé que la femme lui adressait l'émurent douloureusement, au point qu'il se prit à désirer tout abandonner, rentrer chez lui, retrouver une vie décente. Mais, la lèvre tremblante, il lutta contre ce désir soudain. Non, il n'abandonnerait pas la lutte, jamais. Trempé jusqu'à la moelle, il s'achemina en direction des Arches.

Ici commença pour Paul une période de souffrance muette, entrecoupée d'accès de désespoir. Il connut des jours sans manger. Par instant, sa mémoire lui faisait défaut ; il tombait dans une sorte de stupeur. Dans cet état second, ce long cauchemar, le désir le prenait, brutal, d'aborder un passant, de lui exposer son état. A d'autres moments, il coudoyait des formes indécises, se heurtait à l'une d'elles et murmurait quelques mots d'excuses avant de s'éloigner. Sans cesse, il se sentait vaguement poursuivi, épié, et le visage du sergent Jupp le hantait, hostile. La fin viendrait, inévitable. Ses vêtements étaient en

loques, ses souliers prenaient l'eau, il ne s'était pas rasé depuis des jours. Ses cheveux tombaient sur son col, ses yeux n'avaient plus d'expression. Il se demandait vaguement s'il était possible de mourir de faim dans cette grande ville industrielle.

Une ressource lui demeurait la charité ; et — tout orgueil brisé — il y eut recours. Un soir, à la nuit tombante, il se traîna jusqu'au coin du Marché aux grains. Là, dans l'espace triangulaire limité par deux lignes de tramways, une roulotte s'était arrêtée, dont le toit portait une cheminée et dont le côté s'abaissait, formant une sorte de comptoir, découvrant une cuisine. Une serveuse en tablier blanc tendait à tous ceux qui s'approchaient un bol de soupe et une miche de pain. Paul reçut sa ration, et la soupe brûlante rendit des forces à son corps affaibli. Il mangea avidement le pain trempé dans la graisse chaude et s'écarta silencieusement, se perdit dans l'ombre.

Dans l'obscurité de sa vie, dans cette lutte, ce combat sauvage pour la vie, cette cantine gratuite devint le pôle de son existence. Chaque soir, qu'il pleuve ou qu'il vente, il se joignait au groupe silencieux des vagabonds. Chacun attendait en silence. Puis disparaissait dans la nuit.

Un soir, un mercredi, au serveur en tablier blanc se joignit un homme d'une cinquantaine d'années, très droit, sévèrement habillé de noir, au sourire très doux. Paul reconnut aussitôt Enoch Oswald. Quand il enleva son chapeau de soie, ses cheveux blancs brillèrent à la lumière de la lampe à pétrole. On eût dit de l'argent, et Paul sut l'origine de ce nom de Roi de l'argent dont l'avaient affublé les miséreux, ses hôtes.

Tête nue, avec, sur les lèvres, ce sourire lointain, il passa devant la ligne des affamés, s'arrêtant devant chacun d'eux, sans un mot, pour mettre dans la main qui se tendait un shilling tout neuf. Quand Oswald s'arrêta devant lui, Paul, baissant la tête, le sentit profondément présent. L'émotion le gagnait. D'abord la gratitude, puis le désir désespéré, né de sa propre misère, de se confier à cet homme véritablement bon qui, dans sa mansuétude, ne pouvait manquer de l'aider. Trahi par Castles, cerné des sables mouvants de la trahison humaine, pourchassé, perdu, il avait besoin d'un tel appui.

Ce désir de parler se faisait irrésistible. « Une occasion qui ne se représenterait pas », pensa-t-il, le souffle court.

Tout au long des heures mornes, il avait pu se convaincre du fait que, seule, Louisa Burt pouvait percer le mystère du meurtre. Louisa savait, il en était sûr. Elle était à portée de sa main ; le reste n'était qu'ombre

perdue dans l'obscurité du passé. Et devant lui se tenait, l'homme qui, mieux que tout autre, du fait de sa position et de son influence, saurait contraindre cette femme à parler. Tout cela était providentiel, prévu.

Une sorte de vertige s'empara de Paul. Dans son état de faiblesse et de fièvre, la soudaineté de l'occasion l'accabla. Sa gorge se serra, les mots moururent sur ses lèvres. Quand il redevint lui-même, son bienfaiteur avait disparu. Sauvagement, Pau! se maudit de sa faiblesse. Il n'osait pas aller voir Oswald ouvertement chez lui. Par le serveur, il apprit que le « patron » venait chaque mercredi à la cantine et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Paul se dit que l'occasion perdue se représenterait ta semaine suivante. La pièce d'argent neuve brillant dans le creux de sa main était un talisman.

LES jours passèrent, très durs. Vers la fin de la semaine, le temps se fit plus froid. Des brouillards épais montaient de l'eau, envahissaient la ville. Dans la lumière des jours gris, l'air enfumé se chargeait de vapeurs sulfureuses. Une toux opiniâtre s'empara de Paul. A ses moments de lucidité, il s'avouait que cette vie ne pouvait durer longtemps.

Vint le mercredi, et son espoir grandit. Il vint très tôt au Marché des grains, un des premiers, et prit sa place dans la file. La nuit tombait, très vite. Les lampes à pétrole s'allumèrent, la cantine s'ouvrit. Soudain, à ses côtés, il sentit une présence. Ce n'était pas celle du Roi de l'argent. Il leva la tête et reconnut Lena Andersen.

CHAPITRE III

Ils étaient l'un près de l'autre, et il avait tellement changé qu'elle se sentit envahie d'une émotion profonde.

— Tiens, c'est vous, Paul ? dit-elle, feignant la surprise.

Très pâle, il détourna les yeux sans répondre.

— Quelle rencontre..., parvint-elle à balbutier. Ne voulez-vous pas que nous fassions quelques pas ensemble ?

— Il faut que j'attende ici, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

Elle ne comprendrait pas, il le savait. Et, brutalement :

— C'est ici que je mange. Je perdrais ma place.

— Je rentre chez moi, dit-elle presque douloureusement. Venez dîner avec moi.

Il tourna vers elle ses yeux mornes. Cette sollicitude lui faisait mal.

— Il faut me laisser... Ne vous occupez pas de moi...



— Il faut me laisser ! Ne vous occupez pas de moi.

Elle le regardait toujours.

— Venez, Paul... venez !

Il hésitait, déchiré entre sa faiblesse et son désir de voir Oswald. Puis ses yeux se posèrent sur ses chaussures éculées, son pantalon effrangé, boueux.

— Je ne peux pas vous accompagner dans cette tenue. Laissez-moi... J'ai besoin d'une demi-heure. J'irai chez vous après.

— Vous le promettez ? dit-elle, haletante.

Il acquiesça d'un geste. Elle l'étudiait, anxieuse, puis s'éloigna lentement.

Paul baissa la tête et ne suivit pas Lena des yeux. Mais cette rencontre inattendue, dans cette mer de visages inconnus, lui fit espérer, vaguement, un avenir meilleur, lui insuffla quelque espoir.

Il se mit à pleuvoir, cette pluie impitoyable de l'hiver anglais. Relevant son col, Paul avançait lentement dans la file misérable. La distribution était commencée. Anxieux, il attendait la venue d'Enoch Oswald.

Celui-ci tardait à venir, et quand ce fut le tour de Paul de recevoir sa soupe, il n'était pas encore arrivé. Paul jeta autour de lui un regard anxieux et interrogea le serveur :

— Le « patron » est en retard, aujourd'hui.

— Il ne viendra pas avant demain, dit l'homme, reposant un plateau chargé de tasses. Au suivant !

Cruel désappointement. Paul avait ardemment espéré cette rencontre, et le moindre délai dans la réalisation de ses désirs l'affectait profondément. Laissant sa soupe et son pain sur le comptoir, il s'éloigna à pas lents, traînant les pieds.

Mais Lena n'était pas partie. Elle était restée à l'abri, de l'autre côté de la rue, et le rejoignit.

— Venez, Paul.

— En principe, bredouilla-t-il, c'est-à-dire en se plaçant au point de vue de la logique pure... Non, je ne sais pas...

Cette fois-ci, elle eut peur. Bannissant toute hésitation, elle lui mit la main sur le bras. Docile, il la suivit. Durant tout le trajet, il ne prononça pas une parole, mais elle voyait ses lèvres remuer, comme s'il se parlait à lui-même. Une ou deux fois, il regarda par-dessus son épaule.

Quand il entra et monta l'escalier, elle était très pâle, mais avait retrouvé toute sa fermeté. Sur le palier, à la porte de son petit salon, elle se tourna vers son compagnon :

— Vous allez dîner dans un instant, dit-elle» Mais vous allez d'abord

changer de vêtements.

Elle lui montra la salle de bains, tourna le robinet d'eau chaude, lui apporta du savon, des serviettes, son linge et ses vêtements propres, qu'il considéra fixement.

— A qui est-ce ?

— A vous, dit-elle vivement. Ne posez pas de questions. Préparez-vous.

Pendant qu'il faisait sa toilette, elle mit prestement la table. Quand il reparut, rasé, correctement vêtu, elle venait de terminer ses préparatifs. Elle lui avança une chaise, le fit asseoir à la table et plaça devant lui un bol de soupe.

Il le prit à deux mains avant de s'apercevoir qu'il avait à sa disposition une cuiller. L'emplissant, il la porta à ses lèvres d'une main tremblante. A la soupe succéda un ragoût de viande. Il mangeait en silence et avec une telle conscience qu'elle pouvait l'observer à loisir. Il était très amaigri, mais le plus pénible était la fixité du regard, l'impassibilité de son visage. Quand il eut fini, il poussa un soupir et releva la tête.

— Il y a des semaines, murmura-t-il, que je n'ai pas mangé de cette façon.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda-t-elle en se levant, pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux.

— Beaucoup mieux, répondit-il en se levant aussi.

Il semblait obsédé par l'idée qu'il fallait s'en aller.

D'un geste brusque, Lena approcha du feu la chaise que Paul venait de quitter. Quand celui-ci eut compris qu'elle lui était destinée, il s'assit, mit ses mains sur ses genoux et parut s'absorber dans la contemplation des flammes dansantes. De temps à autre, il lançait autour de lui un regard anxieux, comme s'il ne pouvait concevoir la nouveauté et le confort de la pièce.

Lena desservait la table, les lèvres serrées. En l'absence de sa logeuse, sa situation était assez gênante, mais elle était bien décidée à ne reculer devant rien. La vaisselle finie, elle sortit. Elle revint dix minutes plus tard. Paul regardait toujours le feu, sans un mouvement.

Son entrée le fit sursauter et se lever.

— Il est temps que je m'en aille.

— Où cela ?

— A mon hôtel.

— Lequel ?

Il voulut sourire, sans y parvenir.

— Sous le pont du Midland, si vous tenez à le savoir. Il faut arriver tôt, si l'on veut une bonne place, à l'abri de la pluie.

— Non, dit Lena. Vous n'irez pas.

— Il le faut pourtant, répliqua Paul, très agité. Vous ne comprenez pas
1 Il me faudra marcher toute la nuit dans les rues. Donnez- moi mon manteau. Si j'arrive trop tard, où vais-je dormir ?

— Ici. Vous allez coucher dans la chambre d'amis de Mrs Hanley. Et le plus tôt sera le mieux.

Elle le mena sur le palier intermédiaire et poussa une porte. Les rideaux étaient tirés, la lampe allumée, le réchaud à gaz brûlait, on avait fait la couverture du lit confortable.

Paul se frottait les yeux.

— Vraiment, balbutia-t-il, dîner... et un lit. Comment pourrai-je jamais ?...

— Oh, Paul ! s'écria Lena, d'une voix qui se brisait, n'ajoutez pas un mot... Couchez-vous et dormez.

— Oui... Dormir...

Une rafale fit crépiter la pluie sur les vitres. D'instinct, Paul frissonna et, à la seule pensée de l'obscurité humide et glacée au dehors, étouffa une sorte de sanglot. Détournant la tête pour qu'elle ne vit pas le tremblement de son menton, il entra dans la chambre et referma la porte sur lui.

CHAPITRE IV

Il faisait jour quand Paul s'éveilla. Immobile, il reprenait conscience. Puis, entendant quelques bruits dans la pièce voisine, il se leva, s'habilla rapidement et passa dans la cuisine. Lena dressait le couvert du petit déjeuner. A sa vue, elle rougit violemment. Elle avait à peine dormi pendant la nuit, pensant à Paul si près d'elle, et en même temps se reprochant la liberté prise en l'absence de la maîtresse du logis. Néanmoins, en dépit de sa situation difficile, son instinct lui commandait de garder le jeune homme chez elle, de le tirer de la rue, à tout prix, du moins jusqu'au retour de Mrs Hanley. Elle servit le café, offrit à son hôte un œuf et des tartines, le regarda manger. Il était peu loquace, et elle jugea bon de s'abstenir de toute remarque. Son déjeuner fini, et sans autre commentaire, comme si la présence de Paul était chose naturelle, elle partit pour le Bonanza.

Resté seul, Paul regagna sa chambre et y demeura une grande partie de la matinée, écrasé par une profonde lassitude. Après tout ce qu'il avait enduré, sa sécurité nouvelle, ce répit lui permettaient de penser. Libéré de la misère des Arches, proprement habillé et nourri, il sentait son courage lui revenir, sa tête se faisait plus claire, et il résolut d'aller voir M. Oswald chez lui.

Il sortit à 16 heures. Porlock Hill était loin, et Paul fut contraint de s'asseoir plusieurs fois, sur un banc, en traversant le Parc. Il lui fallut plus d'une heure pour atteindre ce quartier, qu'il avait si longtemps évité.

Soudainement, au moment où il allait traverser Porlock Drive, il rencontra au coin d'une rue un homme qui le regarda avec curiosité dans la lumière faiblissante, puis, faisant demi-tour, l'accosta. C'était Jack, le garçon du Chêne d'or.

— Tiens, c'est vous ! s'exclama celui-ci, non sans surprise. J'ai quelque chose pour vous, ajouta-t-il.

Tirant son portefeuille de sa poche, il le fouilla.

Passif, Paul attendait, et son regard morne se posa sur l'enveloppe maculée de taches que le garçon lui tendait. Puis son cœur se mit à battre plus vite. Il prit l'enveloppe. Jack le regardait, ne cherchant pas

à dissimuler sa curiosité.

ON ne vous voit plus chez nous.

— Non, dit Paul. Pas souvent,

— Des ennuis ?

— Je vais bien.

Paul avait répondu machinalement, les yeux fixés sur l'enveloppe, et il sentait une étrange prémonition naître en lui.

Il y eut un silence.

— Il faut que je file, dit le garçon. Bonne chance.

Après un dernier regard à Paul, haussant les épaules, il s'éloigna.

Les passants coudoyaient Paul, toujours arrêté dans la lumière douteuse du soir tombant. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches et, soudain, courut se placer sous une lampe. Déchirant l'enveloppe, il lut :

Après tout ce que vous m'avez fait .et comment vous m'avez traitée, mon petit monsieur, et aussi les renseignements qu'on m'a donnés sur vous, je veux que vous sachiez que je vais me marier, et à l'église, et que j'ai plus besoin de vos attentions et de toutes vos belles promesses.

Parce que M. Oswald a tout arrangé pour moi et mon mari, on part pour la Nouvelle- Zélande le mois prochain, tout comme il a fait pour mon ami Ed. Collins, que j'espère bien retrouver là-bas pour renouer connaissance avec lui. Alors, vous voyez que je vais vivre dans le confort et le luxe, et je voudrais que ça vous étouffe.

Votre,

Louisa Burt.

P.-S. — Vous ne m'avez jamais trompée. Pour vous, j'ai que de la pitié.

Paul leva des yeux déçus. Il n'y avait rien à tirer de cela, et pourtant, son esprit flottait entre la réalité et l'illusion. Sa tête bourdonnait. Puis, brusquement, le voile se déchira.

Le bras tendu vers la lumière tombant du lampadaire, il relut la lettre, cet amas de grossièreté stupide, de vanité blessée, de triste vulgarité.

Une phrase s'en détachait, d'une clarté terrible, en lettres de feu : mon ami Ed. Collins..., que j'espère retrouver là-bas... Les traits de son visage se figeaient, mais ses yeux brillaient et son pouls battait plus vite, à sa tempe.

Il dut se retenir au socle du lampadaire pour ne pas tomber. Un poids énorme l'écrasait. Comment expliquer que cette idée ne lui fût pas venue plus tôt ? Il s'efforçait au calme, luttait contre l'étourdissement.

Louisa Burt servait chez les Oswald depuis douze ans ; fait déjà a remarquable en soi, qui revêtait un sens profond, quand on se prenait à penser que Collins avait, lui aussi, fait partie de la domesticité.

Comment donc expliquer que ces deux individus, tous deux témoins principaux au procès Mathry, aient trouvé tous les deux à s'employer chez les Oswald ? Philanthropie ? Ceci pouvait expliquer cela, mais que dire de cette étrange bonté, de la sollicitude de ce maître de maison mettant tous ses soucis à établir l'un et l'autre de ses serviteurs en les envoyant aux antipodes ?

Paul sentait ses nerfs vibrer et revit en pensée Enoch Oswald : puissant, massif, sa lourde tête entre ses épaules carrées, ses yeux sombres sous ses sourcils d'argent. Pouvait-on admettre que cet homme, si bon pour les autres, se trouvât mêlé, de près ou de loin, au drame ?

La pensée de Paul s'affairait, quêtant, lançant ses tentacules, perçant les ombres qui l'entouraient. Et, brusquement, sans qu'il pût savoir pourquoi, un curieux souvenir lui revînt en mémoire. Il entendait résonner à ses oreilles la voix de l'inconnu qui avait répondu à Albert Prusty dans l'escalier sombre, le soir de la tempête de neige : celle du propriétaire de l'immeuble d'Ushaw Terrace,

Éclair dans la nuit, un soupçon nouveau vint frapper Paul, qui réprima un tressaillement. C'était un jeudi et le jour où le marchand de tabac fermait de bonne heure sa boutique. Prusty serait certainement chez lui. Il n'était pas encore 17 heures. Brusquement, Paul prit sa course sous la pluie.

CHAPITRE V

Vingt minutes plus tard, il frappait à coups redoublés dans la porte du 52, Ushaw Terrace. Il lui fallut attendre longtemps avant que ne s'ouvrit l'œil de bœuf et que la voix de Prusty se fît entendre.

— Qui est-ce ? Je ne peux voir personne.

Paul approcha son visage de la petite ouverture ronde.

— Je suis malade, j'ai une crise d'asthme, reprit le marchand, la voix plaintive. Je suis en train de me coucher. Revenez demain,

— Non, non... Il faut que je vous voie... tout de suite. Il le faut !

Pour finir, de très mauvaise grâce, Prusty consentit à recevoir son visiteur dans l'entrée. Il y faisait très chaud et l'air était lourd du puissant arôme de la stramonine. En pantalon et en bras de chemisé, la respiration sifflante, Prusty dévisagea sans aménité son visiteur. On le sentait justement furieux.

— Que diable me voulez-vous ?

— Je ne vous demande qu'une minute, dit Paul très vite. Je voulais vous demander — il avait la gorge sèche et avalait avec peine sa salive — qui est le propriétaire de cette maison ?

La surprise coupait le souffle de Prusty, dont l'irritation tombait.

— Vous le savez bien. Vous m'avez entendu lui parler l'autre jour. C'est M. Oswald.

Paul sentait ses jambes se dérober sous lui et dut s'appuyer au mur.

— C'était M. Oswald ? Je ne savais pas.

— C'était et c'est encore lui. Toute la Terrace est à lui : il l'a héritée de son père. C'est un des plus gros propriétaires de Wortley, sinon le plus gros. Il n'a pas augmenté le loyer depuis plus de dix ans. Et il supporte tous les frais d'entretien.

— Et l'appartement du dessus ? demanda Paul, d'une voix étranglée, il l'entretient aussi en bon état ?

— Mais oui. Cet homme a le sens de la décence et du respect, déclara Prusty, non sans chaleur. Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je ne sais pas. Vous avez toujours les clefs ?

— Oui. Et l'asthme aussi. Allez-vous-en. Je vais attraper la mort, ici.

Il poussait Paul vers la porte.

— Une minute encore. Vous m'avez promis de me faire visiter cet appartement. Pouvez- vous m'en confier la clef ?

Prusty hésitait et fut visiblement sur le point de refuser. Mais il ne voulait pas reprendre sa parole, et ne désirait rien tant que se débarrasser du visiteur importun. Passant dans la cuisine, il en revint une clef à la main.

— Tenez ! fit-il sèchement. Et fichez-moi la paix.

La porte claqua.

Paul entendit Prusty tirer le verrou intérieur. Son regard se portait vers l'escalier s'élevant dans le noir, vers l'étage supérieur. Il mettait le pied sur la première marche, quand une idée lui vint brusquement à l'esprit. Oui, c'était préférable. Il empocha la clef et redescendit dans la rue.



Son regard se portait vers l'escalier s'élevant dans le noir.

Remontant son col pour se protéger du vent glacial, il allait maintenant à pas pressés. Un affreux soupçon se formait dans sa tête brûlante. De sang-froid, il l'eût traité de folie, d'insanité. Mais le soupçon se faisait certitude, le poussait en avant, l'aiguillonnait jusqu'à la suffocation. Enoch Oswald... le propriétaire de l'immeuble qu'avait habité Mona Spurling. il avait dû venir chaque mois chez elle encaisser son terme. Et si ses visites s'étaient faites plus fréquentes, qui se serait étonné de sa présence dans cette maison ? Il était le propriétaire, un personnage qu'on ne remarque pas plus que le facteur,

ou l'épicier livrant sa commande. Qui aurait soupçonné Mona Spurling d'être la maîtresse de cet homme ? Et s'il l'avait... assassinée ?...

Un grand frisson secoua Paul. C'était peut-être de la folie, mais son esprit torturé refusait de se laisser mener, assemblait maintenant pièce par pièce cette chaîne, la suite possible des actes de cet homme si puissamment riche. Jusqu'à ses bonnes œuvres, qui n'étaient qu'une couverture, ou encore la tentative de rachat d'une conscience que le remords assaille.

Paul courait. Il atteignit le centre de la ville et entra hors d'haleine dans la grande salle de la Bibliothèque municipale. Cette nef sombre et poussiéreuse où, quelques mois auparavant, avaient commencé ses tribulations.

A Mark, derrière son guichet, avait succédé une jeune femme qui, en réponse à la requête pressante de Paul, le servit avec diligence. Ployant sous le poids des livres demandés, elle le fit asseoir à une table éloignée, dans un coin, et Paul se mit fiévreusement à la tâche.

Le premier volume, le Bottin mondain, ne lui fournit que des renseignements succincts et très condensés sur Enoch Oswald. Deux autres montrèrent la même brièveté et ne pouvaient être d'aucun secours. Un quatrième fournissait une liste des institutions charitables créées ou supportées par la famille Oswald. C'est, pour finir, dans une publication locale, un simple opuscule édité par une imprimerie de Wortley, portant le titre de Wortley et ses notables, que Paul, avec une exclamation de satisfaction, trouva la biographie détaillée du plus grand philanthrope de la région. Avidement, sautant les mots inutiles, les louanges conventionnelles, il lut :

« Enoch Oswald, né le 13 novembre 1861, fils unique de Saul Oswald et de Martha Cleghorn... Élève du lycée de Wortley et étudiant de l'Université de Nottingham... Se destinait tout d'abord à la médecine, contraint par sa santé délicate d'abandonner ses études après deux ans passés à l'hôpital Sainte-Mary. »

Paul eut un long frémissement. Haletant, il poursuivit sa lecture :

« Il reprend les affaires de son père... Vieille maison prospère... Propriétaire de nombreux immeubles à Eldon... Donne l'exemple en commençant au bas de l'échelle, assure l'encaissement des loyers...

» En dépit de sa santé, toujours faible, le jeune Enoch Oswald montre une grande activité physique et... s'intéresse aux sports de plein air, en particulier au cyclisme... Pendant quelque temps, il est membre actif

du Club des Sauterelles, groupement éphémère. »

LA vue de Paul se brouillait, ne lui permettait plus de lire. Il se renversa sur sa chaise, prêt à défaillir. Dans le tumulte de ses pensées, une seule se précisait, se détachait avec une intense netteté. Il savait ce qui lui restait à faire. Il n'y avait plus à hésiter, à temporiser. Débordant d'une énergie farouche, il repoussa sa chaise avec bruit et, laissant sa table en désordre, se précipita au dehors.

Dix minutes plus tard, il entra dans la maison de Ware Place, se jetait dans l'escalier, dont il montait les marches au pas de charge. Lena vint lui ouvrir.

— Lena, j'ai besoin de votre aide... tout de suite..., à l'instant même !

CHAPITRE VI

Sans lui laisser le temps de répondre, sans tenir compte des questions dont elle l'assaillait, il lui exposa son plan. L'obscurité de ses explications, son bégaiement, firent un instant craindre à Lena qu'il n'ait perdu la raison. En dépit de son anxiété, et de l'absurdité apparente de sa requête, elle sentait en lui une résolution si terriblement farouche qu'elle obéit. Elle trouva dans sa cuisine ce qu'il réclamait : une boîte de carton, du papier d'emballage, une ficelle, de la cire à cacheter. De sa chambre, elle lui apporta un vieux carnet dont quelques pages étaient libres encore.

Puis, la main pressée sur le côté, elle le vit envelopper la boîte, l'entourer de la ficelle, en fixer les extrémités à l'aide de la cire. Passant au carnet, il en remplit à moitié une page blanche de quelques noms et adresses.

— Oh ! Paul ! Que faites-vous ?

Il hésita. N'allait-elle pas juger sa théorie fantastique ? Mais il irait jusqu'au bout sans se laisser influencer. Un seul point à éclaircir : la dernière maille de la chaîne...

— Je vous expliquerai... Venez...

Il l'entraînait vers la porte. Elle se laissa faire, indécise. Mais ces préparatifs, dénués de sens apparent, semblaient cacher un plan mûri, une affaire d'importance.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il, c'est très simple.

— Simple ou non, je le ferai.

Il lui lança un long regard et, à voix basse, lui donna ses instructions.

— Vous m'avez bien compris ?

— Je le crois, Paul... — sa voix tremblait — mais il n'y a rien dans la boîte !

— Rien... et tout cependant, répondit-il, la voix changée.

L'horloge du hall marquait quelques minutes avant 21 heures.

— Étés-vous prête ? Toute l'affaire ne vous demandera pas une demi-heure.

Ils sortirent, marchèrent en silence dans la direction du Passage, puis, tournant dans Northern Road, coupèrent court par la ruelle étroite des Tisserands, parvinrent enfin au Marché aux Grains. La cantine était ouverte, la longue ligne de miséreux s'était déjà mise en marche et, dans un frémissement de tout son être, Paul vit Oswald. Il se tenait à côté du comptoir, en pleine lumière ; ses cheveux argentés lui faisaient une sorte d'auréole.

D'instinct, Paul se recula, rentrant dans l'ombre épaisse de la ruelle. Oswald le connaissait de vue, il en était convaincu. Il fallait donc éviter à tout prix de se montrer pour ne pas compromettre l'expérience ultime. Longtemps, il resta immobile ; puis, sur un geste contenu de sa main, Lena s'avança, s'approcha de la cantine.

Elle vint s'arrêter devant le Roi de l'Argent. Paul ne respirait plus. Les yeux exorbités, il observait la scène. Lena parla — il pouvait suivre les mouvements de ses lèvres.

— Monsieur Oswald ?

La haute silhouette se pencha, dans un mouvement plein de dignité.

— J'ai un paquet à vous remettre, Monsieur.



— J'ai un paquet à vous remettre, Monsieur.

Comme elle jouait bien son rôle ! Elle tendait le paquet, puis son carnet ouvert et un crayon à encre à Oswald. L'homme le tenait entre ses doigts. L'instant était décisif. Le sang battait aux oreilles de Paul, l'assourdissait. Oswald apposa sa signature, et un profond soupir s'échappa des lèvres du jeune homme. Déjà, Lena revenait vers lui, arrivait à sa hauteur. Sans un mot, il se mit à marcher près d'elle. Le bruit de leurs pas se perdit dans l'obscurité de la ruelle déserte.

CHAPITRE VII

Paul ne sut jamais comment il avait regagné Ware Place. Il marchait, tête basse, sans rien voir, sur le bord de l'évanouissement. Quand ils furent au 31, il s'assit, dominé par une unique pensée. Une douleur lancinante au front. De longs frissons le secouaient. Oswald était gaucher. Enoch Oswald, ex-étudiant d'anatomie, membre du Club des Sauterelles, collecteur de loyers, propriétaire de l'immeuble n° 52, Ushaw Terrace. C'était lui, indiscutablement. Cette révélation le suffoquait, l'aveuglait de son insoutenable clarté. S'accoudant sur la table pour ne pas glisser de sa chaise, il enfouit dans ses mains son front brûlant,

— Lena, il faut que je vous parle.

— Pas encore, Paul.

Elle était très pâle, mais irradiait de volonté. d'énergie. Du pot chantant sur le feu, elle lui versa un bol de soupe, le contraignit à manger.

Quand il eut fini, elle s'assit en face de lui :

— Maintenant, Paul, dit-elle avec calme.

Un silence se fit. Puis, relevant la tête, il parla, dit tout. Sa voix était basse et il conclut, non sans amertume :

— Ainsi donc, je sais. Je sais tout. Et que puis-je faire ? Rien ! Qui voudrait m'aider ? Personne. Aucun n'a voulu m'écouter. Que croyez-vous donc qu'ils feront — Sprott, Dale ou même Birley, — si je vais les trouver avec ce que je sais ? Il n'y a pas de justice. Aussi longtemps qu'un homme vit bien, avec de l'argent dans sa poche et un toit au-dessus de sa tête, il se moque du bien ou du mal ! Le monde est pourri, jusqu'aux moelles.

Très émue, Lena secoua lentement la tête

— Non. Ils ne savent pas... Ils ne toléreraient pas. Les petites gens sont honnêtes... et bons.

Il la regardait, incrédule.

— Parlez-vous d'expérience ?

Elle rougit légèrement, ouvrit la bouche et se tut.

— Paul, je ne suis ni habile ni rusée, dit-elle en soupirant. Mais je crois que je sais ce que vous devez faire. Il est quelqu'un que vous pourriez voir.

— Et qui donc ?

— C'est... un ami... à moi.

— Un ami..., un ami...

Il répétait le mot, qui lui parut soudain tellement dénué de sens que, malgré le terrible dilemme qui se posait à lui, un sourire douloureux contracta son visage. Un ami de Lena ! Après tous ses propres efforts, toutes ses tentatives vaines, cette solution naïve lui semblait si ridicule que, brusquement, il éclata d'un rire strident, un rire fou, inextinguible, qu'une crise de sanglots douloureux vint bientôt remplacer.

Lena s'était levée, le regardait avec crainte, sans même oser lui mettre la main sur l'épaule.

— Il faut vous reposer, dit-elle, quand il se fut un peu calmé. Nous en reparlerons demain.

— Demain, répéta-t-il sur un ton étrange. Oui... Demain, il se passera beaucoup de choses.

Seul, dans la petite chambre qu'il avait occupée la veille, Paul s'assit sur le bord du lit. Il avait la tête brûlante, les pieds glacés. Il avait dû prendre froid, mais cela n'avait aucune importance. Clairement, il se représentait ses efforts inutiles, et cependant il les poursuivrait jusqu'au dénouement. Il fallait agir ouvertement, sans hésitation. Toute sa raison lui échappait. Il aurait voulu apparaître sur la place publique et clamer aux quatre vents l'iniquité du monde.

A cette pensée, une lumière partiellement dénuée de raison vint éclairer les yeux de Paul. Se levant, il alla s'assurer que la porte était fermée au verrou, puis alla ouvrir le secrétaire qui occupait un coin de la chambre. Il en sortit les feuilles de papier qui garnissaient les tiroirs et les posa sur le parquet ; puis, plume en main, à genoux, il se mit à dessiner certaines lettres en grandes capitales. Bon dessinateur, il ne lui fallut pas plus d'un quart d'heure pour achever son travail, bien

que sa vue ne fût pas claire et que sa main tremblât légèrement. Laissant son ouvrage sécher, il alla s'allonger tout habillé sur son lit.

En dépit du projet qu'il venait de concevoir et qui lui brûlait le cœur et l'esprit, il dormit, mais d'un sommeil fiévreux, entrecoupé d'insomnies. Vers 7 heures, il s'éveilla brusquement. Il avait très mal à la tête, une douleur incessante lui barrait le front, mais elle ne fit que renforcer sa détermination.

Prenant ses papiers, il les enroula en un long cylindre et, passant devant la porte de Lena, sortit.

La pluie avait cessé, le matin était clair et frais, il avait la douceur de l'aurore. Sous l'abri d'un cocher, au coin de Duke's Court, il s'arrêta et, trouvant dans sa poche quelques pièces de monnaie, commanda une tasse de café et une épaisse tartine de margarine. Après avoir mangé, il se sentit mieux, mais il n'était pas arrivé au milieu de l'avenue qu'un nouvel accès de fièvre le secoua tout entier. Se penchant sur le bord du trottoir, il vomit.

Au bout de l'avenue, au carrefour, les abords de la Société de Publicité du Passage étaient encore déserts. Se glissant par une fente de la palissade le long de laquelle il avait attendu si souvent avec ses compagnons, les hommes-sandwiches, il s'approcha de la rangée des doubles panneaux entassés dans un hangar de tôle rouillée. Paul choisit le plus neuf qu'il put trouver et, usant d'un pinceau, colla ses affiches. Il allait se harnacher, quand son regard accrocha un tas de fers rouges de rouille, dans un coin. Il reconnut les chaînes qui avaient servi pour annoncer le passage au Palace de l'illusionniste Houdin. Sans la moindre hésitation — il agissait sans penser, comme poussé par une force supérieure, — il choisit une chaîne mince et solide, munie d'un cadenas fonctionnant encore. Cinq minutes plus tard, il sortait de la cour, complètement harnaché.

L'HORLOGE de la cathédrale sonnait 8 heures quand il traversa Ware Street, se dirigeant vers le centre de la ville, qui s'éveillait. Les gens couraient vers les arrêts d'autobus ou les stations de tramways. Certains lançaient, au passage, un regard empreint de curiosité au jeune homme, portant, dans son dos, un placard sur lequel on lisait :

UN ASSASSINAT : L'INNOCENT EST CONDAMNÉ

Et sur l'autre :

UN ASSASSINAT : LE COUPABLE EST EN LIBERTÉ

Qu'était-ce là ? Sans doute le début d'une habile campagne de publicité qui saurait éveiller et soutenir l'intérêt du public pendant de longues semaines.

9 heures vinrent, et Paul marchait toujours, les yeux fixes, sans voir, les mains crispées sur les panneaux de bois. Désireux de ne pas provoquer, aussi longtemps qu'il le pourrait, l'intervention de la police, il évitait les carrefours où se tenaient les agents. Une ou deux fois, il se sentit l'objet d'un examen attentif, mais, pour une fois, la fortune paraissait lui sourire et personne ne l'arrêta.

La matinée s'écoulait, et Paul sentait la fatigue l'envahir, mais son but essentiel n'était pas atteint ; cette parade n'était qu'un prélude, il n'abandonnerait pas. Assourdi par les bruits de la rue, couvert de boue par les voitures, il allait toujours. Pourtant, sa faiblesse s'aggravait ; il lui arrivait de tituber.

Vers midi, une foule curieuse s'attacha à lui, composée en grande partie de badauds et de sans-travail, écume de la ville, accrue de quelques gamins et d'un chien hargneux, aboyant avec obstination. Paul se trouva être le but de quolibets vulgaires, mais comme il n'y répondait pas, la foule fit silence, sachant bien que tôt ou tard elle aurait sa revanche. Un peu avant 13 heures, la procession atteignit Léonard Square, et Paul alla s'arrêter au pied de la statue de Robert Greenwood, premier lord major de Wortley. Se déharnachant, il posa ses panneaux sur le sol ; puis, entourant la chaîne autour de son poignet, s'attacha à la bordure de fer de la statue et referma le cadenas. Une rumeur passa sur la foule, qui s'accroissait à vue d'œil. Quand Paul se tourna, il avait devant lui un groupe d'au moins cent personnes.

De sa main libre, il desserra sa cravate : elle l'étranglait. Il n'éprouvait ni peur ni émotion, seulement la volonté bien arrêtée de plaider sa cause devant des citoyens de Wortley. La chance le favorisait ; on allait l'écouter ; Lena assurait que les petites gens avaient bon cœur, et il ne pouvait pas trouver une meilleure occasion de s'en convaincre. Si seulement sa tête avait été moins douloureuse ! Plus pénible encore que la douleur était cette sensation d'irréalité ; il lui semblait que ses pieds, attachés à des ballons, flottaient librement en l'air. Il mouilla ses lèvres sèches.

— Amis, commença-t-il. Je suis venu ici pour dire... ce que vous devez savoir. Je m'appelle Mathry, et mon père est en prison...

— Et tu y seras bientôt, mon vieux, si tu ne fais pas attention !

L' interruption provoqua l'hilarité. Paul attendit.

— Il est en prison depuis quinze ans pour un crime qu'il n'a pas commis

— Ah ! Va raconter ça ailleurs ! fit une autre voix.

De nouveau, le rire secoua l'assistance, suivi des cris de : « Silence ! Laissez-le parler ! »



De nouveau, le rire secoua l'assistance, suivi des cris :
« Silence, laissez-le parler !... »

— J'ai la preuve que mon père est innocent, et personne ne veut m'entendre...

— Nous non plus, mon vieux. Parle plus fort !

— Allez ! Vas-y ! Vas-y ! Raconte.

Paul avalait sa salive. Malgré tous ses efforts, sa voix était trop faible pour porter, il le comprenait. Il fit un effort surhumain :

— Il y a quinze ans que mon père a été condamné. Mais il n'a pas commis ce crime...

Le chien bâtard qui suivait Paul avec obstination se mit à aboyer avec fureur.

— Je le répète..., il est innocent..., j'en ai la preuve...

Les aboiements du chien qui s'en prenait aux jambes de Paul, couvraient sa voix. Puis, encouragé par les badauds, il sauta sur lui, le faisant trébucher. Comme il se retenait aux panneaux, un murmure courut dans la foule :

— Il est ivre.

— Il se fout de nous.

Une peau de banane vint se coller sur la joue de Paul, signal d'une fusillade de croûtes de pain et de déchets de nourriture. Suivirent quelques trognons de pommes. A ce moment, deux agents fendirent la foule. L'un était tout jeune, l'autre le sergent Jupp.

— Eh bien ? Qu'est-ce que c'est ? Vous troublez l'ordre sur la voie publique !

Paul regardait sans les voir les deux hommes et, vaguement, reconnut le sergent. Il était à la limite de ses forces. Il ouvrit la bouche sans qu'un son en sortît. La foule se faisait plus dense.

— Il est ivre, sergent, dit une voix obséquieuse au premier rang. Il nous a raconté des bêtises.

— Cette fois-ci, vous êtes bon, mon garçon, dit Jupp, cherchant à entraîner Paul.

Rencontrant de la résistance, il tira violemment, manquant de démettre le poignet du jeune homme avant d'avoir remarqué la

présence de la chaîne. Son cou musculeux passa au rouge sombre.

— Il s'est attaché, murmura-t-il à son compagnon. Il va falloir la voiture.

Les deux agents, nerveux, s'efforçaient de briser la chaîne, tirant Paul d'un côté ou de l'autre, pendant que la foule, toujours plus dense, resserrait le cercle. Un autre agent parut, pour s'éloigner aussitôt au pas de course, soufflant dans son sifflet. Puis ce fut la bousculade, les cris ; le trafic se trouva suspendu. Le désordre était à son comble. C'était l'instant que Paul attendait pour jeter au public son appel le plus passionné :

— Amis ! Je ne demande que la justice ! Un innocent...

Le jeune agent avait écrasé le cadenas d'un coup de son bâton. Paul fut embarqué sans façon dans la voiture de la police et conduit au poste. A demi inconscient, il ne sut pas trop ce qui lui arrivait jusqu'au moment où il se trouva jeté dans une cellule. Son front vint heurter le ciment avec force. Ce coup, sans aggraver la douleur qui le harcelait, sembla, au contraire, le faire sortir de la stupeur dans laquelle il était plongé. Il gémit, et cette plainte eut un fâcheux effet sur les trois agents qui, du seuil, le surveillaient, enragés du mal qu'il leur avait donné.

— Le salaud ! dit le premier. Il sort de sa cuite.

— Non, dit le sergent Jupp. Il n'a pas bu.

Le troisième, un athlète, tremblait de rage. Au cours de l'arrestation, il avait reçu un coup au ventre.

— Il ne sera pas dit qu'il se sera foutu de moi sans le payer !

Se penchant, il releva Paul d'une secousse, comme on redresse un sac de farine. Puis, fermant le poing, il s'abattit entre les deux yeux du prisonnier. Le sang jaillit. Paul s'écroula, évanoui.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, dit froidement Jupp. Il va être bien servi, sois tranquille.

La porte de la cellule claqua, et le plus jeune des agents eut un rire un peu forcé.

— En tout cas, dit-il, comme pour soulager sa conscience, il l'avait bien cherché.

CHAPITRE VIII

L'après-midi tirait à sa fin quand Paul reprit lentement conscience. Il resta longtemps à fixer l'ampoule grillagée placée au centre du plafond de sa cellule. Puis, sur les mains et les genoux, il se rapprocha de la cruche placée au bout du banc de bois. L'inclinant, il parvint à boire, puis à humecter sa face gonflée. L'eau le rafraîchit, mais presque aussitôt son visage se mit à le brûler.

Non sans peine, il parvint à s'asseoir. Sa tête lui faisait moins mal. Par contre, à sa grande surprise, il éprouvait une certaine difficulté à respirer ; chaque inspiration éveillait dans son côté gauche une violente douleur. Pour la contenir, il ne trouva rien de mieux à faire que de respirer à petits coups précipités.

Soudain, la porte s'ouvrit et un homme entra. Malgré l'enflure de ses yeux, Paul reconnut le commissaire central de Wortley.

Dale l'examina longuement, comme s'il avait voulu minutieusement se rendre compte de son état. Son visage était étrangement sombre.

— Ainsi donc, vous n'avez pas suivi mes conseils. Si je m'en souviens bien, je vous avais dit de rentrer chez vous. Mais non, l'avis n'était pas assez bon, sans doute. Vous avez préféré rester et faire du désordre. Et vous voici en mauvaise passe.

Vous vous croyiez très malin, sans doute, reprit le commissaire, après un bref silence. Mettant mon sergent au défi, vous pensiez vous en tirer. Des semaines à battre le pavé de la ville sans être arrêté. Ne vous y trompez pas, mon garçon. J'aurais pu vous faire fourrer au bloc si je l'avais voulu. Quelque chose me retenait, et j'ai eu tort, je m'en aperçois. Je vous ai offert une dernière chance. Vous l'avez refusée.

Dale pinçait les lèvres.

— Vous voilà joli, hein ? Mes hommes vous ont peut-être traité un peu durement. Bah ! Ce n'est rien. Voilà ce qui arrive quand on résiste à un agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions. Il faut ne vous en prendre qu'à vous.

Nouveau silence. Il semblait que le commissaire invitât Paul à répondre, espérant ainsi le prendre en défaut. Mais Paul avait, dès le

début, résolu de ne rien dire. L'occasion de parler viendrait plus tard, devant le juge. Il écouta le commissaire, non sans un certain détachement.

ET que pensez-vous qu'il doive vous arriver, maintenant ? Vous vous imaginez peut-être vous en tirer avec une caution et quelques bons conseils ? Pour moi, je ne le crois pas. Le temps des conseils n'est plus. Vous avez laissé passer l'occasion, la chance qu'on vous offrait. Et puis... vous vous êtes mêlé de ce qui ne vous regardait pas, vous avez travaillé contre la communauté, harcelé de respectables citoyens, des membres du corps judiciaire, de vos réclamations ; vous vous en êtes pris même à des membres du Parlement. En outre — il baissa la voix, — vous vous en êtes pris à moi. Non pas que cela me gêne ; je suis sûr de mon terrain : c'est du roc. Je ne vous en reproche pas moins votre insistance à m'accuser d'avoir mal agi. J'ai comme une idée que cela va vous coûter cher. C'est vous, vous m'entendez, qui avez mal agi. Vous comparâtiez demain devant le juge. Je ne serais pas surpris qu'il prenne la chose au sérieux et fixe très haut votre caution ; disons cinquante livres. Avez-vous les moyens de les trouver, ces cinquante livres ? Non, sans doute.

Il secouait la tête, ironique.

— Cela signifie que vous reviendrez ici. Vous avez une jolie petite cellule, très confortable. Pas beaucoup de vue peut-être, mais tout le confort. Elle vous plaira, je veux le croire, parce que vous n'êtes pas prêt d'en sortir.

Un long moment il observa Paul, puis, tournant les talons, sortit.

Mais, dans le couloir, l'expression de son visage changea soudain. Il fronça les sourcils. Il n'avait pas été lui-même. Il se sentait dans la disposition d'esprit de l'acteur qui, mécontent de son jeu, sent le dégoût l'envahir. Mais que diable aurait-il pu faire d'autre ? Il avait reçu un message le priant de téléphoner d'urgence à Sir Matthew. Il tenait à pouvoir dire qu'il avait vu le prisonnier.

En entrant dans son bureau, son visage s'assombrit davantage. Si habitué qu'il fût à ce genre d'affaires, à la pègre et à ses laides activités, la question qu'il se posait lui déplaisait particulièrement, le mettait mal à l'aise. Pourquoi ce jeune imbécile n'avait-il pas profité de sa clémence et n'avait-il pris le large au cours des dernières semaines ? Une voix intérieure lui répétait, lui murmurait : « N'y aurait-il pas, là-dedans, quelque chose de vrai ? »

D'un mouvement brusque, il rejeta la tête en arrière comme le taureau sous la piqure de la banderille. Non, il n'y avait rien, du moins en ce qui le concernait, lui. Il se connaissait trop bien. Il n'était pas de ceux qui composent avec leur conscience. Ses mains étaient nettes.

Il ne se décidait pas à décrocher son téléphone, et c'est lentement qu'il forma le numéro. Barr, le clerc, lui répondit, mais presque aussitôt Sprott vint en ligne.

— Allô ! Est-ce vous, Sir Matthew ? Dale perçut au même instant le déclic signifiant que le procureur isolait sa ligne. Puis il entendit sa voix, non plus suave et amicale, mais pleine d'irritation.

— Quelle est la raison de cette nouvelle erreur ?

— Une erreur, Sir Matthew ? répéta Dale, faisant semblant de ne pas comprendre.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Ce scandale, sur la place. Ne vous avais-je pas donné des instructions précises au sujet de cet individu ?

— Elles ont été suivies.

— Et voici le résultat... Une scène grotesque... Exactement ce que je voulais éviter. Vous auriez pu, pour une fois, faire preuve d'un peu d'initiative.

Dale s'efforçait au calme. Il avait besoin de tout son sang-froid.

— Notre tâche n'a pas été facile, Sir Matthew. Qui pouvait deviner ce qu'allait faire ce jeune idiot ? Nous l'avons surveillé de notre mieux. Un de mes hommes, un des meilleurs, l'avait pris en filature. Nous n'osions pas mettre la main sur lui, vous nous aviez recommandé la douceur. Mais cette fois-ci, il a dépassé la mesure. Il va ramasser six mois, aisément.

— Ne faites pas l'imbécile. Il y eut un silence, et Sir Matthew reprit d'un ton plus doux :

— Écoutez-moi, Dale. Vous avez trouvé le mot juste, celui d'idiot. Il n'y a aucun doute : ce jeune homme est un cas psychopathique.

Le commissaire, pour garder son calme, faisait des dessins sur son bloc-notes. Puis, le crayon levé, il se prit à fixer le mur, devant lui.

— S'il en est ainsi, continuait le procureur d'une voix adoucie, il échappe à proprement parler à notre juridiction, pour faire l'objet d'un traitement dans une de nos institutions spécialisées dans le traitement des aberrations de l'esprit.

— Un asile ? hasarda le commissaire. Le procureur eut une exclamation peinée :

— Comprenez donc une fois pour toutes, mon cher Dale, que ces mots d' « asile » et de « fou » ne font plus partie du vocabulaire civilisé. On ne saurait, sans commettre une erreur impardonnable, les employer quand il s'agit de cette admirable institution de Dreen.

— Ah ! murmura le commissaire, d'un ton inexprimable. Dreen !

— Naturellement, reprit Sir Matthew ; pour justifier son internement, il nous faudra quelques données. Parlez-moi un peu de lui, Adam. Il est agité ?

— Oui, avoua Dale. On le peut dire agité.

— Et ses amis ? A-t-il quelqu'un qui prenne soin de lui ?

— Il a sa mère... et une fiancée à Belfast, mais qui semblent se désintéresser de lui. Il a vécu dans la rue, ces derniers temps.

— Pauvre enfant ! soupira le procureur. Tout semble indiquer la nécessité de le confier à des soins éclairés. Il comparait demain matin, je pense ?

— Oui, dit Dale, la voix dure. Il n'y a pas d'autre solution.

Il n'y avait plus de pitié dans le ton du procureur, mais une onctuosité qui fit passer un frisson glacé dans le dos du commissaire.

— Je ne cherche pas de solution, sinon pour nous deux.

On savait nettement quel était le plus fort.

— Je tiens, reprit Sir Matthew, M. Battersby, le juge, pour un homme avisé.

— Il l'est, répondit Dale, sur un ton un peu forcé. S'il fixe la caution à un chiffre assez élevé, nous sommes sûrs d'un renvoi pour supplément d'instruction.

— Je ne vous demande pas d'exercer une pression quelconque, dit

nettement Sprott. Mais il pourrait être bon de lui dire un mot, de lui expliquer l'aspect psychopathique de l'affaire, de lui faire sentir qu'un renvoi nous donnerait le temps de provoquer un examen médical, ce qui, après tout, ne peut se faire que dans l'intérêt du jeune homme.

— Oui, dit le commissaire.

— Eh bien, c'est entendu, conclut Sprott, qui ajouta, en détachant les mots : « Ne commettez pas d'erreur, cette fois-ci. »

Il raccrocha. Le commissaire n'en fit autant qu'au bout d'une longue minute.



Il raccrocha. Le commissaire n'en fit autant qu'au bout d'une longue minute.

CHAPITRE IX

L'audience du tribunal de simple police ouvrit à 10 heures du matin. La salle, au premier étage, était haute de plafond, mais assez petite et simple : une estrade sous la fenêtre pour le magistrat, une rangée de chaises destinées au public et, au fond, le banc des prisonniers. Il y avait des courants d'air et on avait placé entre la fenêtre et l'estrade un écran de cuir faisant obstacle à l'entrée de la lumière. Au plafond courait une fresque représentant les armes de la ville — deux archers aux arcs tendus contre un chêne vert — à laquelle personne ne prêtait la moindre attention.

L'agent au cou rouge vint chercher Paul. Il n'était pas méchant, ce jour-là, son haleine montrait qu'il venait de finir la première pipe du matin. Il regarda intentionnellement les yeux pochés et gonflés de Paul sortant de sa cellule.

— Une mauvaise chute que vous avez faite hier, grand niais. N'allez pas faire encore un faux pas, ce matin. Vous me comprenez ?

Paul ne répondit pas. Vers le matin, il était tombé, pour plusieurs heures, dans un sommeil lourd et pénible qui lui avait apporté tout au moins l'oubli. Mais ce repos ne l'avait pas revigoré. Il ne pouvait s'expliquer cette faiblesse ; respirer lui était pénible et son côté lui faisait si mal qu'il le pressait du bras pour contenir la douleur. Mais, par contre, sa tête fiévreuse avait conservé cette lucidité qui ne l'avait pas abandonné depuis que la mémoire lui avait été rendue. Il voyait tout avec une extraordinaire clarté et il était fermement résolu à tout dire, à tout révéler devant le juge.

Oui, cette fois-ci, rien ne pourrait le retenir.

Quand, devant son garde du corps, il eut passé la porte du côté du tribunal et qu'on lui eut indiqué sa place sur le banc, la Cour siégeait déjà et le magistrat, M. Battersby, homme fluët, entre deux âges, d'apparence à la fois débonnaire et blasée, avait commencé à s'occuper des délinquants du jour. Paul, l'observant, le vit disposer rapidement de trois ivrognes, d'un jeune homme ayant pris des paris clandestins, d'un camelot sans licence, d'un vieux musicien accusé de mendicité et d'un vagabond « sans moyens visibles d'existence »..

Le juge avait des lèvres fines, marquées de la sévérité requise par son office, mais les yeux étaient sages et humains. Il ne souriait jamais aux flatteries, aux cajoleries des « chevaux de retour » qui passaient devant lui. Cependant ses sentences se teintaient de mansuétude. Il remit sans commentaires aux mains du représentant de l'Armée du Salut une fille accusée d'un larcin ; libéra quelques jeunes délinquants. « Voici un homme qui m'écouterà », se dit Paul à lui-même.

Soudain, tout en étudiant M. Battersby, il se sentit l'objet d'un examen attentif et soutenu. Jetant un regard du côté du public, il vit Lena. Elle n'était pas seule. Un inconnu était as-sis à côté d'elle, un homme d'une quarantaine d'années, épais et gauche, vêtu d'un costume de flanelle, assez fatigué. Son pardessus de tweed avait dû connaître des jours meilleurs. Son chapeau de feutre, rejeté en arrière, découvrait un front chauve. Ce visage rond et joufflu donnait, en dépit des joues mal rasées, une impression de nudité, que des yeux clairs, sous des sourcils épais, s'efforçaient de cacher en affectant l'ennui.

Il observait sans doute Paul depuis quelque temps déjà, avec ce détachement feint, quand, sans changer d'expression, il posa son doigt sur ses lèvres. Un geste bref et pourtant lourd de signification. Paul jeta un regard à Lena, lut dans ses yeux un appel. Son gros voisin inclina la tête — d'un geste persuasif — et se renversant en arrière se mit à examiner ses ongles d'un air suprêmement indifférent.



Paul jeta un regard à Lena, lut dans ses yeux un appel...

On prononça le nom de Paul qui se leva, tout étourdi, et écouta le rapport de police le concernant. Le commissaire central entra et vint s'asseoir au pied de l'estrade.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Le juge semblait étudier Paul avec beaucoup moins d'indifférence qu'il n'en avait montré envers les inculpés précédents. Le silence se fit. Les mots qui se pressaient sur les lèvres du jeune homme, l'appel

passionné qu'il avait projeté de lancer, ne voulaient plus sortir. Paul n'osait même pas regarder du côté de Lena et de l'inconnu qui lui avait adressé l'étrange signal. Et, brusquement, à l'encontre même de sa volonté, adoptant les manières et le ton pleurard de « habitués » qui venaient de défiler sous ses yeux, il murmura :

— Je regrette bien ce que j'ai fait, Votre Honneur. J'avais bu un petit coup de trop, voyez-vous.

Le silence s'était fait, total. Le commissaire central se redressa sur sa chaise. Le juge toussota.

— Ivre ? C'est une honte, à votre âge.

— Oui, Votre Honneur.

— Vous n'avez pas honte de l'avouer ?

— Si, Votre Honneur.

Le ton soumis de Paul fit froncer les sourcils du juge qui consulta un papier sur son bureau avant de se pencher vers l'accusé.

— Pourquoi vous êtes-vous livré à cette exhibition ?... Pourquoi vous êtes-vous enchaîné sur la place la plus fréquentée de cette ville ?

— Je vous l'ai dit, Votre Honneur. J'avais un verre dans le nez. J'ai voulu me faire remarquer.

— Pouvez-vous expliquer ce... cette affiche monstrueuse que vous portiez ?

— Non, Votre Honneur. Je ne voulais pas faire de mal, Quand on a bu un petit peu trop... vous savez... on fait des bêtises.

Paul aurait juré voir passer l'ombre d'un sourire sur les lèvres de l'inconnu qui, ayant terminé l'inspection de ses ongles, semblait chercher maintenant à déchiffrer le sens des armes de la fresque. Le commissaire central, très droit sur sa chaise, avait tourné la tête, exhibant son profil dur. Le juge lui jeta un bref regard avant de poser la question suivante :

— Vous n'avez jamais exécuté semblable exhibition, auparavant ?

— Non, Votre Honneur.

— Mais vous avez déjà souffert de crises nerveuses ?

— Pas à ma connaissance, Votre Honneur. Un silence.

— Quelles sont vos opinions politiques ?

— Je n'en ai pas.

Le juge hésitait, visiblement, et son regard vint une fois de plus se poser sur le visage impassible du commissaire central. Puis il parut prendre une décision.

— Je devrais, jeune homme, vous condamner à deux livres d'amende, plus les frais, et vous renvoyer après admonestation. Mais, des avis de source autorisée me font croire que votre cas est plus sérieux qu'il ne le paraît à première vue. Je fixe donc votre caution à cinquante livres. A défaut du versement de cette somme, vous resterez en prison pour permettre un complément d'enquête.

L'énoncé du jugement parut faire perdre à l'inconnu assis à côté de Lena un peu de son indifférence. Il ne montrait ni surprise ni indignation, mais une lueur d'intérêt passa dans ses yeux bileux. Lena, elle, semblait atterrée.

— Pouvez-vous déposer la caution de cinquante livres ? débita l'huissier d'un ton monotone.

— Non.

— Pouvez-vous nommer une personne acceptant de répondre pour vous ?

Paul secouait négativement la tête, quand l'étranger se leva.

— Je suis prêt à verser les cinquante livres. Paul, immobile, serrait ses mains chaudes. Le commissaire central avait pivoté sur sa chaise. Sur son visage, on lisait la surprise et la colère.

— Je proteste. Je désire savoir d'où vient cet argent.

— De moi. L. A. Dunn, habitant 15, Grande-Paie, en cette noble cité, fleuron de notre histoire. Je l'ai dans ma poche

— Je proteste.

— Silence !

— Je proteste, Votre Honneur, insistait le commissaire qui s'était levé d'un bond, la bouche dure. La caution est insuffisante. Je demande

qu'elle soit portée à un chiffre plus substantiel.

— Silence !

Le juge, très raide, attendait, refusant de poursuivre avant que le commissaire eût repris sa place. Puis, d'un ton cassant :

— La Cour veut qu'on sache qu'elle ne subira aucune influence, qu'elle vienne de la police ou d'ailleurs. Elle ne voit aucune raison de modifier sa décision. La caution reste fixée à cinquante livres. L'affaire suivante.

Paul, entraîné hors de la salle, eut le temps de voir qu'il y régnait une certaine confusion. Dale, après une brève discussion avec le juge, sortait à son tour. Un quart d'heure plus tard, après s'être soumis aux formalités de levée d'écrou, Paul se retrouvait dans la rue, libre.

Le soleil l'éblouit et le fit chanceler. Confusément, il aperçut Lena et son compagnon, debout à dix pas de lui. La présence de la jeune fille lui fit du bien, fut un baume pour son cœur ulcéré. Cependant, elle ne fit pas un mouvement et ce fut le gros homme qui s'approcha, pans de manteau flottants, les mains dans les poches, le chapeau encore plus en arrière.

— Permettez-moi de me présenter, dit-il. Dunn. Je suis un ami de miss Andersen. Nous vous attendions pour vous ramener Ware Place.

— Pourquoi avez-vous payé ma caution ? demanda Paul.

— Pourquoi ne l'aurions-nous pas fait ? répliqua Dunn souriant vaguement. Quand un homme est malade au point où vous l'êtes, c'est un devoir de venir à son aide.

Un silence se fit. Paul évitait le regard anxieux de Lena.

— Je regrette bien de vous avoir mêlés à tout cela, murmura-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, mon garçon. Nous n'en mourrons pas.

Portant deux doigts à sa bouche, il lança un coup de sifflet aigu et le cab qui passait vint s'arrêter le long du trottoir. Paul y monta, suivi de Lena et de Dunn.

Une demi-heure plus tard, au lit, lavé, appuyé à deux oreillers, avec une compresse froide au vinaigre sur son front brûlant et une bouteille d'eau chaude aux pieds, Paul se détendait. Il était parvenu à ingurgiter

et à garder le verre de lait que Lena lui avait apporté. La douleur infernale qui lui perçait le flanc était en quelque sorte adoucie par la sensation réconfortante de se retrouver dans cette chambre quiète.

Calé dans son petit fauteuil d'osier, sans avoir ôté ni chapeau ni pardessus — on avait l'impression qu'il les gardait pour dormir — Dunn n'avait pas cessé d'observer Paul.

— Cela va mieux ? s'enquit-il.

— Beaucoup mieux.

Dunn s'abstint de tout commentaire — peut-être avait-il sur la question son opinion personnelle. Il se remit à étudier ses ongles, affreusement rongés, pour lesquels il paraissait avoir une profonde admiration.

— Écoutez, mon garçon, dit-il enfin. Vous êtes malade et je ne veux pas vous fatiguer. Mais vous avez de graves soucis — je le tiens de Lena qui est, soit dit en passant, une vieille amie. Si vous voulez vous confier à moi...

Il haussa les épaules.

— Vous êtes avocat ? demanda Paul.

— Dieu m'en préserve.

Lena, qui était sortie, rentra et vint s'asseoir sur une chaise basse, derrière Dunn.

Les deux visages étaient dans le champ visuel de Paul qui pouvait s'éviter la fatigue de tourner la tête. Et il se mit à parler sans les perdre du regard, s'arrêtant parfois pour reprendre son souffle, trouvant dans l'attention soutenue de Dunn et l'immobilité absolue de Lena un encouragement à se confier, à se soulager en partie du fardeau qui oppressait son âme.

Quand il eut fini, un lourd silence s'établit, qui dura longtemps. Dunn semblait s'être tassé sur lui-même dans son fauteuil. Il bâilla, s'étira et alla regarder par la fenêtre.

— La pluie reprend... sacré pays.

Bâillant encore, il se retourna vers Lena.

— Soignez-le, dit-il. Nous avons cinq semaines avant qu'il lui faille se constituer prisonnier.

Appuyé au chambranle de la porte, il lira une cigarette de sa poche et la plaça entre ses lèvres. Pivotant lourdement sur ses talons, il sortit, sans un mot de plus.

CHAPITRE X

Ce Dunn, avec son regard empreint de lassitude et ses ongles rongés, était un produit de Wortley et d'une hérédité assez curieuse. Son nom, Luther Aloysius Dunn — qu'il cachait comme un crime, mettant au nombre de ses ennemis mortels tous ceux qui osaient en user — fournit une première indication sur son origine : il était né d'un « mariage mixte » qui, à l'encontre de beaucoup de ces unions où règnent la tolérance et la compréhension mutuelles, avait été très malheureux. Sa mère, calviniste, et son père, catholique, avaient bataillé toute leur vie. L'enfant, déchiré entre deux enseignements — le temple et l'église — avait souffert. Plus tard, il confiait à ses intimes qu'il avait été baptisé deux fois et avait conçu une solide aversion pour toute religion organisée.

Le petit Luther Aloysius avait 14 ans quand son père avait été tué dans un accident de la rue. Parti le matin de chez lui après un solide déjeuner, vitupérant contre John Knox et sa doctrine, il était revenu quelques heures plus tard sur une civière, mort. Juste rétribution !

Mais la veuve, le choc passé, s'était aperçue, trop tard, de la place qu'avait tenue dans son cœur le farouche doctrinaire de l'infailibilité pontificale et, aussi incroyable que cela puisse paraître, avait renversé le cours de sa vie. Ses efforts, qui ne nous intéressent pas ici, eurent cependant une conséquence pour son fils ; elle le retira de l'école pour l'envoyer au collège de Jésuites de Hassocks Hill.

Les Pères l'y traitèrent avec la plus grande prudence — à son admission, le vieux préfet des études avait recommandé à ses collègues de laisser à l'enfant toute liberté morale. Excellente méthode qui aurait porté ses fruits si le mal n'avait été déjà fait. De fait, il se tint toujours à l'écart, se contentant d'assister à des matches de football disputés aux quatre coins de la ville, ou de se glisser dans une salle de billards — visage rond, lunaire, dans l'air enfumé — pour suivre pendant des heures la course des billes sur le tapis vert. Il adorait les jeux sans en pratiquer aucun et sa connaissance des records et des performances dans toutes les branches du sport était encyclopédique. Doué d'un certain talent narratif, il s'était vu encouragé par le P. Marchant, son professeur de littérature, à écrire des petits articles dans la revue sportive du collège. Et, à 18 ans, diplômé, il avait obtenu, grâce à l'appui du préfet des études, une

place dans les bureaux du Wortley Chronicle, quotidien à tirage limité, mais indépendant et de haute réputation.

Quelques années s'étaient écoulées sans événements bien marquants. Il faisait les courses, coupait et collait et, en de rares occasions, rédigeait un compte rendu de matches locaux sans importance. Sa première contribution au Wortley Chronicle, article qu'il conservait avec soin dans ses archives, complétait une colonne du journal.

Par la suite, on lui confia des missions moins humbles. On l'envoya aux matches de water-polo de la Corporation Baths, aux combats de boxe de Blakely Arena et l'on sut, à la direction — sans le reconnaître officiellement — qu'il était bon reporter, de jugement sûr, possédant un certain talent descriptif. Un premier janvier — il avait 25 ans, — on lui donna, sans le prévenir, le reportage de la plus importante manifestation sportive de la région, le match de football de l'équipe première qui attirait chaque année une multitude frénétique et affolait les deux tiers de la population de la ville. De la tribune de la presse, Dunn dicta d'un seul jet deux colonnes et, le lendemain, apporta à son directeur un article de fond. Cet article ne décrivait pas la partie, mais traitait uniquement d'un incident qui s'était produit au cours du match.



De la tribune de la presse, Dunn dicta d'un seul jet
deux colonnes...

Dans l'après-midi, James McEvoy sortit de son bureau, l'article en main. McEvoy ne faisait jamais « demander » ses collaborateurs. Il alla s'asseoir à la petite table de Dunn.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit-il en tapotant le papier du bout de son lorgnon. Je vous demande un compte rendu d'un match de football et vous me pondez l'histoire d'un « demi » qui reçoit un coup de pied à la tête. Sur quoi vous me décrivez la colère des trente mille spectateurs, puis celle des trente mille autres prêts à réduire en poudre

l'équipe adverse. Cris, insultes, bagarres, les joueurs lapidés à coups de bouteilles, l'arbitre blessé à la joue... en un mot vous me faites le tableau d'un combat de sauvages dans la jungle, vous me décrivez une scène d'intolérance raciale et religieuse capable de faire rougir un Esquimau dans son igloo...

— Je regrette, dit Dunn. C'est sorti tout seul de ma machine à écrire.

Cette étrange contradiction laissait McEvoy rêveur : ce gros garçon gauche, incapable de dire un mot dans la conversation était, sur le papier, un lion d'éloquence, un geyser, un volcan crachant feu et flammes, avec une richesse d'expression empoignant le lecteur, l'émouvant jusqu'aux larmes.

McEvoy se leva.

— C'est le plus mauvais reportage de l'année. Il paraîtra demain en première page.

Et comme Dunn le regardait, médusé, il ajouta :

— Venez donc dîner samedi, à la maison.

Ce fut la fin des rapports de Luther Aloysius

Dunn avec le monde des sports et le début de sa vraie carrière. McEvoy l'envoya d'abord dans les tribunaux de simple police, mine inépuisable de ces incidents touchants qui convenaient si bien à la plume de Dunn. Puis il voyagea, écrivit des articles de fond. Le rédacteur en chef lui trouva un excellent pseudonyme : « l'Hérétique », convenant bien à celui qui portait les prénoms de Luther Aloysius, et les séries d'articles qu'il signa de ce nom d'emprunt attirèrent l'attention générale, en même temps qu'elles valurent au journal deux procès en diffamation qu'il soutint avec succès. La circulation du Wortley Chronicle progressa par bonds successifs, ainsi que l'amitié de l'Hérétique et de McEvoy, amitié que vint sceller la sœur de ce dernier avec Dunn, la belle Eva ; celle-ci, après avoir longtemps levé ses yeux limpides sur le jeune rédacteur, se l'annexa en 1929.

Le mariage, s'il ne parvint pas à guérir Dunn de son amour pour la bière et les vieux vêtements, fut cependant un succès et donna deux petites filles que leur père adora, secrètement. Eva était gracieuse comme le cygne, avec un amour prononcé pour les colliers d'ivoire, les sachets de lavande et les longues boucles d'oreilles. Dunn laissait sa femme régir le ménage et l'accompagnait très régulièrement à la messe. Dans la paroisse de Saint-Joseph, on citait le couple en

exemple. La piété n'habitait pas le cœur de Dunn, mais il lui en était resté quelque chose de son enfance. Il donnait peu de prix à la forme, et beaucoup au fond. Sa devise était : vivre et laisser vivre. Il se montrait toujours prêt à redresser un tort, à se faire le champion de l'opprimé.

Cette sentimentalité le rendait très vulnérable. A 40 ans, il était aussi sensible qu'à 15. Il n'admettait pas qu'on le considérât comme un « réformateur » chargé d'une mission « spirituelle », ne voulait être qu'un journaliste faisant -son métier et, dans ce but, affectait ce cynisme mélancolique qu'on dit généralement être l'apanage de la profession. Mais ce n'était qu'une pose qui ne trompait sans doute que lui-même. A tout instant se montraient, sous l'écorce rugueuse, des veines de tendresse que l'excellent homme ne voyait pas. Tel l'huître, il se croyait en parfaite sécurité.

Nous savons comment il avait fait la connaissance de Lena. Il ne l'avait pas perdue de vue, s'arrêtant souvent au Borutnza pour prendre un café et une brioche en allant à son bureau, Arden Street. Aussi, quand elle vint le trouver chez lui, le soir de l'arrestation de Paul, voyant sa détresse, il l'avait écoutée avec attention. Le lendemain, en l'accompagnant au tribunal, il était encore convaincu qu'il se dérangeait pour rien. Ce qu'il avait entendu l'avait fait changer d'avis. Puis était venu le récit de Paul, touchant, véridique, sans une fausse note, complet.

Dunn s'était appliqué à ne jamais tirer de conclusions hâtives mais, en la circonstance, tout son instinct lui disait qu'il venait de découvrir un filon d' une exceptionnelle richesse. C'était un homme très placide, que son embonpoint rendait léthargique, mais, ce soir-là, il rentra chez lui du pas élastique d'un jeune homme.

Il ne dit rien à McEvoy. De huit jours, on ne le vit pas à la rédaction du journal. Il était extrêmement occupé et fit plusieurs grands voyages. Puis, le jeudi suivant, vers 23 heures, sans rencontrer d'autre témoin que le portier de nuit, il alla s'enfermer dans son bureau. Il était fatigué, couvert de poussière de charbon, mais dans ses yeux brillants, on ne lisait pins l'ennui, et il s'installa à sa table, en bras de chemise, le col ouvert. Après quelques minutes de réflexion, attirant à lui sa machine à écrire, il se mit à taper fiévreusement.

« Dans la cellule froide des condamnés à mort de la prison de Wortley, un innocent attendait le supplice. Il pouvait entendre résonner le bruit des marteaux dans la cour. On dressait l'échafaud. Dans quelques heures, on viendrait lui lier les mains derrière le dos, on le mènerait

dans l'aube grise. Sous le gilet, on lui passerait la corde au cou par-dessus le sac blanc... »

Le lendemain, à 9 heures, il se levait du sofa sur lequel il venait de prendre quelques heures de sommeil et les yeux rougis, non rasé, en bras de chemise, allait porter sa copie à McEvoy.

— Voici, lui dit-il, un article de la série de l'Hérétique, et un résumé des neuf suivants. Lisez ça. Je vais déjeuner.

A son retour, une demi-heure plus tard, il trouva son rédacteur en chef si absorbé qu'il mit quelque temps à tourner la tête. McEvoy était un petit homme mince, aux cheveux bruns grisonnant sur les tempes, divisés également par une raie, portant lorgnons sans monture et liseré blanc au gilet. Le « patron » se piquait d'impassibilité, mais, ce jour-là, on le sentait frémissant. Il cherchait visiblement à cacher sa stupéfaction.

— Où diable avez-vous péché tout ça ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui, alors ?

— Le fils de Mathry. Il a tout fait.

— Où est-il actuellement ?

— En liberté sous caution, au lit et gravement malade.

— Vous êtes sûr que c'est vrai, cette histoire ?

— D'un bout à l'autre. J'ai tout vérifié.

McEvoy se grattait le menton. Il était intéressé, mais hésitait encore.

— On peut passer ça ?

— Cela ne. tient qu'à vous, répliqua Dunn, haussant les épaules.

— Vous rendez-vous compte de ce que cela va faire ? C'est mettre en cause le pouvoir judiciaire tout entier, jusques et y compris le secrétaire d'État. Et M. O. ? C'est impossible, mon vieux. On va nous poursuivre, c'est sûr.

— Rien à faire. Vous avez vu comment j'ai arrangé l'affaire ? Pas un nom n'est prononcé. Nous parlons seulement de M. O., ou mieux M. X.

Et puis on laisse courir. On attend. C'est une affaire formidable. La plus grosse que nous ayons jamais eue en main. Pensez-y... cet homme... quinze ans à Stoneheath... et innocent.

— C'EST peut-être lui, tout... tout... tout de même ?

Dans son émotion, McEvoy, l'homme précis et calme par excellence se mettait à bégayer.

— Non. Il est innocent, j'en jurerais.

— Ils ne voudront pas l'admettre.

— Nous les y contraindrons.

Dunn s'était mis à arpenter la pièce de long en large.

— ... Nous leur montrerons la puissance d'une presse libre. Et la force irrésistible de l'opinion. Je vais les poursuivre dans leurs derniers retranchements, les débusquer. Ils seront forcés de réviser le procès. On les contraindra à rouvrir le dossier, à reprendre l'enquête. Depuis des mois le jeune Mathry a frappé à la porte sans qu'elle s'entrouvre. Pourquoi ? Parce qu'ils savent avoir commis une erreur judiciaire. Ils se terrent. Sommes-nous, oui ou non, en démocratie pour nous laisser opprimer par une tourbe de bureaucrates ? De là au communisme, il n'y a qu'un pas. Pour défendre notre liberté, mettons de l'ordre dans la maison. Le progrès clans l'ordre et l'équité. Si nous nous relirons dans notre coquille devant l'injustice, si nous supprimons, ne serait-ce qu'une seconde, la liberté de parole, nous sommes perdus. Les vers nous boufferont. Regardez ce qui a failli arriver au fils Mathry. Un coup de pouce et il y passait. S'il en sort jamais ! Et pourquoi ? Parce que tout a été organisé pour- l'empêcher de parler. Dans un pays libre, chacun doit avoir le droit d'élever la voix...

— Ça va, ça va, dit aigrement McEvoy. Je ne vous demande pas de me réciter votre article. On va le passer, même si cela doit nous ruiner. Et c'est probable !



— Je ne vous demande pas de me réciter votre article...
on va le passer...

Il pressa le bouton de la sonnette.

Dunn, rentré dans son bureau, remit veston, pardessus et chapeau. En bas, les presses commencèrent leur chanson, ce roulement sourd qui faisait vibrer tout le bâtiment. Il passa ses mains sur son menton mal rasé — une visite chez le coiffeur serait de mise, Eva n'aimait pas une tenue négligée. Cela le rafraîchirait un peu. Il avait soif aussi. Ses yeux s'éclairèrent. Il irait prendre un demi chez Hannigan.

CHAPITRE XI

Le mercredi précédent, dans l'après-midi, après le départ de Dunn de Ware Street, Lena vit que Paul s'était endormi.

A l'observer, sourcils froncés, elle dut reconnaître qu'il avait l'air malade, gravement. Mais un sentiment étrange, irrésistible, la poussa à le garder, en cet abri sûr, pour elle seule. Elle le tenterait, du moins. Son être, écrasé par la brutalité de l'attentat qui l'avait fait jusqu'ici fuir avec horreur la seule pensée de l'amour, cédait enfin à une émotion qu'elle s'était crue incapable de ressentir. Junon blessée et solitaire, s'écartant des hommes avec la méfiance d'une jeune nonne, s'était-elle imaginée jamais qu'un jour l'amour viendrait à elle, lui emplirait le cœur de douceur et d'angoisse ? Et cependant cette douleur lui donnait de la force.

Assise près du lit, elle ne quittait pas son malade des yeux. Parfois, elle se levait pour essuyer son front mouillé de sueur. Cette transpiration abondante la rassurait en partie : la fièvre cédait. Vers le soir, elle lui donna du lait chaud et un œuf battu. En le quittant pour la nuit, elle avait bon espoir : elle pourrait aller au Bonanza le lendemain. Elle ne voulait pas perdre sa place.

Le lendemain matin, Paul l'assura qu'il se, sentait mieux, mais quand, habillée pour sortir, elle lui apporta un bol de bouillon, elle lui trouva les mains brûlantes ; elle ressentit un coup au cœur. La main sur la porte, sur le point de sortir, en béret et en trench-coat, elle s'arrêta.

— Je ferais peut-être mieux de rester, après tout ?

Paul secoua la tête.

— Tout ira bien.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

Elle partit de mauvais gré et, tout en s'affairant à son comptoir, s'inquiéta. A 16 heures, elle se risqua à demander à Harris de la laisser partir et celui-ci, affectant la surprise et un air railleur, ne fit pas d'objection. Elle courut chez l'épicier, puis à la maison. Dans l'escalier,

son cœur battit avec une violence inconnue.

Assis dans son lit, appuyé à un oreiller, Paul regardait par la fenêtre la mer de toits qui s'étendait sous ses yeux. Son visage avait perdu de son expression hagarde et s'éclaira d'une lueur fugitive, à son entrée. Mais elle sut qu'il était plus mal. On voyait sur chacune de ses joues une large tache rouge. Sa voix était sifflante.

— Vous rentrez bien tôt.

— Il y avait peu de monde au magasin, répondit-elle en ôtant lentement son manteau. Ne devriez-vous pas rester couché ?

— Je me sens mieux assis.

— Avez-vous pris votre bouillon ?

— Toute une tasse.

Elle tirait machinalement la couverture, s'efforçant de cacher son anxiété.

— Je vous ai apporté un gâteau de Savoie... et quelques fruits. Voulez-vous une citronnade ?

— Avec grand plaisir, dit-il en réprimant sa toux. J'ai très soif, mais je ne pourrais rien manger.

Elle sentit sa poitrine se gonfler.

— Je vais aller chercher le médecin, Paul.

— Non ! protesta-t-il. Je ne demande qu'une chose, la tranquillité. Si vous saviez... après ce que j'ai vécu...

Elle le regardait, indécise, tiraillée entre son bon sens et le désir de rester avec lui, seule... Elle envisageait sans entrain toute ingérence étrangère susceptible de créer de nouvelles difficultés, ou même de faire retomber Paul aux mains de la police. Que faire ?

Encore irrésolue, elle alluma le gaz et ferma les rideaux. Il la suivait des yeux avec un détachement qui rendait irréels ses mouvements.

Il avait dormi de temps à autre et n'avait cessé, en ces heures de veille, de penser à Dunn, dont il espérait peu. A se remémorer ses propres efforts et son propre insuccès, la conviction s'ancrait en lui qu'il n'y avait plus rien à faire. Il était à bout. Il ne pouvait rien de plus.

Dans son profond désespoir, il avait pensé aussi — peine nouvelle — à Lena. L'amitié qu'elle montrait à Dunn était un aveu, et il ne doutait plus de la nature des liens qui l'unissaient à la jeune fille. C'était bien clair. Cet homme marié, d'un certain âge, était le père de l'enfant mort et indiscutablement l'amant de Lena. Cette certitude lui déchirait le cœur, accentuait cet élancement douloureux, à chaque inspiration. Le désir de savoir fut le plus fort :

— Lena...

— Oui.

— Vous avez tant fait pour moi... Pourquoi ?

Elle se détourna brusquement.

— Sait-on jamais pourquoi on agit ?

— Je voulais vous dire ma reconnaissance...

— Ce n'est rien.

Un bref silence s'établit.

— Vous connaissez sans doute Dunn depuis longtemps ?

— Depuis près de trois ans.

— Il a été bon pour vous ?

— Je lui dois tout.

— Je comprends.

Il lui semblait lire un défi dans les yeux fiers et tristes de Lena, et en même temps son visage exprima une résignation si profonde qu'il en ressentit une sorte de crainte. Il tourna la tête du côté du mur.

— Peu importe, du reste, dit-il. Je le savais.

Elle avait pâli ; ses yeux imploraient maintenant. Puis elle parut se reprendre.

Un long silence se fit. Pau! cherchait à contenir une toux rauque.

— Je me sens vraiment très mal, dit-il, haletant...

Elle n'hésita plus. Sans un mot, elle sortit.

Le dispensaire du Dr' Kerr n'était qu'à 200 mètres dans Ware Street. C'était un tout jeune médecin qui venait de s'installer et cherchait à se faire une clientèle dans le quartier. Lena avait entendu dire qu'il était sympathique et compétent.

Le dispensaire était fermé, mais une carte sur la porte donnait le numéro de téléphone sous lequel on pouvait appeler le Dr Kerr. Lena se rendit à la cabine, au coin de la rue. Une femme lui répondit. Le docteur était sorti, dit-elle, pour un cas urgent ; elle le préviendrait à son retour.

Lena sortit très inquiète et très pâle de la cabine. Avait-elle bien fait d'accepter ce nouveau retard ? N'aurait-il pas mieux valu s'adresser à un autre médecin du voisinage ? Après toutes ces hésitations, qu'elle se reprochait amèrement, une intervention savante et immédiate lui paraissait maintenant indispensable. Il ne fallait plus perdre une seconde.

De retour dans la chambre, elle trouva Paul apparemment endormi. Et l'attente commença, interminable. Ce ne fut qu'un peu après 23 heures que le médecin arriva. Il était fatigué ; on le devinait à ses traits tirés, à ses questions sèches ; mais il examina avec soin le malade. Quand il eut fini, il s'écarta du lit et consulta sa montre.

— Qu'a-t-il, docteur ?

Elle pouvait à peine articuler ses mots.

— ... Est-ce grave ?

La journée avait été dure pour le jeune praticien, et il n'avait pas dîné, mais il n'en répondit pas moins avec patience :

— Il a eu une pleurésie sèche, d'où les douleurs. Puis l'épanchement s'est produit, gênant le fonctionnement du poumon.

— Pleurésie ?

Le mot ne semblait pas trop menaçant.

Il eut pour elle un bref regard, puis détourna la tête.

— Formation de pus. Empyème. C'est l'hôpital.

— Vous ne pouvez pas le soigner ici ? dit Lena très pâle.

— Non. Impossible. Il faut une résection des côtes. Drainage de toute la cavité. Une affaire de six semaines. Avez-vous le téléphone ?

— Oui, n bas, dans l'entrée.

Il se lança dans l'escalier. Elle l'entendit discuter, faire valoir la gravité et l'urgence du cas. Très pâle, elle le rejoignit.

LE médecin avait de grandes difficultés à trouver un lit vacant : la plupart des cliniques étaient pleines, et comme il était peu connu encore dans le quartier, les réceptionnaires ne lui accordaient que peu de considération. Enfin, il trouva et, après avoir fait les arrangements nécessaires, raccrocha l'écouteur avec un soupir de soulagement.

— On le prendra à Sainte-Elisabeth. C'est à trois milles d'ici, dans Oakdene Road... Une petite clinique, mais bonne. On va venir le chercher.

L'ambulance arriva un quart d'heure plus tard. Dix minutes après, elle repartait.

Épuisée, écrasée par l'émotion, Lena remonta l'escalier. Il faisait très chaud dans le petit appartement. Elle éteignit le gaz et, ouvrant la fenêtre, aspira à pleins poumons l'air humide de la nuit. Puis, par habitude, elle s'appliqua à remettre de l'ordre dans la chambre.

Le costume élimé de Paul, celui qu'il avait porté pendant ses nuits passées sous les Arches, était plié sur une chaise. Voulant le placer sur un cintre et l'accrocher, elle le prit. Un vieux portefeuille fatigué glissa et tomba à terre, éparpillant son contenu.

Lena se baissa pour ramasser les papiers, les notes que Paul avait prises sur l'affaire Mathry, et les remit une à une en place. Ses doigts rencontrèrent une petite photographie qu'instinctivement elle regarda. Un portrait d'Ella Fleming, sur sépia, extrêmement flatté — Ella y avait veillé, — portait une dédicace tendre. C'était, en effet, un cadeau d'Ella à Paul le jour où celui-ci avait atteint sa dix-neuvième année, qu'elle avait glissé dans son portefeuille pour qu'il la portât près de son cœur.

Paul avait depuis longtemps oublié jusqu'à l'existence de ce portrait. Mais, pour Lena, le joli visage de la jeune fille, ses yeux doux, ses cheveux bouclés, et plus encore la dédicace, tendre et significative, le désignaient comme le plus cher des trésors du jeune homme.

Elle ne poussa pas même un soupir, mais, dans sa soudaine

immobilité, dans l'expression tendue de son visage et le léger tremblement des coins de sa bouche se cachait une douleur insondable. Se relevant lourdement, elle remit la photographie dans le portefeuille et ce dernier dans la poche du veston. Accrochant celui-ci sur un cintre, elle le suspendit dans l'armoire et regagna la cuisine. Appuyée à la cheminée, les yeux à demi fermés, la tête penchée, elle était la proie d'un terrible bouleversement dans ses sentiments.



Appuyée à la cheminée, les yeux à demi fermés, la tête penchée, elle était en proie à un terrible bouleversement de ses sentiments.

Depuis longtemps déjà elle avait lutté contre la peur sourde de se

mettre dans une situation impossible. Mais jamais elle n'avait imaginé cette fin brutale de ses rêves. La pensée du combat inutile qu'elle avait livré, de son abjecte soumission la faisait frémir. Dans sa stupidité, prenant la gratitude pour de l'affection, elle avait failli trahir le secret de sa vie, cette tragédie, se diminuer elle-même aux yeux de Paul. Elle ne pourrait plus parler. Jamais. Anéantie, les yeux fermés, elle retrouvait ses démons familiers, le dégoût de soi et la honte. A se comparer, elle, souillée par la vie, traînée dans la boue, à cette créature angélique, cette fiancée, elle désirait mourir, à l'instant ; cette souffrance qui lui écrasait le cœur, elle l'aurait voulue mortelle.

Combien de temps demeura-t-elle dans cet état, elle n'aurait su le dire. Enfin, un sursaut d'énergie la libéra.

Rejetant ses cheveux en arrière, dégageant son front brûlant, elle s'assit sur une chaise basse. Les yeux secs, les lèvres serrées en une ligne mince qui excluait toute mansuétude à son égard, elle se força à penser. Des minutes s'écoulèrent, puis, dans son esprit en tumulte naquit l'idée, le remède. Oui, c'était la seule solution possible : la fuite. Il lui fallait se libérer, arracher de son cœur jusqu'au souvenir de cet acte de folie. Accroupie sur sa chaise, elle établit son plan.

CHAPITRE XII

Le matin du 21 février, le Wortley Chronicle présenta, en première page, le premier des articles de Dunn sur le cas Mathry.

Contrairement à son habitude — il aimait paresser au lit, — Dunn sortit très tôt. Dans les rues, les vendeurs de journaux hurlaient et, sur les manchettes, le nom de Mathry paraissait en lettres énormes, ainsi que sur les affiches que McEvoy avait fait imprimer. Dunn frémit de joie. S'il ignorait la vanité et ne se faisait pas d'illusions sur son métier, il croyait passionnément à la liberté de la presse et au pouvoir bienfaisant d'un journal bien conduit. « C'est sorti, maintenant, pensait-il. Cela va les secouer. »

Au bureau, il trouva McEvoy, déjà arrivé ; ils avaient décidé de suivre ensemble la campagne commencée, et il ne put résister au plaisir de confier sa pensée au rédacteur en chef :

— J'aurais voulu voir la tête de Sprott, et celle de Dale, quand ils ont trouvé ce que nous leur avons servi au petit déjeuner.

McEvoy était moins enclin à l'enthousiasme. Il haussa les épaules :

— Nous sommes en plein dedans, jusqu'aux yeux. Fasse le ciel que tout aille bien !

Ce jour-là, aucun fait d'importance ne se produisit. Plusieurs distributeurs demandèrent des livraisons supplémentaires. Il n'y eut pas de « bouillons ». Sortant pour déjeuner, Dunn vit partout son journal en main : dans les tramways, au restaurant. Tout était calme. « Le calme avant la tempête », se dit-il.

Le lendemain, vers 11 heures, le téléphone sonna. Le second article, beaucoup plus violent que le premier — qui ne faisait guère que relater les traits principaux de l'affaire, — mettait directement en cause la police, l'accusait d'erreur. McEvoy décrocha le récepteur, sans quitter Dunn du regard, puis inclina la tête. Ses lèvres esquissèrent un nom : « Dale ».

— Oui, dit-il. Ici, McEvoy, du Wortley Chronicle. Oh ! bonjour, commissaire. Vous allez bien ?

Un silence. Il n'y avait pas de poste double dans le bureau, et Dunn ne pouvait entendre la réponse de Dale.

— Vous m'en voyez très fâché, commissaire. De quel article voulez-vous parler ? Ah ! l'affaire Mathry, Et cela vous ennuie ?

— Je ne vois pas ce que vous pourriez nous reprocher. C'est notre métier d'informateur. Nous ne faisons rien d'autre. Comment ? Des doutes ? Aucun. Nous sommes sûrs de ce que nous avançons. Nous avons même des témoignages intéressants.

— Non, nous ne craignons pas les poursuites, quelles qu'elles soient. Nous estimons que le public doit être au courant de cette affaire. Et nous l'y mettrons.

Un long silence. Les yeux de McEvoy brillèrent sous les verres de son lorgnon.

— Je ne m'y risquerais pas, à votre place, mon cher Dale. A la minute même où nous fermerons nos bureaux, nous passerons la suite de nos articles à la chaîne Howard Thomson. Cela représente cinq quotidiens régionaux et lin grand journal londonien. Nous avons une offre permanente pour les articles de Dunn. Non, si j'étais de vous, je ne m'engagerais pas dans cette voie. Gardez votre sang-froid. Vous en aurez besoin avant la fin. A propos, si vous tenez à lire la déposition de l'inspecteur Swann, vous la trouverez demain dans notre journal.

McEvoy raccrocha. Il avait légèrement rougi et alluma une cigarette, pour se remettre.

— Il est furieux. Et très embêté. Il m'a menacé de nous saisir. Le mieux était de riposter, carrément.

— Dale n'est pas un mauvais type, dit Dunn. Il est foncièrement honnête. C'est l'autre, son chef, qui le pousse. Mais il ne peut rien faire.

— Si. Il pourrait agir, répondit McEvoy. Mais il ne bougera pas. Nous attaquer, cela serait pratiquement avouer leur culpabilité, et ils ne sont pas si bêtes... Je vous parie un verre que demain ou après-demain au plus tard, nous aurons une visite du grand patron.

Et, prenant un papier sur la table, il ajouta :

— C'est excellent pour nous. Nous avons tiré vingt mille de plus aujourd'hui. Pas d'invendus.

Le lendemain, il fut évident qu'on commençait à parler de l'affaire. Le courrier apporta un sac de lettres émanant de lecteurs du *Wortley Chronicle*, et plusieurs autres journaux commentèrent les nouveaux articles de l'*Hérétique*. Certains prenaient leurs précautions et le *Guardian*, de Blankshire, en profitait pour égratigner Dunn au passage : « Nous craignons que, dans sa mission de réformateur du monde, notre estimé collègue ne soit allé un peu loin. » Par contre, la *Tribune de Londres*, organe libéral de très haute tenue, écrivait en première page : « Les allégations du *Wortley Chronicle* sont de nature, si elles se trouvent vérifiées, à produire dans le pays tout entier une impression profonde. » Et il concluait : « Comme toujours, les talentueux articles de l'*Hérétique* respirent la conviction la plus entière. Nous attendons avec le plus grand intérêt la suite de cette remarquable campagne. »

— Cela marche, dit McEvoy, tendant les coupures à Dunn. Nous allons voir ce qu'ils vont dire de la déposition de Swann. A propos... si j'étais de vous, je ne m'attarderais pas en ville, le soir.

— Grands dieux ! Ils n'oseraient tout de même pas !

— Non, dit le rédacteur en chef, la voix changée. Mais vous pourriez attraper un rhume.

On frappa à la porte, et le secrétaire de McEvoy entra.

— Le secrétaire de Sir Matthew Sprott est au téléphone, monsieur. Sir Matthew serait heureux de vous voir. Dans l'après-midi, il vous attendra chez lui.

Dunn et McEvoy échangèrent un regard, et ce dernier se renversa sur le dossier de son fauteuil et allongea les jambes.

— Dites au secrétaire de Sir Matthew que nous regrettons de ne pouvoir aller le voir. Nous sommes extrêmement occupés. Mais nous serons toujours très heureux de le recevoir ici.

— Il ne viendra pas, dit Dunn, après que la porte se fut refermée.

— C'est possible. Mais depuis quinze ans qu'il inspire la crainte, il est temps qu'on lui fasse un peu peur.

Les deux articles suivants traitaient, avec preuves à l'appui, de la façon très particulière dont la police avait agi avec les témoins à décharge et ignoré, volontairement, la date de la grossesse de la victime.

Dès lors, ce fut une avalanche. Les sacs M postaux s'entassaient dans

les locaux du il m journal et les télégrammes affluaient au point que McEvoy dut installer dans la pièce voisine de son bureau un service temporaire de réception. Certains venaient de fous, de sociétés préconisant l'abolition de ceci ou de cela, d'autres insultaient, déclaraient que la campagne du Chronicle sapait les bases de la loi et de l'ordre, mais en général ces messages apportaient des quatre coins du pays de chauds encouragements. Certains étaient signés de noms connus.

Celui-ci, du révérend Foster Bowles, le célèbre prédicateur londonien :

« Toutes mes félicitations pour cette magnifique campagne. Je parlerai de l'affaire Mathry dimanche, en chaire. Dieu vous bénisse, frères. — Bowles. »

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ? demanda Dunn, jaloux. Cette outre gonflée de vent, ce phraseur...

McEvoy s'amusait.

— Et votre amour fraternel, qu'en faites-vous, mon frère ? Bowles est exactement le type qu'il nous faut. Il submerge le temple de son éloquence et nous apporte une force d'appoint qui n'est pas négligeable. Passant au télégramme suivant, il lut :

« Approuve avec enthousiasme votre reprise de la question posée par moi à la Chambre le 19 novembre. En vue élections prochaines, vous serais reconnaissant reconnaître publiquement mes efforts. J'ai été le premier à agir et je continuerai à réclamer justice. — George Birley, député. »

— Ce bon vieux George, dit Dunn sans sourire. Il ne veut pas manquer le coche.

— Mais il veut rendre aux Ancaster la claque qu'il en a reçue. Ils l'ont sonné au point qu'il a failli manquer sa partie de golf.. « Continuerai à réclamer justice » est joli.

Prenant un autre télégramme, McEvoy l'étudia et le passa à Dunn, au travers de la table :

— Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Dunn lut et fronça les sourcils. C'était un câble personnel, venant du directeur de la Tribune de Londres.

« En vue intérêt soulevé ici par affaire Mathry, vous propose passer vos

articles. Indiquez votre prix. — Cordialement, Lloyd Bennett. »

Les deux hommes se taisaient. Tous deux journalistes dans l'âme, la même pensée les agitaient. McEvoy dessinait sur son bloc-notes ; puis, levant la tête :

— Je vous devine, Dunn. Vous êtes à la pêche et vous trouvez un coin épatant, à vous tout seul, et un autre pêcheur apparaît en face et vous dit : « Part à deux, hein ? » C'est flatteur. Evidemment... La Tribune... Lloyd Bennett sait y faire... Enfin, vous me suivez ?...

Dunn alla se planter devant la fenêtre, tournant le dos au patron.

— La vanité personnelle n'a pas de place ici, dit-il enfin. Il faut accepter.

— Bon, dit McEvoy, visiblement soulagé. Je pensais bien que vous accepteriez. On va demander la forte somme.

— Au fond, Jimmy, répliqua Dunn, tout ça n'est pas à nous. Nous avons bonne mine, tous les deux. Ne croirait-on pas voir deux books jouant la grande épreuve et s'emplissant les poches... pendant que l'autre, celui qui a tout fait, le pauvre gosse qui a lutté jusqu'au bout, est couché sur un lit d'hôpital, avec deux côtes en moins et un trou dans les poumons. C'est dégoûtant, tenez !

— Il est très atteint ?

— Très mal. Les médecins ont encore l'espoir de le sauver. Si seulement il pouvait lire mes articles, cela lui ferait plus de bien que les drogues.

— Vous vous rendez compte de l'effet...

McEvoy pensait tout haut :

— ... Je veux dire... s'il flanchait... au moment psychologique...

Sous la bordée d'insultes que lui décocha Dunn, McEvoy sursauta et sonna vivement son secrétaire.

— Que voulez-vous, on ne peut pas s'empêcher de penser à ces choses-là... On a ça dans le sang... Je vais immédiatement télégraphier à Lloyd Bennett.

Le lendemain matin, la Tribune de Londres fit paraître en supplément les trois premiers articles de Dunn. Le jour suivant, elle s'aligna sur le

Wortley Chronicle et en publiâ trois autres. Le septième parut simultanément dans les deux journaux. Tard dans la nuit, un commissionnaire apporta à McEvoy et à Dunn, qui se préparaient à partir, un télétype ainsi conçu :

« A la Chambre des Communes, M. Douglas Gibson, député travailliste de Newton, s'est levé pour demander si, en raison des récents développements, le secrétaire d'État n'envisageait pas de rapporter la décision prise dans l'affaire Mathry.

» Dans sa réponse, le secrétaire d'État, Sir Walter Hamilton, a demandé qu'on veuille bien lui poser la question par écrit. »

Au bureau, les deux hommes, électrisés, échangèrent un long regard. La journée avait été dure et la fatigue commençait à se faire sentir.

— Une question par écrit, dit McEvoy, la voix curieusement fêlée. Ce n'est plus le refus brutal. Ils cherchent à gagner du temps. Cette nuit, les fils du téléphone avec Wortley vont passer au rouge blanc. Demain, nous aurons une visite.

Ils se serrèrent la main en silence, vigoureusement, et chacun s'en fut chez soi.

Le lendemain était un mardi et, vers 10 heures, à l'heure où généralement l'état-major se rafraîchissait d'une tasse de thé fort, préparé par le garçon de courses et servi dans des tasses aux bords épais, on frappa à la porte.

— Entrez.

Ce n'était pas le thé, mais le secrétaire de McEvoy, Smith, visiblement nerveux, et, sur ses talons, Sir Matthew Sprott. Le procureur, irréprochablement mis, semblait très à l'aise. Son visage ne décelait aucune contrariété et portait cette expression de réserve dédaigneuse qui lui était habituelle. Il y eut un petit silence embarrassé.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Monsieur le procureur, dit McEvoy.

— Je vous remercie, dit Sir Matthew, prenant place. Il est difficile de vous joindre, ces jours-ci, Monsieur McEvoy. Je passais devant chez vous et j'ai tenté ma chance. Ma visite n'a, bien entendu, aucun caractère officiel.

— Je le comprends bien ainsi, répondit McEvoy, dont les yeux, dénués de toute expression, restaient cependant fixés sur le visage de

son visiteur. Puis-je vous offrir une cigarette ?



— Puis-je vous offrir une cigarette ?...

— Non, merci.

Sprott écartait de la main la boîte d'argent.

— Je suis très heureux de vous voir aussi, Monsieur Dunn. Ce que j'ai à dire n'est pas sans vous concerner, vous aussi.

Le procureur paraissait plein d'assurance. Il sourit, comme pour le prouver.

— Messieurs, reprit-il, je ne suis pas venu ici pour discuter. Le sujet n'en vaut pas la peine. Je reconnais d'ailleurs votre droit absolu de mener comme il vous plaît votre journal. Je dois pourtant vous faire remarquer que la campagne déclenchée par vous n'est pas sans gêner le gouvernement de Sa Majesté.

Un silence. McEvoy et Dunn regardaient Sprott. En dépit de sa pompeuse arrogance, on devinait pourtant chez lui une légère anxiété. Il reprit, avec une rondeur un peu forcée :

— Nous sommes des gens du monde, Messieurs, nous mesurons tous trois les difficultés qu'il peut y avoir à mener le pays dans les conditions actuelles. Les élections vont avoir lieu dans trois mois. Je ne tire aucune conclusion de ces divers points, mais je vous demande de ne pas l'en perdre de vue. Enfin, on ne saurait douter des excellentes intentions du gouvernement dans la question que pose votre journal.

— Vraiment ? dit McEvoy.

— Je puis vous l'assurer, répondit Sir Matthew d'un air pénétré. J'ai longuement parlé avec le secrétaire d'État la nuit dernière.

McEvoy adressa un bref regard à Dunn.

— Et je vous confirme que Sir Walter, en homme éclairé, entend montrer dans cette pénible affaire la plus haute humanité.

— Ah !

Sir Matthew accentua son sourire.

— Comme je vous le disais au début de cet entretien, Messieurs, je suis ici à titre purement officieux ; il ne saurait en être autrement. Je n'en suis pas moins autorisé, en toute discrétion, à vous transmettre une offre généreuse, magnanime, capable je crois de trancher définitivement la question en lui donnant sa juste conclusion.

Le procureur reprit haleine et penché en avant :

— Je suis autorisé, je vous le répète, à vous assurer qu'au cas où vous cesseriez la publication de ces articles — qui seraient dès lors sans objet, — Sir Walter consentirait à gracier le prisonnier Mathry et à précéder à son élargissement immédiat.

Ses lèvres gardaient leur sourire stéréotypé. Dunn et McEvoy n'eurent

même pas besoin d'échanger un regard.

— Alors ? Vous acceptez, Messieurs ?

— Nous refusons.

Sprott, sortant son mouchoir, essuya les paumes de ses mains. Son sourire s'était effacé.

— Vous refusez ? Vous m'étonnez grandement. Puis-je vous demander les raisons de cette attitude ?

— Cela serait, en premier lieu, porter atteinte à l'intégrité du Chronicle, répondit McEvoy sans cesser de fixer Sprott dans les yeux, de composer sur ce point. Enfin, on ne gracie pas un innocent.

Dans le silence qui s'était établi, Sprott remit son mouchoir dans sa poche.

— Sur ce point, dites-vous. Serait-il indiscret de vous demander quel est votre but ?

— Obtenir la mise en liberté inconditionnelle du prisonnier, répondit McEvoy d'une voix égale. Provoquer une enquête complète et, en particulier, sur les circonstances de sa condamnation. Et, s'il y a un déni de justice, obtenir d'amples dommages-intérêts pour l'horrible tort porté à un innocent.

LE procureur s'efforçait de sourire, mais les muscles de son visage n'obéissaient plus. Ils se contractèrent en une laide grimace. Levant vivement la main, il en voila sa bouche, l'y laissant un moment. On eût cru un homme pris d'une névralgie violente. Puis, avec effort, il se leva.

— Je veux espérer, Messieurs, dit-il d'un ton froid, que vous ne regretterez pas la ligne de conduite que vous- venez de choisir. Inutile de vous dire que je m'opposerai à toute action dans la limite de mes forces. Vous comprendrez peut-être un jour qu'il est dangereux de s'en prendre à la Couronne.

Il était bien trop expérimenté, bien trop habitué au public pour perdre son sang-froid. Saluant les deux hommes d'une inclinaison de tête, il sortit. Son visage était d'un gris de cendre. Il marchait comme un infirme.

A la fin de la semaine, McEvoy, prévoyant, ouvrit dans les colonnes du

journal une souscription des amis de Mathry. et l'argent afflua de toutes parts.

— C'est un mouvement national, dit-il en se frottant les mains.

Dans un pays libre, où l'opinion n'est ni enrégimentée ni supprimée, s'élève parfois, quand l'âme populaire est atteinte, un grand vent de protestations. Cela n'est d'abord qu'un soupir, un murmure, une voix isolée. Puis cela grandit, s'épandit avec une force et une rapidité incroyables, pour atteindre à la puissance incalculable de l'ouragan. A semblable tornade, il est inutile que les hommes en fonction cherchent à s'opposer. Il faut plier ou se briser. C'est alors que ce gouvernement par le peuple, pour le peuple, à son plein effet.

Il en était ainsi dans le cas Mathry. Lors du premier procès, l'affaire était restée sur un plan régional. Vite oubliée, elle avait sombré dans l'oubli depuis quinze ans. C'était maintenant, comme le disait McEvoy, un mouvement national. L'un après l'autre, les grands quotidiens demandaient une révision impartiale. Des millions de mots traitant de l'affaire passaient entre les mâchoires brûlantes des linotypes. Écrivains et hommes politiques, prêtres de toutes confessions, publicistes, conférenciers, professeurs, chefs syndicalistes, savants, acteurs en renom, grands médecins, tous joignaient leur voix à la clameur unanime. Un peu partout se constituaient des sociétés « Rees Mathry ». On vendait dans tout le pays des insignes Mathry. Des écoliers qui n'étaient pas encore nés lors de la condamnation du prisonnier défilaient dans les rues, porteurs de bannières sur lesquelles on lisait : Libérez Mathry. Il aurait fallu beaucoup plus qu'un gouvernement chancelant pour résister à cette force.

Un triste après-midi, vers la fin du mois, McEvoy et Dunn, assis dans leur bureau, épuisés par la tension continue des jours précédents, perçurent soudain une énorme acclamation venue du couloir. La porte s'ouvrit et Smith, le secrétaire, entra, suivi du personnel de la rédaction,

Il tenait à la main une bande de télétype.

— Cela vient d'arriver, Monsieur.

D'en bas, à l'étage de la composition, et du sous-sol, montaient de nouveaux cris.

— Lisez donc, dit McEvoy.

Smith s'exécuta, d'une voix haut perchée :

A 5 heures, à la Chambre des Communes, le secrétaire d'État annonce que Mathry sera libéré inconditionnellement à la fin du mois et qu'une enquête publique sera tenue en cour d'assises, à Wortley, dans les trente jours. Celle déclaration est. accueillie par de vifs applaudissements.

Une nouvelle acclamation vint ponctuer la fin de la communication. Le rédacteur en chef regardait le petit groupe massé à la porte de son bureau. Dans sa fatigue, il s'étonnait de la joie qui brillait sur les visages. Il se jugea obligé de prononcer quelques paroles pour la circonstance.

— Nous avons fait du bon travail, dit-il, s'efforçant de manifester une satisfaction qu'il n'éprouvait pas. Merci, mes amis, de votre appui, de votre loyauté. Il y aura une belle petite prime pour chacun de vous le jour où Mathry sortira de Stoneheath.

Il congédia ses collaborateurs et se tourna vers Dunn qui, assis, examinait ses ongles. Il se sentait sans vigueur, sans gaieté, étourdi par la réaction.

— Eh bien ! nous sommes arrivés à ce que nous voulions, dit-il, et je me sens moulu. Je rentre chez moi.

Il enfila les manches de son veston.

— Vous devriez me faire un petit éditorial pour demain. Vous voyez ça ? Les vertus, l'excellence du régime parlementaire, le peuple qui fait entendre sa voix, et caetera.

— Entendu.

— Merci. Venez donc dîner et n'oubliez pas Eva. Nous tâcherons de nous égayer un peu. Nous avons gagné la partie, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en décrochant son pardessus. Nous devrions danser de joie. Qu'est-ce que nous avons donc ?

— C'est la réaction, sans doute, hasarda Dunn. Nous avons travaillé dur. Mais Mathry est libre... Nous l'avons ressuscité.

— Reste à savoir ce que Lazare a éprouvé eu sortant de sa tombe,

Sur ces paroles assez énigmatiques, McEvoy sortit, hochant la tête.

Dunn fit son article en un quart d'heure. Il sonna, remit au garçon sa copie et passa dans son bureau personnel. Il avait pensé aller à l'hôpital porter à Paul la bonne nouvelle ; c'était un plaisir qu'il se

promettait depuis longtemps. Mais une pensée le retint. Réprimant un sourire — incorrigible sentimental, — il campa son chapeau en arrière et sortit.

Au 61 de Ware Place, il trouva Mrs Hanley, revenue de son voyage de Londres et très occupée à repasser son linge devant sa cuisinière.

— Mrs Hanley, dit Dunn, le père de Paul va être libéré. C'est officiel. Je voudrais que Lena aille à l'hôpital annoncer la chose. J'ai comme une idée qu'elle s'en tirera mieux que moi. Faites-la donc descendre.

Mrs Hanley pinça les lèvres.

— Lena n'est plus ici. A mon retour, la semaine dernière, j'ai trouvé son appartement vide. Elle m'a écrit qu'elle était partie pour de bon.

CHAPITRE XIII

La matinée du 2 mars fut claire et douce. Les moineaux pépiaient dans les crocus jaunes parsemant la pelouse devant la clinique Sainte-Elisabeth. C'était vraiment le printemps : un soleil déjà chaud et aux branches hautes des ormes, dans l'avenue, un plumetis d'un vert tendre apparaissait déjà. La terre moite, murmurante de ruisselets cachés, éclatait de vie.

Paul sortait ce jour-là de l'hôpital.

Bien avant midi, heure à laquelle Dunn avait promis de venir, il était prêt, attendant dans le parloir, ses adieux faits à la ronde avec un mot de gratitude pour chacun, une poignée de main plus chaude pour Sœur Margaret, bonne et réjouie avec ses joues rouges. Il revenait de loin, mais les côtes étaient guéries, les poumons se gonflaient et il ne toussait plus. Bien qu'il se sentît encore assez faible, il était guéri.

Ponctuel, Dunn arriva en taxi. Après une scène un peu longue au parloir — il semblait que les Sœurs tenaient Dunn en haute estime, et il lui fallut esquiver habilement la pressante hospitalité de la Révérende Mère, — ils partirent. En route, à respirer l'air parfumé par les vitres ouvertes, Paul éprouva soudain la joie profonde de l'attente. Après tout, c'était lui qui avait travaillé et souffert de longs mois.

— Je vous ai pris des chambres au Windsor, dit brusquement Dunn, rompant le silence. Ce n'est pas remarquable, mais vous y aurez le calme. Vous pourrez y retrouver votre équilibre, faire le point en toute tranquillité.

Votre mère arrive demain, reprit celui-ci, et vous habitez tous le même hôtel jusqu'à la fin de l'enquête. Le Wortley Chronicle se charge de tous les frais. Non, ne me remerciez pas. C'est bien notre tour de prendre notre part. A propos, acceptez donc ces 30 livres. Vous pourrez toujours me rembourser quand l'indemnité sera versée.



— Vous pourrez toujours me rembourser quand l'indemnité sera versée.

— Une indemnité, dites-vous ?

— Votre père a évidemment droit à une indemnité que lui payera certainement l'État. Selon l'avis de notre avocat-conseil, vous pouvez compter recevoir 5 000 livres.

Paul reçut sans mot dire cette nouvelle inattendue. Elle le touchait peu, mais lui permettait d'accepter sans trop de scrupules la liasse de billets qu'on lui tendait. Il serait bon d'user de cet argent selon les avis de Dunn. Et, à la pensée du plaisir qu'il s'en promettait, il se réjouit

d'avoir à passer un jour entier avec son père avant l'arrivée de sa mère.

— Vous l'avez vu ? demanda-t-il enfin.

— Oui, dit Dunn. Il est à l'hôtel. Smith, un de nos rédacteurs, est avec lui.

— Vous pensez à tout.

— Je m'y efforce, dit brièvement Dunn.

Il faisait preuve d'une certaine brusquerie et changea aussitôt de sujet :

— Avez-vous vu Lena ces derniers temps ?

— Non, répondit Paul, changeant de visage. Pas depuis mon entrée à l'hôpital.

— Vous ne savez rien d'elle, reprit Dunn avec force. Il est temps qu'on vous renseigne.

Et, les yeux fixés droit devant lui, en quelques phrases courtes, il mit Paul au courant sans rien cacher.

Très ému, Paul sentait sa gorge se serrer. Comme il l'avait mal jugée ! Quel imbécile..., quel lourdaud il s'était montré ! Le souvenir de ce visage, son expression de tristesse et de sincérité le hantaient.

— Il faut que je la voie, dit-il quand il put parler.

— Elle est partie.

— Partie ?

— Oui. Elle a quitté sa place et a disparu, dit Dunn, qui semblait tirer de sa réponse une satisfaction amère.

— Mais pourquoi ?

— Comment le saurais-je ?

— Vous savez au moins où elle est allée ?

— Nous l'ignorions, mais nous l'avons appris, répliqua Dunn, observant discrètement Paul. Elle est serveuse dans un petit restaurant

de Sheffield.

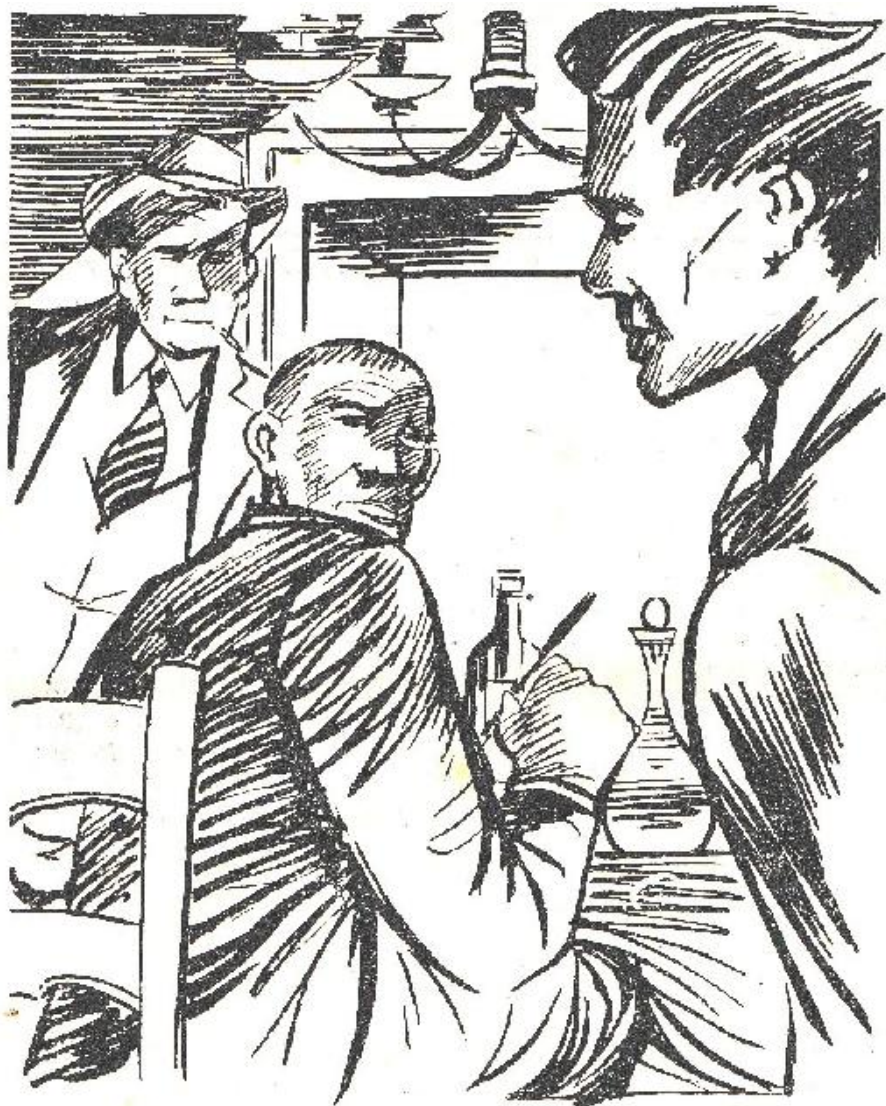
— Vous avez son adresse ?

— Si je l'ai, ce n'est pas pour la publier.

Dunn parlait avec une réticence qui ne permettait pas d'insister. Le taxi avait contourné le centre de la ville et, passé le pont de Nottingham Road, roulait en direction des faubourgs Sud. Paul, aux heures les plus sombres de sa vie, au temps où rien n'était à lui que le désespoir, avait parcouru bon nombre de ces rues pauvres. La voiture vint enfin s'arrêter devant le Windsor, grande bâtisse aux balcons de bois, avec des tours et un toit de tuiles rouges. C'était un hôtel du type résidentiel, construit quelque dix ans plus tôt sur une place grandiose, qui n'avait jamais fait ses affaires et qui était, de ce fait, devenu simple établissement de passage, respectable, mais toujours à moitié vide, assez mal entretenu. Après avoir passé la porte à tambour, ils montèrent l'escalier, tapissé d'une carpeste verte, et s'arrêtèrent un instant devant la porte d'un appartement du premier étage. Paul eut vaguement l'impression que Dunn allait partir. Mais il ne pouvait attendre. Tremblant, il entra.

Dans le salon, à la table devant la fenêtre, surveillé à distance par le secrétaire de McEvoy, un homme d'un certain âge mangeait des œufs au bacon. Âgé d'une soixantaine d'années, il avait un torse trapu, des bras musculeux. Partiellement chauve, sa tête, couverte au-dessus des oreilles de cheveux tondus d'un gris sale, apparaissait ronde comme une balle entre deux épaules voûtées, épaissies. Le cou avait là couleur du parchemin jauni, sillonné de rides profondes, semé de petites taches bleuâtres. Vêtu d'un vieux costume lâchant aux coutures, démodé et grotesquement trop petit pour lui, on aurait pu le prendre pour un marin sans engagement.

Et comme Paul s'arrêtait, le cœur battant, cet homme, cet inconnu, leva sa tête rasée et, sans arrêter le mouvement de ses mâchoires, le regarda d'un air hostile. Paul, immobile, n'aurait pu dire Un mot. Il souffrait. Cette rencontre, il se l'était représentée tout autre. La reconnaissance mutuelle, l'étreinte du père et du fils si longtemps séparés, les larmes bienheureuses, — et pardonnables, — comme il avait à plaisir embelli cette réunion ! Préparé au changement apporté par les ans, il ne s'était cependant rien imaginé de semblable, cette transformation dévastatrice. Douloureusement il se reprit, avança, tendit la main. Les doigts qui serrèrent les siens étaient larges et calleux, durs comme de la corne.



Paul, immobile, n'aurait pu dire un mot...

— Eh bien, Monsieur, s'écria Dunn d'un ton d'une jovialité si forcée qu'il faisait mal aux oreilles de Paul. J'espère qu'on vous a bien traité ?

Le regard de l'homme glissa vers Dunn. Sans répondre, il continuait à mastiquer comme s'il avait voulu extraire de la nourriture toute sa saveur.

Dunn sauva la situation en se tournant vers Smith :

— Vous avez veillé à tout, Jex ?

— Oui, Monsieur.

— Vous n'avez pas laissé les journalistes importuner M. Mathry ?

— Non, Monsieur. Je leur ai remis la déclaration préparée d'avance.

— Bon.

Il y eut un silence. Le secrétaire prit son chapeau qui était sur le tapis, à ses pieds.

— Eh bien, reprit Dunn, vous ne vous êtes pas vus depuis un bon bout de temps tous les deux. Smith et moi nous allons vous laisser. A demain. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

La peur s'empara de Paul. Il eût tout donné pour retenir les deux hommes. On les sentait trop désireux de s'en aller.

Après que la porte se fut refermée sur eux, sans mot dire, il prit une chaise et s'assit près de la table. L'étranger, ce Rees Mathry qui était son père, mangeait toujours, le nez dans son assiette, poussant la nourriture dans sa bouche à coups de pousse, lançant de temps en temps un coup d'œil inquiet autour de lui. Paul n'y tint plus. Le désespoir même le forçait à parler.

— Je suis si heureux... de vous revoir, père. Ce bonheur... évidemment... après tant d'années... c'est difficile pour nous deux. Il y a tant à dire que je ne sais où commencer. Et tant à faire aussi. Il vous faut, en premier lieu, des vêtements convenables. Quand vous aurez fini de déjeuner, nous prendrons un taxi... Nous ferons les magasins...

— Tu as du fric !

La brutalité de la question glaça Paul, qui répondit très vite :

— Assez pour l'instant.

— Avec ce Dunn, rien à faire ; je n'ai pas pu lui tirer un sou, grogna Mathry, qui ajouta comme s'il se parlait à lui-même :

— De l'argent, j'en aurai. Je leur ferai payer cher tout ce qu'ils m'ont fait.

La voix était rauque, discordante : celle d'un homme condamné au silence perpétuel ; mais, plus sinistres que le ton étaient l'amertume, la rancœur et la haine qu'on sentait percer. Paul en éprouva un chagrin plus âpre.

— As-tu une cigarette ?

— Non, je le regrette, dit Paul secouant la tête. J'ai cessé de fumer depuis quelque temps.

Impassible sous son masque, Mathry l'étudiait, comme pour se convaincre qu'il n'avait pas menti. Puis, à contrecœur, il sortit un paquet de cigarettes — la marque de celles que fumait Dunn. Il en choisit une et se baissa pour l'allumer, à la dérobée. Puis il se mit à fumer, tirant de brèves bouffées de la cigarette, qu'il dissimulait dans le creux de sa main ; et Paul, observant cette face chagrine, s'aperçut avec horreur de sa dureté. La bouche, en particulier, semblait être de pierre, fermée comme une trappe sous la longue lèvre mal rasée. Brusquement, sans que rien ait pu provoquer son geste, Mathry écrasa entre deux doigts le bout de sa cigarette et la glissa dans sa poche d'un geste furtif.

— Quelle heure est-il ?

Paul consulta sa montre d'argent ; un regard avide suivait ses mouvements.

— Je n'ai pas de montre, dit brusquement Mathry.

Paul tendit à son père sa montre et la chaîne :

— Servez-vous de la mienne jusqu'à ce que J'en aie une autre.

Pas un mot de remerciement. Mathry soupesa la montre et la fit disparaître dans sa poche avec cette promptitude de mouvements qui le caractérisait.

A cet instant, on frappa à la porte. La femme de chambre venait desservir la table.

Paul se leva. Son père n'était pas sans excuses, il le savait, mais son cœur était lourd.

— Le mieux serait de sortir maintenant, murmurait-il, et de faire nos achats.

Ils se retrouvèrent sous le soleil pâle du printemps, s'en furent en voiture dans Léonard Street, où ils entrèrent chez Drom, l'un des plus grands magasins de nouveautés de la ville. Si Paul avait espéré quelque soulagement de cette sortie, il se trouva déçu. L'après-midi fut un long cauchemar, une torture. Les allures grossières de son père attiraient l'attention générale. Sa brusquerie amena la jeune femme qui les servait au bord des larmes. Dans le choix de ses

emplettes, Mathry montra une véritable perversité. Il insista pour prendre un costume à carreaux, beaucoup trop « jeune » pour lui, une chemise de soie artificielle, une cravate d'un jaune criard, des chaussures jaunes à bout pointu. Il passa au rayon de la bijouterie une longue heure, fasciné par l'éclat des vitrines, et Paul ne parvint pas à l'entraîner avant de lui avoir acheté une chevalière.

Quand ils rentrèrent au Windsor, à 18 heures, Paul, fatigué, abattu, se laissa tomber sur une chaise du salon. Mathry alla porter dans sa chambre les paquets dont il avait refusé de se séparer. Il revint au bout de vingt minutes, entièrement vêtu de neuf, portant la montre et sa chaîne, sa chevalière, très fier de soi.

— Tu vois, s'écria-t-il, je ne suis pas encore fini ! Je voudrais que ces salauds puissent me voir. Hicks en particulier. On va sortir, bien manger et aller au théâtre.

— Nous venons seulement de rentrer, dit Paul. Nous dînerons ici.

Mathry le regardait, plissant son front parcheminé.

— Mais on boira ?

— Bien entendu. Que voulez-vous ?

— Du whisky.

Mathry s'allongea sur le divan et ouvrit le journal que son fils avait acheté sur le chemin du retour.

— Je devrais être là-dedans. On m'a photographié. Je les ferai payer pour tout ce qu'ils écriront sur mon compte.

Paul sonna et la femme de chambre parut : celle qui avait desservi la table du déjeuner. Pendant qu'elle recevait ses ordres pour le dîner et le whisky, Mathry, allongé sur le divan, la regardait par-dessus son journal. Une grande fille à l'air stupide, aux joues creuses, qui, sous le regard de l'homme du jour, rougit et se prit à minauder.

— Elle sait qui je suis, dit avec satisfaction Mathry quand elle fut sortie.

Paul toucha à peine au dîner. Son père, lui, mangea voracement et sans dire un seul mot. Quand il eut fini, il déboucha la bouteille de whisky, emplit un verre et, portant l'un et l'autre, alla s'asseoir dans une chaise à haut dossier placée contre le mur. Il y demeura assis, très

droit, les yeux fixes et durs, terrifiant. De temps à autre, il remplissait son verre. Par instants, ses lèvres remuaient comme s'il se parlait à lui-même. Il semblait avoir oublié la présence de son fils et quand la femme de chambre vint enlever le couvert il ne la vit pas, à son désappointement manifeste.

Le silence se prolongeait et Paul regardait, fasciné, terrifié, cette figure immobile, absorbée dans ses pensées, son père. Était-ce là celui qui, si doux, si élégant, le prenait par la main pour l'emmener à Jesmond Dene lancer des petits bateaux ; qui s'efforçait, pour l'amuser, de dessiner et de découper des bonshommes de papier ; qui n'avait jamais oublié de lui apporter chaque semaine quelque jouet, dont tous les actes prouvaient l'amour ? Quelle longue suite de brutalités avait-il fallu pour le réduire en cet état ? Et Paul, à s'imaginer toutes les souffrances de ces quinze années : la cellule étroite, la tenue du prisonnier et la nourriture exécration, les barreaux d'acier, les heures de solitude dans l'obscurité, les cris et les puanteurs du misérable troupeau, la surveillance incessante, l'éternel travail forcé, l'été, l'hiver, sous le soleil ou dans la neige, les jours sans joie et les nuits sans fin, sentait une faible lueur de pitié se glisser dans son cœur.

SOUDAIN, d'un geste presque caressant, Mathry tira sa montre et la regarda longuement. Enfin, il parla : — 21 heures. Ils sont tous dans le noir... sur leurs lits de planches. Ils ont passé la journée dans la carrière à suer sang et eau sous la pluie. Ils ont eu leur soupe..., bien heureux s'ils y ont trouvé un déchet de viande... et des patates. Toujours ces patates qui sentent le savon. Il fait noir, mais on l'entend dans la galerie, lui, le gardien qui monte et qui descend, qui les surveille. Hicks est-il de service ?... Ils le sauront bien si c'est lui... Ils se méfient tous de Hicks.

Certains d'entre eux se sont écrasés les doigts, à la carrière ; d'autres ont des ampoules, ou un tour de reins... et tous ont des rhumatismes, à cause de ce brouillard infernal. Mais tout ça n'est rien. C'est ce qu'ils pensent qui compte... Couchés sur leurs planches, ils cherchent à se rappeler comment c'était de l'autre côté des grands murs, belles heures qu'ils ont vécues, un lit moelleux, un bon beefsteak et d'autres choses encore. Les vieux forçats tapent aux murs et se passent les nouvelles : qui a reçu le fouie, qui entre et qui sort. Mais ils le savent presque tous que, pour eux, il n'y aura jamais de sortie, jamais de fin. Us sont là pour la vie. Rien à espérer... Ils sont enterrés vivants.

Mais peut-être ne sont-ils pas tous dans leurs jolies cellules. Ils ont fait une erreur, commis une faute, et ils sont en bas, au sous-sol, dans leur trou — deux mètres soixante sur deux, il y fait noir comme dans un

four. Et pas de patates. Au pain et à l'eau. Pas même la place pour se retourner... On fait deux pas et 0Il se cogne le crâne au béton. C'est là qu'on réfléchit vraiment, qu'on pense... Qu'on se demande où l'on est, qui l'on est... Et ce qu'on a pu faire pour en arriver là ? C'est là qu'on se dit : si le mur s'ouvrait... on se vengerait, pour sûr... On ferait payer quelqu'un pour tout ce qu'on a souffert... On hait le monde maudit... On prendrait tout pour soi... si seulement le mur s'ouvrait. Pour moi, le mur s'est ouvert, bon Dieu ! Et tu te demandes ce que je vais faire ?



Il y fait noir comme dans un four.

Au dernier mot, Mathry se leva et, sans un bonsoir, sans même un

regard, sortit. Paul entendit décroître son pas lourd dans le couloir. Une porte se referma, celle de son père. Puis, après un bref silence, il entendit le grésillement d'une sonnette, suivi du bruit d'un pas plus léger. A contrecœur il tendit l'oreille, écouta. Plus rien.

Un gémissement lui échappa. Paul n'osa pas s'aventurer du côté de la chambre de son père pour confirmer ses soupçons et, soudain, par une sorte d'association d'idées, il se rappela qu'en sortant de chez le tailleur son père l'avait lui heurté dans la foule dense. Instinctivement, sa main se porta à sa poche.

Tout ce qui lui restait de l'argent, quinze livres environ, avait disparu.

CHAPITRE XIV

Le lendemain il fit très beau et, dans la claire lumière du matin, l'avenir parut moins sombre. En dépit de ses craintes, Paul avait bien dormi et se réveilla prêt à faire face avec détermination aux difficultés de la situation. Sa mère arrivait de Belfast à 11 heures et il pouvait espérer trouver auprès d'elle une aide, un réconfort. Il était naturel, après tout, que la prison ait changé son père — il avait été bien naïf de ne pas le prévoir ! — mais le temps, la tendresse, l'affection familiale sauraient adoucir, régénérer le cœur le plus endurci.

Il déjeuna seul dans la salle de restaurant, puis alla frapper, non sans timidité, à la porte de la chambre paternelle. Celle-ci n'était pas fermée, elle céda sous la pression et, soulagé, Paul entra. Mathry dormait, d'un sommeil qui semblait aussi profond que celui de la mort, sa, tête grise dans le creux de son bras replié. Le lit était en grand désordre, les oreillers jonchaient le sol. Ému par cet abandon, cette faiblesse, Paul renonça à éveiller son père. Il laissa, bien en vue, un bref message à son intention : « Je vais à la gare. Espère vous trouver prêt à mon retour. PAUL », et sortit.

Il faisait bon marcher dans les rues ensoleillées, suivre le canal, ses quais où chargeaient les péniches, où s'embossait un petit yacht se préparant au départ. L'express était en retard ; à 11 h. 25, la machine parut à la sortie de la courbe et le train vint s'arrêter sur le quai. Du wagon de tête, un petit groupe sortit : sa mère, Emmanuel Fleming et Ella.

Paul s'étonnait ; il ne s'était pas attendu à la venue du pasteur et de sa fille, et ils avaient été depuis longtemps si loin de sa pensée qu'il se sentit embarrassé, mal à l'aise. II. n'eut pas le temps de réfléchir : ils l'avaient déjà vu ; Fleming levait le bras et Ella agitait son mouchoir. Quelques instants plus tard, ils passaient les barrières et le saluaient avec un enthousiasme coupé d'exclamations joyeuses et confuses. Les yeux de sa mère étaient humides ; Ella ne semblait pas pouvoir abandonner la main de Paul, qu'elle serrait dans la sienne. Le pasteur, un peu en retrait, lui souriait avec bienveillance.

Puis, sa mère et Fleming ouvrant la marche, ils se dirigèrent vers l'arrêt du tramway. Comme on semblait l'attendre de lui, Paul suivit avec Ella, dont l'émotion rosissait les joues pâles. Ses cheveux, coupés

court, avaient été récemment ondulés et frisés. Elle portait un costume gris colombe tout neuf et un joli petit chapeau sous lequel ses yeux brillaient de oie. Prenant d'autorité le bras de Paul, elle se mit à parler avec une grande volubilité.

— Nous vous devons d'humbles excuses, Paul, je le reconnais. C'est à genoux que nous devrions vous demander pardon et je le ferai, moi, du moins.

Elle le regardait avec tendresse.

— Ah ! si nous avions su ! Tout cela eût été différent, bien sûr. Mais que voulez-vous... Nous pensions que vous étiez en train de ruiner la splendide carrière qui vous attend, de compromettre à jamais votre avenir, et nous avons bien souffert. Nous sentions qu'en cherchant à vous aider, nous ne ferions qu'aggraver les choses. Impossible de s'imaginer... Et voici que nous apprenons soudain... C'est magnifique ce que vous avez fait là, mon petit Paul ! Quand la nouvelle nous en est parvenue, j'ai failli m'évanouir de joie. J'étais dans la cuisine, en train de préparer le cacao, quand père m'a annoncé la grande nouvelle. J'ai dû m'asseoir. Il faut que je vous dise que je n'ai pas été bien du tout, mon cher Paul. L'anxiété, les angoisses que vous m'avez créées m'avaient terriblement déprimée, et la honte, et tout. Mais je ne veux pas parler de ma petite personne, bien que j'aie beaucoup souffert, en silence. Vous, Paul, vous êtes admirable. Si vous lisiez les journaux de Belfast — et je suis sûre que ceux d'ici les imitent, — vous sauriez ce qu'on pense de vous. Dans tout le pays votre nom est sur toutes les lèvres. Naturellement, on veut avant tout nous donner en spectacle ; c'est vulgaire et je suis bien heureuse de ne pas avoir trouvé les photographes sur le quai, mais j'avoue que je m'y attendais. Aimez-vous ma nouvelle robe, mon chéri ? Je la trouve très printanière, bien que discrète et convenant bien à la situation. C'est votre triomphe, Paul, je vous le répète et je veux en jouir le plus possible. Naturellement, nos prières ont fait beaucoup ; nous le savions, mon père et moi, et chaque jour j'ai supplié le Seigneur pour vous.

Son regard prenait une douceur nouvelle et, comme chaque fois qu'elle parlait religion, on voyait le blanc de ses yeux.

— N'est-ce pas merveilleux, Paul, que nous nous trouvions enfin réunis, avec l'avenir devant nous ? Il va de soi que notre joie ne doit pas nous faire oublier votre père. Le pauvre homme, comme il a dû souffrir ! Mon cœur saigne pour lui. Comment une chose aussi terrible peut-elle se produire ? Je veux croire que c'est le Tout-Puissant qui nous envoie ces épreuves pour purifier, élever notre âme. Je suis

impatiente d'exprimer à votre père toute ma sympathie. Croyez-moi, Paul, si je puis faire quelque chose pour vous ou pour lui je suis à votre disposition.

Elle s'arrêta, avec un nouveau regard vers le ciel, et ils rejoignent les autres à l'arrêt du tramway. Tout au long de ce monologue, Paul s'était mordu les lèvres d'impatience — ces mots si vains et si creux, preuves d'un esprit étroit et sans noblesse. Était-il vraiment lié à elle ? Comment avait-il pu s'intéresser un instant à cette fille ? Avait-il changé à ce point ? Il pensa à Lena et la tristesse envahit son cœur. Quand ils eurent pris place sur l'impériale du tramway, Paul pensa un instant devoir leur dire qu'ils allaient trouver Mathry bien changé par sa longue captivité. Les deux femmes, du moins, n'y semblaient nullement préparées. Seul, le pasteur semblait soucieux, inquiet et ne prêtait aucune attention au bavardage de sa fille. Cependant, il garda le silence. Cet enthousiasme facile d'Ella et aussi le soin, la coquetterie même, que sa mère avait apportés à sa toilette, l'indisposaient, le faisaient se ranger du côté de l'homme usé, brutalisé, qui les attendait à l'hôtel. Après tout, pourquoi ne pas les laisser s'apercevoir elles-mêmes du changement ?

Sans un mot, il les mena à l'hôtel et c'est en réprimant une sorte de sourire railleur qu'il leur ouvrit la porte du salon.

Mathry avait fini de déjeuner et fumait une cigarette. En pantalon et en manches de chemise, le col ouvert, ses chaussures neuves délacées pour être plus à l'aise, il était assis à la table encore mise. L'expression de son visage, quand il se tourna vers ses visiteurs, était plus indéchiffrable que jamais. Sans cesser de les fixer, il porta sa tasse à ses lèvres et l'on vit descendre et monter sa pomme d'Adam sur son cou ridé. Puis il reposa sa tasse et s'adressa à Paul — le seul, visiblement, dont il admit la présence :

— Que me veulent-ils ?

— C'est que..., hasarda Paul conciliant, ils sont venus vous voir.

— Je n'ai pas besoin d'eux. Toi, au moins, tu as fait de ton mieux. Eux, rien ! Ils m'ont laissé pourrir là-bas, en prison. Et maintenant que j'en suis sorti, ils voudraient revenir pour me lécher les bottes et tirer de moi ce qu'ils pourraient ?

Le pasteur fit un pas. Il avait pâli, mais on le sentait moins désespéré que les deux femmes par cette réception brutale. « Peut-être, pensa Paul, l'avait-il même prévue. »

— Vous avez raison de nous en vouloir, Mathry. Nous ne pouvons que vous prier de nous pardonner, dit-il d'un ton persuasif.

Mathry le toisait, hostile.

— Vous n'avez pas changé... Je me souviens très bien de vous et je ne veux plus de vos phrases sempiternelles. J'ai mis cela au rancart, avec le reste, depuis longtemps. Pardonnez-moi ? Écoutez donc cette histoire : il y avait à Stoneheath un dieu qui s'appelait Hicks. Un jour — nous étions aux carrières, — il y avait un mois tout au plus que j'étais à Stoneheath et j'étais encore jeune dans le métier, il me harcelait, il m'éreintait. La sueur me coulait dans les yeux et je ne voyais plus clair. Mon pic a ricoché sur le granit et lui a entaillé sa chaussure. Oh ! pas la peau, rien que le cuir du soulier. Vous croyez qu'il m'a pardonné, lui ? Devant le gouverneur il a juré que j'avais voulu le tuer. Et ça n'a pas été tout. Il m'a frappé, brutalisé, il a craché dans ma soupe. Il m'a fait punir de cellule. De mes quinze ans de prison, il a fait un enfer. Et vous venez me parler de pardon ?

— Je sais que vous avez dû horriblement souffrir, dit Fleming, gêné. C'est la raison pour laquelle nous désirons vous aider à vous rétablir, à retrouver la paix au sein de votre famille.

— Ma famille ? répéta Mathry, dont le visage revêtait l'expression têtue que Paul y avait lue quand son père avait choisi son costume neuf. Je ne suis pas fini encore. A moi la belle vie !

— Comment cela ?

— Attendez et vous verrez, espèce d'hypocrite bêlant. On s'est bien fichu de moi. A mon tour, maintenant !

Désespéré, Fleming se tourna vers la mère de Paul qui, bouche bée, regardait son mari avec un air de surprise indicible. Elle n'avait pas dit un mot. Puis, soudain, poussée par une émotion nouvelle — peut-être le souvenir d'un passé lointain, — elle tendit les mains, suppliante :

— Rees !... Re commençons notre vie..

Il l'arrêta avant qu'elle ait pu faire un pas vers lui. Son poing s'abattit sur la table.

— Non ! Tout est fini entre nous. Ce qu'il me faut, c'est une femme jeune, qui ait du sang dans les veines.

Son regard glissa vers Ella qui rougit, puis revint se poser sur sa

femme et l'amertume crispa sa bouche.

— Tu n'as jamais su que gémir et geindre, me pousser à l'église alors que je ne voulais rien d'autre qu'aller prendre un verre avec les copains. Sois tranquille : je ne t'approcherai pas, serais-tu la seule femme au monde.

Elle s'était écroulée sur une chaise et, tête basse, humiliée jusqu'au fond du cœur, se mit à pleurer. Ella, courant à elle, s'agenouilla, lui murmurant des consolations. M. Fleming, silencieux, considérait fixement le tapis. Paul regardait sa mère, mais ne fit pas un pas vers elle. Il se rangeait, résolument, du côté de son père.

Mathry s'était tu, sourcils froncés et paupières baissées, comme s'il s'était retiré en lui-même. Puis, lourdement, il se leva, gagna la porte. Ses yeux pâles brillaient d'une lueur méchante.

— Trente coups de chat à neuf queues, murmura-t-il. Ça les ferait chanter. C'est ce qu'on m'a fait, à moi.

La porte claqua et l'on n'entendit plus que le bruit des sanglots. Le pasteur s'approcha de la fenêtre et jeta un regard au dehors.

— Ah ! mon Dieu, gémit la mère. Je voudrais mourir !

Ella pleurait, effrayée.

— Je ne comprends pas. Je pensais que ce serait si gentil, cette réunion, comme disent les journaux. Je veux rentrer à la maison.

— Nous n'aurions jamais dû venir, balbutia la mère de Paul entre deux soupirs. Nous allons repartir immédiatement.

A la fenêtre, le pasteur se retourna lentement vers les deux femmes.

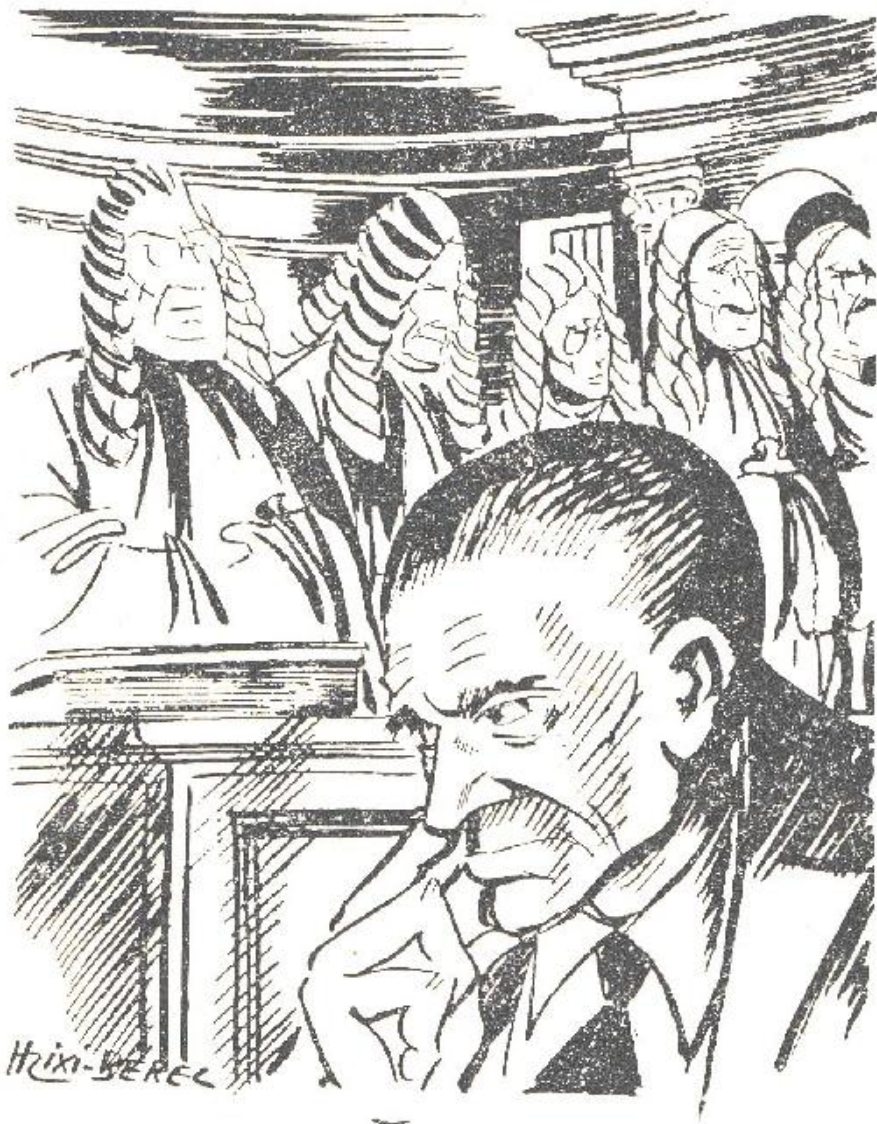
— Non, dit-il d'une voix étranglée. Il faut rester pour le procès en révision. Nous l'avons abandonné il y a quinze ans. Il ne faut pas retomber dans la même faute. Après tout, il n'est peut-être pas trop tard. Espérons donc et prions pour lui.

CHAPITRE XV

Par une matinée chaude et froide, la salle d'audience se trouva pleine jusqu'à la suffocation. La foule se pressait jusque dans la rue devant le Palais de Justice. La galerie réservée au public regorgeait de curieux, pressés les uns contre les autres. Une mer de visages attentifs. Le prétoire, lui aussi, était bondé. A gauche, une armée de journalistes, plumes en main. A droite, un groupe privilégié : les notabilités de Wortley et les hauts magistrats. Au centre était assis l'attorney général, Lord Oman, auprès du procureur de la Couronne, Sir Matthew Sprott. Immédiatement derrière venaient l'avocat du demandeur, Me Nigel Grahame, et son assistant. Puis, Paul et sa mère, Ella et le pasteur Fleming, Dunn, McEvoy et bon nombre de leurs amis. Au premier rang, où, à l'encontre du désir de son avocat, il avait tenu à prendre place, en pleine vue, se mordant les lèvres tout en jetant sur la scène un regard hostile, se trouvait l'ex-prisonnier, l'ex-forçat le Stoneheath, Rees Mathry.

Brusquement, le brouhaha des conversations cessa, et quand le silence se fut complètement rétabli, une porte s'ouvrit. L'assistance, debout, vit entrer les cinq juges d'appel, ayant à leur tête leur président, le Lord Chief of Justice, tous très imposants dans leurs amples robes, les juges prirent place dans un bruit de soie froissée. Puis une voix s'éleva :

— Appel de Rees Mathry contre la Couronne !



— Appel de Rees Mathry contre la Couronne...

Paul, nerveux, crispé, respirait mal. Jour par jour, tous nerfs tendus, il avait suivi la minutieuse préparation du dossier par Nigel Grahame. Il avait peine à croire qu'enfin le procès était engagé. Ses yeux s'humectèrent. L'avocat se leva, très calme. Grand, très droit, une main au collet, dans l'attitude traditionnelle, le jeune avocat fit face aux juges. Son ton, comme son attitude, fut très simple, dépourvu de toute , rhétorique et d'effets.

— Monsieur le Président, le 15 décembre 1921 et les jours suivants, Rees Mathry, mon client, passait devant les Assises de Wortley à la

demande de Sir Matthew Sprott, procureur le Sa Majesté, sous l'accusation d'avoir attaqué et assassiné à coups de rasoir une demoiselle Mona Spurling. Mon client plaidait non coupable. Le 23 décembre, à l'audience du même tribunal, présidé par l'Honorable Lord Oman, il était condamné à mort. L'exécution devait avoir lieu à la prison de Wortley. Gracié, il fut dirigé sur la prison de Stoneheath, où il a été détenu quinze ans. Mon client, évoquant les dispositions de la loi sur l'appel en matière criminelle, veut prouver ici qu'il est innocent es faits à lui reprochés et pour lesquels il a été en son temps condamné ; il maintient que le jugement est erroné et injuste, qu'il constitue une grave erreur judiciaire. Discrètement, Paul observait les trois agents de la loi, qui étaient assis si près de lui qu'il aurait pu les toucher en avançant la main. Dale, le commissaire central, montrait un profil lourd et impassible. Oman affectait un air hautain et absent, Sprott, s'agitant légèrement sur sa chaise, était un peu rouge, mais on ne lisait dans son regard que fermeté et indifférence. Le regard de Paul se porta vers son père, isolé à son banc, lourde silhouette inélégante, en butte, encore une fois, aux fatigues d'une comparution et, brusquement, son cœur se mit à battre avec violence. Sûrement, il serait vengé. Très vite, de crainte de s'évanouir, il détourna les yeux.

Grahame ayant terminé la lecture de sa pétition fit une pause, les yeux toujours fixés sur les juges. Puis, sans changer de ton, il commença sa plaidoirie :

— Messieurs, il n'y a encore que quelques mois de cela, l'affaire Rees Mathry était enfouie dans les affaires poussiéreuses du Département de la Justice. Quinze ans, elle y est restée oubliée ; le condamné purgeait une peine à vie — je devrais dire à mort — dans les prisons de Sa Majesté, et tout était pour L mieux dans le meilleur des mondes.

Un jour, par le plus grand des hasards, le fils de ce condamné, auquel on avait tout caché — le crime supposé et le terrible sort de son père, — découvre ce drame, l'opprobre de son père, qui n'est pas, en quelque mesure, sans entacher son honneur à lui. Anéanti, il fait cependant confiance à la loi, à la justice de son pays et, tremblant d'horreur, accepte le fait honteux que son père est un assassin. Pourtant, par amour pour lui il se trouve contraint, presque contre sa volonté, de rechercher clans quelles circonstances son père est allé jusqu'au crime. Pendant des mois de souffrances, et malgré la plus cruelle opposition, il découvre un par un les faits de l'affaire oubliée. Messieurs, ce sont ses efforts et les résultats obtenus qui nous font nous trouver ici, réunis.

Ce début avait produit une profonde sensation. Paul baissait

obstinément les yeux. Un tremblement nerveux l'agitait tout entier quand Grahame, reprenant sa plaidoirie, se mit en mesure de définir et d'analyser les détails de l'arrestation, du procès et de la condamnation de Rees Mathry, en décembre 1921. Si bien qu'il les connût, Paul ne pouvait se défendre de ressentir une émotion croissante au fur et à mesure que Grahame, méthodiquement, les retraçait.

Ce brillant exposé, coupé par une suspension d'audience pour le déjeuner, dura près de quatre heures et, à peine touchait-il à sa fin, que pour ne pas laisser s'affaiblir l'impression manifestement produite, Grahame, sans montrer aucun signe de fatigue, s'inclinant devant la Cour, exprimait son désir d'appeler ses témoins.

— Messieurs, déclara-t-il, je me propose en premier lieu d'appeler à la barre le demandeur lui-même. Lors de son procès, anéanti par les attaques furieuses de l'accusateur, Rees Mathry n'a pas eu la possibilité de se défendre. Il va vous prouver qu'il n'a eu aucune connaissance directe ou indirecte du crime et répondre aux accusations dont il a été victime.

Déjà, l'attorney général se levait pour protester. Tout au long de l'exposé de l'avocat on l'avait vu s'agiter, nerveux, sur son banc.

— MESSIEURS, déclara-t-il, je ne demande qu'à vous aider toute enquête légitime dans cette affaire. Mais il ne peut être question de recommencer le procès. Je m'oppose à ce que l'accusé soit autorisé à porter témoignage.

Une vague d'émotion passa. Paul vit son père se redresser, tourner sa face grise vers l'avocat. Les juges, têtes penchées, se consultaient. Le président annonça leur décision.

— La Cour est d'avis que la déposition de l'appelant ne serait qu'une répétition de ses protestations d'innocence, lors du procès. Elle n'admet pas sa comparution à la barre.

Mathry, penché, avait suivi mot à mot la réponse du président avec une agitation croissante. Et, dans le brouhaha qui la suivit, se levant brusquement, il se dressa massif et tremblant. Paul, horrifié, le vit montrer le poing aux juges.

— Ce n'est pas juste ! clamait-il. J'ai le droit de parler ! J'ai tout à dire ! Et chacun m'entendra. On saura comment on m'a jeté en prison, comment on m'y a traité pendant quinze ans.

Sa voix s'élevait au point qu'elle semblait devoir se briser.

— Vous ne pouvez me faire taire, maintenant... comme on l'a fait au procès. Je veux parler. Je veux la justice... la justice !

Gesticulant, vociférant, il fallut l'aide combinée de Grahame et de plusieurs huissiers accourus pour le forcer à se rasseoir. Un grand désordre s'ensuivit, qui fit place à un profond silence. Recroquevillé sur lui-même, Paul s'aperçut qu'Ella et sa mère, à côté de lui, étaient en larmes. Un peu plus loin, Dunn et McEvoy échangeaient un regard anxieux. Sprott et Dale, manifestant pour la première fois une émotion, semblaient très satisfaits.

Sur un ton de grande sévérité, le président se pencha vers Mathry :

— Nous sommes prêts à montrer la plus grande bienveillance à l'appelant. Mais je me vois contraint de lui rappeler que semblable conduite n'est pas faite pour disposer la Cour en sa faveur. Si le cas devait se reproduire, elle l'inculperait immédiatement d'outrages à la magistrature.

Grahame, revenu à sa place, s'interposait sans attendre.

— Monsieur le Président, au nom de l'appelant, j'offre à la Cour nos excuses les plus vives pour cet incident, regrettable en soi, mais peut-être aussi excusable. Et maintenant, avec la permission de la Cour, je vais appeler notre premier témoin, l'expert bien connu du ministère de l'Intérieur, Sir Malcolm Garrison.

Une seconde fois l'attorney général se leva.

— Messieurs de la Cour, je proteste encore. Aucun avis d'expert ne saurait être admis sans qu'il y ait fait nouveau.

Le président acquiesça, inclinant la tête.

— Pour quelles raisons, maître, demandez-vous la comparution de Sir Malcolm Garrison ?

— Messieurs, répondit Grahame, Sir Malcolm est, vous le savez, le plus réputé des criminologistes. Il a eu connaissance des blessures de la victime. Il a vu des photographies du corps et aussi du rasoir, arme présumée du crime, et il est d'avis que cet instrument n'a pu servir à le commettre.

Fronçant les sourcils, le président consulta ses assesseurs, et fixant de

son regard sévère l'avocat :

— La Cour se voit dans l'obligation de faire droit à la demande de M. l'attorney général. Sir Malcolm Garrison n'a pas vu le corps. Son témoignage ne saurait donc être admis.

L'indignation échauffait Paul. Allaient-ils, à chaque tournant, se heurter à une barrière ? Mais Nigel Grahame prenait la chose avec un parfait sang-froid.

— Messieurs de la Cour, dit-il, je vois qu'il est de votre intention de réduire à l'extrême le nombre des témoins, et je me contenterai donc d'en appeler cinq que vous ne sauriez récuser. Pour ce qui est de la question de l'examen du corps de la victime — question évoquée par vous, — vous avez dû remarquer, à la lecture du dossier, que le Dr Tuke, le praticien qui a vu le premier le cadavre quelques minutes après le crime, n'a pas paru lors du procès. Messieurs, relevez-vous dans vos annales judiciaires un cas, un seul, dans lequel on ait omis d'appeler en témoignage le médecin ayant procédé le premier à un examen du corps ? Pourquoi donc ce témoin essentiel a-t-il été tenu à l'écart des débats ? Le Dr Tuke est mort, mais sa veuve est aujourd'hui ici pour répondre à cette question, pertinente s'il en est.

Un mouvement se produisit dans la salle quand on appela le nom de Mrs Tuke, et elle s'avança jusqu'à la barre ; vieille femme à la peau parcheminée, vêtue de noir, sur le visage de laquelle on lisait l'honnêteté et la droiture. Très à l'aise, elle prêta serment, puis se tourna vers l'avocat qui commença à poser ses questions :

— Vous êtes la veuve du Dr Tuke, mort en 1933, qui a exercé de longues années à Wortley, dans le quartier d'Eldon ?

— Oui, Maître.

— Vous savez que votre mari a été appelé auprès de Miss Spurling le soir du crime ?



— Vous savez que votre mari a été appelé auprès de Miss Spurling le soir du crime?...

— Oui.

— Vous a-t-il parlé de sa visite ?

— Bien souvent.

— Ne vous a-t-il pas exprimé sa surprise de ne pas avoir été appelé à témoigner au procès de Rees Mathry ?

— Sa surprise a été très vive. Il disait...

Elle s'interrompit pour jeter vers la Cour un regard où se lisait la crainte.

— N'ayez pas peur, Madame, le but de la Cour est de recevoir votre témoignage et non pas de vous empêcher de parler. Que disait-il ?

— Que le procureur avait jugé son avis négligeable.

L'intérêt montait dans la salle et, pour la première fois, l'attention des spectateurs se porta sur Sir Matthew Sprott. Paul, en dépit de sa connaissance des faits, se sentait entraîné par l'émotion générale.

— Dites-nous donc, Madame, ce que vous avez pu entendre dire par votre mari sur la question.

Il y eut un silence. Le témoin but une gorgée d'eau du verre posé devant elle.

— Le docteur a toujours été d'avis que le crime n'a pu être commis au moyen d'un rasoir. Selon lui, l'assassin s'était servi d'un tout autre instrument : un couteau très pointu, ressemblant au scalpel d'un chirurgien plus qu'à tout autre chose.

— Comment est-il arrivé à cette conviction ?

— Par un examen approfondi des blessures. Le corps portait une plaie pénétrante au côté droit du cou et une grande entaille allant jusqu'à l'oreille gauche.

— Il en concluait qu'une arme très effilée et pointue avait été enfoncée dans les vaisseaux essentiels du cou avant qu'elle ne soit venue entailler le côté gauche du cou ?

— C'est cela, Maître.

— Et qu'un rasoir, au bout rond, n'aurait pas permis de porter ce coup, de faire cette blessure ?

— C'est exactement ce qu'il disait, Maître. Il estimait aussi que l'assassin était un homme très vigoureux et violent de nature. Enfin, d'après la disposition des blessures et la façon dont le sang avait jailli sur le tapis, il estimait pouvoir assurer que l'assassin était gaucher.

— Un gaucher ! répéta Grahame, en appuyant sur le mot.

Et il ajouta, non sans une teinte de sévérité :

— Vos souvenirs sur ce point sont clairs et précis ?

— Très clairs, déclara la veuve avec une grande dignité. Le Dr Tuke a été très bon pour moi, Maître, ajouta-t-elle la lèvre tremblante. Je respecte son souvenir. Me croyez-vous capable de mettre dans sa bouche des paroles qu'il n'aurait pas prononcées ?

— Nullement. Je voulais simplement prouver à la Cour votre indiscutable bonne foi.

— Je ne vois pas la raison qui vous a amené à interroger aussi longtemps ce témoin, dit vivement le représentant de la Couronne, piqué au vif. Personnellement je n'ai aucune question à poser.

— Je vous remercie, Madame, dit l'avocat. Votre déposition nous sera précieuse. Je prie le second témoin de s'avancer.

Sur un signe de Grahame la vieille dame quitta la barre et l'huissier appela le professeur Valentine.

Il parut aussitôt. C'était un homme de petite taille, aux allures compassées, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un pardessus légèrement râpé, aux revers de soie, portant haut col blanc et cravate noire. Un teint blafard. Ses cheveux noirs, rejetés en arrière et très longs, lui donnaient l'air d'un imprésario de classe très ordinaire. Après avoir prêté serment, il se campa dans une attitude avantageuse, une main sur la hanche et l'autre sur la barre, la tête rejetée en arrière, prêt, semblait-il, à toute éventualité.

— Monsieur Valentine, dit aimablement l'avocat, vous avez, je crois, quelques connaissances en écritures ?

— Je suis professeur de paléographie, déclara dignement le témoin. Je suis docteur ès paléographie. Et je crois pouvoir dire que ma réputation d'expert est universelle.

— C'est parfait. Au procès Mathry vous avez assuré que la lettre donnant rendez-vous à Miss Spurling et trouvée dans l'appartement de la victime avait été écrite par Rees Mathry ?

— Parfaitement... J'ai été appelé par le magistrat instructeur pour témoigner dans ce sens,

— Vous avez alors, j'en suis convaincu, mesuré l'importance, la gravité

de cette déposition et vous étiez sûr de vous ?

— Indubitablement, Maître. J'ai eu souvent, dans ma carrière déjà longue, à attester la validité de documents publics ou privés dans des affaires d'importance considérable.

— Alors, Monsieur Valentine, pouvez-vous nous dire comment vous avez pu en arriver à une conclusion aussi nette, aussi positive ?

— En usant d'une loupe, Maître, pour l'étude du document et d'agrandissements photographiques que j'ai comparés à des spécimens de l'écriture de l'accusé. J'ai pu ainsi, grâce à mes connaissances, spéciales, en arriver à la certitude que la lettre avait été écrite par Mathry. Celui-ci avait cherché à déguiser son écriture.

— De quelle façon ?

— En usant d'un expédient courant : en prenant sa plume de la main gauche.

— Ah ? Cette lettre était écrite de la main gauche ?

— Indubitablement. Et par le prisonnier Mathry.

— Et par Mathry ? répéta l'avocat avec un agréable sourire. Cette conviction est rassurante, Monsieur le professeur. Je suis mal qualifié pour sonder les mystères de votre art. Mais les plus hautes autorités en la matière admettent généralement que semblable témoignage, basé sur l'opinion et la théorie, ne saurait être admis sans discussion. Vous avez peut-être entendu parler de l'affaire Adolphe Beck ?

Le professeur affectait un air de dédain.

— Dans cette affaire, Monsieur le professeur, un expert graphologue de réputation assise avait affirmé sous serment que certaines lettres avaient pour auteur un certain Adolphe Beck qui se vit condamner à cinq ans de servitude pénale. Après quoi, la peine purgée, on se convainquit de son innocence. L'expert avait commis une effroyable erreur, condamnant un innocent à cinq ans de misère.

— Je n'ai rien à faire avec le cas Adolphe Beck ! lança M. Valentine, en rejetant ses cheveux en arrière.

— Non, bien sûr. Votre affaire, la nôtre, est celle de Rees Mathry. Il y a, si je ne me trompe, trois points essentiels dans votre déposition. En premier lieu, la lettre a été écrite de la main gauche ; en second lieu,

l'écriture en a été déguisée et, enfin, c'est celle de Mathry. Vous basez-vous, dans vos affirmations, sur les faits ou sur vos facultés de déduction ?

Le professeur s'échauffait visiblement.

— Le novice le moins expérimenté, Maître, vous dira, d'après l'inclinaison et la configuration des lettres, qu'il s'agit d'une écriture déguisée tracée de la main gauche. Le troisième point requiert des connaissances techniques d'un ordre plus élevé... disons une certaine intuition... une sorte de sixième sens qui permet à l'expert de reconnaître une écriture donnée entre un grand nombre d'autres.

— Je vous remercie, Monsieur le professeur, dit tranquillement Grahame. C'est là précisément ce que je désirais savoir. En résumé, vous fiant à tous vos sens, vous nous affirmez que la lettre a été écrite par un homme se servant de sa main gauche pour déguiser son écriture. Avec l'aide de votre sixième sens, vous êtes d'avis que son auteur n'est autre que Mathry. C'est bon, je vous remercie.

Le professeur très irrité ouvrit la bouche pour parler et, finalement, jugea plus prudent de se taire,. Comme il quittait la barre, Grahame se tourna vers la Cour :

— Monsieur le Président, avec votre permission, j'appellerai maintenant le Dr Dobson, médecin légiste,

Déjà, et malgré son embonpoint, le représentant de la Couronne se levait vivement :

— Monsieur le Président, je m'oppose à la comparution de ce témoin. La Cour a admis qu'il ne pouvait être question de reprendre le procès au fond. Le médecin légiste a été entendu au cours des débats. Il ne peut être question de le laisser déposer une nouvelle fois.

— A moins, dit Grahame avec calme, ainsi que vous l'avez vous-même reconnu, qu'il ne s'agisse de faits nouveaux.

L'atmosphère était tendue, deux volontés s'affrontaient. Le président rompit le silence.

— Est-ce sur cette base que vous désirez interroger le témoin, Maître ?

— Oui, plaise à la Cour.

D'un pas alerte, un homme de carrure athlétique, au visage avenant et

viril, vint prendre place à la barre, en habitué.



D'un pas allègre, un homme athlétique vint prendre la place à la barre, en habitué.

— Docteur, commença Grahame très aimable, vous avez entendu l'opinion du Dr Tuke sur les blessures de la victime, exposée de la façon la plus claire et la plus concise par sa veuve. Qu'en pensez-vous ?

— Plaisanterie.

Le mot, méprisant, était accompagné d'un sourire agréable et de la

galerie vint un murmure d'amusement, vite réprimé. Mathry, grinçant des dents, toisait les interrupteurs.

— Une plaisanterie, Docteur ? Le terme me paraît un peu fort.

— Vous m'avez demandé mon avis. Je vous le donne.

Paul retenait sa respiration. Etait-il bien sage d'avoir appelé à la barre ce témoin qui allait se montrer coriace assurément. Mais le jeune avocat poursuivait très à l'aise :

— Vous n'aimez pas les théories, à ce que je vois.

— Quand je trouve une femme avec la gorge ouverte et la tête presque entièrement séparée du tronc, je n'éprouve pas le besoin de recourir à la déduction purement théorique.

— Je vois. Vous en concluez immédiatement que l'arme de l'assassin a été un rasoir.

— Je n'ai pas mentionné le mot de rasoir.

— Mais l'accusation a exhibé l'arme du crime : un rasoir.

— Ce n'est plus de mon ressort.

— Quelles étaient donc les conclusions de votre rapport ?

— Que les blessures avaient été occasionné.es par un instrument très tranchant, répliqua le médecin, dont la mauvaise humeur était visible — et compréhensible.

— Ainsi donc, comme l'affirmait le Dr Tuke, l'assassin aurait pu employer, pour tuer, une lame fine et aiguë, un scalpel, par exemple ?

— Oui, reconnu de mauvaise grâce le Dr Dobson, dont on devinait cependant l'honnêteté foncière. Je le crois, du moins. A condition qu'il ait eu quelques connaissances d'anatomie.

— Quelques connaissances en anatomie, répéta lentement Grahame, sans rien perdre de son calme. Je vous remercie, Docteur... Nous vous remercions très vivement. Vous avez ensuite procédé à l'autopsie du corps ?

— Naturellement.

— Vous avez découvert qu'elle était enceinte ?

- Je l'ai indiqué dans mon rapport.
- Avez-vous indiqué la date de la grossesse ?
- Evidemment ! Allez-vous prétendre que j'ai manqué aux obligations de ma charge ?
- J'en suis bien loin, Docteur. Il se peut que nous différions d'opinions sur un plan métaphysique, mais je reste convaincu de votre parfaite intégrité. De quand datait cette grossesse ?
- D'un pas allègre, un homme athlétique vint prendre la place à la barre, en habitué.
- De trois mois.
- Vous en êtes sûr ?
- Aussi certain que je l'ai écrit dans mon rapport... Peut-être un jour ou deux de plus.
- Et votre rapport est parvenu au procureur ?

— Oui.

— Merci, Docteur. Cela sera tout, dit Grahame, congédiant l'expert avec un sourire agréable. Monsieur le Président, puis-je appeler mon quatrième témoin ?

Un petit homme ridé, chauve, prématurément vieilli, habillé d'un costume à carreaux trop grand pour son corps maigre, s'approcha.

- Quel est votre nom ?
- Harry Rocca.
- Votre profession actuelle ?
- Garçon d'écurie au champ de courses de Nottingham.
- C'est vous qui, il y a quinze ans de cela, avez averti la police du faux alibi que Mathry cherchait à établir ?
- Oui.
- Vous connaissiez bien Mathry ?

— On se rencontrait.

— Où aviez-vous fait sa connaissance ?

— Au Sherwood... dans la salle de billard, vers le mois de janvier 1921.

— Plus tard, vous l'avez présenté à Miss Spurling ?

— Oui, Maître.

— Vous rappelez-vous la date précise de cette présentation ?

— Très bien. C'était le jour du grand handicap de juillet à Catterik. Je m'en souviens bien parce que j'avais cinq livres sur le gagnant : Warminster.

— Le handicap de juillet, dites-vous ?

'— Oui, Maître. Celui qui se court le 14 juillet.

— Avez-vous mentionné cette date aux autorités

Un silence tomba. Rocca baissait la tête.

— Je ne me rappelle plus...

— Cette date, vous vous en rendez compte, est de la plus haute importance. Elle prouve que Mathry ne connaissait Miss Spurling que depuis un mois et demi. Ne vous a-t-on pas posé cette question au commissariat central, à l'instruction ?

— Je ne sais pas...

— Tâchez de vous rafraîchir la mémoire.

— Non, j'ai oublié, dit Rocca têtue. Ça n'intéressait pas la police... Elle n'avait pas l'air de juger la chose très importante,

— Je vois. Il n'était pas important de prouver que cette odieuse imputation, cet anneau essentiel de toute l'accusation était une impossibilité. C'est bon, je vous remercie. Monsieur le Président, le témoin suivant est Louisa Burt.

Avec la permission de la Cour, un huissier, passant dans une petite antichambre, en ressortit aussitôt avec Louisa, qui s'avança d'un air assez dégagé. Ayant pris place, elle jeta autour d'elle un coup d'œil, de

cet air affecté que Paul connaissait bien. Elle ne l'avait pas vu, pas plus qu'elle n'avait accordé la moindre attention à Mathry dont les yeux, à sa vue, s'étaient chargés de haine.

— Vous êtes Louisa Burt ? lui demanda de la façon la plus courtoise l'avocat, après la prestation de serment.

— Oui, Maître. Je l'étais, du moins, répondit-elle en se rengorgeant. Comme vous le savez, sans doute, je viens de me marier.

— Permettez-moi de vous en féliciter. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir bien voulu comparaître, et surtout alors que vous partiez en voyage de noces.

— J'avoue que cela a été une surprise de me voir citer au moment même où je m'embarquais. Mais je ne suis que trop désireuse de rendre service, Maître.

— Merci, Je, puis assurer que ce n'est pas sans raison que nous vous avons importunée. Vous n'êtes pas sans savoir l'importance essentielle du témoignage que vous avez porté au cours du procès Mathry, il y a quinze ans de cela. C'est votre déposition qui a permis d'obtenir la condamnation de l'accusé.

— J'ai fait de mon mieux, Maître, répondit Burt, modeste. Je ne saurais dire davantage.

— La nuit du crime était, je crois, sombre et pluvieuse ?

— Oui, je m'en souviens comme si c'était hier,

ET le fuyard qui est sorti du 52 Ushaw Terrace courait de toutes ses forces ?

— Oui, Maître.

— Si vite que vous n'avez fait que l'entrevoir ?

— En effet.

— Et cependant vous avez été capable de donner de lui un signalement très précis et très clair. Vous avez dit qu'il portait un manteau fauve, une casquette à carreaux et des souliers jaunes. Comment, en un instant et dans l'obscurité, avez-vous pu relever tous ces détails ?

— C'est facile, Maître, dit Burt très sûre d'elle. Il est passé dans la

lumière d'un réverbère.



— ... Il est passé dans la lumière d'un réverbère...

— A 19 h. 35?

— Oui, Maître. C'était bien l'heure. J'étais sortie de la blanchisserie, avec mon ami, à 19 h. 30, et il n'y a pas plus de dix minutes de marche pour arriver au 52, Ushaw Terrace.

— Vous êtes donc absolument certaine de l'heure ?

— J'en peux jurer, Maître. Je l'ai déjà fait, du reste.

— En ce cas, comment avez-vous pu observer le fugitif à la lumière des réverbères ? Dans le quartier d'Eldon, selon un règlement municipal en application en 1921, on n'éclairait les rues qu'à partir de 20 heures.

Pour la première fois Burt resta sans répliquer et elle lança un regard fugitif à Dale qui, visiblement, détournait les yeux.

— Il me semblait bien que le réverbère était allumé, dit-elle enfin. Tout cela s'est passé si vite...

— Pourquoi cette description diffère-t-elle matériellement de la déposition écrite faite au poste de police ?

Burt baissa la tête sans répondre un mot.

— N'auriez-vous pas reçu certains... conseils d'une voix autorisée ?

— Je proteste, Monsieur le Président, dit l'attorney général, bondissant sur ses pieds. Cette imputation inadmissible...

— N'en parlons plus, coupa Grahame, conciliant. Si je ne me trompe pas, vous avez déclaré que le fugitif était glabre ?

— Oui, dit Burt après un instant.

— Vous l'avez dit dès le début et cela a paru dans les journaux. A moins de vous discréditer complètement, vous ne pouviez pas vous rétracter. Et pourtant, Mathry, l'homme que vous avez identifié à Liverpool comme étant le fugitif, portait la moustache depuis six ans.

— Je n'y peux rien, répliqua Burt. A bien y réfléchir, il m'a semblé qu'il avait une moustache. J'ai fait de mon mieux, je vous le répète.

— Je n'en doute pas, dit doucement l'avocat. Cela devient même de plus en plus évident. Mais abandonnons ces détails de réverbère non allumé, de moustache, de vêtements, pour en venir à une question plus surprenante.

La belle assurance de Louisa avait disparu. Elle quêtait en vain quelque encouragement muet de Sprott ou du commissaire central qui, tous deux, évitaient son regard. Soudain, elle vit Paul et tressaillit. Ses yeux s'agrandirent, tandis qu'elle devenait très pâle.

— Il s'agit, reprit Grahame, de votre association avec Edwards Collins. Vous étiez en termes amicaux avec lui, je crois ?

Burt éclata en sanglots. Ses mains se crispaient à la barre.

— Je ne me sens pas bien, gémit-elle. Je ne peux pas continuer. L'émotion, le voyage, je ne suis qu'une très jeune épouse-

Le président fronçait les sourcils, arrêtant net le ricanement qui attestait l'attention passionnée du public.

— Étés-vous malade ? s'enquit-il.

— Oui, Monsieur le Président ! J'ai besoin de me reposer.

— Avec la permission de la Cour, dit Grahame conciliant, j'admettrai fort bien de laisser le témoin bénéficié de quelque répit. Mais je la rappellerai à la barre pour traiter une autre question de la plus haute importance.

Après consultation, les juges consentirent. Le président jeta un coup d'œil à l'horloge, qui marquait 15 h. 55. D'une voix sèche, il annonça la suspension des débats jusqu'au lendemain matin.

CHAPITRE XVI

A peine les juges s'étaient-ils levés pour sortir que Sprott," rongé son frein, s'était échappé par le vestiaire désert et l'entrée latérale réservée. Il n'entendait pas se laisser harceler par les reporters et avait demandé sa voiture à 16 heures. Elle était là et, courant à elle, éprouva la joie d'apercevoir sa femme assise à l'arrière. Il prit rapidement place à côté d'elle et, ayant donné ordre au chauffeur de rentrer à la maison, il releva la vitre le séparant de Banks, se renversa sur les coussins moelleux et prit la main de sa femme.

Cette journée avait été pour son esprit dominateur une longue torture. Le début de la plaidoirie de Grahame, en particulier, l'avait mis sur le gril. Son instinct professionnel l'avertissait, en outre, que le pire restait à venir. La seule pensée de Louisa Burt, de ce que Grahame en pourrait tirer le lendemain le faisait frémir. Fermant les yeux, il demeura un instant à se détendre dans le silence et la sécurité.

— C'est bien, à vous, d'être venue, Catherine, Je savais pouvoir compter sur vous, dit-il enfin.

Elle ne répondit pas.

Relevant légèrement les paupières, il remarqua son extrême pâleur. Au lieu d'une robe d'après-midi, elle portait un costume de tweed très sobre et un chapeau de feutre rabattu sur les yeux.

Elle retira sa main.

Il se redressa sur son fauteuil.

— Cela n'a pas trop mal marché, au fond, dit-il sur un ton qu'il voulait rassurant pour lui comme pour elle. Naturellement, Grahame a cherché ses effets ; on s'y attendait. Il a remué toute cette boue pour nous en salir, ce sale individu.

— Non, Matt.

Déjà, il se penchait sur elle, surpris.

— Qu'y a-t-il ?

Elle détournait son visage pâle, regardait obstinément par la longue vitre de la voiture.

— M. Grahame n'a pas cherché à vous salir, dit-elle enfin.

— Quoi ?

— Je le crois honnête et sincère.

— Vous n'en diriez pas autant si vous aviez assisté à l'audience.

— J'y étais.

Elle s'était tournée vers lui et, une joue appuyée sur ses doigts minces, le regardait de ses yeux tristes.

— J'étais dans la galerie, au dernier rang. Quelque chose m'a poussée à me rendre au palais. Je voulais vous aider, vous soutenir de mon amour, vous entendre vous disculper, rejeter ces viles insinuations. Et au lieu de cela...

Il l'observait, très pâle à son tour. Qu'elle ait été là, qu'elle ait tout entendu, c'était cela qu'il avait voulu éviter, avant tout.

— Vous n'auriez pas dû venir, dit-il sèchement. Je vous l'avais dit. Ce n'est pas la place d'une femme. Ne vous avais-je pas tout expliqué d'avance ? Tout haut fonctionnaire est en butte aux attaques. Mais ce n'est pas une raison pour que sa femme vienne le voir attaqué, vilipendé...

— Je devais y aller, répéta-t-elle d'une voix éteinte. Quelque chose m'a poussée...

Il contint sa colère parce qu'il l'aimait.

— Peu importe, dit-il en cherchant à reprendre sa main. Cela sera bientôt fini. On donnera un os à ronger à ce Mathry. On oubliera.

— Croyez-vous, Matt ? répondit-elle du même ton morne, étrange.

Son attitude, sa voix le frappèrent comme un coup. Il aurait juré tout haut si, au même instant, l'auto ne s'était engagée dans l'allée pour s'arrêter devant le perron de la maison.

— Monsieur aura-t-il besoin de la voiture, ce soir ? demanda Banks, comme le procureur mettait pied à terre.

— Non ! lui jeta violemment Sprott. Que le diable vous emporte !

N'avait-il pas vu briller dans les yeux de l'homme une étrange lueur ? Peu importait, après tout. Courant après sa femme, il la rattrapa au pied de l'escalier, au fond du hall.

— Attendez, Catherine, j'ai à vous parler.

Docile, elle s'arrêta, la tête penchée sur sa poitrine douce. Touché de son extraordinaire pâleur et de son attitude, il hésita :

— Où sont les enfants ?

— Je les ai envoyés chez ma mère. J'ai pensé que vous voudriez éviter de les mettre au courant de cette... calamité.

Elle avait sagement agi, il le savait, mais aurait désiré la chaude affection de ses filles.

— Ce n'est pas un accueil très gai pour l'homme qui rentre chez lui après avoir bataillé toute la journée. Ne pourriez-vous pas vous secouer un peu, Catherine ? Puis, nous dînerons tous les deux...

— J'ai fait préparer votre dîner, Matt. Mais vous m'excuserez. Je ne me sens pas très bien.

De nouveau le sang lui vint aux joues, aux yeux.

— Qu'est-ce qui vous prend, Catherine ?

— Vous ne le devinez pas ? murmura-t-elle d'une voix sans timbre.

— Non, vraiment. Je ne vois pas pourquoi, chez moi, je serais traité en lépreux.

Se détournant à moitié, elle posa sa main sur la rampe de l'escalier.

— Excusez-moi, Matt. Je vais m'étendre sur mon lit.

— Non ! s'écria-t-il violemment. Pas avant de m'avoir donné une explication !

Un long silence se fit, puis, posant un pied sur la dernière marche, elle releva la tête et le regarda avec dans les yeux l'expression de l'oiseau blessé.

— Je pensais... Vous auriez pu comprendre... le choc que j'ai ressenti.

Pendant des années, j'ai entendu ces bruits, ces rumeurs, ces attaques... et je riaais. Je refusais d'y croire. Aujourd'hui, à l'audience, Grahame ne cherchait pas à vous couvrir de boue. Il disait la vérité. Vous avez fait condamner un homme à mort, à plus que la mort, pour satisfaire votre ambition, simplement pour arriver plus vite.

Et, passant sa main légère sur son front, angoissée :

— Comment avez-vous pu ? Comment ? C'était horrible, rien que de voir ce malheureux, de s'imaginer ses souffrances.

— Catherine, fit-il, s'approchant d'elle, vous ne savez pas ce que vous dites. C'est mon devoir que d'obtenir une condamnation.



— Catherine, fit-il s'approchant d'elle, vous ne savez pas ce que vous dites !

— Non ! Votre devoir est de veiller à la justice !

— Mais, ma chérie, je suis l'instrument de la justice ! Quand un criminel est clairement coupable, je suis contraint de m'en saisir, de le faire expier.

— Même s'il faut supprimer des témoignages ?

— C'est à l'avocat qu'il revient de défendre l'accusé.

Pendant que vous usez des moyens les plus vils pour le faire tomber dans le piège, pour le faire condamner. Vous êtes..., vous êtes ce que l'on appelle l'avocat du diable.

— Catherine ! Vous êtes surmenée, mais ce, n'est pas une raison pour déraisonner. Vous avez vu aujourd'hui ce qu'est Mathry.

— Ou plutôt ce qu'il est devenu. Et malgré tout, il n'avait pas l'air d'un assassin. C'était lui..., lui qu'on avait assassiné.

— Ne vous emballez pas, dit-il durement. Il n'est pas encore réhabilité !

— Il le sera.

— Cela reste à voir.

Elle le dévisageait intensément. Ses lèvres tremblaient.

— Matt, vous saviez — n'avez-vous pas su, toujours, — qu'il était innocent ?

A ce mot « d'innocent », qu'il avait si souvent entendu prononcer par Mathry sur son banc, qui, maintenant, prenait un terrible sens, une vague d'émotion passa sur lui, balayant tout, un mélange étrange de colère et de désir, le désir de blesser cette femme et de la consoler en même temps, de poser sa tête sur son sein et de pleurer. S'approchant, il voulut lui prendre la taille, mais elle se dégagea brusquement, dans une sorte de recul horrifié.

— Ne me touchez pas !

Ce cri le glaça ; dans ce visage ravagé par la douleur et la souffrance, il y avait ce qu'il n'y avait jamais vu paraître : la haine et, pis encore, la peur. Il la regarda monter lentement l'escalier.

Le gong du dîner retentit.

Seul, il gagna la salle à manger, où un unique couvert était mis. En silence, la femme de chambre apporta le potage. C'était son menu favori : sole grillée, tournedos, charlotte aux pommes et un savoureux fromage de Stilton.

Mais tout lui parut fade, sans goût ; il mangea mécaniquement, la rage et la douleur au cœur. Une ou deux fois, quand s'ouvrait la porte de service, il perçut le froissement des pages d'un journal et des chuchotements dans l'office. Sa colère flamba, subite et, sur un ton brutal, il reprocha à la vieille domestique de le servir si mal.

Abandonnant la table, il passa dans son bureau. Poussé par un étrange besoin et pour calmer ses nerfs exacerbés, outrepassant la règle qu'il s'était toujours imposée, il se prépara un grand verre de whisky à l'eau et se jeta dans son fauteuil. Jamais il n'avait de sa vie connu ce tumulte de pensées et, pourtant, il ressentait une sorte de vide dans lequel il se trouvait perdu. Il redoutait ce qui allait se passer le lendemain et sentait en même temps l'indifférence l'envahir. Tel l'homme frappé d'une attaque d'apoplexie qui cherche confusément, maladroitement, à reprendre ses esprits. Tout ce qu'il avait voulu et achevé : la richesse qui l'entourait, ses belles reliures, ses tableaux de maîtres, tout cela semblait ne plus avoir de sens. Catherine seule occupait sa pensée et, dans la maison silencieuse, il tendait l'oreille pour l'entendre, elle.

Il but encore et, peu à peu, ses sens s'échauffèrent, le présent et l'avenir lui parurent moins sombres. Catherine était un être tout en nerfs, un pur-sang, niais elle oublierait cette malheureuse affaire. N'avait-elle pas pris part à son ascension, à sa prospérité grandissante ? Il allait la rejoindre. Oui, plus que jamais, il avait besoin d'elle. Son poulx battait plus fort à se remémorer sa douceur, sa docilité, son amour, son dévouement, son inaltérable bonté pour lui.

23 heures sonnèrent. Les domestiques étaient allés se coucher et la maison était silencieuse.

Se levant, il éteignit les lumières et, sur la pointe des pieds, monta l'escalier.

Devant la porte de la chambre de sa femme, il s'immobilisa, le cœur battant, plein du désir, du besoin de sympathie. Du bout des doigts, il tourna doucement le bouton de la porte, qui résista. Elle était fermée au verrou. Consterné, il appela à voix contenue, puis plus fort. Pas de réponse. Pris d'une fureur soudaine, il secoua violemment le panneau, y appuya l'épaule. Son corps puissant s'arc-bouta pour renverser l'obstacle, puis s'amollit soudain.

Tête basse, le procureur gagna sa chambre, à pas lourds.

CHAPITRE XVII

Le même soir, Paul sentit naître en lui une étrange impulsion, qui bientôt s'affirma et se fit impérieuse. Sa mère et le pasteur Fleming étaient allés chercher consolation au service de 20 heures, dans la chapelle voisine et, malgré leurs instances, il avait refusé de les accompagner. Ella, boudeuse, s'était retirée dans sa chambre. Mathry, sur les instructions fermes de Dunn et de McEvoy, était déjà au lit. Paul était resté dans le salon du Windsor, très seul, le jouet du remous des émotions de la journée, la proie d'un étrange abattement et d'un pressentiment qu'il ne parvenait pas à chasser de son esprit.

Plusieurs journaux jonchaient le sol, à ses pieds. Des rumeurs couraient et déjà la presse s'était emparée de la dernière « sensation » de l'affaire Mathry. De son fauteuil, Paul lisait aisément la manchette que portait l'un d'eux :

Mystérieuse disparition d'Enoch Oswald, le roi de l'argent.

Et, comme pour la dixième fois il la relisait, son pressentiment se fit certitude. Il n'était pas encore 21 heures. Se levant, il mit chapeau et pardessus et sortit de l'hôtel.

A la tombée de la nuit, une forte rosée avait mouillé le pavé et un brouillard gris et froid étirait ses volutes dans les rues. Paul se dirigeait du côté d'Eldon et vint s'arrêter devant le 52, Ushaw Terrace. Ombre dans l'obscurité de l'escalier, il en monta les marches sans bruit. La tête froide, mais le cœur battant, il parvint au palier supérieur, passant sans s'arrêter devant le logement de Prusty et frappa doucement à la porte de l'appartement fatal.

Pas de réponse. Se serait-il trompé ? Sans plus attendre, tirant de sa poche la clef que lui avait confiée Prusty, il l'inséra dans le trou de la serrure. Elle tourna aisément. Il entra, referma la porte sur lui.

— Y a-t-il quelqu'un ?

Pas de réponse encore. Pas de lumière. Il se tenait immobile dans l'obscurité complète du vestibule, conscient du silence, aggravé par la brume extérieure et le vide glacé d'un appartement inhabité. Cependant, cela ne sentait ni l'abandon ni l'humidité. Avec précaution, il gratta une allumette. Le linoléum était propre, les patères d'acajou

ne portaient pas trace de poussière. Une porte était ouverte, celle du salon. Il fit quelques pas et entra.

— Quelqu'un ?

Le silence. Il était peut-être seul dans l'appartement, après tout.

Il alluma le gaz dans le globe de verre rose craquelé. Jusqu'alors, il avait été assez calme, plein de la courageuse résolution qui l'avait amené en ce lieu. Mais, à la vue de cette petite pièce où s'était déroulé le drame appelé à bouleverser tant de vies, il sentait son sang se glacer. La trivialité même de ce cadre en décuplait l'horreur : la table de chêne sous le lustre de cuivre, les deux chaises de peluche de part et d'autre de la cheminée, le feu tout préparé derrière le paravent de papier peint. Les chenets et le garde-feu, le miroir au-dessus de la cheminée, tout était net, poli. L'horloge était à l'heure.

Paul tressaillit et retint son souffle. Un bruit venait de la chambre voisine, un craquement de plancher qui, dans la maison muette, s'amplifia comme un tonnerre. Les yeux agrandis, Paul fixait la porte de la chambre à coucher ; il lui fallut tout son courage pour ne pas tourner le dos et s'enfuir quand un pas traînant se fit entendre. Il s'y attendait pourtant, c'était pour cela qu'il était venu... La porte s'ouvrit, Enoch Oswald parut, sobrement vêtu de noir à son habitude, mais très pâle, la cravate de travers, les cheveux en désordre, les yeux et les paupières lourds comme s'il sortait du sommeil. Paul le regardait avancer sur lui, le fixait intensément.

— C'est vous, dit Oswald d'une voix creuse et basse. Je vous attendais. Je savais que vous viendriez. Vous aviez la clef.

S'asseyant sur une chaise, auprès de la table, il fit signe à Paul de prendre place à côté de lui.

— Je n'ai rien à vous offrir, et je le regrette, reprit-il. Je suis venu m'installer ici hier. L'instinct ou plutôt un caprice m'y a poussé, et je ne me suis pas préoccupé de manger depuis lors.

Le regard d'Oswald fit le tour de la pièce et revint se poser sur Paul.

— Dites-moi... Pourquoi êtes-vous venu ?

Comment exprimer sa pensée ? La bouche sèche, Paul s'efforçait de retrouver sa voix et de l'affermir.

— J'ai senti que vous étiez ici. Et je suis venu... vous dire... de partir,

de vous enfuir... tout de suite.

Oswald parut sortir soudain de sa léthargie et une lueur brilla dans ses yeux.

— Vous m'étonnez, jeune homme. Vous me surprenez grandement. Je n'ignore pas vos démarches, votre activité de ces derniers mois... et je ne vous pensais pas particulièrement bien disposé... en ma faveur,

— J'AI changé d'avis, murmura Paul, Ce que j'ai souffert, ce que j'ai vu à l'audience aujourd'hui, ce que j'ai appris de la machine judiciaire... tout cela a transformé ma façon de voir. Dans cette affaire, il n'y a eu que trop de souffrance et de misère. On a torturé mon père quinze longues années. Pourquoi iriez-vous payer à votre tour ? Partez donc, tant que vous le pouvez. Vous ne risquez rien jusqu'à demain soir, au plus tôt. Vous avez vingt-quatre heures pour quitter le pays. Cela vous donne une chance.

— Une chance, répéta Oswald d'un ton indescriptible. Une chance...

Une sorte d'extase le saisit. Ses lèvres tremblaient, ses grands yeux se mouillaient sous les sourcils d'argent.

— Jeune homme, s'écria-t-il soudain d'une vox fervente, il est encore un espoir pour l'humanité. Il est un Dieu, je le sais, j'en suis sûr maintenant !

Incapable de se contenir, il s'était levé et arpentait la pièce à grands pas, faisant craquer les jointures de ses doigts, levant parfois la tête comme dans une muette action de grâces. Enfin, se reprenant, non sans un visible effort, il reprit sa chaise et agrippa le bras de Paul.

— Mon cher enfant, en dehors de ma gratitude, je vous dois une explication. Vous avez le droit de tout savoir, cela vous est bien dû.

Sans abandonner le bras de son voisin, qu'il serrait comme dans un étau, il commença son récit d'une voix creuse, dans une langue si étrange, si archaïque, qu'elle faisait douter de sa raison.

— Jeune homme, j'ai, toute ma vie, été visité par le Seigneur. Dès ma tendre enfance, j'ai été épiléptique.

Il poussa un profond soupir.

— Mes parents n'étaient pas jeunes. J'étais leur fils unique. Aussi fus-je choyé, dorloté. On m'éleva à la maison, en m'épargnant l'épreuve de

l'école.

Je me développai lentement et, éprouvant un goût pour la médecine, j'entrai à la Faculté, puis à l'hôpital Sainte-Marie. Mais, hélas ! mes crises m'empêchèrent de poursuivre mes études ; je fus forcé de rentrer chez mes parents. Cependant, mes attaques s'espacèrent et disparurent vers 25 ans, et je pus prendre ma place dans les affaires de mon père, assumer les responsabilités dont je devais hériter un jour. A 30 ans, je me fiançai à une jeune fille de mon milieu dont la famille consentit à m'accorder la main après une période d'observation, jusqu'à ce que ma guérison ait été complète et indiscutable.

Nouveau soupir, presque déchirant.

— Malheureusement, je fis, au cours de cette période, connaissance de Mona Spurling qui, comme vous le savez, travaillait dans une boutique de fleuriste où j'étais, par hasard, allé commander des fleurs pour ma fiancée. Je ne m'étendrai pas sur la trivialité de cette première rencontre, ni sur la manière insidieuse dont cette liaison se développa. Je reconnais mes torts, ma faiblesse devant le péché. Toutefois, je puis dire sans contredit que ma maîtresse contribua pour beaucoup à cette chute. Ne vous laissez jamais, mon jeune enfant, prendre aux filets d'une femme vaine et intéressée. Mona exigeait tout de moi : robes, bijoux, argent, un appartement ; et quand, en dernier ressort, je lui offris de lui constituer un capital pour elle et l'enfant qu'elle attendait, elle refusa dans les termes les plus injurieux. Il lui fallait le mariage.

A ce moment précis mon père mourut. Affolé par la douleur et les soucis, je souffris d'une forte rechute. C'est après un de ces accès particulièrement violents qu'il me fallut aller voir cette fille pour tâcher d'éclairer la situation. Vous ne pouvez, mon cher enfant, comprendre à quel point les heures qui suivent une crise épileptique sont dangereuses. On se relève, pâle, livide, la langue mordue et les lèvres écumantes, et l'esprit demeure dans une sorte de sommeil, d'oubli, mais les passions n'ont rien perdu de leur violence. C'est dans cet état que, poussé à bout par cette femme, je consummai ma perte, en tuant.

Un long silence s'établit et sur les traits convulsés d'Oswald parut un sourire fugitif et dans ses yeux une lueur brilla, si secrète que les mains de Paul se crispèrent sur les bras de son fauteuil. Cet homme était fou assurément.

— Mon premier mouvement fut d'avouer mon acte. Mais, pour la

première fois, une voix s'éleva en moi. Elle ne dit qu'un mot : « Arrête ! » Ce n'était pas que je redoutasse les conséquences de mon crime, mais beaucoup plus parce que je voyais devant moi s'étendre toute une perspective de sainteté : ce que je devais faire, pour réparer, si je gardais ma liberté.

Je dédiai ma vie tout entière au service de l'humanité, reprit Oswald, très digne, après un bref silence. Je criai très haut : « Je prendrai soin du pauvre, de l'affligé, de l'aveugle et du paralytique. Et je serai béni, je serai présent à la résurrection du juste ! »

— Oui, interrompit Paul, mais... le condamné ?

— Ah ! soupira Oswald sur un ton de profond regret. C'était le seul défaut de mon plan de rédemption. Mais Dieu l'ordonnait ainsi. Je ne nierai pas que plusieurs fois je fus tenté de me remettre aux mains de la justice humaine. Mais la voix parlait, toujours plus impérieuse,



— Ah ! soupira Oswald, sur un ton de profond regret.

dans l'obscurité de la nuit : « Quoi ? Seras-tu semblable à celui qui a commencé à bâtir une maison et ne la termine pas ? Accuse-toi et, d'après la loi même, tous tes biens iront à l'État. » Ah ! jeune homme, j'étais plein de contrition, mais que pouvais-je faire ? Nous sommes les instruments de la volonté divine. Souffrir est notre lot. Et la fin justifie les moyens.

De nouveau, ce sourire, cette grimace fugitive sur le visage de marbre d'Oswald.

— La voix me suggérerait même de veiller à ma sécurité, afin que ma grande œuvre puisse aller de l'avant. Il y avait ceux — vous les connaissez — qui cherchaient à tirer profit de ma faute qu'ils avaient vaguement devinée. A ceux- là aussi, j'imposai ma volonté ; je les pris chez moi, les pétris comme le potier sa pâte ; et ils restaient cependant une source d'anxiété. Ah ! n'allez pas croire que ma vie ait été toute de facilité. Bien au contraire, je me soumettais, sans cesse, aux austérités les plus rigoureuses. La maladie nerveuse qui avait torturé ma jeunesse ne me laissait plus de répit. Deux ou trois fois par semaine j'étais la proie de crises, de prostrations dont j'endurais patiemment les terribles étreintes. Et, par-dessus tout, cette tension perpétuelle, ce soin de chaque instant de maintenir mes actions inspirées dans les limites de la convention mondaine, afin que ceux qui m'épiaient ne pussent surprendre mon secret.

Ému par ses propres paroles, Oswald s'était remis à marcher de long en large, les épaules basses, les mains crispées.

Un grand frisson agita Paul qui observait cette agitation, cette souffrance que chaque instant exaspérait. Quelle horreur d'assister au naufrage de cette âme ! Mais, dans le cœur de Paul, la pitié prenait le dessus. Il voyait nettement que cet homme était fou.

Soudain, du brouillard qui noyait toutes choses au dehors, du canal lointain sans doute, vint le cri affaibli d'une sirène de bateau. Et cette plainte déchirante, l'appel d'une âme tourmentée, semblait-il, parut percer le cœur d'Oswald. Un gémissement s'échappa de ses lèvres, puis, très droit, les yeux fixes, la tête rejetée en arrière :

— L'heure approche ! Bénis ton serviteur !

Sa voix se brisa et son visage fut soudain tout gris. Il tendit ses bras, rigides, puis, lentement, revint à lui. S'appuyant au coin de sa table, il tira un mouchoir de sa poche et s'en essuya le front. Il adressa à Paul un sourire indécis.

— Mon cher enfant, encore une fois, merci pour vos bontés. Tout ira bien maintenant ; vous pouvez me laisser.

Paul hésitait, plein de pitié.

— Vous me promettez de vous éloigner sans tarder ?

— Je vous le promets, dit Oswald avec un léger signe de tête.

Et, mettant la main sur l'épaule du jeune homme :

— J'ai tout prévu. J'ai des moyens à ma disposition. Au revoir et que Dieu vous bénisse.

Sa main était glacée. Il ouvrit la porte et s'effaça.

CHAPITRE XVIII

Le lendemain, à l'ouverture de l'audience, l'atmosphère était chargée d'électricité. La foule, plus dense encore que la veille, ne parlait qu'à voix basse. Quand on vit que Sir Matthew n'était pas là, d'étranges rumeurs coururent, qui ne cessèrent que lorsqu'il parut et prit sa place en hâte, l'œil égaré et une forte coupure de rasoir à la joue.

A peine les juges s'étaient-ils installés que Nigel Grahame se leva, aussi calme, mais plus froid peut-être que la veille.

— Monsieur le Président, annonça-t-il, avec votre permission je rappellerai à la barre le témoin Louisa Burt.

Un bref répit suivit pour compléter les formalités requises et Burt reprit sa place à la barre.

— Je veux croire, dit Grahame d'un ton courtois mais glacé, que vous avez pu vous remettre en une nuit de repos.

— Je me porte fort bien, répliqua Burt sans aucune aménité.

Elle ne se montrait plus hésitante, comme si, dans l'intervalle, on l'avait admonestée et réconfortée. Debout dans le box, elle défiait l'avocat du regard.

— Nous parlions, dit Grahame, de vos relations avec Edward Collins, le jeune homme qui portait son linge à la victime. Vous le connaissiez bien avant l'affaire et vous l'avez vu souvent au cours du procès '?

— Nous étions presque toujours ensemble.

— Ah ! Vous étiez ensemble ? Et vous parliez souvent de l'affaire Mathry '?

— Non, dit vivement Burt. Pas une fois.

L'avocat haussa légèrement les sourcils et jeta un regard du côté du président.

— Voilà une déclaration bien surprenante, fit-il remarquer. Mais, passons. Avez-vous discuté de l'affaire avec Collins après le procès ?

— Non, dit nettement Louisa Burt.

JE dois vous prévenir, reprit Grahame, que vous déposez sous serment et que les pénalités applicables au parjure sont extrêmement sévères.

— Monsieur le Président, je proteste contre cette insinuation, dit l'attorney général se levant à moitié de son siège. Elle a pour but d'intimider le témoin,

— N'avez-vous donc jamais parlé du procès Mathry avec Collins ? insista Grahame.

— Je ne m'en souviens pas bien, dit Burt, baissant les yeux, nous avons dû le faire.

— En d'autres mots, vous en avez parlé ?

— C'est possible.

— Et souvent ?

— Oui.

— Le soir du crime, Edward Collins a-t-il reconnu, même vaguement, l'homme qui l'a frôlé en courant ?



- Le soir du crime, Edward Collins a-t-il reconnu, même vaguement, l'homme qui l'a frôlé en courant ?

— Non, cria Burt.

— Et vous ? Vous ne le connaissiez pas ?

— Absolument pas.

— Vous n'avez jamais dit à Collins que vous croyiez avoir déjà vu cet homme ?

— Jamais.

— Vous ne lui avez pas, en confidence, essoufflé un nom ?

— Non.

Un silence.

— Pour en revenir à vos propres observations lors de la nuit du crime, même si les lampes des rues n'étaient pas encore allumées, même si vous n'avez pas pu discerner clairement les traits du fugitif, vous avez au moins vu ce qu'il faisait. Courait-il ?

— Oui. Je vous l'ai dit et répété au point d'en être fatiguée.

— Veuillez m'excuser de vous surmener ainsi. L'homme a couru jusqu'au bout ?

— Jusqu'au bout de quoi ?

— De la rue ?

— Oui, je crois.

— Vous le croyez ? N'a-t-il pas, par chance, trouvé une bicyclette, peinte en vert, sur laquelle il s'est enfui ?

— Non.

Le visage de l'avocat se fit grave.

— Certaines informations en notre possession me font vous recommander la prudence. Je répète : n'a-t-il pas enfourché une bicyclette verte ?

— Je vous ai dit : « Non ». Je ne peux rien de plus, murmura Burt, visiblement inquiète et pleurnichant clans son mouchoir.

— Monsieur le Président, protesta l'attorney général, je proteste contre cette nouvelle tentative d'intimidation du témoin.

— Peut-être l'attorney général juge-t-il que j'empiète sur ses prérogatives, rétorqua vivement l'avocat, le sang aux joues. J'ai, certains jours, dans cette même Cour, entendu un représentant de la Couronne harasser des témoins comme Je terrier harcèle le rat, les réduisant à un tel état d'agitation et de confusion qu'ils ne savaient même plus ce qu'ils disaient. Ne serait-ce que pour cette raison, je m'efforce de donner au témoin toute ma considération et je puis assurer la Cour qu'il en a le plus grand besoin.

Un silence profond s'établit. Sir Matthew Sprott tourna la tête vers le président, qui n'intervint pas.

Grahame attendait que Louisa Burt eût séché ses larmes.

— Le procès terminé, vous êtes venue avec Collins au commissariat central recevoir votre : prime de 500 livres.

— Parfaitement ! Et je ne vois pas ce que vous pourriez nous reprocher sur ce point.

— Absolument rien. Au commissariat central, on vous pria d'attendre. Il restait quelques formalités à accomplir,

— C'est exact. La police nous a toujours bien : traités, ce qui est plus que je ne saurais dire: de vous. -

— Une fois de plus, je dois vous demander ' de chercher à vous souvenir. On vous avait fait entrer dans la salle d'attente. Le procès avait été pour vous une dure épreuve. Peut-être étiez-vous un peu nerveuse, ce qui expliquerait la conversation que vous avez tenue avec Collins.

— Une conversation ? Laquelle ?

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Non. Pas du tout.

— Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire, riposta Grahame, prenant un papier sur sa table. Cet entretien n'aurait-il pas été, en substance, celui-ci :

COLLINS. — Eh bien, c'est fini, et je n'en suis pas fâché. Cela m'a démoli, cette affaire-là.

BURT. — Ne vous en faites donc pas, Ted. Nous avons fait exactement ce qu'il fallait.

COLLINS. — C'est entendu. N'empêche que...

BURT. — Quoi ?

COLLINS. — Oh ! Vous le savez bien, Louisa. Pourquoi n'avez-vous pas parlé de... de ce que vous savez ?

BURT. — Parce qu'on ne me l'a pas demandé, imbécile !

COLLINS. — Oui, bien sûr... Croyez-vous qu'on va la toucher, la prime ?

BURT. — Certainement. On pourra même faire mieux...

COLLINS. — Qu'est-ce que vous voulez dire 1

BURT. — Vous le verrez. J'ai une idée derrière la tête,

COLLINS. — C'était bien Mathry, hein Louisa ?

BURT. — Fermez donc ça, imbécile. Il est trop tard pour revenir en arrière, D'abord, on n'a pas fait de mal. Avec tous les témoignages qu'ils avaient, Mathry était bon, de toute façon, Et puis, il n'a pas été pendu, non ? Vous ne comprenez donc pas qu'il faut toujours marcher avec la police ? Ça ira très bien, mieux même que vous ne le pensez. Je vais vivre en grande dame avant longtemps.

Avant que l'avocat de la Couronne ait eu le temps de s'interposer, Grahame s'était tourné vers le témoin :

— Niez-vous cette conversation qui a été entendue et sténographiée ?

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas. Je ne suis pas responsable de ce qu'a pu dire Collins, balbutia Louisa, dont le visage s'était décomposé.

— Après avoir touché la prime, qu'avez-vous fait ?

— Je ne sais pas exactement.

— N'êtes-vous pas partie pour Margate eu compagnie de Collins ?

— Je crois que oui.

— N'avez-vous pas occupé la même chambre que lui au Beach Hôtel ?

— Certainement pas. Je ne suis pas venue ici pour me faire insulter.

— Vous préférez peut-être que je m'abstienne de mettre sous les yeux de la Cour un extrait du registre de l'hôtel ?

— Monsieur le Président, dit l'attorney général, intervenant encore une fois, je proteste de toutes mes forces contre ces insinuations qui n'ont rien à voir avec l'affaire et n'ont pour autre but que d'entacher la moralité du témoin.

— Lorsque, il y a quinze ans de cela, certaines allégations graves et moins vraies ont été portées contre mon client, la Couronne n'a pas protesté !

Dans le silence qui suivit, Grahame revint à son témoin :

— Vos vacances finies, vous êtes revenus à Wortley pour constater que l'atmosphère avait changé, s'était refroidie. Vous n'étiez plus l'héroïne que vous croyiez. Le travail ne se trouvait pas facilement. C'est à ce moment qu'on vous offrit, à Collins et à vous, deux excellentes places, que vous acceptâtes, dans une très bonne maison particulière. Est-ce exact ?

— Oui.

— Quel était votre nouveau patron ?

Louisa avait perdu toute son assurance. Elle lança un regard furtif à Paul. Dans un profond silence, elle parvint à articuler le nom qu'on lui demandait :

— M. Enoch Oswald.

— Suis - je dans le vrai en assurant que M. Oswald fit preuve, vis-à-vis de Collins, d'une bonté très remarquable en le mariant à sa première femme de chambre et eu l'embarquant pour la Nouvelle-Zélande ?

— Il traita très bien Collins, murmura Burt.

— Et vous ? reprit Grahame très suave. N'avez-vous pas été fort bien traitée, plus fermement peut-être, mais avec autant de considération ? Nantie d'une bonne place dans sa maison puis, par la suite, bien mariée et expédiée — ou presque — port payé vers le même continent lointain ?

Burt murmura un assentiment embarrassé et l'attention de la salle se trouva portée à son comble. Grahame était le point de mire de tous les regards.

— Expliquez-vous ce remarquable intérêt montré par M. Oswald envers Collins et vous, les deux principaux témoins dans l'affaire Mathry ?

Louisa secoua lentement la tête.

— Serait-il lié au fait qu'Enoch Oswald était le propriétaire de

l'appartement loué par Mona Spurling, la victime ?

Burt ne répondait plus. Il planait dans la salle, un silence de mort.

— M. Oswald venait régulièrement toucher le montant du loyer au début de chaque mois et s'enquérir des réparations nécessaires. Cette visite avait lieu ordinairement l.e soir et il est possible qu'il ait été vaguement remarqué par Collins qui était fréquemment dans ces parages à celte heure ?

— C'est... c'est possible.

La question suivante vint, foudroyante :

— Oswald ne se servait-il pas d'une bicyclette dans ses tournées ?

— Oui... une bicyclette verte, balbutia Burt effondrée.

Sensation dans la salle.

— Un mot encore, dit négligemment Grahame. Nous avons, hier, longuement entendu parler d'un gaucher. M. Oswald est-il gaucher ?

Louisa Burt était visiblement à bout de résistance. Elle lançait autour d'elle des regards de bête traquée.

— Eh bien, oui ! s'écria-t-elle. Oui, il est gaucher ! Et après ?

Elle éclata en sanglots convulsifs. La salle s'agitait. Quelques journalistes, raflant leurs papiers, coururent au téléphone.

QUAND Louisa eut quitté son box, aidée d'un huissier, Grahame se tourna vers la Cour pour terminer sa plaidoirie. Sa voix, très calme jusqu'alors, se fit plus dure, brûlante.

— Je dois remercier la Cour pour l'indulgence et la patience qu'elle m'a montrées. Il ne me reste que peu de chose à dire et je serai bref. Nous nous targuons, dans ce pays, Messieurs, de l'excellence de notre système judiciaire basé sur ce principe essentiel, savoir que tout accusé est présumé innocent. C'est au ministère public qu'incombe la charge de la preuve.

Mais que dire, Messieurs, si l'accusation ne remplit pas sa fonction en toute honnêteté ? Quid, si ceux qui sont chargés de faire respecter la loi, ayant appréhendé un suspect, usent de tous les subterfuges, de tous les stratagèmes oratoires, de la persuasion la plus subtile, la plus secrète, de méthodes de pression et de persécution pour s'efforcer de

prouver qu'ils ont raison, qu'ils ont, en toute justice, amené devant ses juges le vrai coupable ?

L'accusation, Messieurs, dispose de grandes ressources — l'intelligence, l'argent et l'autorité incontestée. Ses agents — c'est humain — se sentent portés non seulement à légitimer leur action, mais encore à soigner leur avancement, leur réputation. Les experts qu'ils engagent, individus triés sur le volet, peuvent, néanmoins, se laisser influencer. Le chef de la police, convaincu d'avoir arrêté le coupable, remue ciel et terre pour obtenir une condamnation. Le médecin légiste chargé par le magistrat instructeur d'examiner l'arme du crime, couteau, marteau ou massue, ne dit pas nettement : « Il n'y a pas de sang sur cette lame », mais bien plutôt : « L'examen de l'arme n'a pas permis de tirer des conclusions certaines. » Ou même : « Il a été relevé des traces d'une substance qui a pu être du sang. » Et c'est ainsi que, peu à peu, se crée une atmosphère hostile et préjudiciable au malheureux accusé.

Prenons le cas Mathry, simple citoyen, homme sans beaucoup de caractère ni de suite dans les idées — ni meilleur ni pire qu'un autre. Malheureux en ménage, glacé par l'austérité conjugale, il a incontestablement cherché hors de chez lui quelques consolations, un visage plus aimable que celui de la femme qui l'attendait chez lui. Il est présenté par un ami à une femme jeune, agréable et jolie, il flirte avec elle et, un soir, seul dans un petit hôtel d'un coin perdu de province, lui envoie une carte postale sur laquelle — il manie assez habilement le crayon — il a dessiné une scène rustique, et l'invite à dîner. Puis, à sa profonde horreur, il apprend quelques jours plus tard par la presse, dans des articles tapageurs, que cette femme a été sauvagement assassinée, que la police fait une enquête, fouille le pays pour retrouver l'auteur de la carte dont une photographie paraît dans tous les journaux.

Que va-t-il faire ? Il devrait — il le sait — courir au plus proche poste de police et admettre volontairement les faits. Mais il a peur de la publicité, il craint de se compromettre peut-être sans nécessité. Et puis, on va certainement lui poser une question embarrassante. Où était-il, entre 19 et 21 heures, le soir du crime ? Anxieux, il se souvient qu'il a passé sa soirée au cinéma, seul, et qu'il s'y est même endormi. Un bien pauvre alibi ! Qui l'a vu, dans la salle obscure, assoupi dans son fauteuil ? Personne. La caissière n'a même pas relevé la tête quand il a pris son billet. Nul ne pourra venir étayer ses dires.



Que va-t-il faire ? Il devrait, il le sait, courir au plus proche poste de police.

Effrayé, il perd la tête et, au lieu d'aller se présenter lui-même à la police, il commet l'erreur suprême : stupidement, il se fabrique un faux alibi ; un ami répondra de lui. On découvre qu'il est l'auteur de la carte postale. Il excipe de son alibi qui s'avère faux. Dès lors, il est perdu : falsus in uno falsus in omnibus ; les témoignages à charge s'accumulent, l'accusation s'échafaude. Mais dans l'érection de cet édifice, certaines contradictions se font jour — un porte-monnaie fait d'une substance rarement employée, une bicyclette peinte en vert qui pourrait avoir servi à l'assassin dont le signalement fourni par les

témoins répond mal à celui du prisonnier. Mais ces contradictions, on les ignore, on les élimine de l'acte d'accusation, systématiquement. Elles gênent ; elles n'ont donc qu'à disparaître. Et le procureur, dans un réquisitoire violent, ne les mentionne même pas.

Messieurs, ma conviction est que l'accusation, dans l'affaire Mathry, a tout fait pour empêcher un procès équitable. Pour si confuse qu'ait été ma description des faits, la Cour se devra de reconnaître qu'il y a eu de sérieuses omissions de témoignages. Plus encore, des suggestions de la plus haute gravité ont été faites par le procureur au cours du procès et particulièrement dans ses recommandations au jury.

Son discours tout entier n'a été, de fait, qu'une longue suite d'arguments subtilement calculés pour influencer le jury et l'engager à rendre un verdict de culpabilité.

Messieurs, quand la vie d'un homme se joue, nous ne saurions tolérer ce genre d'éloquence qui n'influe pas sur l'esprit, mais sur les sentiments du jury, ne le convainc pas par l'emploi de la logique pure mais qui veut éveiller en lui les plus violentes émotions, l'horreur, la colère, la répulsion et le désir de vengeance. Éloquence que vient encore avilir un jeu théâtral : le procureur brandit l'arme du crime, la jette à terre, répète le coup fatal, use de toutes les ressources du mélodrame pour, en fin de compte, transformer une solennelle audience de justice en troisième acte se déroulant sur la scène d'un théâtre de quartier. Selon moi, le discours du procureur dans le procès Mathry et la façon dont il a été prononcé vient saper à la base tout notre appareil judiciaire et je veux espérer que la Cour n'hésitera pas à le dire.

L'avocat fit une pause et Paul en profita pour jeter un coup d'œil dans la direction de Sprott.

Le visage habituellement vermeil du procureur était d'une pâleur mortelle. A quoi pouvait-il penser ? A son humiliation présente — ou à sa carrière brisée... à ses ambitions politiques compromises à jamais ?

— Je prétends encore, poursuivit Grahame, que le juge présidant la Cour a, dans son allocution aux jurés, influencé ceux-ci à l'encontre et au détriment de la loi. Copiant son attitude sur celle du procureur, il a volontairement dépeint l'accusé sous des couleurs extrêmement préjudiciables à celui-ci, tout en omettant de signaler au jury les graves irrégularités commises au cours de l'instruction. Quant à la police, qui a certainement agi de bonne foi dans la limite de ses

moyens et de sa compréhension, elle n'en a pas moins vicié cet élément essentiel, l'identification du coupable. Il est aussi évident qu'elle a gardé pour elle tous les témoignages et éléments pouvant être utiles à mou client, qui ont été délibérément passés sous silence, pour son plus grand dommage.

Grahame, dont c'était depuis l'ouverture des débats le premier geste, tendit le bras vers les juges.

— Monsieur le Président, Mathry n'a pas tue. De notre propre enquête et de l'analyse du premier procès il ressort clairement qu'il est innocent, la victime d'une effroyable erreur, d'une justice travestie. Le témoin, Louisa Burt, a elle-même avoué son parjure et, débusquée de son retranchement de mensonges, ne vous a désigné que trop clairement celui qui a réellement perpétré le crime.

Messieurs, je ne suis pas policier et je n'ai pas à traîner le vrai coupable devant ses juges, mais je vous ai fourni des éléments qui me permettraient aisément de nommer l'assassin. Que l'autorité compétente recherche cet homme et les derniers doutes s'évanouiront. Messieurs, au nom sacré de la justice, je vous demande de redresser cette affreuse erreur, d'admettre la culpabilité de la Couronne et de proclamer à la face du monde l'innocence de Mathry.

L'avocat s'assit dans un profond silence qu'une tempête d'applaudissements vint rompre. L'ordre ne se rétablit qu'après que le président eut menacé de faire évacuer la salle. Paul avait les larmes aux yeux : il n'avait jamais rien entendu de plus touchant que la dernière plaidoirie de l'avocat. Ému, son regard vint se poser sur son père qui, immobile sur sa chaise, semblait incapable de comprendre pourquoi ceux qui l'avaient maudit quinze ans plus tôt l'acclamaient maintenant.

Le silence revenu, l'avocat général, après s'être longuement entretenu avec ses collègues, se leva sans entrain. En dépit des mots, on sentait que la tâche lui déplaisait, qu'à mauvaise fortune il était bien forcé de faire bon visage. Il parla pendant près d'une heure, sur un ton sagement modéré. Par contraste avec la péroration habile et passionnée de l'avocat de Mathry, il se montra très sobre et très académique — par calcul, peut-être. A peine était-il assis que le président ajournait la Cour.

Il était 16 heures quand les juges reparurent et vinrent reprendre leurs places. Puis, dans un silence profond, le président fit connaître le verdict.

— Le cas, déclara-t-il, est de la plus grande complexité, un de ceux qui prètent aisément à l'erreur de jugement.

Il y eut une longue pause. Paul sentait son cœur battre à se briser. Il regardait son père qui, lèvres serrées, une main en cornet sur l'oreille, écoutait avec une sorte de contention désespérée. Le juge poursuivit :

— La Cour estime que les instructions données au jury, tant par le procureur que par le président du tribunal, sont contraires à l'esprit de la loi. Nous estimons aussi qu'il y a des faits nouveaux dont il serait impossible de ne pas tenir compte.

Un silence encore plus prolongé, Paul ne respirait plus.

— Nous déclarons donc qu'il y a lieu de casser le jugement condamnant l'appelant.

Tumulte... chapeaux volant en l'air... acclamations forcenées. Dunn et McEvoy souriant, serrant les mains, celle de Nigel Grahame, de Paul, derrière lequel la foule s'amassa. On le félicita, on lui tapa sur l'épaule. N'est-ce pas le vieux Prusty, tout soufflant, qui l'embrasse ? Ella Fleming et sa mère se serrent l'une contre l'autre, stupéfaites et honteuses encore. Le pasteur ferme les yeux comme s'il priait. Dale, aux traits plus durs que jamais. Sprott, voûté, qui se hâte vers la sortie. Un visage entrevu dans la galerie... serait-ce Mark Boulia, gesticulant ?

Puis il se lève, se fraie un chemin vers cet homme, courbé, brisé, qui ne comprend pas encore qu'il n'est plus, aux yeux du monde, un assassin — son père.

CHAPITRE XIX

Paul regagna le Windsor à 16 heures. Ils avaient gagné leur cause..., ni les circonlocutions du jugement, ni les phrases, ni la raideur des juges, ni le formalisme du tribunal ne pouvaient amoindrir cette victoire, ce triomphe final. Et pourtant, Paul, anxieux, troublé, se trouvait en face d'un avenir encore incertain et précaire.

Dans le couloir de l'hôtel, il vit les bagages d'Ella déjà prêts et étiquetés et, par la porte entrouverte, il aperçut sa mère fermant ses valises dans sa chambre. C'était un avertissement. Dans le salon, il trouva Ella assise, en chapeau, gantée, arborant cet air déterminé qu'il ne connaissait que trop bien.

Dès lors, plus d'incertitude. S'approchant de la desserte, il emplit un verre d'eau et le but, sans cesser de sentir peser sur lui le regard d'Ella.

— Eh bien ! c'est fini, enfin.

— Oui, enfin, dit-elle sèchement, ponctuant ses mots d'un hochement de menton. Et ce n'est pas trop tôt !

— Cela n'a rien eu de bien agréable, évidemment, répondit Paul conciliant. Mais il le fallait.

— Je ne suis pas de votre avis. Rien de tout cela n'était nécessaire, ni même utile. C'est à vous que nous devons des mois d'inquiétude — et ce scandale. Vous l'avez voulu, cherché, en dépit de tout. Et qu'en retirez-vous ? Rien ! Absolument rien !

— Enfin..., nous avons gagné notre cause ?

— Quel avantage en aurez-vous ? Tous ces gens de robe se soutiennent. Il vous faudra aller au Parlement pour obtenir quelque argent. Et il ne sera même pas pour vous.

Paul rougit, indigné, et dut se contraindre pour répondre sans élever le ton.

— L'argent ne m'intéresse pas et je ne lui ai jamais accordé une pensée. Tout ce que je voulais, c'était venger mon père et j'y suis parvenu.

— Grand bien vous fasse ! A la façon dont il se tient, il aurait mieux valu laisser votre père où il était, si tant est que vous teniez à votre réputation ! Il nous a largement montré ce qu'il est..., un vieil ivrogne.

— Ella ! C'est la prison... Il n'était pas ainsi...

— Il l'est devenu, en tout cas. Et j'en ai plus qu'assez. C'était déjà assez pénible de le savoir forçat, mais au moins il ne nous gênait pas. On l'ignorait ; les gens l'oubliaient. Ici-même, en plein tribunal, son attitude a été révoltante. Et c'est pour cela que les juges nous ont aussi indignement traités. Jamais, de ma vie, je ne me suis sentie plus honteuse, plus humiliée, qu'en pensant que nos amis, nos relations savent maintenant que j'ai des liens même lointains avec cet individu. Je vous le dis franchement : si cela n'avait été par égard pour vous, il y a longtemps que je serais partie.

Elle était — il le sentait — incapable de comprendre le sens vrai de ce qu'il avait fait. Pas plus qu'elle n'avait la moindre considération pour les sacrifices qu'il avait consentis, pour "le dur combat qu'il avait livré. Rien, pour elle, elle comptait, que l'opinion qu'on pouvait avoir d'elle, que le coup porté à sa vanité et à sa suffisance. C'était pour cela qu'elle l'accablait de plaintes et de reproches d'autant plus mesquins qu'elle les jugeait justifiés. Comment avait-il pu se laisser intéresser par cette jolie poupée, confite en dévotion ?

Un silence tomba que, forte de l'expérience passée, elle prit pour une marque de soumission. Adoucie, satisfaite d'avoir eu le dernier mot, elle reprit d'un ton plus doux, du ton de celle qui, crucifiée, est cependant prête, dans un effort chrétien, à tout pardonner :

— Allons, ne perdez pas de temps. Allez faire votre valise.

— Pourquoi ?

— Parce que nous prenons le bateau de 19 heures à Holyhead, grand bêta. La note est payée par M. Dunn — il nous devait bien cela après la façon dont son journal nous a traités.

— Je ne peux pas l'abandonner, Ella.

Elle le fixait. A la surprise succédait chez elle la stupéfaction.

— Je n'ai encore jamais entendu, de ma vie, pareille stupidité ! Vous ne tenez pas à lui plus qu'il ne tient à vous. En sortant du tribunal, il est allé se terrer dans quelque bar de dernière catégorie. Qu'il y reste ! En rentrant, il verra que nous sommes tous partis...

— Je ne pars pas, dit Paul en secouant la tête.

— C'est bien, lança-t-elle rageuse, le sang aux joues. Mais permettez-moi de vous prévenir, vous le regretterez. Je vous ai beaucoup sacrifié par amour. Mais il y a des limites...

La porte s'ouvrit. M. Fleming et la mère de Paul entrèrent, en costume de voyage. Le pasteur eut un coup d'œil pour Ella, un autre pour Paul.

— Que se passe-t-il ?

— C'est très simple ! s'écria Ella. Après tout ce que nous avons fait pour lui, Paul a l'audace de prétendre ne pas rentrer avec nous !

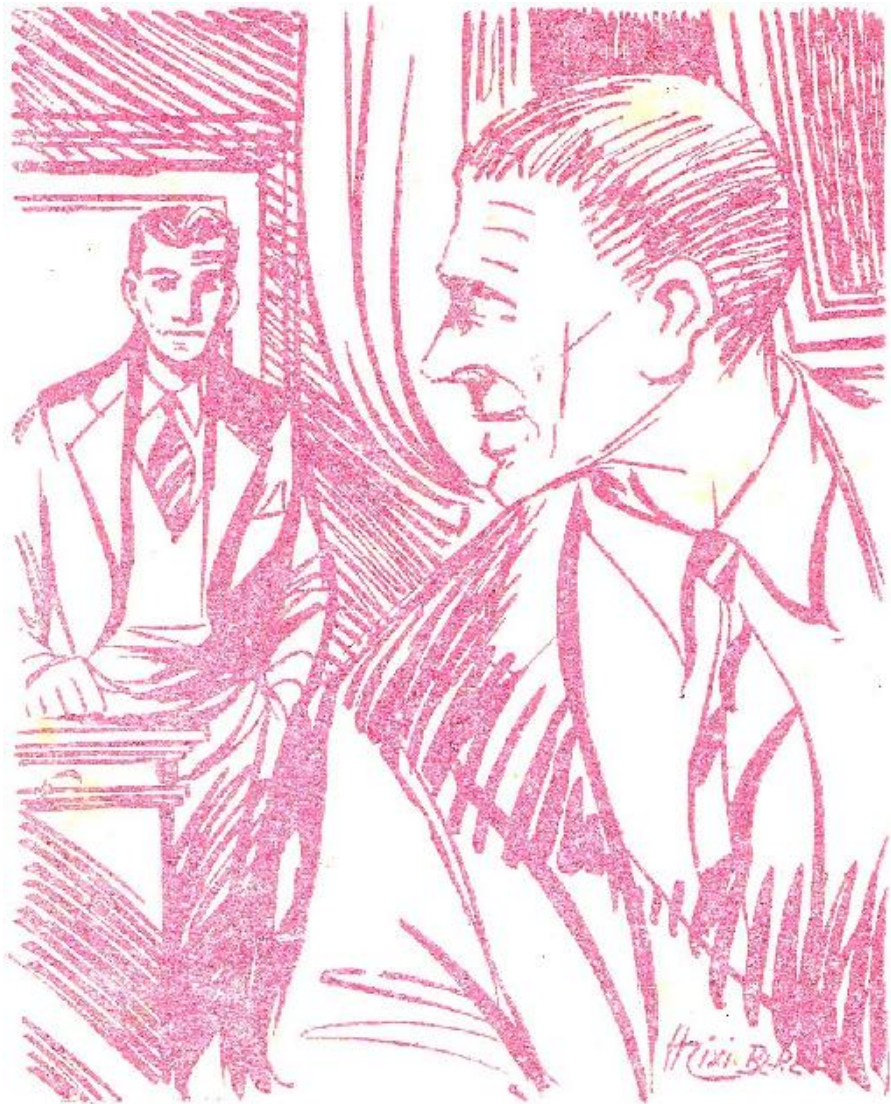
Le pasteur se troublait, on le voyait à ses yeux. Au cours des dernières semaines, il avait beaucoup souffert d'un incessant combat intérieur. Il avait espéré régénérer Mathry et avait échoué, malgré ses efforts et ses prières. Cette défaite l'oppressait, s'attaquait aux racines de sa foi. Et maintenant, ce heurt entre Paul et sa fille... Que faire ? Il voulut temporiser, prononcer de ces phrases redondantes qu'il commençait lui-même à mépriser.

— Ne croyez-vous pas avoir assez fait, mon ami ? Vous avez agi... si noblement...

— Oh ! oui, soupira sa mère. Tu dois rentrer avec nous.

— Du point de vue purement moral, vous n'avez plus aucune obligation, reprit le pasteur.

— Tu attends la part de ce que je vais toucher.



— Tu attends la part de ce que je vais toucher :

Ou bien... vous pourriez au moins nous accompagner... pour revenir plus tard...

— S'il ne vient pas avec nous, interrompt Ella, il le regrettera amèrement.

— Taisez-vous, Ella, jeta Fleming avec une pointe de colère. Vous êtes d'un égoïsme...

Elle éclata en sanglots, tout en s'entêtant.

— C'est fini ! Je compte moins à ses yeux que ce vieillard... Jamais, jamais, je ne lui reparlerai !

Pâle, sourcils froncés, Fleming tentait un dernier effort, cherchait à retrouver son sang- froid, à calmer sa fille. Elle était bien trop en colère pour l'écouter. La mère de Paul, abattue par ces dernières épreuves, ne pouvait lui être d'aucun secours. Son seul désir était de partir, au plus vite.

Pour finir, le pasteur sauva sa conscience et sa dignité en donnant à Paul une longue poignée de main, en silence.

Quelques minutes plus tard ils étaient partis.

Paul pouvait à peine y croire. Son cœur se trouvait subitement allégé d'un grand poids. Demeuré seul, il se laissa tomber dans un fauteuil et poussa un grand soupir. Sa résolution de rester n'avait pas été préméditée. Mais il savait qu'à cause d'elle, il ne reverrait jamais Ella. Il était libre.

Un pas lourd résonna dans le couloir et lentement Mathry entra.

Paul eut pour son père un regard de surprise — il ne rentrait à l'hôtel, en général, que vers minuit et d'un pas mal assuré. Ce soir, il semblait être à jeun, mais écrasé de fatigue, plus lent dans ses mouvements. On lisait sur ses traits une sorte de désillusion. Son mauvais costume, porté sans soin, était décousu sous le bras. Les revers en étaient maculés. Une tache de boue au genou — suite d'une chute — avait été mal brossée. D'un pas traînant, il vint s'asseoir avec un regard furtif à Paul sous ses sourcils en broussaille. Il attendait, visiblement, que son fils parlât, et comme celui-ci gardait le silence :

— Ils ont filé ?

— Oui.

— Bon débarras.

Et, aussi peu gracieux qu'à l'ordinaire, il ajouta :

— Et toi ? Qu'est-ce que tu attends ? Ta part de ce que je vais toucher, hein ?

— Bien sûr, dit froidement Paul qui avait trouvé la riposte la plus efficace aux attaques sardoniques de son père.

De fait, la réponse ferma la bouche à Mathry qui continuait à lancer des regards furtifs à son fils tout en se mordant la lèvre supérieure couverte de gèçures, comme s'il espérait un mot de Paul.

— Perdu ta langue ? lança-t-il enfin.

— Non.

— As-tu dîné ?

— J'étais sur le point de demander quelque chose.

— Commande pour moi aussi.

Décrochant le téléphone, Paul demanda le dîner de table d'hôte pour deux. Puis, sans plus s'occuper de son père, il prit un livre et l'ouvrit.

Le dîner vint — potage, mouton grillé aux petits pois, tarte aux pommes, le tout bien chaud, sous cloche, — et les deux hommes se mirent à manger en silence. Mathry semblait avoir perdu son appétit des premiers jours et, laissant son dessert, alla s'enfoncer dans un fauteuil et alluma sa pipe, une récente acquisition. Son corps alourdi écrasait les ressorts du siège. Un très vieil homme fatigué.

— Ça ne t'étonne pas que je rentre si tôt, ce soir ? demanda-t-il enfin.

— De votre part, rien ne me surprend, dit Paul.

Tout en continuant à montrer cette indifférence qui devait, il le savait, inciter son père à poursuivre, il alla s'asseoir dans le second fauteuil, de l'autre côté de la cheminée.

— J'ai soupé de toute cette bande, dit Mathry avec une amertume surprenante. On se fout de moi, c'est tout. Je suis le grand homme, le héros ; on commande à boire et on me laisse payer. Tous, des éponges, des pique-assiettes. Les femmes sont les pires. Elles s'en moquent, faut voir. Elles me prendraient mon dernier sou, pour mieux rire de moi après. Et tu sais pourquoi ? Parce que je suis fini, un vieux... tu comprends ?

Un silence s'établit et dura, pénible ; puis, sans lever les yeux, Mathry reprit de sa voix sans vie :

— Si tu savais ce que c'est en tôle... Tout en moi est mort, pour toujours.

BRUSQUEMENT, au grand émoi de Paul, un gros soupir s'échappa de

la poitrine de son père, tout le visage impassible se contractait, pitoyable.

— Rien ne me réussit, à moi. Pas même ce procès. Quelle déception, aujourd'hui ! Tous ces enjuponnés, avec leurs belles phrases, pourquoi ne m'ont-ils pas laissé parler ? Ils n'ont fait que rire de moi dans leur barbe. Il n'y a pas de place pour moi sur terre. Pour moi, pas d'espoir. Je suis fini. Je n'ai pas tué. C'est eux qui m'ont assassiné.

Sa pipe s'était éteinte, ses joues étaient grises, tout son corps tremblant d'angoisse.

Paul sentait son cœur s'amollir, fondre. Mais cette faiblesse soudaine de son père, il fallait en profiter, ne pas répondre par la faiblesse. Il se raidit, se força à répondre avec froideur.

— Fini ? Vous en êtes loin.

Un temps d'arrêt pour laisser cette vérité pénétrer, faire son plein effet.

— Ces quinze ans vous ont changé, c'est évident. Mais, pour autant que je sache, vous n'êtes pas un vieillard. C'est à vous de vous reprendre, de vous adapter et de trouver votre chemin.

— Rien ne me dit, murmura Mathry. En passant le pont du canal, ce soir, j'ai eu bonne envie de sauter... et d'en finir.

— Jolie façon de me récompenser de ce que j'ai fait pour vous.

Levant sa tête grisonnante, Mathry jeta à son fils un long regard.

— C'est vrai, murmura-t-il. Tu as été bon, toi.

— Noyez-vous, si le cœur vous en dit, reprit Paul, acerbe. C'est le meilleur moyen de mettre fin à vos ennuis et surtout le plus facile. Mais il me semble que vous pourriez faire mieux. Vous allez bientôt recevoir une jolie somme. Oui, vous l'aurez, quoi que vous puissiez en penser. Pourquoi ne pas vous acheter une petite ferme..., vivre au grand air, avoir vos poules et vos lapins, être chez vous... de corps et d'esprit ? Je vous ai tiré d'affaire, n'est-il pas vrai ? ajouta Paul, élevant le ton. Tirez au moins parti des années de vie que je vous ai données.

— Je ne pourrai pas, dit Mathry d'une voix sombre.

— Si, vous le pourrez, s'écria Paul. Et je vous aiderai. Je trouverai une école pas trop loin de chez vous. Et je serai là, prêt à intervenir, si vous avez besoin de moi.

— Non... tu ferais ça ? Vraiment '!

— Oui.

Mathry jeta à son fils un regard presque timide et ses lèvres tremblèrent.

— Je suis éreinté, murmura-t-il. Je vais aller me coucher.

Paul sentit son cœur s'alléger, comme après une grande victoire. Quelle était la cause de cette reddition morale ? Il l'ignorait, il n'avait pas osé l'espérer. Mais, sur ce front sillonné de rides cruelles, il voyait briller l'avenir, une justification. Il avait bien fait de rester et d'attendre.

Il regarda son père droit dans les yeux, affermit sa voix :

— Vous vous sentirez mieux après une bonne nuit.

Mathry se leva.

— A la campagne, murmura-t-il. Des poulets, une vache... Cela serait bon... Mais pourrai-je ?...

— Oui, dit Paul, très ferme. Il y eut un moment d'hésitation.

— C'est entendu, dit Mathry d'une voix enrouée.

Il ouvrit la bouche et la referma.

— Je vais au lit.

Une idée parut le frapper. Il releva la tête. Son regard s'était fait lointain. Et, d'une voix changée, humaine, craintive presque :

— Paul..., tu te rappelles ?... Sur l'étang... les petits bateaux de papier ?

Adressant à son fils un regard furtif, honteux, passant sa main sur ses yeux humides, il sortit lourdement.

CHAPITRE XX

Paul resta longtemps dans son fauteuil. Il allait donc pouvoir réaliser son plan. Ce n'était plus la vision idyllique — autrefois entrevue — d'un cottage enfoui dans les roses, sur une hauteur dominant de vertes prairies, au fond d'une campagne. Une maturité précoce avait remplacé l'adolescence sentimentale, avait fait de lui un homme à l'esprit pratique, ennemi des enthousiasmes faciles. Il terminerait ses études, non pas à Belfast — il n'y fallait pas songer, — mais dans une petite Faculté de province, Durham peut-être, où les droits étaient moins élevés et les cours excellents. Dans les faubourgs de cette ville du Nord, il trouverait un toit, si humble soit-il, pour les abriter tous les deux, avec un jardin dans lequel son père trouverait le travail indispensable à son salut. Ce sauvetage serait-il possible ? Paul l'ignorait. Il avait pourtant entendu parler d'anciens forçats libérés après des années de détention, quinze, vingt, trente ans parfois, qui étaient parvenus à reprendre une vie normale, à se perdre dans la foule, à goûter en paix une vieillesse paisible. Mais ils n'avaient pas été victimes d'une erreur judiciaire.

Vivement, avant que la rancœur de l'injustice ne pût l'envahir, Paul se leva. Il n'était pas tard et une promenade lui ferait du bien. Éteignant la lumière, il sortit, à pas feutrés pour ne pas déranger son père, et gagna la rue.

Les jours allongeaient et la venir. L'air était chaud, lumineux. Ému par la beauté du crépuscule, Paul marcha.

Il allait sans but, au hasard, mais ne s'étonna pas de se retrouver, une demi-heure plus tard, dans les environs familiers de Ware Place. Devant la maison de Lena il s'arrêta et, s'appuyant à une balustrade de fer, leva les yeux vers les fenêtres de l'étage inoccupé, où nulle lumière ne brillait.



Devant la maison de Lena, il s'arrête...

Les jours d'angoisse n'étaient plus et, libéré de son obsession, Paul pouvait librement apprécier ce que Lena avait fait pour lui. Il comprenait maintenant que, sans elle, son père serait encore à Stoneheath et que lui-même n'aurait certainement pas survécu. Il maudit son insensibilité, son ingratitude et éprouva le besoin subit, insupportable, de la revoir. Que n'apparaissait-elle, sortant de l'ombre, tête nue, dans son vieux manteau boutonné au col, pensive, si généreuse et si humble, si oublieuse de soi et si pleine de cette fraîcheur nordique, de cette fraîcheur de rosée ?

Quelle puérile attitude il avait eue en apprenant l'outrage qu'elle avait souffert ! Cette souillure, il y pouvait maintenant penser sans colère et sa tendresse pour Lena ne s'en faisait que plus vive.

Du clocher tombèrent onze coups. Déjà, la lune s'abaissait vers

l'horizon et Paul regardait toujours ces fenêtres sombres, mais ses yeux la voyaient, elle. Jamais son image ne lui était apparue plus clairement, avec autant de netteté. Et en lui naissait la certitude de la revoir. Non, il n'irait pas voir Mrs Hanley qu'il ne trouverait que trop encline aux confidences. Demain, il demanderait son adresse à Dunn. Il s'imaginait déjà leur rencontre et, d'avance, la joie l'envahit.

A pas lents, il reprit le chemin de l'hôtel. L'avenue était déserte ; les magasins avaient depuis longtemps clos leurs portes, mais aux coins des rues quelques petits vendeurs de journaux criaient encore les nouvelles. Tout au long de la soirée, Paul n'y avait pas prêté attention : il était à jamais dégoûté de la « sensation ». Mais, au passage, sous une lampe, son regard accrocha une manchette. Revenant sur ses pas, une pièce à la main, il eut bientôt sous les yeux un numéro du Wortley Chronicle. Trois lignes aux dernières nouvelles. La police avait forcé la porte de l'appartement de Ushaw Terrace et trouvé Enoch Oswald. Il s'était pendu au lustre du salon. Paul se remit lentement du choc qu'il venait d'éprouver.

— Pauvre diable, murmura-t-il. Il est bien parti, en effet, comme il me l'avait promis !

Et sur cette exclamation de pitié, Paul sentit les derniers restes de haine le quitter. Sa poitrine se gonfla. L'air était humide et frais. D'un sous-sol voisin, où l'on s'affairait, venait la bonne odeur du pain chaud. La lune avait disparu, mais au-dessus des toits quelques étoiles brillaient, claires, sur la ville endormie. Il pressa le pas. Pour la première fois depuis longtemps, il goûtait la douceur de vivre, la promesse du lendemain.

FIN